



3 1761 04409 5446

HANDBOUND  
AT THE



UNIVERSITY OF  
TORONTO PRESS





L E S

JOURNÉES

AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI;

*Par Madame de GOMEZ.*

NEUVIEME ÉDITION;

REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE,



M. DCC. LXXVI.



PQ

1985

8726

1776



L E S

# JOURNÉES AMUSANTES.



*Suite de l'histoire du Comte de Salmony  
& d'Isabelle de Meyrand.*

**U**RANIE voyant que le silence recommençoit , & qu'on lui prêtoit une nouvelle attention , reprit ainsi la parole.

Le troisieme jour les deux rivaux partirent pour se rendre auprès d'Isabelle. On fut assez surpris de les voir arriver ensemble ; mais leur réception fut bien différente. Isabelle ne fit à Hauterive que les civilités dont elle ne pouvoit se dispenser ; & s'adressant à Salmony avec un air rempli de charmes , elle se plaignit obligeamment de ce qu'il avoit donné trop de temps à ses amis. Le Comte s'excusa en amant à qui cette occupation n'avoit fait qu'augmenter le desir de.

la voir. d'Hauterive , à qui cet entretien donnoit mille coups de poignard , les pria d'entrer dans l'appartement de la Comtesse. Salmony , qui se douta de son dessein , donna la main à Isabelle , & par ses regards lui fit entendre que son sort alloit dépendre de l'arrêt qu'elle prononceroit. Ils ne furent pas plutôt entrés , que d'Hauterive adressant la parole à la Comtesse : vous voyez , Madame , lui dit-il , deux amans , deux rivaux ; qui , sans cesser d'être amis , vous demandent la permission de servir l'adorable Isabelle. Je sais qu'elle n'est pas nécessaire au Comte de Salmony , & que ses services ont été reçus il y a long-temps : je n'espère pas même l'emporter sur lui ; mais tel est mon sort , que je veux éprouver si une constance égale à celle de mon rival , un amour aussi violent que le sien , & une soumission pareille , ne pourront point la mettre dans l'embarras du choix. Quoique je puisse me dispenser , répondit le Comte , d'accepter cette concurrence , Isabelle m'étant promise dès son enfance , le respect que j'ai pour elle ne me permet pas de faire valoir mes droits au préjudice de sa volonté : ainsi je déclare qu'elle est libre de choisir entre nous , & que , sans lui reprocher des promesses autorisées par un pere , & des assurances réitérées d'une fidélité à toute épreuve , je subirai son arrêt sans murmurer , mais non pas sans mourir.

Vous faites tous deux beaucoup d'honneur à Isabelle , répondit madame de Mey-

rand; si elle étoit maîtresse de sa destinée, je ne doute point que l'égalité du mérite qui est entre vous ne la fit balancer. Il est vrai que feu son pere avoit eu quelque dessein de l'unir au Comte de Salmony; mais, s'il eût vécu, peut-être auroit-il changé d'avis. Isabelle a fait sagement de se conformer à ses premières intentions; mais cette même sagesse doit la porter à la soumission pour ceux qui représentent le Comte de Meyrand. C'est à sa famille à lui choisir un époux; les personnes de sa condition & de la vôtre ne sont pas nées pour suivre le penchant qui les aveugle: ainsi c'est à ses parens à décider qui de vous deux doit l'emporter.

Isabelle, qui vit bien que c'étoit se déclarer en faveur de d'Hauterive, les renvoyant à la décision de sa famille, que madame de Meyrand avoit mise de son parti, n'hésita point à s'opposer à cette condition; & s'adressant à la Comtesse, avec un air rempli de respect & de modestie, mais où l'assurance de la justice de sa cause se faisoit remarquer:

Je ne balancerai jamais, Madame, lui dit-elle, à me conformer aux volontés de ma famille, lorsqu'il ne s'agira que des choses où je n'aurai qu'un intérêt commun avec elle: mais en cette occasion je suis la seule que regarde l'affaire dont il s'agit: mon bonheur & mon repos en dépendent, il y va même de ma vie, & ces motifs sont trop pressans pour m'en rapporter au jugement d'un autre. Je ne rougis point de dire hautement que j'aime le Comte de Salmony;

cette tendresse est presque née avec moi, & mon pere en a autorisé l'aveu, en me commandant de le regarder comme mon époux. C'est de votre bouche, Madame, que j'ai reçu cet ordre, c'est par le vôtre que j'ai écouté les protestations d'amour que le Comte m'a faites, & que je lui ai déclaré le mien. Mademoiselle de Salmony fut présente au commandement que vous m'en fîtes de la part de mon pere, que vous nous dites vous avoir expressément enjoint de conclure notre mariage aussi-tôt que cela se pourroit; qu'il en avoit donné la parole au feu Comte de Salmony, & qu'il avoit reçu la sienne.

Vous avez vous-même cimenté cette innocente flamme, en voulant que j'eusse pour compagnie la sœur de mon amant, afin que sa présence & ses discours me maintinssent dans les sentimens que j'avois pour lui. A son départ vous lui réitérâtes la parole de mon pere & la vôtre, & le sien vous assura que celle qu'il avoit donnée seroit inviolable. Enfin vous avez regardé le Comte avec des yeux de mere, tant que vous n'avez point pensé à monsieur d'Hauterive. Son assiduité en ce lieu, & la proximité qui est entre vous, vous a fait croire que vous pouviez en sa faveur rompre des engagements qui doivent être sacrés.

Si les personnes de notre condition ne sont pas nées pour suivre leur penchant, elles le sont encore moins pour violer leurs paroles; l'honneur, la probité & l'exactitude doivent être les guides de toutes les actions

de gens comme nous : nous devons l'exemple aux autres ; & j'ose vous assurer que , quand mon cœur ne seroit pas au Comte de Salmony , ma foi ne seroit jamais qu'à lui , d'abord qu'elle lui a été promise si solennellement. Jugez , Madame , si la plus vive tendresse , jointe à la nécessité de tenir des promesses , tant de fois réitérées , me peut permettre de m'en rapporter à la décision des personnes dont l'aveu ne m'est pas nécessaire. Le Comte doit être mon époux , je n'en aurai jamais d'autre ; & quoi que l'on puisse faire , on n'ébranlera point une confiance fondée sur l'inclination & le devoir.

Une réponse si précise piqua vivement madame de Meyrand ; elle se préparoit à y repartir avec aigreur , lorsque d'Hauterive , qui s'en apperçut , prit la parole pour l'en empêcher : il n'y a rien , dit-il , dans le discours de la divine Isabelle qui ne soit juste , & selon les loix de la plus sévère sagesse : je n'y trouve que trop de vérité pour mon malheur ; & malgré le désespoir qu'il me cause , je suis forcé de convenir qu'elle seroit moins estimable si elle pensoit autrement.

Je ne demande point qu'elle soit contrainte dans son choix ; je n'exige point que sa famille prononce en ma faveur : tout ce que je désire , est de l'aimer , & de pouvoir le lui dire assez de temps pour être persuadé que rien n'est capable de la faire changer.

Vous aurez tout celui que vous jugerez nécessaire , lui répondit la Comtesse ; & je déclare ici que si mademoiselle de Meyrand

ne veut point être à vous , elle n'époufera le Comte de Salmony que quand vous le voudrez. A ces mots elle se leva , & entrant dans son cabinet , elle les laissa en liberté de se plaindre ou de se louer d'elle.

Ce sera une singuliere consolation pour vous , dit alors Isabelle à d'Hauterive , que de prolonger le temps de notre bonheur , puisque vous le verrez employer à nous répéter mille fois le jour les assurances de notre fidélité. Quoique le Comte de Salmony eût bien voulu ne pas donner tant de sujets de douleur à son rival , il ne put être le maître des transports de sa joie ; & la Comtesse ne se fut pas plutôt retirée , qu'il se jeta aux pieds de mademoiselle de Meyrand , & lui prenant les mains , qu'il baisoit avec ardeur , il la remercia des être déclarée pour lui d'une maniere si passionnée , qu'il sembloit avoir douté de son bonheur jusqu'à ce moment.

D'Hauterive les regardoit les bras croisés , l'œil triste , le visage abattu , & l'ame dans une situation si douloureuse , que la belle Mariane , qui l'examinait , en fut touchée ; mais ne voulant pas qu'il s'en aperçût , & son tempérament enjoué ne s'accordant point avec une pareille mélancolie ; cherchant cependant à le tirer de l'état où il étoit , elle fut embrasser Isabelle , qui répondoit à Salmony avec autant de tendresse qu'il lui en témoignoit : il faut , lui dit Mariane en riant , que je vous remercie à mon tour , puisque je suis presque aussi intéressée à tout ceci que mon frere. Cette action fit lever les yeux au

Comte , & les ayant jettés par hazard sur d'Hauterive , il le vit comme un homme prêt à mourir : cet objet le fit souvenir qu'il avoit été le spectateur des marques d'amour qu'il venoit de donner & de recevoir ; & s'étant promptement relevé, il courut à lui, & le pressant dans ses bras : mon cher & généreux rival , lui dit-il , pardonnez à un amant à qui l'excès de son bonheur vient de faire oublier toute la nature.

Il faut bien que je vous le pardonne , lui répondit-il , puisque je me suis oublié moi-même à ce cruel spectacle. Epargnez-vous-le , lui dit Isabelle en s'approchant de lui ; désistez-vous d'une poursuite qui ne peut vous donner que du chagrin : contentez-vous de la plus parfaite amitié ; & puisque vous avez assez de vertu pour aimer votre rival , ayez assez de courage pour triompher d'un amour malheureux.

Les passions que vous faites naître , Madame , lui dit-il , ne s'éteignent pas si facilement ; & la mienne est d'un caractère plus capable de me faire mourir , que de se ralentir un moment : cependant je la renfermerai désormais dans des bornes si étroites , qu'elle ne troublera que foiblement la félicité dont vous jouissez tous deux. En achevant ces mots , il la salua profondément , & sans vouloir permettre que Salmony l'accompagnât , il monta à cheval au même instant , & sortit de Meyrand dans un état qui toucha sensiblement Isabelle & le Comte.

Mais comme la douleur d'un rival ne fait

qu'augmenter le bonheur de l'amant aimé ; de quelque générosité que l'on se pique , Salmony ne fit réflexion à celle de d'Hauterive qu'autant qu'il le falloit pour montrer la noblesse de ses sentimens ; & ceux de son amour reprenant leur empire , il passa le reste de cette journée dans une satisfaction que lui seul pouvoit exprimer.

Madame de Meyrand n'en avoit pas une semblable ; la fermeté d'Isabelle lui avoit extrêmement déplu , & sans la crainte de faire un éclat , elle auroit prié le Comte dès ce moment de cesser de la voir ; mais comme elle avoit un esprit infini , & que sa seule tendresse pour d'Hauterive l'aveugloit , elle jugea qu'elle ne pouvoit faire un compliment si désagréable à Salmony , sans s'attirer les reproches de tout le monde. Ce qui la consolait un peu , étoit que le congé qu'il avoit de la Cour n'étoit pas pour long-temps ; & l'espoir de réussir dans ses desseins pendant son absence , la fit résoudre à le laisser jouir du présent.

C'est à quoi ces tendres amans s'occupoient tous les jours : d'Hauterive s'y trouvoit quelquefois ; mais il observoit une conduite si sage , & ne parloit de son amour qu'avec une si grande retenue , qu'il s'en falloit peu qu'il n'accoutumât le Comte & Isabelle à l'entendre & à lui répondre ; & souvent il se faisoit entr'eux des conversations si touchantes & si remplies de confiance de part & d'autre , qu'on eût dit qu'ils s'entretenoient plutôt des affaires d'un autre que des leurs.

L'aimable Mariane , qui étoit présente à tout , admiroit en secret cette parfaite intelligence ; mais l'état de d'Hauterive lui inspiroit une pitié qu'elle ne put s'empêcher de faire connoître à Isabelle. Un jour qu'elles n'étoient qu'avec le Comte de Salmony , en vérité , leur dit-elle , d'Hauterive est bien à plaindre , & il faut avouer qu'avec les belles qualités qu'il possède & la noblesse de son procédé , il mériteroit d'être plus heureux.

Hé quoi , ma sœur , lui répondit le Comte ! voudriez-vous que ce fût aux dépens de ma vie ? & l'infortune de mon rival vous deviendra-t-elle plus sensible que mon bonheur ? Non , sans doute , lui repliqua-t-elle ; & si je fais des vœux pour lui , ils ne sont point contraires à votre satisfaction. Mais comment , lui dit-il , le pouvez-vous souhaiter heureux , sans désirer ma perte ? Je voudrois , répondit-elle avec vivacité , qu'il cessât d'aimer Isabelle , & que quelqu'autre lui inspirât une passion semblable. A peine eût-elle achevé ces mots , que son visage se couvrit d'une rougeur qui ne put échapper à la pénétration d'Isabelle : elle se rappella mille choses dans ce moment qui lui découvrirent que cette charmante fille s'intéressoit à d'Hauterive plus qu'elle ne le pensoit elle-même , & la regardant fixement : personne au monde , lui dit-elle , n'est plus capable que vous , ma chere Mariane , de lui donner de pareils sentimens ; & je suis très-assurée que, s'il savoit la moi-

dre partie des vôtres , ceux qu'il a pour moi s'évanouiroient bientôt.

Parce que j'ai rougi , lui replica en riant mademoiselle de Salmony , vous croyez lire dans mon cœur des choses qui n'y sont pas ; mais je vous proteste que c'est l'effet involontaire de la seule modestie , en m'expliquant si librement , & que je ne sens rien pour lui de ce que je remarque entre mon frere & vous : cependant je crois que vous ne me blâmez pas lorsque je vous avouerai que son mérite me le fait estimer plus qu'un autre.

Non , sans doute , s'écria le Comte ; & je croirois ma félicité au comble de sa perfection , si vous pouviez devenir l'objet de ses soins. Cette conversation ne fut pas la seule qu'ils eurent sur ce sujet ; ils la reprirent souvent : & la belle Marie ne s'étant insensiblement accoutumée à les entendre souhaiter qu'elle fût aimée de d'Hauterive comme ils s'aimoient , elle parvint à le souhaiter aussi : mais comme son enjouement ne retranchoit rien de sa vertu , elle ne lui en fit jamais rien connoître , & toutes ses pensées là-dessus ne furent mises au jour qu'entre son frere & Isabelle , pour lesquels son amitié & la franchise de son caractère ne lui permettoient pas de leur déguiser les secrets de son cœur.

Cependant le temps du départ de Salmony s'approchoit & commençoit à troubler de six doux momens : la Comtesse le voyoit arriver avec joie , d'Hauterive sans espérance , & les deux amans avec une douleur

sensible ; mais la fortune leur en préparoit une bien plus terrible , & une seule nuit mit un changement funeste aux projets des uns & des autres.

Un nommé Gase , né à Marseille , qui avoit été domestique du Comte de Meyrand , ayant été fait esclave par un Corsaire d'Alger , du vivant même du Comte , ne pouvant supporter la rigueur de sa captivité , renonça à la Religion Chrétienne pour embrasser la Mahometane. Cette apostasie l'ayant rendu cher à son Patron , il devint son protecteur & son ami , de son maître qu'il étoit auparavant ; & l'ayant mis sur un de ses vaisseaux Corsaires , il fit des courses si heureuses , & trouva le moyen de s'enrichir si bien , qu'en peu d'années il fut en état d'armer pour son compte.

Sa premiere course fut sur les côtes de sa Province & du Languedoc ; il en avoit une parfaite connoissance , & la magnificence du château de Meyrand , dans lequel il avoit été long-temps nourri , s'étant représentée à son esprit , il ne douta point qu'il n'y fît un butin considérable , s'il pouvoit y aborder ; & se fortifiant dans ce dessein par la facilité qu'il trouvoit à l'entreprendre , il aborda la côte dans la nuit , à une demi-lieue au dessus de Meyrand , & prenant avec lui cinquante hommes bien armés , il les conduisit par une gorge qui descend dans les avenues du château , & ayant posté des corps-de-garde dans tous les

endroits dont il craignoit quelque surprise , il s'avança à la grande porte , y attacha un petard , la fit sauter & entra dans la cour avec ses gens , le sabre à la main , en criant tue , tue.

Le calme y regnoit , chacun y étoit plongé dans un profond sommeil , lorsque ce bruit terrible y réveilla tout le monde avec un effroi qui se peut facilement concevoir. Il n'y avoit point d'hommes capables de faire aucune défense ; ce n'étoient que des domestiques : ils se rendirent tous auprès de madame de Meyrand. Isabelle & Mariane s'y rangerent aussi , ne sachant encore ce qui pouvoit causer cette alarme ; mais elles en furent bien vite instruites , en voyant entrer des Turcs dans leur appartement. A cette vue ces femmes défolées & éperdues poussèrent des cris horribles ; mais leurs larmes & leurs plaintes ne servirent de rien : la Comtesse , Isabelle , Mariane & quinze domestiques furent à l'instant enchaînés & renfermés ; après quoi ces scélérats pillèrent tout ce qu'il y avoit de richesses dans le château , dont ils chargerent les chevaux qu'ils trouverent aux écuries ; & ayant pris leurs esclaves , ils coururent avec leur butin pour se rembarquer.

Cependant un berger de Meyrand , qui avoit marqué son troupeau sur la hauteur , avoit bien vu le soir précédent le vaisseau corsaire qui rodoit sur la côte ; les sentinelles s'en étoient apperçues aussi , & les uns & les autres l'avoient pris pour une barque de

pêcheurs : mais au bruit du petard , aux cris & aux clameurs qui se faisoient dans le château , le berger comprit une partie de la vérité : sans perdre de temps , il se rendit à Salmony , où faisant éveiller le Comte , il l'instruisit de ses soupçons sur le malheur de ses maîtresses.

Quelle nouvelle pour un amant si tendre ! il ne s'amusa point à pousser d'inutiles plaintes ; mais faisant armer tous ses gens , & montant promptement à cheval , il courut , ou plutôt il vola droit à la plage où il jugea que les Corsaires pouvoient être descendus ; il arriva au moment que ces traîtres levoient l'ancre. Jamais désespoir ne fut plus violent que le sien à ce cruel spectacle : cependant , voyant qu'ils étoient encore assez proche pour l'entendre , l'éclat des voix qui frapportoient son oreille lui donnant lieu de le croire , il cria qu'on rendît les esclaves , & que l'on paieroit telle rançon que l'on voudroit.

Mais , pour toute réponse , on fit sur sa troupe une décharge de mousqueterie , dont deux de ses gens furent tués , & lui-même reçut un coup de mousquet dont la balle lui perça la joue en biaisant , qui le fit tomber de cheval sans nul sentiment. Mariane & Isabelle , qui étoient encore sur le pont du vaisseau , & qui l'avoient reconnu , le jour commençant à paroître , le crurent mort ; ce qui leur fit redoubler leurs cris d'une manière si pitoyable , que tous autres que ces barbares en auroient été touchés ;

mais ces ames inflexibles n'y faisant pas même attention, mirent à la voile, & cinglerent sur les côtes d'Afrique.

Les gens du Comte de Salmony voyant qu'il n'y avoit point de remede à ce malheur, ne songerent qu'à lui donner du secours ; & l'ayant porté au château de Meyrand, les Chirurgiens furent appelés : ils mirent le premier appareil à sa blessure, sur laquelle ils ne purent encore asséoir un jugement certain. Ils eurent une peine extrême à le tirer de son évanouissement ; mais enfin ayant repris ses sens, la perte qu'il venoit de faire s'étant offerte à ses yeux, environnée de toute son horreur, il tomba dans des transports de douleur si violens, que l'on craignit qu'ils ne fussent beaucoup plus préjudiciables à sa vie, que le coup qu'il avoit reçu, quoiqu'il fût très-considérable.

Les Chirurgiens lui représentoient en vain qu'il falloit observer le silence ; ses plaintes, ses gémissemens & son désespoir n'avoient point de bornes ; & , malgré leurs défenses, il fit toutes les actions d'un homme qui ne cherche qu'à mourir. Cette funeste nouvelle s'étant répandue dans les Villes circonvoisines, il n'y eut personne parmi la Noblesse qui ne s'empressât de venir voir & plaindre le Comte.

Mais celui dont l'amitié se distingua le plus, fut d'Hauterive, qui y vint des premiers, qui ne le quittoit ni jour ni nuit, & qui lui donnoit de sa main tout ce qui pouvoit con-

tribuer à son rétablissement. Ce procédé lui attira l'estime & la considération de tout le monde : Salmony en fut pénétré de reconnoissance, & la lui témoignoît par sa complaisance à recevoir les remèdes qu'il lui présentoit ; d'Hauteive ayant pris sur lui cet empire, de l'obliger à ne rien négliger pour reprendre sa santé.

Il faut vivre, lui disoit-il, mon cher Salmony, pour aller délivrer Isabelle ; c'est elle qui vous l'ordonne par ma bouche : il faut vivre pour voir couronner votre amour par un heureux hymen, & enfin il faut vivre pour connoître les sentimens du malheureux d'Hauteive.

Vous me flattez, lui répondit Salmony d'une voix mourante, d'un espoir qui ne m'est plus permis ; mais si ma vie est nécessaire pour vous prouver ma reconnoissance, faites de moi tout ce que vous voudrez. C'est ainsi que ces deux rivaux se marquoient réciproquement des sentimens dont la nouveauté étonnoit & charmoit ceux qui en étoient témoins. La blessure du Comte n'ayant pas été jugée mortelle à la levée du premier appareil, d'Hauteive le conjura de ne se point abattre, & de vouloir concourir lui-même à sa guérison ; mais le tourment de son esprit & l'agitation qu'il s'étoit donnée, la rendirent plus longue qu'on ne l'avoit crue.

Cependant, quand d'Hauteive le vit plus tranquille & capable d'entrer dans ses dessein, il ne voulut pas tarder à lui commu-

niquer celui qu'il avoit formé ; & un jour qu'il lui parut beaucoup mieux , s'étant assis au chevet de son lit : comme vous n'êtes pas en état d'agir , lui dit-il , mon cher Comte , & que , selon les apparences , vous ne pourrez y être de long-temps , j'ai résolu de travailler à la délivrance d'Isabelle ; pour y parvenir , j'ai écrit en Cour pour obtenir la permission de sortir du Royaume , sous prétexte de voyager , & j'ai pris de justes mesures à Marseille , afin de faire venir un passe-port d'Alger pour ma suite & pour moi. J'ai réglé mes affaires , de façon que je me suis mis en situation de racheter madame & mademoiselle de Meyrand , avec votre charmante sœur & tous les captifs que les Corsaires ont faits ici.

J'aurois bien souhaité de vous avoir pour compagnon ; mais , comme cela est impossible par toutes sortes de raisons , il faut vous résoudre à me voir partir aussi-tôt que j'aurai reçu des nouvelles de la Cour. Soyez persuadé que je ne me prévaudrai jamais du service que je vais rendre à Isabelle ; & que si je parviens à la délivrer , je ne lui parlerai point de ma passion que je ne vous l'aie rendue , & mise en état de suivre toujours son inclination. Je me flatte que tout ce que j'ai fait jusqu'ici vous a donné assez bonne opinion de moi pour ajouter foi à ma parole.

Le Comte fut si charmé de la résolution de d'Hauterive , & l'espérance de revoir Isabelle se renouvela si fortement dans son

cœur , qu'il oublia que c'étoit à son rival qu'il en auroit l'obligation ; & ne le regardant en cette occasion que comme le plus cher de ses amis , il lui rendit mille graces d'avoir formé cette entreprise , & le pressa vivement de l'exécuter. Ainsi le congé de la Cour étant arrivé , le généreux d'Hauterive partit sans faire d'adieux qu'au seul Comte de Salmony ; ils s'embrassèrent tendrement , & le Comte lui serrant la main : j'aurois mille choses à vous dire , ajouta-t-il ; mais je ne puis me résoudre à abuser des preuves de votre amitié. Je vous entends , lui répondit d'Hauterive , & si vous craignez d'exiger trop du plus malheureux de tous les hommes , vous devez tout attendre de celui qui vous estime le plus. Alors s'étant encore embrassés , d'Hauterive partit , & se rendit à Marseille , où il attendit long-temps son passe-port. On lui dit qu'il y avoit un Juif à Livourne , à qui la Régence d'Alger confioit des passe-ports en blanc , & que ce Juif les remplissoit , & assureroit tout ce que l'on vouloit transporter sur la côte d'Afrique.

Cette découverte lui fit prendre le parti de s'embarquer pour aller à cet homme ; il arriva en peu de jours à Livourne , & se rendit chez ce Juif , nommé Sacerdoty , pour qui il avoit de fortes recommandations. Il en fut bien reçu ; & Sacerdoty ayant appris qui il étoit & le sujet de son voyage à Alger , accepta tout ce que la générosité de d'Hauterive lui offrit , & promit de le servir puissamment dans son entreprise ,

quoique l'Algérien fût en guerre avec la France ; & pour commencer à lui en donner des preuves , il lui livra un passe-port tel qu'il le souhaitoit , & le chargea de plusieurs lettres pour la Régence & pour ses correspondans à Alger. Comme il y avoit un vaisseau marchand qui devoit partir pour cette Ville au premier bon vent , d'Haute-rive s'y embarqua.

Mais tandis que ces choses se passoient du côté des amans d'Isabelle , il lui en arrivoit qui n'étoient pas moins intéressantes , & beaucoup plus fâcheuses. Le perfide Gase , qui connoissoit toute cette illustre famille , voulant conserver quelque espèce de considération pour elle , n'avoit point séparé Isabelle & Mariane de Madame de Meyrand , & les traitoit avec plus de respect qu'elles n'en attendoient d'un homme de cette sorte ; mais ce qu'il en faisoit , étoit bien moins pour leur rendre ce qu'il leur devoit , que pour son intérêt , la douleur de ces Dames étant si violente qu'il craignoit que quelque accident ne le privât d'en recevoir le prix qu'il espéroit les vendre à Alger.

Il est impossible d'exprimer l'état d'Isabelle & de Mariane , lorsque , pour comble de malheurs , elles crurent que le Comte de Salmony avoit été tué ; leurs larmes & leurs plaintes perçoient le cœur de madame de Meyrand ; & comme leur commune infortune les avoit réunies , la Comtesse leur marquoit un désespoir peu différent du leur : elle embrassoit Isabelle & Mariane , en leur

disant les choses du monde les plus touchantes. C'est moi, leur répétoit-elle à chaque instant, qui suis la seule cause de vos malheurs : c'est une punition du Ciel, de ce que j'ai voulu vous arracher au Comte. Ma chere Isabelle, continuoit-elle, si le repentir que j'en ai peut vous apporter quelque consolation, soyez-en assurée : peut-être n'est-il point mort ; & s'il vit, je ne doute point que votre esclavage ne finisse bientôt : soyez à lui, n'aimez que lui ; & lorsque vous serez ensemble, employez le pouvoir que vous avez sur lui l'une & l'autre pour lui faire oublier mon injustice, & me promettez de l'oublier vous-même. Je n'aurai pas la satisfaction de vous unir, je sens que je ne puis résister à cette cruelle aventure, & que la mort va me séparer de vous ; je n'ai point d'autre regret en quittant la vie que celui d'imaginer que j'ai attiré le malheur où je vous laisse.

Ces paroles étoient accompagnées de caresses si tendres, que mademoiselle de Meyrand & la charmante Mariane firent treve un moment à la juste douleur dont elles étoient atteintes, pour chercher à détourner la Comtesse de ces funestes pensées. Isabelle & mademoiselle de Salmony étoient à ses genoux, lui tenant chacune une main, qu'elles arrosoient de leurs larmes, en la conjurant de ne pas redoubler leur affliction, en les menaçant de la perdre ; que leur vie étoit attachée à la sienne, & qu'elles n'envisoient rien de plus terrible pour elles que d'en être séparées.

Isabelle ajoutoit à ce discours les plus ar-  
dentes prières de lui pardonner , si elle lui  
avoit parlé au sujet du Comte avec moins  
de soumission qu'elle ne le devoit ; qu'elle  
étoit la seule sur qui le courroux du Ciel de-  
voit tomber , puisqu'elle se sentoit coupable  
de n'avoir pas assez bien accordé son respect  
pour elle avec la fidélité qu'elle se croyoit  
obligée de garder au Comte ; qu'elle venoit  
d'être cause de sa mort , qu'elle se la repro-  
choit comme un crime , & qu'elle la sup-  
plioit de ne la pas rendre encore complice  
de la sienne , puisqu'il étoit certain qu'elle  
ne lui seroit causée que par la douleur que  
lui donnoit leur captivité.

De pareils sentimens de part & d'autre ne  
pouvoient qu'augmenter la rigueur de leur  
sort ; plus elles étoient unies , & plus elles  
plaignoient leur destinée. Madame de Mey-  
rand n'étoit plus d'un âge & d'une com-  
plexion assez robuste pour soutenir un sem-  
blable revers ; son premier saisissement , à  
la descente des Turcs dans le château , avoit  
été mortel , & les réflexions qu'elle fit en-  
suite , acheverent de lui ôter la vie. Elle  
s'affoiblissoit à vue d'œil ; & malgré les soins  
empressés d'Isabelle & de Mariane , cette  
Dame vit arriver ses derniers momens avec  
une fermeté qui n'étoit ébranlée que par  
l'image horrible qu'elle se formoit des périls  
où la beauté de ces deux incomparables per-  
sonnes les alloit exposer. Le Corsaire Gase  
étant averti qu'elle se mouroit , y mena des  
gens habiles pour lui donner quelque secours ;

mais il n'étoit plus temps. La Comtesse, qui n'avoit point encore envisagé son ravisseur, ne l'eût pas plutôt regardé avec attention, qu'elle le reconnut, toute mourante qu'elle étoit.

Quoi, dit-elle, en levant les yeux & les mains au ciel ! c'est par un homme élevé & nourri dans ma maison que mes filles & moi sommes captives ? Traître, continuait-elle, que ne te contentois-tu d'assouvir ton avarice, en prenant tout ce que nous avions de plus précieux, sans donner des chaînes à celles qui t'ont donné du pain ! Cette idée la toucha si vivement, qu'elle lui ôta le reste de ses forces, qu'elle n'employa qu'à consoler mademoiselle de Meyrand & de Salmony, & à prier le Tout-Puissant avec ferveur de les tirer du danger où elles étoient, & elle expira dans leurs bras, les laissant dans un état peu différent du sien.

Mais comme la Providence les réservoir pour être l'ornement de leur sexe, elle leur donna, malgré elles, la force de résister à ce nouveau malheur : elles répandirent un torrent de larmes, elles se désespérèrent, & donnerent des marques sensibles de la tendresse & de la reconnoissance qu'elles devoient à la Comtesse. Cependant le Corsaire s'avançoit à Alger avec sa proie ; & sans être troublé par les remords & l'énormité de son attentat, il poursuivit sa route, & ne fut pas plutôt arrivé dans cette Ville, qu'il exposa en vente ses deux belles esclaves, qu'il vendit à un jeune Turc nommé Zélim ;

fil d'un Renégat de Provence : car les pays Mahométans sont remplis de gens de cette Province ; & il y est ordinaire d'entendre dire aux enfans , lorsque leurs parens les châtient , qu'ils iront se faire Turcs , & c'est à quoi ils ne manquent jamais.

Le Turc Zélim trouva donc tant de charmes dans les captives de Gase , qu'il les acheta toutes deux au prix que ce perfide les avoit mises : l'argent compté , il les mena dans une maison qu'il avoit sur le penchant de la côte , que son pere avoit fait bâtir à la moderne , avec des jardins magnifiques qui venoient jusques sur le port. Leur bonheur voulut que Zélim , qui étoit plus humain que ne le sont ceux de sa nation , se sentit touché des larmes qu'elles répandoient , & que , jugeant à leur air qu'elles étoient d'une condition relevée , il les traita avec douceur , & conserva toujours pour elles un grand respect : comme il espéroit en tirer une rançon considérable , il leur permit d'écrire à leurs parens , prit les lettres & les envoya à Livourne , au même Juif Saccadory auquel d'Hauterive s'étoit adressé.

Mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony crurent par ses manieres que leur esclavage n'auroit rien de fâcheux que le temps qu'il falloit pour les en tirer : cette pensée adoucit un peu l'excès de leur douleur ; mais celle d'ignorer si le Comte vivoit n'avoit point de relâche , & tiroit sans cesse des larmes de leurs yeux. Il y avoit même des momens où Isabelle souhaitoit rester

esclave si Salmony étoit mort , ne se souciant pas même de la liberté après une telle perte ; mais elle changea bien de sentimens quelques jours après.

Le Turc Zélim ne put voir si souvent tant de charmes sans y laisser prendre son cœur ; & Isabelle lui fit porter des chaînes qu'il trouva plus pesantes que les siennes. Avant que de lui déclarer sa passion , il voulut la lui faire connoître par ses attentions. Comme il avoit remarqué l'extrême amitié qui étoit entre Mariane & elle , il leur avoit donné un même appartement ; il y ajouta plusieurs esclaves pour les servir , & chaque iour il leur envoyoit des présens superbes en bijoux & en habits à la Moresque , dont la magnificence étoit extrême ; & sous prétexte de dissiper leur tristesse , il ne passoit point de jour sans leur donner des fêtes galantes & de nouveaux plaisirs.

Tant de soins commencerent à leur devenir suspects , & Mariane étant la moins préoccupée , s'aperçut bientôt à qui ils s'adressoient. Elle fit part de ses soupçons à Isabelle , qui s'en alarma au point de prendre la résolution de se tuer plutôt que de souffrir la moindre indignité. Elle ne fut pas long-temps à voir qu'elle avoit besoin de tout son courage ; car Zélim , croyant que les galanteries ne parloient pas assez pour lui , se résolut de se déclarer plus ouvertement , s'imaginant que tout lui étoit permis avec ses esclaves. Dans cette intention , il fut un jour à leur appartement , & regardant

Isabelle avec des yeux où il étoit facile de voir ce qu'il avoit dans l'ame :

Je me repens , lui dit-il , de vous avoir fait écrire pour votre rançon , puisque l'on me donneroit toutes les richesses de la France que je ne vous rendrois pas ; & bien loin d'avoir ce dessein , j'ai résolu de vous épouser. Je me flatte que cette proposition ne vous sera pas désagréable ; j'ai des biens immenses , je vous donnerai tout ce que vous pourrez souhaiter ; vous serez la maîtresse absolue de mon cœur & de ma maison , & vous n'aurez que des sujets de joie & de plaisir.

Cet insolent discours fit frémir Isabelle ; mais craignant d'irriter le Turc & de le porter à quelque extrémité , elle eut recours à la douceur pour s'en délivrer , & sans lui marquer aucune aigreur , elle lui répondit qu'elle étoit persuadée que sa proposition paroîtroit avantageuse à toute autre ; mais qu'elle étoit obligée de la refuser , étant engagée depuis long-temps avec le frère de l'aimable personne qu'il voyoit avec elle ; que sa religion & les loix de son pays ne lui permettoient pas de former d'autres nœuds ; qu'elle le conjuroit de ne se point lasser d'être généreux ; que jusqu'alors elle n'avoit que lieu de se louer de lui ; mais qu'il pouvoit être assuré que s'il changeoit de façon de vivre , & qu'il oubliât ce que tous les hommes , de quelque nation qu'ils fussent , devoient à son sexe & à sa naissance , elle se donneroit la mort à ses yeux.

Elle

Elle prononça ces dernières paroles d'un ton qui persuada Zélim qu'elle étoit capable d'exécuter cette menace : & tout présomptueux qu'il étoit , il jugea qu'il ne gagneroit rien par la violence , & que si elle ne se rendoit pas , il valoit bien mieux en tirer une forte rançon que de tout perdre par sa mort.

L'espoir de la fléchir avec le temps par les respects lui fit prendre le parti de la patience : il lui demanda même pardon d'avoir été forcé par son amour à rompre le silence ; qu'il la prioit de croire que son dessein n'étoit pas d'user du pouvoir qu'il avoit sur elle ; mais qu'il espéroit dans la suite que son attachement , sa soumission & sa constance lui feroient prendre des sentimens plus favorables pour lui , & il sortit en achevant ces mots.

Isabelle fut très-contente d'avoir pu gagner sur elle la modération qu'elle avoit fait voir à Zélim ; son sens froid l'ayant bien plus persuadé de ce qu'elle disoit que l'emportement ne l'auroit pu faire. La belle Mariane, qui sembloit avoir perdu tout son enjouement , étoit occupée à la consoler de cette nouvelle conquête , que l'état où elle étoit lui rendoit redoutable. Le Turc lui tint parole , il ne fit plus parler que ses yeux ; mais les esclaves qu'il lui avoit données parloient assez pour lui : il avoit affecté de n'en mettre près d'elle que de Provençales, qui tous les jours ne l'entretenoient que du mérite de leur Patron , de ses grands biens & des emplois considérables dont la Régence l'avoit

revêtu , en récompense de plusieurs actions héroïques qu'il avoit faites.

Mais tous leurs discours n'inspiroient à Isabelle que du mépris pour la bassesse de ces femmes, qui ne connoissoient plus d'autre vertu que d'être esclaves soumises des ennemis de leur religion & de leur patrie. Cependant l'amoureux d'Hauterive arriva à Alger ; & ayant débarqué , il fut chez un Juif à qui Sacerdoty l'avoit adressé. Salem , c'est le nom de cet homme , l'instruisit sur le champ du sort de celles qu'il cherchoit , & des mesures qu'il falloit prendre pour les ravoir ; & ne voulant pas perdre un seul instant , ils furent ensemble trouver Zélim , auquel le Juif proposa une rançon raisonnable ; mais on ne pouvoit plus toucher cet article , & quoique d'Hauterive augmentât la somme à chaque instant , le Turc refusa toutes ses offres ; & pour s'en débarrasser , il leur dit en français , qu'il parloit fort bien , qu'il avoit destiné ces esclaves pour le Serail du Grand-Seigneur , à qui il devoit en faire présent.

D'Hauterive fut accablé de ce discours comme d'un coup de foudre ; alors il lui demanda en grace de les lui laisser voir : Zélim , qui d'abord l'avoit pris pour l'amant aimé d'Isabelle , fut encore plus inflexible à cette proposition , & le Juif & lui furent contraints de le quitter sans avoir rien fait. Salem , qui vit le désespoir de d'Hauterive , lui dit qu'il ne falloit pas s'alarmer , que c'étoit le discours ordinaire des Algé-

riens , lorsqu'ils avoient des esclaves de cette conséquence , & qu'il trouveroit des moyens pour les ravoit malgré lui : ce qui le remit un peu.

La visite du Juif & de d'Hauterive ne laissa pas d'inquiéter Zélim ; il en fit un grand mystère à ces deux belles captives : mais quelque soin qu'il prit , une jeune esclave qui s'étoit attachée d'inclination à mademoiselle de Salmony , lui découvrit qu'un Français étoit venu parler à son maître pour traiter de sa rançon & de celle d'Isabelle , en la suppliant de ne jamais dire qu'elle lui avoit révélé ce secret , parce qu'il y alloit de sa vie. Mariane le lui promit , & la pressa de lui dépeindre le Français : elle lui répondit qu'elle ne l'avoit vu qu'un instant ; mais elle lui en dit assez pour lui persuader que c'étoit d'Hauterive. Cette nouvelle lui donna une espérance qu'elle voulut partager avec mademoiselle de Myrand.

Elle fut aussi-tôt la lui communiquer. Isabelle ne put être insensible à l'obligation qu'elle devoit avoir à d'Hauterive ; elle s'en expliqua dans les termes d'une vive reconnaissance à Mariane : mais en même temps elle fut fortifiée dans la créance que le Comte étoit mort , puisqu'il ne l'avoit pas accompagné ; & cette pensée ranima sa douleur d'une telle force qu'elle en tomba évanouie dans les bras de son amie. Mariane , extrêmement surprise de cet accident , appella les femmes qui les servoient , & toutes ensemble étoient occupées à la faire revenir , lorsqu'il

que Zélim entra. Ce spectacle , auquel il ne s'attendoit pas , le rendit interdit ; il demanda plusieurs fois à Mariane quel étoit le sujet de cette foiblesse , sans qu'elle pût lui répondre que par des larmes.

Enfin , Isabelle ayant ouvert les yeux , lui fit voir des regards si mourans , que la crainte de sa perte l'emporta sur les résolutions qu'il avoit faites ; & voulant la rappeler à la vie , à quelque prix que ce fût , il crut y parvenir en lui découvrant ce qu'il avoit eu dessein de lui cacher. Pour cet effet s'étant approché d'elle : je venois , lui dit-il , pour vous apprendre qu'il y a des gens à Alger qui m'ont fait des offres considérables pour vous ravoir , & qu'un Français m'est venu voir pour traiter de votre rançon ; mais vous ne me paroissez pas en état d'écouter les raisons qui me portent à refuser de vous rendre. Mademoiselle de Salmory , voyant qu'Isabelle ne répondoit rien , prit la parole : vous ne devez pas trouver extraordinaire , lui dit-elle , qu'une captivité comme la nôtre cause les accidens que vous venez de voir. Est-il possible que vous aimiez Isabelle , & que vous préféreriez de la faire mourir à lui rendre la liberté ?

Du moins auriez-vous dû lui donner la consolation d'entretenir un homme de son pays , puisqu'il ne peut la racheter sans votre aveu , & que cela ne préjudicie en rien à vos intérêts : le mal dont ma sœur vient d'être attaquée n'a point eu d'autre cause que l'idée cruelle qu'elle s'est représentée , en

songeant qu'elle étoit privée pour jamais de voir ceux de sa patrie.

Je l'aime assez, lui répondit le Turc, pour lui donner cette satisfaction, si j'étois assuré que le Français que j'ai vu ne fût point votre frere. Alors Mariane feignant de tout ignorer, lui demanda comment il étoit fait; & sur le portrait qu'il en fit, Isabelle connoissant que mademoiselle de Salmony ne s'étoit pas trompée, & voyant qu'elle étoit son intention, fit un effort pour parler: non, dit-elle alors, celui que vous nous dépeignez n'est point celui que vous craignez; c'est un homme de condition de ma Province, que la seule générosité fait agir; & j'avoue que je vous tiendrai compte de la complaisance que vous aurez en me permettant de l'entretenir, & de lui marquer ma reconnoissance. Le Turc ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à faire, voyant que cette grace ne l'engageoit à rien, & se flattant que cela lui pourroit acquérir le cœur d'Isabelle, consentit à demander le Juif & d'Hauterive, à qui il déclara ses véritables intentions; qu'il aimoit Isabelle; qu'il ne consentiroit jamais à s'en séparer, & que s'ils avoient quelques considérations pour elle, ils devoient la déterminer à l'épouser, & que s'ils agissoient de cette maniere, il rendroit Mariane sans rançon; que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il leur permettoit de la voir & de lui parler.

Quoique tout ce discours désespérât d'Hauterive, il crut avoir beaucoup gagné

de pouvoir entretenir Isabelle ; & dès ce moment il se fit conduire avec Salem à son appartement , voulant que le Juif fût présent à leur conversation. Cette vue pensa faire retomber mademoiselle de Meyrand dans le même accident de la dernière fois ; mais une grande abondance de larmes l'en empêcha. D'Hauterive se mit à genoux & lui baïsa la main ; il en fit autant à mademoiselle de Salmony , & toutes deux l'embrassèrent en fondant en larmes. Ce fut pendant long-temps le seul langage dont elles purent se servir. Enfin , Isabelle ayant pris la parole , le remercia très fortement des peines qu'il se donnoit pour elle ; & que malgré l'indifférence qu'elle avoit pour la vie , après les pertes qu'elle avoit faites , elle ne laissoit pas d'être très sensible à ce qu'il avoit entrepris pour sa délivrance.

Ces paroles ayant fait connoître à d'Hauterive qu'elle croyoit le Comte mort , il se hâta de la tirer d'une erreur si funeste à son repos , & ne se démentant pas d'un moment : si la mort de madame de Meyrand , lui dit-il , & la perte de votre liberté vous ont donné quelque dégoût pour la vie , vous devez songer qu'il vous reste des personnes qui ne vous sont pas moins chères , & qui perdront la leur plutôt que de vous laisser dans l'esclavage. Le Comte de Salmony a des droits sur vos jours qui doivent vous les rendre sacrés ; & s'il est vrai que vous comptiez pour quelque chose ce que je fais en cette occasion , vous ne pouvez mépriser la vie

sans bleſſer la reconnoiſſance que vous croyez me devoir.

Enfin , s'écria la belle Mariane , mon frere eſt donc vivant ? Alois d'Hauterive leur raconta tout ce qui leur étoit arrivé , ne leur cachant rien du deſeſpoir & des actions du Comte , non plus que les ſoins qu'il avoit pris pour l'empêcher de mourir , & ſon récit excita pluſieurs fois les acclamations des deux charmantes captives. Enſuite il leur apprit à quelles conditions on lui avoit accordé le plaſiſr de les voir , & les propoſitions du Turc.

La certitude de la vie du Comte de Salmony ayant rendu le calme au cœur d'Iſabelle , & la joie à Mariane , cette belle fille n'entendit pas plutôt qu'on la rendroit ſans rançon , ſi Iſabelle reſtoit , qu'elle répondit avec ſa vivacité ordinaire : je ne conſens point à cet article , je ne pars point ſans ma compagne ; & quand je devrois épouſer le Turc auſſi , je ne l'abandonnerai jamais. Iſabelle & d'Hauterive ne purent s'empêcher de rire de cette ſaillie. Mais comme le temps étoit précieux , ils conclurent que mademoiſelle de Meyrand observeroit toujours beaucoup de douceur avec Zélim ; que d'Hauterive lui laiſſeroit entrevoir qu'il ne deſeſpéroit pas de vaincre ſa réſiſtance , & que tandis qu'on l'amuſeroit ainſi , le Juif Salem emploieroit toutes ſortes de voies pour le forcer à les rendre ; ce qui fut exécuté de point en point.

D'Hauterive & le Juif furent rendre

compte au Turc de leur conversation, comme ils l'avoient projeté ; & Zélim y trouva tant de sujets d'espérance , qu'il leur donna une superbe collation , & leur permit de venir voir ses esclaves toutes les fois qu'ils le voudroient. Cette permission fut mise en œuvre très - ponctuellement : d'Hauterive écrivoit exactement au Comte de Salmony tout ce qui se passoit ; ses Lettres étoient envoyées au Juif de Livourne , qui les faisoit partir pour leur adresse , & Salmony se servoit de la même voie pour lui donner de ses nouvelles. Un temps considérable s'écoula sans que le Juif Salem ni d'Hauterive trouvassent nul moyen pour racheter les belles captives ; il les voyoit très-souvent , mais Zélim , qui n'appercevoit aucun changement dans le cœur d'Isabelle , se lassa de ces entrevues , & soupçonnant qu'elles maintenoient cette admirable fille dans ses premiers sentimens , plutôt que de l'en détacher , voulut en être convaincu par lui-même ; & un jour que d'Hauterive étoit avec elle & Mariane , qui ne la quittoit point , il se cacha dans un cabinet , d'où il pouvoit tout entendre sans être apperçu. Comme ils ne croyoient pas avoir un témoin si dangereux , ils s'expliquoient sans contrainte : Isabelle disoit à d'Hauterive qu'elle ne pouvoit plus supporter la gêne qu'elle se faisoit , en cachant toute l'horreur qu'elle avoit pour l'amour d'un Turc , & que si sa captivité duroit encore long-temps , elle ne doutoit point que sa mort ne prévînt sa liberté.

D'Hauterive la conjuroit de ne prendre aucune résolution violente, & lui apprenoit que le Pere le Vacher, qui étoit Con ul de la nation Française, devoit s'employer auprès du Bacha pour obliger Zélim à les rendre à une rançon raisonnable.

Ce discours ayant fait perdre toute retenue au Turc, il sortit comme un furieux de l'endroit où il étoit caché, & après avoir reproché à d'Hauterive qu'il abusoit de la permission qu'il lui avoit donnée, & de la confiance qu'il avoit eue en lui, il déclara à Isabelle qu'elle n'avoit qu'à se résoudre à l'épouser, & que pour sa liberté elle n'y devoit jamais compter. Ensuite il défendit l'entrée de sa maison à d'Hauterive, & le pria d'en sortir au même instant. Comme il n'étoit pas le plus fort en ce lieu, & qu'il craignit que sa violence ne rendît la condition d'Isabelle plus malheureuse, il contraignit les mouvemens de colere & d'indignation dont il se sentit atteint; & prenant le Turc en particulier, il fit tous ses efforts pour lui persuader qu'il n'avoit parlé de la sorte à mademoiselle de Meyrand que pour l'empêcher de tomber dans le désespoir.

Mais le Turc n'en devint pas plus raisonnable, & ne voulut plus qu'il revînt chez lui : d'Hauterive en sortit outré de rage & de douleur. Le Juif Salem & lui se donnerent tous les mouvemens possibles pour la liberté de ces deux belles captives; mais, malgré les soins du Pere le Vacher, & l'autorité du Roi d'Alger, à qui le Bacha

en avoit parlé , on ne put rien gagner sur l'obstination de Zélim. Son crédit auprès de Mésémorte , Général des troupes de mer & de terre , dont il étoit intime ami , & de qui le pouvoir sur le peuple & les soldats balançoit celui du Roi & du Bacha , éluda toutes les poursuites du Consul de France.

D'Hauterive étoit dans le plus cruel désespoir , lorsque l'on reçut à Alger la nouvelle que Louis XIV avoit pris une ferme résolution de châtier l'insolence de ces Corsaires , qui venoient tous les jours faire des descentes sur les côtes du Languedoc & de la Provence , d'où ils emmenotent les habitants , les faisoient esclaves , prenoient nos vaisseaux , & causoient la désolation de notre commerce du Levant ; que pour cet effet on armoit à Toulon une forte escadre de vaisseaux , & une autre de galères à Marseille. Ces avis étant confirmés de toutes parts , les Algériens prirent toutes les mesures nécessaires pour se bien défendre. Le Juif Salem , chez lequel d'Hauterive étoit logé , l'instruisoit exactement de tout ce qui se passoit , en étant mieux informé que personne par ses correspondances à Marseille , à Genes & à Livourne , & c'étoit lui qui le premier en avoit averti le Divan d'Alger.

Ces nouvelles , qui se répandirent à Alger en l'année 1682 , donnerent quelque espérance à d'Hauterive , & le firent attendre avec moins d'impatience. On fut bientôt que le Roi avoit nommé monsieur le Marquis du Quesne , qui étoit Vice-Amiral de

France , pour faire cette expédition ; son nom seul faisoit trembler tous les Barbares de ces côtes , dont il avoit détruit les vaisseaux en différentes rencontres ; & l'année précédente il avoit poursuivi plusieurs navires Tripolains , qui , n'ayant pu gagner le port de Tripoli , s'étoient réfugiés dans celui de Scio , qui est une île de l'Archipel , sous la domination du Grand-Seigneur , que les Turcs ont fortifiée depuis que Soliman le Magnifique en fit la conquête sur les Génois.

Ces Corsaires se crurent à l'abri du ressentiment du Roi dans cet asyle : le Bacha , qui les avoit mis sous la protection du Grand-Seigneur , voulut prendre leur défense ; mais celle de la citadelle & du château qui garde l'entrée du port , ni les remparts de la ville de Scio , hérissés de canons , ne purent arrêter le Marquis du Quesne ; il les attaqua dans le port , & les foudroya de son canon. L'on tira de toutes parts sur l'escadre françoise ; le Vice-Amiral fit repentir le Bacha de sa témérité ; & ayant ordonné que l'on tirât sans discontinuer contre la citadelle , le château & les remparts , le feu étoit si violent , qu'en trois heures toutes les faces de ces ouvrages qui regardoient le port furent renversées & détruites , de même que les vaisseaux Corsaires , au nombre de quatorze , qui furent fracassés ou coulés à fond. Ce terrible exemple n'ayant pu corriger les Algériens , le 30 d'août 1682 , ils virent arriver devant leur

Ville le Marquis du Quesne avec une escadre de vaisseaux & de galeres, qui dès la même nuit les fit saluer de tout son canon, & jeter sans discontinuer des bombes en si grande quantité, qu'elles ruinerent & embrasèrent plusieurs maisons, renversèrent les mosquées, & remplirent les rues, les places & le port de sang & de carnage. Le trouble étoit si grand dans la Ville, qu'on n'y favoit quel parti prendre, lorsque le vent changea & devint si fort, que monsieur du Quesne trouva à propos de se retirer, connoissant le danger qu'il y avoit d'essuyer les vents qui regnent sur ces côtes aux approches des équinoxes; & abandonnant celles de ces barbares, il se retira à Toulon.

Les Algériens profitant de sa retraite chercherent les moyens d'éteindre le feu qui gagnoit tous les quartiers de la Ville. Lorsque le calme fut rétabli, ils s'assemblerent; mais au lieu d'implorer la clémence du Roi, ils ordonnerent à plusieurs Corsaires d'armer, & d'aller porter la désolation sur les côtes de France par le fer & le feu: ce sont les propres termes dont se servit le Divan. En effet l'hiver ni le mauvais temps ne purent arrêter le ressentiment de ces Infideles: & il y en eut plusieurs qui firent des descentes sur les côtes de Provence & de Languedoc, où ils pillèrent quelques villages, les brûlerent, & mirent dans les fers tous les pauvres payfans qui tombèrent entre leurs mains.

Cette nouvelle audace obligea le Roi

de presser un second armement , afin de faire partir l'escadre aussi-tôt que la saison le permettroit. Les Corsaires ayant rapporté à Alger qu'on travailloit nuit & jour à Toulon & à Marseille à équiper les vaisseaux destinés contre leur Ville ; les Algériens prirent toutes leurs mesures pour mieux se défendre ; ils dressèrent plusieurs batteries de canon , dont ils prétendoient éloigner nos vaisseaux & les galioles à bombes ; ils fermerent leur port d'une triple chaîne , & firent sortir de la Ville toutes les personnes inutiles.

Tous ces mouvemens , qui n'avoient presque pas eu de discontinuation depuis le bombardement , avoient si fort occupé le Turc Zélim , qui , par ses emplois , étoit obligé d'y donner des soins assidus , que ses deux belles esclaves en avoient été moins tourmentées , & le chagrin de ne plus voir d'Hauterive se trouvoit adouci par la satisfaction des fréquentes absences de leur Patron : mais , quoiqu'il les vît bien moins qu'à l'ordinaire , il n'en perdoit pas un moment le souvenir , & ses occupations ne l'empêcherent point de former deux projets qu'il trouvoit également nécessaires à son repos.

Le premier fut de mettre ses esclaves en sûreté contre les accidens qui pourroient arriver au second bombardement dont ils étoient menacés , & contre les entreprises que l'on pourroit faire pour les délivrer ; l'autre , fut de se défaire de d'Hauterive ,

dont le séjour à Alger l'importunoit & le tenoit toujours en crainte. Pour cet effet, il commença par envoyer Isabelle & Mariane dans une terre qu'il avoit à quinze milles d'Alger, sous la conduite d'un Eunuque en qui il se confioit; & lorsqu'il se crut assuré de ce côté, il songea aux moyens d'ôter la vie à d'Hauterive; mais ce dessein ne lui réussit pas comme l'autre: le Juif Salem, qui étoit entièrement dévoué à d'Hauterive, & qui connoissoit le génie de cette nation, pénétra les intentions de Zélim; & ayant été informé qu'il avoit fait éloigner ses esclaves du lieu où elles étoient, il ne douta point que dans le trouble où l'on étoit à Alger, il ne tentât de perdre ce généreux Français, qui d'ailleurs couroit risque de se voir enveloppé dans les effets du ressentiment que ces Barbares ne manqueroient pas de marquer à ceux qui se trouveroient en leur pouvoir, étant capables de violer le droit des gens, & toutes sortes de traités, lorsqu'il s'agit de leur intérêt ou de leur vengeance: & comme d'Hauterive n'étoit en cette Ville que sur la foi d'un simple passe-port, il y avoit tout à craindre pour lui.

Ces considérations firent résoudre Salem à le faire partir pour Elquir, petit village à trente milles d'Alger, où il le recommanda à un de ses amis, qui eut un soin extrême de le cacher aux poursuites de Zélim. Le Juif lui promit en partant qu'à l'arrivée de l'escadre française il trouveroit le moyen

d'instruire le Vice-Amiral du malheur d'Isabelle & de Mariane , & le conjura de se tranquilliser , puisqu'elles étoient pour quelque temps à l'abri des persécutions de Zélim ; & d'Haut rive , qui ne pouvoit s'opposer à tant d'événemens , fut obligé de consentir à tout , & partit pour le village d'Elquir , avec peu d'espérance & beaucoup de douleur.

Mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony subirent aussi leur sort sans murmurer , tout ce qui les éloignoit du Turc leur paroissant moins fâcheux que sa présence , & se consoloient ensemble , dans l'espoir que la guerre apporteroit quelque changement favorable à leur fortune.

Cependant le Comte de Salmony , qui étoit entièrement rétabli , ayant reçu des lettres de d'Hauterive qui lui apprirent les difficultés qu'il avoit trouvées à la liberté d'Isabelle & de Mariane , ne pouvant plus résister au desir de tout entreprendre pour les ravoïr , ne fut pas plutôt que le Roi armoit puissamment contre les Algériens , qu'il se rendit à Toulon , où il fut saluer le Marquis du Quesne , s'en fit connoître , l'instruisit du malheur de mesdemoiselles de Meyrand & de Salmony , & du double intérêt que son cœur prenoit à leur sort , & le supplia de permettre qu'il l'accompagnât dans son expédition. Le Vice Amiral le reçut avec joie , le consola , l'assura qu'il ne négligeroit rien pour lui faire rendre des personnes si chères , & qu'il auroit bien-

40 LES JOURNÉES  
rôt la satisfaction de s'embarquer.

En effet , les ordres de Louis le Grand avoient été si bien exécutés par la diligence de monsieur le Marquis de Seignelai , Ministre de la Marine , que l'escadre fut en état au commencement de mai 1683 , & que le Marquis du Quesne mit à la voile le six du même mois , laissant ordre à quelques vaisseaux de le venir joindre aux isles Fromentieres. Ils y arriverent le deux de juin , les galiotes à bombes le neuf , & le vingt il mouilla l'ancre à la rade d'Alger , où il trouva cinquante vaisseaux commandés par le Marquis d'Amfreville.

Le vingt-deux on tint Conseil de Guerre , le lendemain on disposa les vaisseaux & les galiotes pour foudroyer la Ville : ce projet ne put être exécuté que le vingt-six , & ce jour-là on y jeta environ cent bombes. Les assiégés tièrent plus de trois cens coups de canon , presque sans nul effet. La nuit du vingt sept le fracas des bombes recommença avec tant de furie , qu'en deux heures de temps toute la Ville fut en feu ; le palais du Divan , où demouroit Hassan , Dey ou Roi d'Alger , fat allumé & consumé des premiers. A la pointe du jour les Algériens furent épouvantés du spectacle qui s'offroit à leurs yeux , leurs batteries démontées , deux de leurs meilleurs vaisseaux coulés à fond dans le port , & toute la Ville en feu. Le Peuple & les Soldats effrayés demandoient la paix à grands cris ; le Dey convoqua le Divan , où le Bacha du Grand-Seigneur fut

appelé , & le Pere le Vacher , Consul de France , que le Bâcha envoya à bord de l'Amiral pour demander la paix , & en régler les conditions , & l'on arbora le drapeau blanc.

Mais le Marquis du Quesne refusa de traiter avec le Consul Français , & dit à l'Envoyé Turc qui l'accompagnoit , qu'il n'entendrait à aucun accommodement , que pour préliminaire les Algériens ne lui eussent rendu & amené dans son bord généralement tous les esclaves Chrétiens , de quelques Nations qu'ils fussent , qui avoient été pris sous le pavillon Français : il fallut obéir , & le vingt-neuf, ils amenèrent dans douze chaloupes cent quarante-deux esclaves , avec promesses de rappeler ceux qui étoient aux champs occupés à cultiver les terres ou carrieres.

Le Comte de Salmony n'y voyant point sa maîtresse & sa sœur , du destin desquelles il avoit instruit monsieur du Quesne , lui marqua son inquiétude ; mais le Juif Salem , attentif à tout ce qui pouvoit leur procurer la liberté , ayant averti le Pere le Vacher du lieu où Zélim les avoit faites conduire , & qu'il faisoit faussement courir le bruit de leur mort , il le fit savoir au Marquis du Quesne , qui du même moment manda au Divan , que si le Turc Zélim ne rendoit ses deux esclaves & leur suite dans le jour , la nuit prochaine il leur marqueroit son ressentiment d'une manière terrible.

Sur cette menace le Divan ordonna à

Zélim, sous peine de la vie, de mener ses deux captives à bord de l'Amiral. Cet arrêt n'avoit point d'appel, & le Turc fut contraint d'y souscrire; mais voulant tirer quelque avantage de son obéissance, pour se faire honneur, & s'attirer l'estime de l'Amiral de France, il les fit parer de leurs plus magnifiques habits à la Moresque, & les lui présenta lui-même, en lui vantant le sacrifice qu'il faisoit.

Jamais joie ne fut pareille à celle de ces deux belles personnes, lorsqu'elles apprirent qu'elles alloient être libres, & jamais elles ne prirent tant de plaisir à se parer; mais cette joie eut un accroissement bien sensible, lorsqu'après avoir reçu toutes sortes d'honneurs du Marquis du Quesne, & répondu aux louanges qu'il ne pouvoit se lasser de donner à leur extrême beauté, elles se trouverent dans les bras du Comte de Salmony.

Que de larmes pour les malheurs passés ! que de transports pour le bonheur présent ! que d'amour & de tendres caresses furent mises en usage à cette vue inespérée & si ardemment désirée ! Il vous est plus facile de vous représenter un si charmant spectacle, qu'à moi de vous le décrire ; & lorsque l'on fait ce que c'est que d'aimer d'une véritable passion, constante, fidelle & immuable, le cœur nous représente bien mieux de pareils objets que les paroles ne les peuvent dépeindre.

Après que l'amour & la nature eurent

fait éclater ce qu'ils peuvent inspirer de plus doux ; le premier soin du Comte fut de s'informer de d'Hauterive. Isabelle lui conta comment ils s'étoient séparés , & qu'elle n'en avoit appris aucune nouvelle depuis. Ce discours alarma le Comte ; & ne voulant pas être en reste de générosité avec un si parfait ami , il en parla au Marquis du Quesne , qui d'abord employa le Pere le Vacher pour savoir du Juif ce qu'il étoit devenu. Salem lui fit le récit de la crainte qu'il avoit eue pour sa vie , & que pour la garantir il l'avoit mis à l'abri des périls qu'il couroit ; & l'ayant assuré qu'il étoit libre , vivant à trente milles d'Alger , & qu'il alloit le faire avertir , le Consul en fit son rapport à monsieur le Marquis du Quesne : ainsi Salmony eut l'espérance de le voir bientôt.

Tout cela se fit dans l'intervalle du temps que les Algériens mirent à amener à bord de l'Amiral les esclaves Chrétiens , qui en plusieurs fois en conduisirent 546 de différentes Nations ; ensuite il fut question de traiter de la paix. Avant que d'entrer en composition , le Marquis du Quesne voulut avoir des otages , qui lui furent livrés le quatorze juillet ; le fameux Corsaire Mésémorte , Amiral d'Alger , en étoit un , & l'autre un Capitaine de navire , nommé Aley-Reys. Le Général Français envoya en échange le Commissaire-Général de la flotte , & Descombes , Ingénieur , qui proposerent les conditions auxquelles le Roi vouloit leur accorder la paix.

Le premier article étoit , que l'on rendroit le reste des esclaves Chrétiens , & le second , que généralement tous les effets , vaisseaux & marchandises que les Corsaires d'Alger avoient pris à la nation Française , ou sous sa bannière , seroient restitués.

Ce dernier point parut si considérable au Dey , qu'il n'osa l'accorder sans l'avis de Mésémorte , qu'il craignoit à cause qu'il étoit aimé du peuple & des soldats : il lui fut envoyé , & en même temps l'Ingénieur Descombes repassa à bord de l'Amiral.

Mésémorte ayant été consulté sur la restitution des effets , dit en plein Divan , que la lâcheté de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement avoit vendu la Ville aux Français , & que pour lui il ne consentiroit jamais à rendre ce que l'on avoit pris aux ennemis ; & delà s'étant rendu sur la place , où étoient les soldats & les principaux des habitans , il leur fit donner du café , fuma long-temps avec eux , & refusa de retourner au Divan , où il fut plusieurs fois pressé de rentrer. Il dit aux soldats que Baba-Hassan , Dey d'Alger , étoit un lâche , indigne de regner sur eux ; qu'il avoit affronté la nation en rendant tant d'esclaves , sans être assuré qu'on rendroit les leurs , & les anima tellement contre ce malheureux Prince , que ces Barbares prirent la résolution de l'assassiner dans la nuit prochaine. En effet , sur les dix heures du soir , comme il faisoit sa ronde , huit de ces scélérats , choisis par Mésémorte , l'attendirent sur

son passage , quatre desquels, en l'abordant, le tirèrent à bout portant ; & les autres s'étant jettés sur lui , acheverent de le massacrer.

Mésémorte profita de son crime , & se fit proclamer Roi d'Alger : le peuple y applaudit , & voulant mériter cette élévation en rompant le traité de paix , il fit arborer le pavillon rouge , & la guerre recommença le vingt deux de juillet. Cette infidélité piqua si vivement le Marquis du Quesne, qu'il ordonna qu'on redoublât le feu de toutes parts , tant des boulets & bombes , que des mortiers ; ce qui fut exécuté si ponctuellement , qu'en trois jours la plupart des maisons de cette malheureuse Ville furent renversées & consumées.

Les flammes éclairaient la surface de la mer à plus de deux lieues : les cris de ceux qui périssoient , le sang & le carnage offroient un spectacle épouvantable. Le barbare Mésémorte , bien loin d'en être touché , en augmenta sa rage contre les Français : il y en avoit beaucoup d'établis dans Alger sous la foi publique , que ce cruel , violant toutes sortes de droits , fit piller & massacrer. Il poussa même son inhumanité jusqu'à ordonner que le Consul Français , qui devoit lui être sacré , fût mis tout vivant dans un mortier , & tiré au lieu de bombe.

On apprit cet excès de barbarie par les esclaves qui venoient tous les jours à la nage gagner les bords des navires de France. Il en coûta cher à ces Infideles : car , malgré

leurs précautions, monsieur le Marquis du Cuesne leur fit brûler presque tous les vaisseaux qui étoient dans le port, tant par les bombes que par le canon : les flammes de la Ville & celles des vaisseaux se réunissant, portoient jusques dans les nues ; ce qui offroit le plus terrible objet qui pût frapper les yeux : mais les Algériens n'en furent que plus cruels, & le Juif Salem, voyant bien qu'il ne pouvoit faire revenir d'Hauterive sans le risquer à perdre la vie, différa prudemment de l'envoyer chercher, jusqu'à ce qu'il vît à quoi se termineroit ce funeste événement.

Il se contenta de lui mander la mort du Turc Zélim, qui avoit péri dans ce dernier carnage ; que les Dames pour qui il s'intéressoit étoient délivrées & entre les mains de l'Amiral de France ; qu'elles lui avoient fait dire qu'il le fît venir pour partir avec elles ; mais qu'il étoit absolument impossible d'y penser ; que la ville d'Alger étoit dans une confusion pitoyable, & que tous les Français y couroient un danger si grand, qu'il le prioit d'attendre qu'il pût l'aller chercher lui-même sans péril ; & qu'il se tranquillisât, que ce qu'il désiroit le plus étoit effectué. Le tableau qu'il lui fit de la situation de cette Ville étoit si touchant, que d'Hauterive ne put s'empêcher d'y être sensible ; mais sachant Isabelle & Mariane hors de captivité & en sûreté, il sentit une joie si vive, qu'elle adoucit beaucoup le chagrin de ne les pouvoir joindre : & comme

il vit qu'il y auroit une témérité condamnable de l'entreprendre, il acquiesça à la prière du Juif, & se tint dans sa retraite.

Tout le mois d'août se passa à achever d'écraser avec des bombes les maisons de la haute Ville, tout étant détruit & consumé dans la basse : chaque jour les Algériens voyoient arriver quelque nouveau malheur, & les vents furent si constans, que depuis l'arrivée de la flotte jusqu'à son départ, ils furent favorables aux Français; mais le mois de septembre étant venu, monsieur le Marquis du Quesne ne voulut pas attendre l'approche de l'équinoxe, qui, comme je l'ai déjà dit, est très-dangereuse sur ces côtes; & très-content d'avoir vengé la France, & fait sentir à ces Barbares que l'on n'offensoit pas impunément un grand Roi, il mit à la voile, & arriva à Toulon à la fin de septembre, où il débarqua les 546 esclaves qu'il avoit tirés des fers.

Le Comte de Salmony, avant que de quitter le port d'Alger, trouva le moyen de faire tenir au Juif une lettre pour d'Hauterive, qu'il lui envoya : aussi-tôt il l'ouvrit avec empressement, & y trouva ces paroles :

### L E T T R E.

*C'est avec une véritable douleur, mon cher & généreux rival, que je suis obligé de quitter ces bords sans vous. J'y étois venu dans l'espoir de vous en arracher avec notre adorable Isabelle, qui part avec le même regret que moi. Si je ne*

*vous savois dans un lieu sûr , il n'y a rien à quoi je ne m'exposasse plutôt que de vous abandonner . Cela diminue de beaucoup la joie que je ressens de la liberté de ce que j'ai de plus cher . Croyez qu'il n'y a point d'exagération dans ce discours , & que je n'aurai qu'un bonheur imparfait jusqu'au moment que je pourrai vous embrasser .*

LE COMTE DE SALMONY.

D'Hauterive reçut cette lettre peu de jours après le départ de la flotte ; il fut extrêmement surpris d'apprendre que Salmony étoit venu à Alger , & qu'il avoit le bonheur d'emmener Isabelle . Quoiqu'il fût bien que cette belle fille le reverroit , il n'avoit pas cru que ce fût si-tôt & de cette manière . Le plaisir qu'il s'imagina que cette entrevue leur avoit fait , mit quelque trouble dans son cœur ; mais n'ayant jamais eu une forte espérance de se faire aimer , il rappella sa générosité accoutumée ; & sans se plaindre de la félicité de son rival , il se contenta de soupirer de la fatalité de sa destinée .

Cependant monsieur le Marquis du Quesne ne fut pas plutôt retiré , que les Algériens considérèrent avec effroi l'état malheureux où ils se trouvoient . Leur Ville , jadis si belle & si florissante , ruinée & détruite , leurs vaisseaux , qui font toutes leurs richesses , réduits en cendres , & dont les débris couvroient la surface de leur mer ; leurs magasins consumés , & la perte de tant d'habitans les obligèrent à faire de sérieuses réflexions ;

flexions ; & craignant que ce terrible Général ne vînt encore au printemps pour achever de les détruire , ils délibérèrent des moyens qu'ils pourroient trouver pour fléchir leur Vainqueur.

Mésémorte , qui avoit été seul la cause de tant de malheurs en rompant le projet de la paix , voyant la situation des esprits , eut peur d'avoir le même sort , du Roi Hassan son prédécesseur ; & pour prévenir cette rétribution , il envoya chercher le Juif Salem , sachant les correspondances qu'il avoit à Marseille , à qui il ouvrit son cœur , en lui disant que le plus grand service qu'il lui pût rendre , seroit de faire tenir à l'Intendant de la Marine une lettre qu'il avoit dessein d'écrire au Roi pour lui demander la paix , & se soumettre aux loix qu'il voudroit imposer.

Salem ayant su que Mésémorte ne parloit que du consentement du Divan , profitant de cette occasion pour tirer d'Hauterive de son asyle , & le faire revoir sa patrie , répondit au Dey qu'il feroit encore plus pour lui : qu'un François de considération , qui étoit venu à Alger , avec un passeport , pour racheter une de ses parentes , & qui avoit été contraint de se retirer à Elquir pour éviter d'être enveloppé dans les malheurs qui étoient arrivés dans cette Ville , étoit un homme très-capable par son esprit , par son mérite & les amis qu'il avoit à la Cour ; de rendre de grands services aux Algériens.

Mésémorte charmé de cette nouvelle , en-

voya sur le champ le Juif à Elquir pour faire venir d'Hauterive : Salem l'instruisit de tout ce qu'il devoit dire & faire avec le Dey & le Divan. Lorsqu'ils furent de retour , Salem le mena à Mésémorte , qui lui fit mille caresses & plusieurs présens ; & lui ayant communiqué son dessein , d'Hauterive l'en loua , & lui promit de porter sa lettre , & de la remettre lui-même à monsieur le Marquis de Seignelay , & qu'il feroit exprès le voyage de Paris.

Il étoit arrivé la veille un vaisseau de Tunis chargé de provisions , qu'on équipa , & d'Hauterive s'y embarqua avec deux Turcs qui devoient l'accompagner : après avoir reçu ses dépêches , & recompensé libéralement son ami Salem , il mit à la voile.

Tandis que ces choses se passoient à Alger , Salmony avec Isabelle & Mariane étoient arrivés à Meyrand ; les félicitations , les visites , les complimens & la joie de toute la Noblesse circonvoisine les occuperent plusieurs jours ; & lorsqu'ils se virent un peu débarrassés de la foule , mademoiselle de Meyrand étant libre de disposer de sa main , de tenir sa parole , & de faire le bonheur du seul homme qu'elle pouvoit aimer , épousa le Comte de Salmony , qui vit couronner sa constance avec des transports de joie qui firent bien connoître l'excès de son amour.

Cependant d'Hauterive étant heureusement arrivé à Marseille , y apprit le mariage d'Isabelle avec des sentimens bien differens

de ceux de ces heureux époux ; son désespoir fut grand ; mais son caractère ne pouvant se démentir , il leur écrivit , les félicita , & leur peignit l'état de son ame d'une façon si respectueuse & si touchante , qu'ils en versèrent des larmes , & partit pour la Cour avec ses deux Turcs. Monsieur de Seignelay le reçut gracieusement ; & s'étant acquitté de la commission dont il s'étoit chargé , il reprit le chemin du Languedoc , l'esprit dans une situation qu'il ne se connoissoit pas lui-même.

La Comtesse de Salmony ne fut pas plutôt qu'il étoit de retour , que , de l'avis de son époux , elle lui envoya un exprès pour le prier de se rendre à Meyrand : il ne put tenir contre un tel message , & sans savoir précisément ce qu'il alloit dire ni faire , il vola où son cœur l'appelloit , & il se trouva dans les bras du Comte & de la Comtesse comme un homme éperdu. La belle Mariane ne put le voir dans cet état sans en être touchée , & quelques larmes couloient de ses beaux yeux , lorsqu'il vint à elle pour la saluer. Il s'en aperçut , & se sentant ému de reconnoissance , il la lui témoigna en des termes si vifs , que cette charmante fille en fut encore plus attendrie : je vous assure , lui dit-elle , que je voudrois que vous ne nous eussiez jamais connues , ou que vous n'eussiez jamais aimé ; & vous êtes si digne de l'être , que j'aurois combattu les sentimens d'Isabelle contre tout autre que mon frere. Elle prononça ces paroles avec tant

de graces , & la vérité paroïſſoit ſi parfaitement dans les regards dont elle les accompagnoit , que d'Hauterive en fut frappé ; & l'examinant avec attention , il la trouva ſi belle , qu'il ſe fit un ſecret reproche de ne lui avoir pas donné ſon cœur , plutôt que de le livrer à la malheureuſe paſſion qui le tourmentoît.

Le Comte & la Comteſſe , qui avoient concerté pendant leur entretien un projet qu'ils vouloient exécuter promptement , les interrompirent ; & Iſabelle donnant la main à d'Hauterive , le conduiſit dans ſon cabinet. Salmony y entra avec eux , après avoir parlé bas à Mariane , qui ne les ſuivit point. D'Hauterive ne la voyant pas , la demanda pluſieurs fois avec emprefſement ; la Comteſſe ſourit de ſon inquiétude , & le regardant avec ces yeux qui lui avoient donné tant d'amour, vous la reverrez dans un moment , lui dit-elle ; mais nous avons à vous parler , le Comte & moi , d'une affaire importante. Vous jugez bien , continua-t-elle avec plus de ſerieux , que les obligations que nous vous avons ne peuvent jamais s'effacer de notre ſouvenir : ſoyez perſuadé que l'amitié la plus tendre de la part du Comte & de la mienne en eſt la récompenſe ; après mon époux je n'ai rien de plus cher que vous ; après moi il n'a rien de plus précieux : ces ſentimens , que vous méritez ſi bien , & que nous ſommes les maîtres de vous témoigner , doivent vous conſoler de ceux qu'il vous étoit impoſſible de m'inspirer.

Mais pour rendre cette consolation solide , & nous unir par tous les nœuds qui sont en notre puissance , nous voulons vous marier ; le Comte n'écoutant que son estime pour vous , veut bien que je ne suive pas les regles qui devroient s'observer en ces occasions ; & que je vous offre en mademoiselle de Salmony , sa sœur , une femme digne de vous. Sa vertu , son esprit & sa beauté mériteroient que l'on fit pour elle la démarche que je fais près de vous ; mais vous en avez fait de si généreuses à notre égard , qu'elles nous mettent dans l'obligation de passer par-dessus toute autre considération. Oui , mon cher d'Hauterive , ajouta le Comte en l'embrassant , si j'avois quelque chose de plus considérable à vous offrir , pour réparer la perte que je vous cause , je vous le sacrifierois avec joie ; faites-y vos réflexions , & nous donnez bientôt la satisfaction de nous voir liés par des chaînes indissolubles.

Des réflexions , s'écria d'Hauterive ! est-il permis d'en faire sur des offres de cette nature ? Pourrois-je refuser mademoiselle de Salmony sans lui faire un outrage que tout mon sang ne pourroit laver , sans me rendre indigne du pas que votre amitié vous fait faire , & sans me déshonorer moi-même ? Non , non , continua-t-il , je n'ai point à réfléchir pour accepter le don précieux que vous me voulez faire ; j'en connois tout le prix , mais je le veux mériter. Mademoiselle de Salmony doit seule occuper le cœur d'un

honnête homme ; je ne vous demande que le temps nécessaire pour lui pouvoir donner le mien tout entier , & le dépouiller des voiles dont il est offusqué , votre bonheur , ma probité & les charmes de l'incomparable Mariane vous sont de sûrs garants que ce temps ne sera pas long.

Cette demande étoit si raisonnable , que le Comte & la Comtesse ne purent l'en blâmer ; ils s'embrassèrent tous trois avec tendresse , & sortirent du cabinet pour rejoindre mademoiselle de Salmony , qui se promenoit dans les jardins. D'Hauterive , voulant très - sérieusement éteindre sa malheureuse passion & répondre à la confiance du Comte , s'attacha dès ce jour à son aimable sœur , lui rendit des soins assidus ; & cette charmante fille , qui l'aimoit véritablement , fut si bien ménager la situation de son esprit , tantôt par son enjouement , tantôt en le consolant , toujours avec une douceur si engageante , une conduite si sage , & si modeste , que son ame se vit bientôt dégagée de sa préoccupation ; & qu'insensiblement la belle Mariane y prit la place d'Isabelle avec un si puissant empire , qu'elle se vit contrainte d'oublier pour jamais qu'elle ne l'avoit pas occupé la première.

Lorsque d'Hauterive l'eût mise en cet état , & qu'il se sentit lui-même dans celui de n'aimer qu'elle , & de ne respirer que pour elle , il pressa le Comte & la Comtesse d'achever de le rendre heureux , & il épousa mademoiselle de Salmony avec toute la satisfac-

tion d'un homme véritablement amoureux ; & ces quatre illustres Amans ont vécu dans une intelligence & une concorde si parfaites, qu'ils se sont attirés l'estime & la considération de tout le monde. Ce qui prouve que la reconnoissance ne sauroit l'emporter sur un amour que le temps , l'absence , les peines , & les obstacles n'ont pu détruire. Tandis que cette belle union se formoit , un des deux Turcs qui étoit venu à la Cour avec d'Hauterive , eut ordre de retourner à Alger pour instruire le Divan des conditions auxquelles le Roi vouloit accorder la Paix ; & il en revint l'année d'après , avec des Ambassadeurs qui arrivèrent à Versailles le 4 juillet de l'année 1684 , où Louis le Grand reçut leurs soumissions , & leur donna la paix.

Cette histoire fit un plaisir extrême à la compagnie , qui donna de grandes louanges à Uranie , de la manière dont elle l'avoit contée. Comme elle l'avoit conduite à l'heure du souper , on fut se mettre à table ; & dans le cours du repas , on reprit plusieurs endroits de cette aventure. On y célébra beaucoup le caractère de d'Hauterive , la fermeté d'Isabelle , & la sage conduite du Comte de Salmony , & tous ensemble convinrent que , lorsque la reconnoissance & l'amour étoient partagés entre deux objets différens , l'amour l'emportoit toujours.

Uranie retint encore cette nuit Hortense & Mérente ; & cette charmante société , pour rendre la journée suivante plus longue , se sépara cette soirée plutôt qu'à l'ordinaire , &

fut donner au corps les momens qu'elle avoit livrés à l'esprit pendant le jour.

*Fin de la quatorzieme Journée.*



## QUINZIEME JOURNÉE.

URANIE ne fût pas plutôt levée , qu'elle passa dans l'appartement de Julie , où le reste de la compagnie se rendit peu de temps après. Lorsque la conversation fût réglée , & que chacun se fût assez entretenu de ce qui le regardoit particulièrement , Camille , prenant la parole : j'ai rêvé toute la nuit , dit-elle , à la barbarie des Algériens ; le sort du malheureux Pere le Vacher est mille fois revenu à ma pensée : voilà de terribles gens ; & je trouve que Louis le Grand ne pouvoit leur imposer de trop séveres conditions pour les punir.

Ils le furent, comme vous l'avez entendu, répondit Uranie , parce qu'ils avoient de plus précieux , & leur obstination leur coûta cher. C'est cet acharnement , dit alors Thélamont , à ne se pas rendre justice soi-même , qui cause souvent tous les malheurs où l'on se voit exposé. Rien n'est plus singulier que le motif qui brouilla les républiques de Pise & de Genes , qui leur fit faire des pertes considérables , & causa enfin la ruine de celle de Pise.

Il s'agissoit de nommer un Evêque de Corse : tous deux prétendoient en avoir le

droit. Les Pisans soutenoient que Muzacte , Roi des Sarafins , ayant pris cette isle sur les Génois , & que l'ayant conquise aux Sarafins , non-seulement elle leur appartenoit , mais encore toutes les prérogatives dont la République de Genes avoit perdu les droits , pour ne l'avoir pas su défendre contre les barbares ; & les Génois disoient que l'isle étoit à eux depuis plusieurs siècles ; que l'invasion des infidèles ne leur ôtoit aucune de leurs prérogatives , & que c'étoit une usurpation de la part de la Seigneurie de Pise.

Sur cette contestation ces deux peuples armerent sur mer & sur terre ; plusieurs batailles furent données sur l'un & sur l'autre élément , avec des succès heureux pour les Génois ; & après que cette guerre eût duré plus de vingt-cinq ans , deux batailles , l'une navale & l'autre sur terre , décidèrent en dernier ressort d'une si longue querelle. Les Génois y furent victorieux ; & les Pisans , se voyant sans ressource , demanderent la paix , qui leur fut accordée aux plus dures conditions , étant obligés d'abandonner aux Génois l'isle de Corse , & tous les droits qu'ils prétendoient y avoir , & de souscrire à tout ce qu'ils voulurent leur imposer , comme on le voit dans le traité conclu entre ces deux Républiques en 1130.

Mais ce qui mortifia le plus les Pisans , fut l'article qui les condamnoit à démolir toutes les maisons de la ville de Pise jusqu'au premier étage , afin , disoient les Génois , que l'abaissement de leurs palais fît celui de leur

orgueil , & leur apprit ce qu'ils devoient à leurs vainqueurs & à leurs maîtres. Le Sénat & les Grands de Pise furent au désespoir de cette mortification , & le peuple furieux de la dureté des Génois , voulut plusieurs fois mettre le feu dans la Ville ; mais les Grands furent les premiers à donner l'exemple , & tous ces beaux palais de marbre , & ces magnifiques maisons , furent réduits à un étage ; & la haine que cela a inspirée aux Pisans dure encore.

Voilà , continua Thélamont , ce qu'il en coûte pour vouloir s'obstiner contre la raison ; si la république de Pise eût suivi les loix , elle n'auroit point tant perdu de batailles , n'auroit pas coûté la vie à tant d'hommes de part & d'autre , & ces maisons & ces palais n'auroient pas souffert une diminution si honteuse à leurs habitans. Voilà de funestes événemens , s'écria Julie ; & je ne crois pas qu'on les puisse entendre sans frémir.

L'histoire en rapporte un, interrompit Alphonse , qui ne vous fera pas moins d'horreur , qui arriva sous l'Empire d'Honorius. Stilicon , grand homme de guerre , mais le plus ambitieux & le plus rusé , ayant fait marcher l'armée impériale contre Radagaise , Roi des Goths , qui ravageoit toute l'Italie , le joignit dans la Toscane ; & ne voulant pas hazarder une bataille d'où dépendoit le salut de l'Empire , il temporisa , en harcelant les Goths & leur coupant les vivres , & se conduisit si bien , qu'il les

acula & les renferma dans le détroit de Fézole, dans la Toscane. L'armée de Radagaise étoit forte de deux cents mille hommes de guerre, avec quantité de femmes, d'enfans, de charriots de bagage. Ce Prince, au désespoir de l'état où le réduisoit Stilicon, cherchant à s'en tirer, tenta plusieurs combats où il fut toujours battu. Toutes les ruses de guerre furent employées par ce Roi barbare pour s'ouvrir un passage; mais il trouvoit par-tout le prévoyant Stilicon.

Cependant, l'armée des Goths ne vivoit plus que de racines, ayant tué tous leurs chevaux & leurs bêtes de voiture; les chaleurs desséchèrent le petit ruisseau qui passe dans ce vallon; & qui leur fournissoit de l'eau, en sorte que n'ayant plus ni eau, ni alimens, ils tomboient dans des défaillances, qui étoient bientôt suivies de la mort, ceux qui restoit n'ayant pas la force de les enterrer. L'air infecté par ces cadavres acheva de faire périr le reste, déjà accablé de faim & de misère, sans que Stilicon en voulût recevoir aucun, ni les secourir de vivres, quoiqu'ils lui eussent fait toutes sortes de soumissions, ayant la cruauté de laisser mourir leur Roi, les Princes, les Généraux, les femmes & les enfans, qui tous subirent le même sort: ainsi périt cette puissante armée, avec laquelle Radagaise s'étoit promis la conquête de l'Empire.

Voilà une étrange cruauté, dit Florinde, & je ne fais pas si Stilicon n'eût pas acquis autant de gloire en marquant plus d'humana-

rité ; car enfin il se montra dans cette occasion plus barbare que ceux à qui on en donnoit le nom. La guerre donne de grands privilèges , répondit Alphonse , & l'on ne sauroit blâmer un Général qui met en pratique toutes les ruses dont il se peut servir pour détruire son ennemi ; il est même essentiel , pour les mettre en usage avec succès , que ceux qui commandent les armées s'attachent à connoître le génie , le caractère , & même le tempérament de celui à qui ils doivent avoir affaire ; cette étude est absolument nécessaire à un Général pour la réussite de ses dessein ; car , sachant ce que son ennemi est capable de faire ou d'entreprendre , il fait aussi le prévoir , le devancer , rompre ses mesures , & lui donner le change à propos.

De tous les temps , ajouta Thélamont , les finesse & les ruses ont été pratiquées à la guerre par les plus grands Capitaines , & par les nations les plus puissantes. Mais , sans aller chercher dans l'antiquité , nous en avons vu de notre temps de trop singulieres & de trop glorieuses pour n'être pas des exemples suffisans. M. de Turenne , avec une poignée de monde , puisqu'il n'avoit que quatorze mille hommes , ne détruisit-il pas l'armée impériale , forte de soixante mille hommes , qui s'étoit saisie de l'Alsace ? Les Allemands le croyoient dans la Champagne , dans le temps qu'il les attaqua au pied des montagnes de cette Province.

Les ruses de monsieur le Maréchal de

Luxembourg , à Fleurus & à Leuze , lui firent remporter de grandes victoires sur l'armée des Alliés , commandée par le Prince de Valdek. A Steinkerque , le Prince d'Orange & le Duc de Baviere se servirent d'une ruse qui leur auroit indubitablement réussi , si l'étoile du Maréchal de Luxembourg n'eût été supérieure à la leur. En effet , les Alliés le surprirent avant qu'il eût rangé son armée en bataille ; ils avoient déjà taillé en pieces la brigade de Bourbon , & prit six pieces de canon , qu'ils avoient tournées contre nous ; mais ce jour étant marqué pour couvrir de gloire le Prince de Conti , aïeul de celui d'aujourd'hui , & le Maréchal de Luxembourg , ils firent des choses surnaturelles , rétablirent le combat , & remportèrent sur les Princes d'Orange & de Baviere une victoire des plus signalées. Le Maréchal de Luxembourg refusa à son tour , dit Orsage , & , quoique le Prince d'Orange fût difficile à surprendre , l'étendue de son génie lui faisant tout prévoir , il ne laissa pas d'y parvenir. Ce vaillant Général n'ayant pu trouver l'occasion d'attaquer l'armée des ennemis , qui étoit campée trop avantageusement pour l'insulter , marcha du côté de Liege , ordonna quinze mille pionniers & des fascines , fit sortir de nos places du canon , des batteries , quantité de biscuit & de pain de munition , & recommanda de faire un amas prodigieux de vivres : tous ces apprêts ayant été rapportés au Prince d'Orange , il ne douta point que le Maréchal n'eût

desssein d'assiéger Liege. Dans cette idée , il décampa pour suivre l'armée de France , passa la Gette , & s'engagea dans les plaines de Nerwinde : le Maréchal n'en fût pas plutôt informé , qu'il fit faire volte face à son armée , marcha à tire-d'aile au devant de celle des Alliés , & arriva presque à sa vue avant que le Prince d'Orange en fût averti.

La nuit commençoit à paroître ; mais ce Prince , sans s'étonner , donna tous les ordres nécessaires pour éviter la confusion dans la surprise extrême que l'arrivée de notre armée causa à la sienne , qu'il avoit crue bien loin de là ; il couvrit son armée d'un grand retranchement , où il fit travailler toute la nuit , fit fortifier Nerwinde ; & hériser d'artillerie tous ces travaux. Cependant , malgré toutes ces précautions , le Maréchal força ses retranchemens , & la victoire ne balançant plus , elle fut des plus complètes , l'armée des Alliés ayant été entièrement détruite ou dispersée.

Entre les heureuses ruses de guerre , reprit Orophane , il ne faut pas omettre la surprise du camp de Denain , par monsieur le Maréchal de Villars ; ce camp emporté l'épée à la main , les troupes qui l'occupoient détruites , leur Général Hollandois fait prisonnier , la prise des provisions de guerre & de bouche destinées pour l'armée du Prince Eugene qui assiégeoit Landrecy ; la levée de ce même siege , la réduction de trois places considérables , qui avoient coûté trois campagnes aux Alliés , qui furent les

fruits de la victoire de ce Héros , & la paix qui suivit cette grande action , qui acheva de le couronner de gloire. Aussi , dit Uranië , en reçut-il de son auguste maître , & de toute la patrie , les honneurs & les louanges qui étoient dus à sa valeur & à sa prudence.

Je trouve , interrompit Florinde , qu'il n'y a rien en tout cela qui ne soit permis , & qui ne puisse donner occasion à un Général de faire de grandes choses ; mais ce que je ne puis souffrir dans les querelles des Souverains , c'est la maniere de se déclarer la guerre : j'ai vu quelques manifestes des temps passés , où leurs déclarations sont remplies d'expressions offensantes , de termes injurieux ; & par l'aigreur qui s'y fait remarquer , on diroit que c'est moins pour soutenir leurs droits & ceux de leurs sujets qu'ils se font la guerre , que pour satisfaire leur haine personnelle.

Cependant ils devroient songer que ce qui est dans un temps un motif de guerre , en devient un de paix dans une autre occasion ; qu'ils doivent se respecter réciproquement , & que souvent ces investives retombent plutôt sur ceux qui les disent , que sur ceux qui en sont les objets. Je sais qu'il est nécessaire qu'un Souverain instruisse ses Sujets & son ennemi des raisons qu'il a de lui faire la guerre ; mais je voudrois qu'il ne fît voir que la justice de sa cause , sans y mêler des traits piquans.

Il me semble que les Rois , dans toutes leurs actions , doivent agir différemment

des autres hommes, c'est-à-dire, avec plus de noblesse & de grandeur; & que, jusques dans leurs querelles, ils doivent éviter les foiblesses du vulgaire. Votre réflexion, belle Florinde, dit alors Thélamont, est d'autant plus juste, que nous lisons dans toutes les histoires que les Héros, dont les noms nous sont respectables, acquéroient autant d'honneur par la manière dont ils faisoient la guerre, que par l'éclat de leurs victoires. Dans les guerres des Perses & des Grecs, dans celle du Péloponèse, celles de Darius & d'Alexandre, de César & de Pompée, quels égards, que de considérations, combien de marques d'estime & même de bienveillance, n'y voit-on pas briller?

Il est beau d'entendre là-dessus un fameux Historien, en parlant de Démétrius & de Ptolomée, tous deux successeurs d'Alexandre: le seul desir de la gloire, dit-il, les enflammoit, ils se faisoient la guerre avec plus d'honneur que l'on n'exerce aujourd'hui les droits de l'amitié dans la plus intime société.

C'est ainsi que devoient agir tous les Princes, & je crois que c'est pour eux que cette belle leçon d'un ancien a été faite, qu'il faut traiter avec ses amis comme pouvant devenir ennemis, & avec les ennemis comme pouvant devenir amis.

La politique, ajouta Orsime, demande cette conduite entre les Souverains: leur gloire & leur intérêt veulent qu'ils ne s'en écartent jamais. Orsime se préparoit à conti-

nuer; lorsque l'on vint avertir que l'on avoit servi. On fut se mettre à table , & , quoique la conversation n'y roulât pas sur des matieres aussi sérieuses, elle n'en fut ni moins vive , ni moins spirituelle.

Le dîné fini , la compagnie prit le chemin de la Bibliotheque ; à peine y étoit-elle entrée , qu'elle vit arriver Célimene , accompagnée de deux Dames dont la beauté ne pouvoit trouver d'égales que dans la charmante société d'Uranie. Cette aimable femme fut au devant d'elles : & Célimene prenant la parole : nous ne sommes arrivées que de ce matin , lui dit - elle , & jalouse du bonheur d'Hortense & de Mélante , j'ai voulu le venir partager avec les personnes que je vous amene. Vous connoissant comme je fais , je ne doute pas que leur présence ne vous fasse plaisir. D'autant plus , dit aussitôt Hortense qui s'étoit avancée avec Uranie , que l'on a déjà ici une forte inclination pour Silviane & Arélise.

Ces mots ayant instruit Uranie , elle s'empressa de leur marquer la joie qu'elle avoit de les voir.

Pour moi , répondit Arélise , je ne puis croire que nous ayons l'avantage dont Hortense vient de nous flatter , & nos noms ne sont pas assez considérables pour être connus dans un lieu qui possède ce qu'il y a de plus aimable dans le monde. Vous me permettrez de vous dire , belle Arélise , répartit Uranie , qu'il y a plus de modestie que de vérité dans votre discours ; & s'il est vrai qu'il y ait

quelqu'agrément dans cette société, elle en perdrait une bonne partie, si nous ne cherchions pas à connoître toutes les personnes capables de les augmenter ; & je puis vous assurer que vous y êtes très-ardemment désirée. Arélise, dit alors Silviane en riant, pouvoit parler de cette sorte à son égard, la solitude, l'amour de la lecture, & une sagesse quelquefois trop austère, lui faisant préférer son cabinet aux plus brillantes compagnies : mais moi, dont l'humeur & les vivacités sont connues de tous ceux que je vois, je ne trouve pas impossible que dans le nombre il n'y en ait eu qui aient instruit Uranie que je suis d'un caractère assez extraordinaire pour exciter sa curiosité.

Nous en jugerons, reprit Uranie en souriant ; & voici des personnes, continuait-elle, en leur présentant ses amies, qui m'aideront à vous prouver le plaisir que je ressens de vous avoir chez moi. Alors elles furent saluées de toute la compagnie, & les civilités ordinaires étant terminées, & chacun ayant pris place : vous voyez ici, dit Camille, avec enjouement, une assemblée qui n'offre d'abord à l'esprit rien que de grave & de sérieux, étant tous maris & femmes ; mais lorsque vous saurez que nos époux sont toujours nos amans, & que nous faisons gloire d'être leurs maîtresses, vous effacerez de votre idée ce que le premier coup d'œil vous y a fait voir.

C'est assez finement vous apprendre, ré-

pondit Silvanie sur le même ton , que nous n'avons point ici de conquête à faire.

Il est vrai , ajouta Florinde , que nous devons nous trouver heureuses de ce que ceux que nous aimons nous sont attachés par des liens indissolubles , puisque sans cela nous aurions sujet de craindre qu'ils ne nous échappassent à la vue de tant de charmes.

Vous ne voyez pas , interrompit Orophane , que les complimens que vous nous faites nous jettent dans l'embarras ? Il n'y en a pas un de nous qui ne rende justice à la beauté de Silviane & d'Aréliste , qui ne voulût même la faire éclater par ses galanteries. Mais le caractère d'époux ne leur permettroit pas de les entendre , & celui d'amans de nos femmes nous défend de leur dire tout ce que nous pensons. Pour vous tirer d'inquiétude , reprit Célimene , je puis vous déclarer , sans indiscretion , qu'Aréliste & Silviane vont être , comme vous , engagées sous les loix de l'hymen ; que l'amour en a formé les nœuds , & que , selon toutes les apparences , leurs maris , ainsi que vous , ne cesseront point d'être leurs amans.

Je vous avoue , ajouta Mérente , que cette déclaration ne laisse pas d'être soulageante ; & , quoique cette belle compagnie soit exempte d'envie & de jalousie , je suis persuadé qu'elle en agira avec plus de confiance & de liberté. En achevant de parler ainsi , il lança un regard sur Erasme qui fit rougir Florinde , en se souvenant du dialogue de l'amour propre ; mais s'étant

remise assez promptement : j'entends , lui dit-elle , à qui s'adresse ce discours , & je ne veux pas vous céder la gloire de publier mes foiblesses , c'est de moi seule que la belle Silviane doit apprendre qu'elle m'a causé quelque inquiétude pendant l'espace d'un moment.

Uranie , qui vit que Silviane souhaitoit l'explication de ce discours , lui avoua l'aventure d'Erasme , & de quelle façon il avoit recueilli l'entretien qu'elle avoit eu avec Arélise sur l'amour propre. Ces deux belles personnes , jugeant bien que c'étoit de-là qu'elles étoient connues de la compagnie , ne démentirent point l'opinion qu'elle en avoit conçue , & firent paroître tant d'esprit & de sagesse dans leurs réparties , qu'Uranie & ses amis prirent pour elles une véritable amitié. En vérité , dit alors Arélise , s'il est vrai qu'il est des jours plus heureux les uns que les autres , nous devons compter celui-ci pour un des plus fortunés de notre vie

— Cela est très-obligéant , répondit Uranie ; mais ce bonheur est tout de notre côté. Ne croyez pas railler , interrompit Célimène , j'ai souvent observé qu'il est absolument des jours heureux ou malheureux. De tout temps , dit Thélamont , & dans toutes les nations , on a eu la même idée , & , quoique la superstition & la foiblesse de l'esprit des peuples aient été poussées trop loin là-dessus , on n'a pu s'empêcher de remarquer que , dans le cours des

années ; le quatorze des mois étoit un jour heureux pour la France. En effet , continua-t-il , le quatorze juin de l'année 411 , Méroué , Roi de France , joint aux Romains & aux Goths , près de Châlons en Champagne , gagna sur Attila , Roi des Huns , la fameuse bataille des champs Caralaumiens , où périrent cent quatre-vingt mille de ces barbares.

Le quatorze de mai 1509 , Louis XII remporta la victoire sur l'armée Vénitienne à la bataille d'Agnadel ou de Giaraddada , où les Vénitiens perdirent vingt mille hommes , & presque tout leur pays de terre ferme , & les François n'en perdirent que cinq cents.

Le quatorze de mai 1515 , François Premier , son successeur , gagna la bataille de Marignan sur les Suisses , qui s'étoient déclarés protecteurs de Maximilien Sforce , Duc de Milan , & qui furent cruellement punis d'avoir rompu le traité d'aillance qu'ils avoient avec la France depuis si longtemps ; quinze mille Suisses y perdirent la vie , trois mille furent faits prisonniers , & la perte de toute leur artillerie , de leur bagage , & le Duché de Milan , furent le prix de cette grande victoire : François Premier n'avoit que vingt-un ans ; il coucha tout armé sur le champ de bataille , & passa la nuit sur l'affût d'un canon : ses Officiers ne purent qu'avec peine lui trouver un verre d'eau claire , tous les ruisseaux & les fontaines des environs étant

teintes de sang. Depuis la perte que firent les Suisses contre Jules-César ils n'en comptent point de plus funeste que celle de Marignan.

Le quatorze avril 1544 , le Comte d'Anguien , Général de l'Armée de France , gagna la bataille de Serisolles sur l'armée impériale , composée d'Espagnols & d'Allemands ; quinze mille Impériaux restèrent morts sur le champ de bataille , deux mille cinq cents vingt-cinq Allemands y furent faits prisonniers , & six cents trente Espagnols , avec leur Général , & un butin immense.

Le quatorze janvier 1553 , les Français obligèrent l'Empereur Charles-Quint de lever le fameux siège de Metz , qu'il avoit attaqué avec une armée & une artillerie formidables.

Et le quatorze de mars 1590 , Henri le Grand gagna une bataille mémorable sur l'armée de la Ligue : ce coup assomma cette hydre redoutable à ne s'en jamais relever , & Henri victorieux soumit toutes les Villes rebelles & les restes mourans de la Ligue.

Vous conviendrez , dit alors Célimene , voyant que Thélamont avoit cessé de parler , que voilà d'assez glorieuses époques pour excuser la superstition , & que l'on a quelque peine à s'en défendre après des jours si remarquables.

Mais répondit Félicie , si les Français les comptent heureux pour eux , ils doivent être regardés comme malheureux aux vaincus ;

& je ferois curieuse de favoir s'ils en ont eu la pensée. Il n'y a point de doute , dit Erasme , que ceux qui ont fait des pertes si considérables ces jours-là ne les mettent au rang des plus infortunés ; mais continua-t-il , ce même nombre de quatorze n'a pas été heureux aux seuls Rois de France , il le fut aussi à Guillaume le Conquérant , Duc de Normandie , qui le quatorze août 1066 , remporta la victoire sur Harald , Roi d'Angleterre , malgré les efforts des Espagnols. Guillaume étoit assisté des troupes de Guillaume VIII , Duc de Guienne & Comte de Poitou , de Hugues de Ligurie , Comte du Maine ; de Guy , Comte de Ponthieu ; d'Eustache , second Comte de Boulogne ; de Guillaume premier , Comte de Nevers ; de Baudouin , Comte de Flandres , son beau-frere , & de celles du Comte de Bretagne. Les deux armées étoient de près de cent mille hommes chacune. La bataille se donna dans les plaines d'Hastings en Angleterre ; & le prix de la victoire du Duc de Normandie , fut la couronne de ce beau Royaume.

Cela influe toujours sur la France , répondit Alphonse , puisque Guillaume étoit Français , & que toute son armée en étoit composée. Après que ce Prince eût gagné cette fameuse bataille , où le Roi Harald perdit l'Empire avec la vie , ainsi que le Comte d'Yorck , son frere , il marcha droit à Londres , sans faire reposer son armée. Cette Capitale , qui a toujours donné

le mouvement aux autres Villes du Royaume dans toutes les révolutions qui y sont arrivées , étoit dans un trouble difficile à décrire.

On n'y fut pas plutôt instruit de l'approche du Conquérant , que le peuple courut en foule aux environs de la Tour de Londres , où les principaux Seigneurs étoient assemblés , en criant qu'il falloit se soumettre à Guillaume , puisqu'il étoit appelé à la couronne par le testament du Roi Edouard ; & qu'en le reconnoissant de bonne volonté , ils conserveroient leurs biens , leurs vies & l'honneur de leurs femmes. Ces paroles furent si souvent répétées , & le tumulte devint si grand , que les Seigneurs ne balancerent plus à suivre cet avis , craignant d'y être forcés par la violence de cette multitude , qui commençoit à leur manquer de respect.

D'ailleurs examinant l'étonnement, la douleur & la crainte des habitans , leurs gémissemens & l'effroi des femmes de la Cour , joints au peu d'espérance qu'il y avoit de mettre sur pied une nouvelle armée ; les Comtes Edoiiiin & Morcand , deux freres , habiles Généraux , n'ayant ramené à Londres que quatre mille hommes de près de cent mille , qui avoient péri ou été faits prisonniers ou dispersés , ils conclurent que le meilleur parti étoit de se rendre de bonne grace.

Ainsi , malgré la fermeté de Stigand , Archevêque de Cantorbéry , primat du Royaume , qui vouloit tout employer pour éviter

une domination étrangere , il fut résolu que tous les principaux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour iroient en corps au devant du Vainqueur , implorer sa clémence , & le reconnoître pour leur Roi , en conservant cependant toute leur affection pour Edgard , qui étoit le seul Prince qui restoit des anciens Rois Bretons : ils l'entraînerent même avec eux , & furent trouver Guillaume à Berkansted. Ce Prince fut agréablement surpris , lorsqu'il apprit qu'Edgard , suivi de l'Archevêque d'Yorck , de l'Evêque de Durham , des Comtes Edüin & Morcand , du Maire de Londres & de tout ce qu'il y avoit de plus qualifié dans cette Ville , venoit pour lui remettre l'autorité suprême.

Il les reçut avec bonté , & dès le lendemain , son armée étant réunie , il marcha vers cette Capitale , où il fit une entrée triomphante le vingt-deux octobre 1066 , quatorze jours après sa descente en Angleterre. C'étoit un spectacle bien superbe de voir ce Prince , suivi d'une armée victorieuse de cent mille hommes , environné de la plus grande partie de la Noblesse de France , que le desir de la gloire avoit appelé auprès de lui , & de celle de la nation Angloise , qui le conduisirent au Palais des Rois d'Angleterre , aux cris & aux applaudissemens d'un peuple innombrable , qui témoignoit autant de joie , qu'il avoit marqué de haine quelques jours auparavant. Tout cela se fit sans tumulte , sans que les vainqueurs abusassent de la liberté que donnoit la victoire.

Guillaume , voyant que la fortune le favorisoit au-delà de ses espérances , craignant quelques revers de sa part , apporta toutes les précautions nécessaires pour assurer sa conquête ; & dès le lendemain de son triomphe , il sépara son armée en cinq corps différens , qu'il envoya pour s'emparer de toutes les Provinces du Royaume.

Ensuite ayant fixé son couronnement au 25 décembre , jour de Noël , il en parla à l'Archevêque de Cantorbéry , Primat du Royaume , qui avoit droit de faire cette cérémonie ; mais ce Conquérant , couvert de gloire & dans la plus haute prospérité , fut d'une surprise extrême , lorsque ce Prélat lui répondit que les saintes Huiles ne devoient s'administrer qu'à des Rois légitimes ; que pour lui il n'étoit qu'un tyran & un usurpateur , qui s'étoit emparé par la force & par la violence d'une monarchie sur laquelle il n'avoit aucun droit ; que s'il étoit vrai qu'il fût homme de bien , ainsi qu'il le vouloit paroître , il n'avoit qu'à faire assembler la Nation , y laisser les suffrages dans toute leur liberté , & que si les Peuples l'éliisoient pour Roi , il seroit le premier à le reconnoître ; qu'il répandroit sur lui l'onction sacrée pour lui donner le caractère de la royauté.

La fermeté , ou plutôt la hardiesse de ce Prélat , étonna Guillaume ; mais sans vouloir en témoigner du ressentiment , & ne jugeant pas à propos de s'en rapporter au peuple de son élection , prétendant son droit incon-

testable, il s'adressa à l'Archevêque d'Yorck, qui, moins scrupuleux que celui de Cantorbéry, en fit la cérémonie au jour marqué, avec d'autant plus de joie, que cette action solennelle lui rendroit le droit de primatie que les Archevêques d'Yorck ont toujours disputé à ceux de Cantorbéry; & dans la suite des temps, lorsque cette question a été agitée, les successeurs de l'Archevêque d'Yorck ont su se prévaloir du sacre de Guillaume le Conquérant, ce qui a souvent troublé l'Eglise d'Angleterre: & quelques accommodemens que l'on ait faits, on n'a jamais pu terminer ni résoudre cette dispute, qui dure encore aujourd'hui. Quoique l'Archevêque de Cantorbéry soit en possession de la primatie, ceux d'Yorck prétendent que les accords précaires que les Rois & la Nation ont faits, ne peuvent altérer leurs droits à cette dignité.

Ces sortes de querelles, dit alors Aréliste, ont souvent causé de grands désordres dans la religion, sur-tout lorsque l'obstination s'en mêle; les partis se forment, l'hérésie vient à s'y glisser, la rebellion la suit, & l'autorité suprême étant méprisée, on voit bientôt la ruine des Peuples & les fondemens des plus grandes monarchies ébranlés. L'obstination, répondit Thélamont, est la compagne inséparable de l'hérésie; mais entre tous les exemples que je pourrois citer, celui-ci est une preuve qui me paroît suffisante.

En 1628 monsieur le Prince de Condé,

pere de celui qui par ses grandes actions a rempli nos annales de tant de faits héroïques , commandant l'armée du Roi contre les rebelles Calvinistes dans les Provinces méridionales de la France , assiégea la ville de Saint Sever : les approches étant faites , il la fit battre par son artillerie , & la breche ayant été jugée praticable , il donna l'assaut , où ses troupes furent repoussées avec vigueur. Comme la garnison avoit beaucoup souffert , les Habitans la recruterent de tous ceux qui furent en état de porter les armes.

Cependant les fréquentes attaques que le Prince de Condé leur faisoit donner , diminueoient considérablement les Habitans & la garnison : il les fit sommer de se rendre , en leur promettant bon quartier ; mais ces obstinés aimerent mieux mettre le feu par toute la Ville , & périr avec leurs femmes & leurs enfans , que d'implorer la clémence du Roi. Ce qui échappa à l'incendie se retira dans la citadelle ; & jugeant que leur petit nombre ne pouvoit plus résister , ils firent un trou à la muraille , & à la faveur de la nuit & des chemins creux , ils se sauverent dans les montagnes , où ils périrent de faim & de misere.

A la pointe du jour , monsieur le Prince ayant été averti qu'on ne voyoit personne sur les breches ni sur les murailles , fit avancer ses troupes avec précaution , de crainte de quelques embûches ou de surprise ; mais on trouva la Ville & la citadelle vuides , à

la réserve de quelques-uns , qui avoient tâché de sauver de l'incendie des effets qu'ils espéroient emporter avec eux : ils furent arrêtés , & pendus sur le champ. Ainsi périrent les Habitans de cette malheureuse Ville , victime de l'hérésie & de la rebellion.

Il est vrai , dit Silviane , que voilà un trait bien terrible de l'obstination , & je trouve qu'on ne peut trop abhorrer des opinions qui conduisent dans de pareils malheurs.

Vous voyez , belle Silviane , interrompit Célimene , une partie des amusemens de cette charmante société ; tout ce que vous venez d'entendre vous doit convaincre de ce que je vous en ai dit. Mais continua-t-elle , je crois qu'Uranie ne s'opposera pas au desir que j'ai de satisfaire vos yeux , ainsi que votre esprit , & qu'elle voudra bien vous faire voir tous les agrémens de sa retraite.

Quoiqu'il n'y ait rien de remarquable , répondit Uranie en se levant , il est juste de contenter votre curiosité : d'autant plus que j'espère que Silviane & Arélise trouveront ma maison assez commode pour l'embellir quelquefois par leurs présences.

A ces mots toute la compagnie s'étant levée , elle conduisit Arélise & Silviane dans les différens appartemens dont ce pavillon étoit composé : elles en admirèrent l'ordre , le goût & la propreté ; mais surtout elles se recrièrent sur un cabinet qu'Uranie s'étoit fait faire depuis peu , qui étoit

rempli d'un grand nombre de choses curieuses ; entr'autres elle y avoit pratiqué un endroit où elle se divertissoit à voir travailler des vers à soie. La compagnie prit quelque temps plaisir à les regarder. On voit bien, dit Célimene, qu'Uranie ne veut rien ignorer.

Cette occupation, répondit-elle, n'est pas des plus nécessaires, puisque nous sommes sous un climat qui n'est pas assez chaud pour la rendre aussi utile qu'elle l'est dans les Provinces & les pays où le Soleil a le plus de force ; mais c'est un amusement que j'ai voulu me donner, sans autre dessein que d'admirer les effets de la Providence, qui a fait naître cet animal pour le rendre la source du plus grand commerce qui se fasse dans l'Univers.

Son travail assidu, & ses différentes métamorphoses, qui toutes sont nécessaires à la multiplication de son espèce, me paroissent mériter l'attention de tout le monde.

Il est vrai, dit Camille, & je passerois des jours entiers à cette contemplation sans m'ennuyer un moment : mais si nous admirons ces petits animaux, nous ne pouvons trop rendre grâces à ceux qui ont découvert leur utilité & la manière d'en tirer le profit, & je voudrois savoir à qui l'on en est redevable.

Il faut, dit Thélamont, que les Chinois en aient eu la connoissance des premiers, parce que ce furent deux Religieux de l'Ordre de saint Basile qui apportèrent de la

Chine dans la Grece des œufs de vers à soie, avec la façon de les faire éclore, de les nourrir de feuilles de meurier blanc, dont toute la Grece abonde; à tirer la soie des coques, à la travailler & la rendre propre à la mettre en œuvre: de sorte qu'en peu d'années toute la Grece & l'Asie mineure furent couvertes de meuriers blancs, & les Peuples amorcés par le gain immense qu'ils faisoient, se donnerent entièrement à ce commerce. Les Empereurs Grecs, à qui le produit des soies apportoit un revenu considérable, donnerent plusieurs Edits, par lesquels ils défendoient, sous peine de la vie, de transporter des œufs de vers à soie ni des plants de meuriers hors de l'Empire; mais malgré leurs soins la nature y avoit pourvu; toutes les côtes de la mer méditerranée, depuis celles de la Grece jusqu'au détroit de Gibraltar, en étoient couvertes: il y en avoit des forêts entières, & sur-tout en Sicile. Les Négocians d'Italie trouverent le moyen d'avoir de ces œufs précieux, malgré les défenses & les risques; mais n'ayant pas l'art de les élever lorsqu'ils étoient éclos, ils périssoient faute de soin ou d'intelligence, ce qui fit que la Grece fut seule long-temps en possession de ce trésor.

Mais enfin Roger, Roi de Sicile, ayant armé contre Manuel Comnene, fils de Jean Comnene, Empereur de Constantinople, pour avoir, contre le droit des gens, maltraité les Ambassadeurs, il fit ligue avec les

Florentins , les Pisans & les Génois ; & toutes ces Puissances s'étant jointes au printemps de l'année 1150 , elles partirent du port de Messine , aborderent & firent descente dans l'ancienne isle de Corcire , appelée présentement Corfon , l'attaquerent & la soumirent , & passant plus avant , ils prirent Thebes , Calchide & plusieurs autres places d'importance , où ils firent un butin immense : mais ce qu'il y eut de plus précieux pour eux , furent les manufactures de la soie , & l'art d'en élever les vers. Ils enleverent tous les Ouvriers , tant hommes que femmes , tous leurs métiers , avec les instrumens propres à cette manufacture , & tous les œufs des vers à soie qu'ils purent trouver , & transporterent ainsi ce riche trésor de la Grece en Italie , qui se communiqua bientôt dans toute l'étendue du Pays , de même qu'en Provence , en Languedoc & en Espagne , où il s'est augmenté & perfectionné à un point qu'il fait aujourd'hui le plus grand revenu de ces belles Provinces.

Il y a bien du plaisir , dit alors Silviane , à marquer ici sa curiosité sur quelque sujet que ce soit ; elle est satisfaite d'une manière si instructive & si peu commune , que l'on est en quelque façon bien aise de ne pas savoir , pour être dans l'obligation d'apprendre.

Comme Célimene n'ignoroit pas que Thélamont craignoit autant les louanges qu'il y en a qui les aiment , elle interrompit Silviane. Nous ne finirions point , dit-elle ,

si nous nous abandonnions aux réflexions que méritent les moindres choses que l'on dit ici : & puisque j'ai commencé à prendre la licence de régler les pas de la compagnie, je suis d'avis que nous nous rendions sur la terrasse, où les charmes de la promenade ne feront qu'augmenter ceux de la conversation.

On ne répondit à Célimène qu'en suivant son intention, & l'on se rendit sur la terrasse, où Silviane & Arélise eurent de nouveaux sujets d'admiration ; elle fut assez long-temps l'objet principal de leur entretien : lorsqu'elles eurent témoigné par mille paroles obligeantes combien cet aimable lieu leur plaisoit, & qu'elles eurent parcouru une partie des jardins, Uranie les ramena sur la terrasse, où tout le monde s'étoit assis :

Je ne m'étonne plus, dit Silviane, de l'empressement qu'Hortense & Mélite avoient de venir ici, & je commence à craindre l'instant où je serai forcée de quitter un séjour si charmant.

Le motif qui vous obligera à nous abandonner, repliqua Célimène, vous en consolera aisément. J'avoue, ajouta Arélise en rougissant, qu'il ne faut pas moins qu'un hymen ardemment désiré pour nous arracher d'ici sans douleur.

Il faut y venir, dit Orophane, avec vos heureux époux, afin d'y jouir en liberté du plaisir de s'aimer & de se le dire sans crainte d'être censurés.

C'est le comble de la satisfaction , reprit Silviane , & je crois que la seule inconstance des hommes a banni cet usage. Il commence à se rétablir , ajouta Erasme ; & depuis que le divorce n'est plus si fréquent , nous voyons des unions plus douces & mieux assorties ; la difficulté de se séparer , & par conséquent la nécessité d'être toujours liés , fait faire de plus sérieuses réflexions sur le choix des deux partis , & les oblige à bien vivre ensemble , lorsqu'ils sont unis.

Je n'approuve pas cela , répondit Alphonse , & nous voyons tous les jours des mariages auxquels on a long-temps réfléchi , & qui n'en sont pas plus heureux : car je ne fais point consister le bonheur dans de simples égards , & des considérations que l'on se doit , même quand on ne seroit qu'amis ; je ne le mets que dans un amour & une constance réciproque , telle que j'ose dire qu'elle est parmi nous ; & lorsque ces deux points en sont séparés , je crois que le divorce est plus à souhaiter qu'à blâmer.

Quoi qu'il en soit , dit Félicie , je trouve qu'on a bien fait d'en détruire l'usage , puisqu'il donnoit occasion à tout ce que l'inconstance & l'infidélité ont de plus affreux. De tous les divorces dont nous avons des exemples fameux , ajouta Orophane , je n'en fais point qui me révolte plus que ceux d'Edred , Roi d'Angleterre : & si Félicie vouloit vous en rapporter l'histoire , je suis persuadé que vous seriez de mon sentiment. Ah ! ma chère Félicie , lui dit Uranie , don-

nez-nous le plaisir de vous entendre , & ne nous refusez pas une complaisance que j'ai eue tant de fois pour vous.

Je ne m'en ferai pas presser davantage , répondit cette aimable femme , & puisqu'il faut me conformer aux regles établies ici , & que je vois que nous en avons le temps , ie vais vous satisfaire le mieux qu'il me sera possible.

Alors voyant qu'on lui prêtoit attention , après avoir un moment réfléchi sur ce qu'elle avoit à dire , elle commença ainsi :



## HISTOIRE D'ETELRED,

ROI D'ANGLETERRE.

L'Angleterre avoit été agitée par tant de guerres & de dissensions depuis la conquête des Saxons , qui l'avoient divisée en sept Royaumes , qu'on peut dire que ce ne fut que sous le regne d'Adelstan , au commencement du dixieme siecle , qu'elle prit une forme nouvelle , & jouit d'une paix tranquille. Ce Roi , brave & grand politique , la réunit en un seul Royaume , & par les soins qu'il prit d'y attirer le peuple des côtes des Gaules , en distribuant des terres à ces nouveaux Sujets , qui les mirent bientôt en valeur , il rétablit en peu d'années le commerce dans cet Etat , & le rendit riche & florissant.

La bonté du pays & la commodité de ses ports, jointes aux attentions de ce sage Monarque, firent prospérer l'Angleterre jusqu'au regne d'Etelred, l'un de ses successeurs, qui parvint à l'Empire vers l'année 1004. Ce Prince, que le Ciel avoit doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un homme aimable, & former un grand Roi, eût été le plus heureux des Monarques, s'il eût pu vaincre son penchant à l'amour, ou si la constance eût été dans son cœur la compagne de cette passion.

Il avoit été élevé par un Prince de son sang, nommé Egrads, dont les conseils sages & prudens avoient comme enchaîné tous les mouvemens de ce Prince. Accoutumé à un tel guide, il ne se connoissoit pas lui-même; il croyoit ne penser que comme lui: toutes ses démarches conduites & éclairées par ce sage Gouverneur, lui faisoient imaginer qu'il ne pourroit jamais en faire d'autres, & que l'habitude d'obéir au bien, suffisoit pour éviter le mal.

Semblable aux enfans, qui, menés par la lisière, marchent en sûreté, & qui n'étant plus aidés ni soutenus, tombent au premier pas; Egrads même jugeant de l'avenir par le présent, se flatta que les heureuses dispositions d'Etelred ne changeroient jamais; sa soumission à suivre ses conseils, son esprit qu'il avoit orné des plus belles connoissances, la bonté de son cœur qui se faisoit remarquer dans toutes les occasions, & l'art de se faire aimer qu'il possé-

doit au souverain degré , l'aveuglerent & l'empêcherent de prévoir les événemens qui pouvoient ternir l'éclat de tant de rares qualités.

Etelred étoit dans l'âge où les charmes extérieurs se font le plus admirer , lorsque les droits du sang lui mirent la couronne sur la tête ; & ses peuples lui virent prendre à vingt ans les rênes de l'Empire avec une joie d'autant plus grande , qu'il paroïssoit en être aussi digne par ses vertus que par sa naissance : les premières années de son regne ne démentirent point l'opinion de ses Sujets. La justice , la douceur & la sage politique furent les compagnes de son autorité ; jusques dans le choix de ses favoris il fit remarquer son discernement & son amour pour la vertu. Entre ceux auxquels il avoit accordé ce titre , un Seigneur de sa Cour , appelé Cork , étoit celui en qui il avoit le plus de confiance ; & comme il la méritoit , on ne fut point surpris qu'il l'emportât sur les autres.

Egrads , pour qui le Roi conservoit toujours une amitié sincère , & dont il suivoit les avis avec la même exactitude qu'il avoit fait voir avant que de regner , ne pouvoit assez louer la justesse de son choix , & s'applaudissoit en secret d'avoir orné un Prince si digne des soins qu'il s'étoit donnés. Jusques-là Etelred n'avoit montré aucun attachement particulier , quoique sa Cour fût remplie de Dames & de Princesses d'une grande beauté ; généralement galant , ai-

mable , & cherchant à plaire , l'amour n'avoit encore eu qu'un foible empire sur son cœur.

Mais l'instant fatal de la perte de sa liberté ne tarda pas à venir , & la ville de Londres renfermoit un objet destiné à la lui ravir d'une façon singulière. Un jour que ce Prince traversoit la Ville à cheval avec sa Cour , pour se rendre à une partie de plaisir qu'il avoit faite ; comme toutes les fenêtres des maisons étoient garnies de monde pour le voir passer , & qu'il regardoit avec plaisir ces marques de la tendresse de son Peuple , voulant en quelque sorte répondre au desir qu'il témoignoit de le contempler , il ralentit les pas de son cheval , & haussant la tête pour se montrer à ceux qui étoient trop élevés pour le voir facilement , il apperçut à la fenêtre d'une maison qui n'avoit nulle apparence , une jeune personne de seize à dix-sept ans , d'une beauté si surprenante qu'il en fut ébloui : il y attacha ses regards , & marchant encore plus lentement , il se donnoit tout le temps d'avaloir à longs traits le poison qui de ses yeux s'épanchoit dans son cœur.

Cette fille , que l'attention du Roi avoit fait rougir , n'en parut que plus belle , & cet effet de sa modestie acheva d'embraser Etelred ; & lorsque , forcé d'avancer , il en fut éloigné d'une distance assez grande , il tourna plusieurs fois la tête de son côté , & vit avec une joie dont il ne pénétoit pas encore la cause , qu'elle s'étoit avancée sur

la fenêtre, afin de le voir plus long-temps. Il sortit enfin de la Ville ; & la campagne où il espéroit trouver un divertissement capable de l'occuper, n'offrit à son ame que tristesse & qu'ennui : tout entier occupé de ce qu'il avoit vu, & des moyens de le revoir encore, il ne put goûter aucun plaisir, & revint à Londres avec un empressement bien plus grand qu'il n'en étoit sorti : ce ne fut pas sans chercher des yeux la maison & la fenêtre qui avoient apporté tant de changement dans son cœur. La même multitude qui étoit à son départ se fit voir à son retour ; il fut lentement, regarda par-tout, & croyant avoir retrouvé la demeure de ce charmant objet, il le chercha où il l'avoit vu la première fois ; mais il ne parut point, & cette maison, qui n'avoit rien de remarquable, la devint en ce moment, parce qu'elle étoit la seule où il n'y avoit personne aux fenêtres.

Etelred en sentit une douleur qu'il ne put cacher ; son visage changea, une profonde tristesse s'y répandit, & Cork, qui dans cet instant avoit les yeux sur lui, s'en étant aperçu, & étant assez près pour lui parler, lui demanda s'il se trouvoit mal. Le Roi, que ce discours sembla réveiller, le regardant avec des yeux où l'inquiétude étoit peinte :

Arrivons, Cork, lui dit-il ; je ne vous cacherai rien. Alors poussant son cheval, il obligea toute la Cour d'en faire autant. Ce peu de mots fit aisément connoître à Cork

qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans l'esprit d'Etelred ; & comme à leur départ il avoit remarqué son attachement à regarder la jeune beauté dont il avoit été frappé , qu'il y avoit lui-même jetté les yeux , & que , depuis ce moment , il lui avoit paru dans une rêverie presque continuelle , il eut quelque soupçon de la vérité. Cette idée le rassura , ne s'imaginant pas qu'il y eût un grand malheur de voir le Roi amoureux , d'autant plus qu'il étoit persuadé que rien n'étoit plus aisé à un Prince , qui est le maître de se faire un sort agréable dans cette passion.

Ils ne furent pas plutôt arrivés au Palais , qu'Etelred entra dans son cabinet ; Cork l'y suivit , & le Roi s'étant assis , après avoir gardé le silence un peu de temps , leva les yeux sur Cork , & le regardant fixement : puis-je compter sur vous , lui dit-il ? L'estime particulière que je vous ai toujours témoignée vous a-t-elle assez attaché à moi pour me servir dans la plus importante occasion de ma vie ?

Sire , lui répondit ce Favori en se mettant à ses genoux , c'est faire un outrage sensible à mon zèle pour votre Majesté , que d'en pouvoir douter ; mes soins , mes peines , mon sang & ma vie sont à vous , disposez-en souverainement. Que faut-il faire ? que faut-il tenter ? Parlez , & daignez me tirer de la cruelle inquiétude que me donne l'état où je vous vois.

Hélas ! lui dit le Roi , il est si nouveau

pour moi , que je ne suis pas surpris que vous vous en apperceviez ; n'étant pas accoutumé à sentir de pareils mouvemens , je ne le suis point à les cacher : j'aime , Cork , continua-t-il ; mais j'aime avec une violence qui n'eut jamais d'égale , & pour comble d'infortune , j'ignore qui j'aime. Alors il lui raconta ce que je viens de vous dire , & lui ayant exagéré le désespoir où il étoit de n'avoir point revu ce dangereux objet : c'est donc à vous , mon cher Cork , ajouta-t-il , à le chercher , à le trouver , & à m'instruire si cette admirable personne est née dans mes Etats , si elle est habitante de Londres ; enfin c'est à vous à me faciliter les moyens de la voir , de lui déclarer mon amour , & de m'en faire aimer.

Cork , très-satisfait que le trouble du Roi ne vînt que d'un amour naissant , n'oublia rien pour lui faire concevoir une douce espérance : Votre Majesté , lui dit-il , doit être assurée que je vais tout employer pour la satisfaire , & peut-être avant la fin du jour sera-t-elle instruite de tout ce qu'elle veut savoir : mais , Sire , tranquillisez-vous , songez qu'il n'y a point d'homme plus aimable qu'Etelred , & qui joint à des charmes inévitables un rang auquel toutes les beautés de la terre font gloire d'être soumises.

Le Roi ne répondit à ce discours que par un sourire qui fit voir à son favori que l'amour propre disparoissoit bien vite à l'aspect d'une grande passion , & que , de quelques

qualités que l'on fût rempli, on ne s'en croyoit jamais assez pour plaire à ce que l'on aime; mais la certitude de savoir bientôt son sort ayant remis le calme dans son cœur, il pressa son favori d'aller travailler dès ce moment à son bonheur, & lui recommanda le secret & la diligence. Cork lui promit l'un & l'autre, & sortit du Palais avec la ferme résolution de n'y rentrer que bien instruit du nom, de l'état & de la fortune de celle qu'il alloit chercher.

Etelred, que cet entretien avoit soulagé, rentra dans son appartement, & parut au milieu d'une nombreuse Cour avec un air de contentement & de liberté qui ne pouvoit faire soupçonner ce qu'il avoit dans l'ame. Tandis que sous cet extérieur trompeur & charmant il cachoit son amour & son inquiétude, Cork faisoit des perquisitions si exactes, qu'il apprit enfin que celle qui avoit donné tant d'amour au Roi se nommoit Etelgive; qu'elle n'avoit point de mere; que son pere, qui étoit un simple Artisan, l'avoit faite élever dans un couvent jusqu'à quinze ans, ayant mis tout ce qu'il tiroit de son travail pour lui donner une bonne éducation: mais qu'étant trop pauvre pour continuer, il l'avoit retirée depuis deux ans; qu'elle vivoit dans une grande retraite, ne s'occupant qu'à des exercices de piété, & à conduire le ménage de son pere, avec une de ses parentes, jeune & assez jolie, qui étant orpheline & très-sage aussi, vivoit avec elle dans une parfaite union.

Lorsque le favori se fût informé de toutes ces choses dans le quartier d'Etelgive, il crut que, pour n'avoir rien à se reprocher, il falloit aller chez l'Artisan, & juger par lui-même de tout ce qu'on lui avoit dit d'avantageux de cette belle fille. Il y fut, & sous prétexte de lui commander quelque chose dont il avoit affaire, il l'entretint, le questionna sur sa famille & sur le gain que son métier lui pouvoit produire. L'Artisan, qui le voyoit assez magnifiquement mis pour lui inspirer du respect, quoiqu'il fût sans suite, lui répondit d'abord avec la circonspection d'un homme qui craint d'ennuyer par le récit de sa misère. Cork, qui s'aperçut de sa retenue, voulant l'obliger à parler : je fais, lui dit-il, que vous êtes un honnête homme, & que votre état est très-malheureux ; expliquez-vous avec moi sans déguisement. On dit que vous avez une fille & une niece qui sont aimables & bien élevées, mais que votre situation vous empêche de les pouvoir établir ; si cela est ainsi, vous ne devez pas en perdre l'espérance, nous avons un Roi qui compatit au malheur de ses Sujets, & qui ne cherche qu'à les en tirer : s'il savoit votre pauvreté, il vous en tireroit, & vous mettroit en état de bien marier votre fille.

Ah ! Seigneur, répondit le bon homme, les Rois auroient trop d'affaires, s'ils entreprenoient de rendre tous leurs Sujets heureux ; & quelque charitable que soit le nôtre, par où pourrois-je espérer qu'il m'arrachât à ma misère, ne lui ayant jamais rendu

aucun service , & n'étant que le plus petit des membres de l'Etat ? Je suis pauvre , continua-t il ; mais je ne suis point visionnaire : ma fille & ma niece sont à la vérité assez passables , cependant elles sont sages , & ne veulent voir personne.

Je voudrois pourtant bien les voir , répondit Cork ; j'ai quelque pouvoir à la Cour , & je pourrois les placer auprès de quelques-unes des Dames dont la vertu ne feroit que cimenter la leur : & pour vous prouver , dit-il en tirant une bourse pleine d'or , que je veux vous rendre service , prenez cette bourse & vous en servez pour vous aider , jusqu'à ce que j'aie pris les mesures nécessaires pour les établir.

La demande & l'extrême générosité de Cork surprirent également l'Artisan ; il balança long temps sur ce qu'il devoit faire , & le favori remarquant son embarras : ne craignez rien , lui dit-il , je ne viens point pour séduire vos filles ; je ne veux leur parler que devant vous , & c'est la seule compassion qui m'engage à vous faire du bien.

Ce discours rassura le vieillard ; & Cork avoit une physionomie si sage & un maintien si réservé , qu'il ne put se défendre d'ajouter foi à ses paroles ; & après l'avoir remercié de son bienfait , en embrassant presque ses genoux , il le conduisit à une petite chambre mal meublée , où il vit Etelgive & sa compagne qui s'occupoient à broder. Des habits simples & négligés n'empêcherent pas

les charmes d'Etelgive d'éclater aux yeux de Cork ; mais rien de si beau ne s'étoit offert à ses regards : une taille haute , fine & bien prise , un air sage & majestueux , des bras parfaits , des mains de même , une gorge ravissante , de grands yeux bleux , vifs , tendres , spirituels & modestes , un nez charmant , une bouche & des dents admirables , tout cela joint à une peau d'une blancheur éblouissante , étonnerent de telle sorte le favori d'Etelred , qu'il en resta presque immobile. La charmante Etelgive , qui étoit levée dès qu'il étoit entré , rougit extrêmement en voyant l'effet que produisoit sa beauté.

Le visage de Cork ne lui étoit pas inconnu , de secrètes raisons avoient gravé dans sa mémoire tous ceux qui entouroient le Roi le jour de son départ ; & comme il portoit encore le même habit , il lui fut facile de s'en rappeler l'idée : ainsi , sans savoir précisément qui il étoit , elle ne laissa pas de le regarder comme un homme attaché au Roi.

Si les attraites dont elle étoit pourvue avoient causé la surprise de Cork , sa visite n'en donna pas une moins grande à cette belle fille : sa vertu s'en alarma , & regardant son pere , elle se préparoit à lui demander ce qui le conduisoit dans cette chambre , lorsque Cork , ayant repris ses sens éperdus par tant de charmes , & ne pouvant la traiter comme la fille d'un Artisan , prit la parole , & s'approchant d'elle avec le

même respect qu'il eût rendu à la Reine : Madame , lui dit il , pardonnez une audacieuse curiosité ; la franchise dont je fais profession ne me permet pas d vous dissimuler que j'ai voulu voir si tout ce qu'on m'a rapporté de vous étoit vrai ; ce que j'en vois est si fort au dessus du portrait qu'on m'en a fait , que je n'ai pu vous en cacher mon étonnement & mon admiration : je vais en faire mon rapport au Roi , & j'ose vous assurer qu'il chérit trop la vertu pour ne la pas rendre plus heureuse.

Seigneur , lui répondit Etelgive avec une modeste fierté , nous sommes trop peu de chose pour que le Roi & ceux qui ont l'honneur de l'approcher daignent s'abaisser jusqu'à nous. Jusqu'ici le Ciel ne nous a point abandonnés ; notre misere ne nous effraie point , elle est peut-être nécessaire à notre sagesse , une plus grande aisance la fait souvent négliger ; & si j'osois , continua-t-elle en rougissant , vous demander un prix de la complaisance que mon pere a eue pour vous , ce seroit de ne rien dire au Roi de votre aventure , & de ne nous plus honorer de votre présence.

J'aurai toujours , lui dit Cork , une entière soumission à vos volontés ; mais je ne puis me dispenser d'instruire le Roi de ce que j'ai vu : & si je suis forcé par ses ordres suprêmes à vous importuner encore , ce sera avec un respect si profond , que j'espère que vous aurez moins de crainte & plus de confiance.

A ces mots, l'ayant saluée profondément, il se retira avec le pere, qui, dans sa bou-  
tique, fit tous ses efforts pour l'obliger à re-  
prendre sa bourse; mais Cork le prit avec  
lui sur un ton d'autorité qui le contraignit  
à la garder. Cependant l'amoureux Etelred  
l'attendoit avec une impatience extrême,  
& jamais journée ne lui avoit paru plus lon-  
gue; la nuit commençoit à paroître lorsqu'il  
vit enfin arriver son favori, sur le visage du-  
quel il apperçut une satisfaction qui lui fut  
de bonne augure.

Aussi-tôt qu'il le put entretenir en parti-  
culier, sans marquer d'affectation, il l'ap-  
pella dans son cabinet, & lui ayant deman-  
dé avec empressement ce qu'il avoit décou-  
vert; Cork, qui étoit véritablement dans  
l'admiration, ne ménagea nulle de ses ex-  
pressions pour bien peindre Etelgive, &  
rendit un compte exact au Roi de leur entre-  
vue, de ce qu'ils s'étoient dit & de ce qu'ils  
avoient fait.

Pendant son discours Etelred paroissoit  
transporté d'amour & de joie, & la mé-  
diocrité de la fortune & de la naissance  
d'Etelgive lui donnant une espérance pres-  
que certaine, il ne fit attention à la réponse  
modeste qu'elle avoit faite à Cork que pour  
admirer son esprit; ensuite ayant consulté  
avec lui comment il feroit pour la voir, ils  
convinrent qu'il étoit impossible que cela se  
pût faire dans la maison de ces pauvres gens,  
& qu'il falloit les en retirer & les établir  
dans un lieu moins fréquenté que la Ville,

afin que les pas du Roi pussent être cachés à toute la Cour.

Etelred , que l'amour rendoit ingénieux ; se souvint alors qu'à quelque distance d'une forêt où il prenoit tous les jours le divertissement de la chasse , il y avoit une maison de campagne dont le logement & les jardins lui avoient paru agréables & commodes , s'y étant rafraîchi plusieurs fois. Il ordonna à Cork d'en donner tout ce que l'on en demanderoit , de la meubler telle qu'il falloit qu'elle le fût pour la maîtresse d'un Roi , & sous d'autres prétextes lui fit délivrer une somme considérable , pour ne rien épargner dans ce projet.

Cela demandoit du temps , mais Etelred aima mieux se priver encore quelques jours de la vue d'Etelgive , que de se refuser le plaisir de la mettre dans un état digne de l'amour qu'il avoit pour elle ; il ne voulut pas même que Cork la revît que lorsque tout seroit prêt pour la conduire à cette maison. Ce favori zélé ne le fit pas beaucoup languir , en moins de huit jours elle fut meublée & remplie de tout ce qui est nécessaire à la commodité & aux agrémens de la vie. Le Roi en allant à la chasse s'y rendoit seul avec Cork , & ordonnoit lui-même l'arrangement qu'il vouloit qui y fût : cette occupation dissipoit en quelque façon l'ennui d'attendre ; & comme cela n'avoit de rapport qu'à son amour , il y mettoit tout son plaisir.

Tandis qu'il se donnoit ces tendres soins ,  
la

la belle Etelgive n'étoit pas sans inquiétude ; la présence de Corck avoit ranimé dans son cœur des sentimens que la raison & la vertu avoient combattus avec fermeté. Il y avoit déjà du temps que , pour satisfaire une curiosité qui est naturelle à tous les Peuples , son pere lui avoit fait voir le Roi ; & comme c'étoit dans un de ces jours solennels , où les Monarques ne relevent jamais avec plus d'éclat la majesté royale qu'en s'abaissant avec bonté jusqu'à leurs Sujets , elle le vit accompagné de tous ses charmes : son jeune cœur en fut frappé , & l'idée d'Etelred s'y imprima de telle sorte , qu'elle n'avoit que lui devant les yeux , qu'elle ne parloit que de lui , & ne pouvoit penser qu'à lui. Elle étoit si jeune alors qu'elle ne fit d'abord nulle attention au plaisir qu'elle ressentoit à répéter sans cesse ce qu'elle lui avoit vu faire ou entendu dire : mais Edite sa parente , qui étoit un peu plus âgée qu'elle , lui en fit tant de fois la guerre , que réfléchissant sur ce qui la faisoit agir , elle connut avec douleur qu'un penchant trop tendre l'entraînoit malgré elle.

Ensuite elle s'indigna contr'elle-même de l'excès de l'orgueil qui la portoit à lever les yeux sur son Roi , & se rabaisant par les plus humiliantes réflexions, elle chercha, dans ce qu'elle étoit , un secours contre ce qu'elle ne pouvoit être.

Mais après ce sévère examen , elle se retrouvoit toujours un cœur au dessus de sa naissance , & une forte tendresse pour Etel-

red. Dans les différentes agitations que lui faisoient une passion si disproportionnée, elle ne put se refuser la consolation d'en faire confidence à Edite, en la priant de lui aider à la faire triompher de sa foiblesse. Je ne te l'aurois jamais avouée, lui disoit-elle, si tu étois à portée de voir des personnes plus élevées que nous; & quoique je sache ton amitié pour moi & ta discrétion, je ne m'exposerois pas à l'horreur de t'en voir manquer, en publiant ma folie à ceux qui pourroient la rapporter au Roi; mais aussi solitaire que moi, sans appui, sans ami, & m'aimant comme tu fais, je me flatte que tu auras pitié de l'état où je suis, & que par tes raisons & ta sagesse tu feras aussi revenir la mienne.

C'est ainsi que la trop tendre Etelgive s'entretenoit souvent avec sa cousine, qui, véritablement épouvantée du désordre de son ame, n'épargnoit rien pour en détruire la cause: elles croyoient l'une & l'autre y être parvenues; déjà elles ne parloient plus du Roi, déjà Etelgive s'accoutumoit à ne plus prononcer son nom, lorsqu'il vint à passer, comme je l'ai dit. Le bruit des chevaux, les acclamations du Peuple, & le tumulte qu'elle entendit la firent courir à sa fenêtre: quelle fut sa surprise quand elle vit Etelred mille fois plus aimable que la première fois! elle n'osa refermer la fenêtre, ou plutôt elle n'en eut pas la force, & les yeux de ce Monarque, qui s'attachèrent sur elle en ce moment, lui firent oublier toutes ses résolutions.

Elle y résista , & le suivit de l'esprit & du cœur aussi loin que sa vue put s'étendre , & vit qu'il s'étoit retourné plusieurs fois pour la regarder encore. Il s'éloigna , & la triste Etelgive ne vit plus qu'une nuit sombre en perdant l'objet qui la charmoit ; elle se retira de la fenêtre avec des yeux noyés de pleurs : Edite , s'écria-t-elle , ma chere Edite , que vais-je devenir ?

Cette aimable fille , dont le caractère étoit rempli de douceur , ne voulut pas d'abord combattre sa passion avec chaleur : ma chere Etelgive , lui dit-elle , espérez du temps & de votre vertu une guérison si nécessaire à votre repos ; & pour l'avancer , songez incessamment que cet Etelred si beau , si bien fait , est un des plus grands Rois du monde , que nous sommes les moindres de ses Sujettes , & qu'il n'est destiné qu'à des Princesses.

Je ne le fais que trop , répondit-elle , & ma tendresse n'est accompagnée ni d'espérance ni de desir ; & quand ce Roi , qui m'est si cher , viendrait à m'aimer autant que je sens que je l'aime , il n'en seroit jamais plus heureux , & toute sa grandeur , son pouvoir & mon amour ne peuvent me faire oublier le soin de ma gloire. Je n'en veux point être aimée , & je veux cesser de l'aimer : je n'aurai pas de peine à empêcher le premier ; mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à l'autre. N'importe , ma chere Edite , continua-t-elle , commençons à n'en plus parler , & si je ne puis vaincre

ma passion , du moins ne la nourrissions pas. Je vais éviter avec soin les occasions de revoir ce Prince : il rentrera dans Londres ; mais je te proteste que je ne serai point du nombre de ceux qui s'empresseront à lui en marquer leur joie.

Cette résolution fut exécutée exactement , & lorsqu'elle entendit dire que le Roi revenoit , elle se retira dans l'endroit le plus écarté de la maison , pour n'être point tentée de le voir ; & c'est ce qui fit que ce Monarque la chercha en vain. Cet effort sur elle-même lui fit croire qu'avec le temps elle pourroit remporter une victoire entière : elle étoit dans cette espérance , lorsque Corck s'offrit à ses regards.

Une vue si inopinée la surprit ; ses discours , dont elle sentit toute la force , la troublèrent : l'attachement du Roi à la regarder revint à sa mémoire , & elle ne douta nullement qu'un dessein prémédité n'eût causé cette visite. Cependant , maîtresse de tous ses mouvemens , elle répondit à Corck avec une sagesse & une prudence admirables. Il ne fut pas plutôt sorti , que son pere vint lui faire part de la générosité de ce Seigneur.

Etelgive , qui fut encore affermie par-là dans sa pensée , remontra respectueusement à son pere le tort qu'il avoit eu d'accepter cette somme. Les présens des hommes de la Cour , lui dit-elle , portent avec eux un poison qui détruit l'honneur & la réputation de ceux qui les reçoivent , quand ils ont des

filles dont la misère ne peut être réparée que par la perte de leur gloire. Que ne dira-t-on point lorsque l'on saura que vous avez reçu de l'argent d'un Seigneur de la Cour, & que vous lui avez permis de nous voir ? J'ignore son nom & son rang, mais je l'ai reconnu pour un de ceux qui étoient le plus près du Roi à son départ pour la campagne, & cela me fait aisément juger qu'il faut qu'il en soit considéré. De pareilles visites nous déshonorent, parce qu'elles ne peuvent avoir que des motifs honteux pour nous, étant d'un état trop bas pour que l'on nous puisse rechercher par des voies légitimes.

Cette pensée arrachâ des larmes à la belle Etelgive ; mais l'Artisan, qui n'entendoit pas toutes ces délicatesses, les condamna, & lui dit : qu'il ne trouvoit pas qu'il fût nécessaire de rester dans une affreuse misère, par la seule crainte de donner matière aux discours ; qu'il n'y avoit que les Grands qui fussent en pouvoir de soulager les petits ; que les gens qui y trouveroient à redire n'en parleroient que par envie ; qu'il n'étoit pas hors d'exemple qu'on eût vu des personnes de qualité assez charitables pour enrichir des filles malheureuses, sans en vouloir à leur honneur ; que ce Seigneur ne lui avoit rien dit qui pût lui donner lieu de penser qu'il eût un pareil dessein, & qu'enfin il étoit résolu de ménager sa protection & de profiter de ses bontés.

Etelgive, qui vit que c'étoit un mal sans remède, ne repliqua point ; mais lorsqu'elle

fut seule avec Edite , elle lui fit voir tous les sujets de crainte qui la tourmentoient. Edite pensoit comme elle , & ne doutoit point que sa beauté n'eût attiré ce Seigneur pour lui-même , ou par l'ordre du Roi. Ce Prince , lui dit-elle , vous a regardée avec tant d'attention , que je ne puis m'ôter de l'idée qu'il cherche à vous connoître plus particulièrement ; car enfin , continua-t-elle , en souriant , celui qui nous a rendu visite , m'a paru rempli d'admiration en vous voyant ; mais je ne lui ai rien remarqué d'un homme amoureux , & son affectation à dire qu'il feroit son rapport au Roi de ce qu'il voyoit , me fait croire qu'il n'est venu que par son commandement.

Hé ! c'est ce qui m'alarme , répondit Etelgive ! quelle est la pensée du Roi ! Que prétend-il ? Que de honte pour moi j'entrevois dans sa curiosité ! Le croirois-tu , ma chere Edite , l'horreur que cette idée me donne , diminue ma tendresse : Etelred ne peut aimer une fille comme moi & l'estimer ; son amour , qui combleroit de gloire une personne d'une naissance égale à la sienne , est un outrage pour moi. Je me rends justice , je ne porte point mes vues au-delà de ce que je dois être ; mais , malgré la bassesse de mon état , mes sentimens sont si fort au dessus de ma condition , que je n'envisage qu'avec mépris des grandeurs que je ne puis partager légitimement. Etelred étant Roi , ne peut être mon époux ; mais jamais Etelgive ne sera sa maîtresse.

Ce fut dans de pareils entretiens que cette vertueuse fille passa les huit jours qu'elle fut sans revoir Corck ; & elle commençoit à se flatter que cette aventure n'auroit point d'autre suite, lorsque le matin du neuvieme elle vit entrer dans sa chambre Corck & son pere : ma fille , lui dit l'Artisan , un ordre du Roi nous enleve de notre maison ; ce Seigneur en est chargé : ce jour est marqué pour notre départ , préparez-vous à obéir.

La surprise d'Etelgive fut si grande qu'elle ne put répondre. Corck s'en apperçut : Madame , lui dit-il , rassurez-vous , l'ordre du Roi n'a rien qui vous doive alarmer , & ce n'est que pour vous faire un sort heureux que vous allez changer de demeure. Sa Majesté ne veut pas qu'il soit dit qu'une personne aussi parfaite que vous se puisse plaindre de la fortune au milieu de ses Etats ; la retraite qu'il vous a destinée est à vous , il m'a choisi pour vous y conduire : votre pere vous y suivra , ainsi que l'aimable Edite , & désormais vous n'aurez d'autre soin que de conserver des jours que le Roi veut rendre à jamais fortunés.

Seigneur , lui répondit Etelgive , qui s'étoit remise de son trouble , j'avoue qu'il m'est difficile de revenir de mon étonnement ; nous avons si peu mérité ces marques de la bonté du Roi , & nous sommes de si petits objets , qu'il ne faut pas moins que l'air de probité qui accompagne vos paroles pour y pouvoir ajouter foi : cependant je vois bien qu'il faut obéir , & je suis prête ,

Seigneur , à suivre mon pere par-tout où vous voudrez le mener.

Corck, qui l'examinait avec une attention extrême , vit bien qu'elle pénétrait le motif de toute cette aventure ; mais il connut en même temps qu'elle en avoit plus de douleur que de joie , & la vertu étoit si bien imprimée sur son visage , qu'il ne douta point que cette conquête ne coûtât de la peine au Roi. Il en estima davantage Etelgive , & prit dès-lors la résolution de l'aider de ses conseils & d'être son ami. Cependant il marqua l'heure de son départ aux approches de la nuit , & leur donna rendez-vous dans un autre quartier de la Ville , afin que cela ne fît aucun éclat dans le leur. Ensuite ayant pris l'Artisan en particulier , il lui donna encore une bourse pleine d'or , en lui recommandant de s'en servir pour terminer tout ce qui pourroit l'inquiéter , & ne laisser à la Ville aucune affaire où sa présence pût être nécessaire , l'intention du Roi étant qu'il ne fît jamais aucun métier. Le commandement étoit trop doux pour s'y opposer , & le vieillard promit d'accomplir en tout les volontés du Prince. Dès le moment que Corck l'eût quitté , il mit ordre à ses affaires : comme elles n'étoient pas considérables , elles furent bientôt arrangées.

Pour la belle Etelgive , elle étoit dans une situation très-difficile à décrire ; tant de pensées différentes s'offroient à son esprit , qu'elle fut toute cette journée sans se connoître elle-même : Edite fit en vain tous les efforts

pour rétablir le calme dans son cœur.

Tout ce qu'elle put lui dire ne fit qu'augmenter son trouble & son inquiétude, & le moment du départ arriva sans qu'elle eût donné aucune marque de tranquillité. Son pere, qui avoit plus d'impatience qu'elle de se voir dans un autre état, la vint prendre avec Edite, & tous trois s'étant rendus où Corck avoit dit, ils y trouverent un char, dans lequel des personnes affidées à ce favori les firent monter. Il n'y étoit pas, son absence intrigua Etelgive; elle demanda son nom, & s'informa où il étoit: on lui répondit qu'elle le trouveroit où l'on alloit la mener. Personne n'entra avec eux dans le char, deux hommes à cheval furent leur seule suite. Ils partirent, & dans l'espace du chemin Etelgive témoigna à son pere la crainte où elle étoit qu'on ne la conduisît au Roi, & qu'on ne prétendît lui faire quelque violence. Ce bon homme la rassura, & lui dit qu'il savoit où on la menoit, & qu'il ne la quitteroit point. En effet, il étoit instruit de tout le mystere, avec défense d'en rien apprendre à sa fille.

Cette belle personne se rassura un peu sur sa parole; & comme Edite n'avoit pas les mêmes sujets de craintes, & que cette aventure avoit des circonstances trop intéressantes pour n'y pas faire attention, elle dit mille choses plaisantes à Etelgive, en la conjurant de ne la pas oublier dans le rang où elle prévoyoit qu'elle alloit monter. Quoique la raillerie sur ce sujet ne s'accordât pas

avec les pensées de cette charmante fille , une secrète résolution qu'elle avoit prise , sans en rien communiquer , la rendit moins sévère ; elle répondit à toutes les attaques d'Edite sur le même ton qu'elle les lui faisoit. Enfin ils arriverent à la nuit close à cette maison. Le premier objet qui frappa la vue d'Etelgive , à la clarté de plusieurs flambeaux , fut Corck qui s'avançoit pour lui donner la main. Seigneur , lui dit-elle en la lui présentant avec grace , si vous voulez que je reçoive sans inquiétude l'honneur que vous me faites , assurez moi que vous êtes seul ici. Corck comprit à l'instant tout ce que renfermoit ce peu de paroles , & la conduisant à l'appartement qu'on vouloit qu'elle occupât : Madame , lui répondit-il , vous y êtes seule maîtresse ; je n'y suis que pour vous y recevoir : personne n'a suivi mes pas , & celui qui brûle d'y être n'y paroîtra jamais aux heures où il pourroit vous donner de la crainte. Seigneur , lui dit-elle alors avec fermeté , daignez donc me protéger auprès de lui : je fais le respect que je lui dois , qui que ce soit ne peut m'en instruire ; mais j'ai besoin qu'on lui apprenne que , tout Roi qu'il est , il en doit à l'innocence.

Admirable Etelgive, répondit Corck , le Roi vous adore ; vous ne le verrez que demain : c'est à lui seul à vous déclarer ses intentions ; mais ce que je puis vous dire , sans aller au-delà de ce qu'il m'a prescrit , c'est que vous avez plus de pouvoir sur lui que lui-même , & que vous n'avez besoin

que de vous pour vous faire respecter.

Alors ayant fait approcher son pere & Edite : cette maison , leur dit-il , & tout ce qu'elle renferme , appartient à Etelgive ; elle y trouvera pour elle & pour vous tout ce qu'elle peut désirer ; les femmes qu'elle y verra sont destinées pour la servir , & du reste elle réglera les choses comme elle le jugera à propos.

A ces mots il prit congé d'eux , & les laissa en liberté de faire réflexion sur le changement de leur fortune. Il ne fut pas plutôt parti , qu'Edite pria Etelgive de vouloir visiter les appartemens ; elle y consentit , & plusieurs domestiques s'étant présentés , ils prirent des flambeaux & les conduisirent par toute la maison : elle n'étoit pas grande , mais extrêmement commode , & meublée d'une galanterie & d'une magnificence extrême.

Etelgive trouva dans son appartement une toilette superbe. Une des femmes qui la devoit servir la fit entrer dans une garde-robe où elle vit nombre d'habits & d'étoffes d'une richesse qui auroit flatté la vanité de tout autre qu'elle ; mais elle n'envisagea ces biens que comme des pièges qu'on tendoit à sa vertu.

Edite , quoique très-sage , ne faisoit pas de semblables attentions , & le plaisir de connoître l'aisance pour la première fois de sa vie lui donna une joie qui se répandoit dans toutes ses actions ; & lorsque sa curiosité fut satisfaite , & qu'Etelgive eût fait

retirer les gens : en vérité, lui dit elle , il faut convenir qu'il est bien doux d'être Roi pour faire des choses de cette magnificence , pour soulager les malheureux , rendre le pauvre riche , & relever l'éclat de la sagesse & de la beauté.

Si tous ces dons , répondit Eteigive , n'avoient que de pareils motifs , que nous serions heureuses ! mais , ma chere Edite , l'amour en est le seul principe , & cet objet en efface tout le mérite. Edite , qui la vit un peu plus d'humeur de parler , lui demanda pourquoi elle avoit gardé un si profond silence depuis que Corck les avoit quittées à Londres jusqu'à leur départ. Elle lui avoua que la crainte que toutes ces précautions que l'on prenoit ne fussent pour la livrer au Roi , lui avoit jetté un trouble dans l'esprit dont elle n'avoit pas été maîtresse , & que le silence qu'elle avoit observé , n'avoit été que pour s'affermir dans la résolution qu'elle avoit prise de tout hazarder pour se sauver à la faveur de la nuit , & de s'aller jeter dans une maison religieuse , si elle eût vu le Roi dans les intentions de lui faire quelqu'outrage.

Il ne s'y prend pas de façon , lui répondit Edite , à nous le faire croire capable de cette indignité ; il est aisé de voir qu'il ne cherche à vous gagner que par ses bienfaits , & vous devez considérer qu'il iroit peut-être de la vie de votre pere si vous dispa- roissiez : on l'accuseroit d'avoir facilité votre fuite, & j'ai oui dire que l'amour, changé

en fureur , étoit mille fois plus à craindre que la haine.

C'est ce qui me retient , dit Etelgive , & si je puis parvenir à donner au Roi plus d'estime que d'amour , vous pouvez bien croire que je ne suis pas assez déraisonnable pour empêcher la fortune de ma famille , quand je la pourrai procurer sans hazarder ma gloire ; mais aussi soyez persuadée que je saurai la refuser & la dédaigner , s'il doit m'en coûter pour l'acquiescer une réputation que j'estime au dessus de tous les Empires du monde.

Elle finissoit ces mots lorsqu'on vint l'avertir que l'on avoit servi : ce repas étoit si différent de ceux auxquels ils étoient accoutumés , qu'une autre qu'Etelgive en eût paru embarrassée ; mais elle étoit née avec une ame si fort au dessus de la grandeur même , qu'il sembloit qu'elle eût été élevée & nourrie dans toute cette opulence.

Tandis qu'à chaque pas qu'elle fait , elle trouve des preuves de l'attention du Roi ; ce Monarque, auprès duquel Corck étoit de retour , s'entretenoit avec lui de tout ce qui s'étoit passé à l'arrivée d'Etelgive. Cet adroit confident l'instruisoit exactement des moindres circonstances , & n'oublia rien de ce qui pouvoit le convaincre que cette fille avoit autant d'esprit que de beauté. Etelved , dont l'amour paroissoit augmenter à mesure qu'il voyoit approcher l'instant de le déclarer , passa la nuit dans une impatience qui ne lui permit pas de goûter un moment de

repos ; s'il eût su les pensées d'Etelgive , il auroit été moins agité ; & ce temps destiné au sommeil , qui ne fut employé du Roi qu'à chercher des termes qui pussent exprimer son amour , le fut par Etelgive à prendre un empire assez puissant sur le sien pour le pouvoir cacher.

Le jour parut , & lorsqu'Etelred eût rempli les devoirs auxquels engage la dignité suprême , il ne songea plus qu'à se livrer à ceux qu'exigeoit son amour ; & le moment de la chasse étant venu , il partit avec une joie qui répandoit de nouveaux charmes sur toutes ses actions. Quand il crut avoir donné assez de temps à ce divertissement pour que sa Cour ne s'apperçût de rien , il s'écarta avec le seul Corck , & se rendit à un endroit de la forêt , dans lequel il y avoit une porte du parc de la maison d'Etelgive , ce qui en augmentoit encore la beauté.

Le pere de cette incomparable fille , que Corck avoit averti de l'heure de l'arrivée du Roi , se promenoit avec elle & Edite dans l'allée qui aboutissoit à cette porte ; il l'avoit ouverte , & voyant de loin ces deux cavaliers , il ne douta point que ce ne fût le Roi & son confident. Il ne se trompoit pas , & ce Prince les voyant s'approcher , se hâta de descendre de cheval pour prévenir Etelgive , qui s'avançoit à grands pas au devant de lui. Cette belle personne , qui vouloit faire triompher sa vertu sans marquer de mépris pour les bontés de son Souverain , s'étoit laissée parer d'une partie de ses présens ;

Elle avoit un si grand éclat dans ce nouvel ajustement , qu'il étoit difficile de le pouvoir soutenir au premier abord. Etelred en fut ébloui , & quoique son amour fût extrême , il prit un tel accroissement à cette vue , qu'il en fut transporté ; & la belle Etelgive , qui voulut se jeter à ses pieds , le vit plutôt aux siens qu'elle n'eût le temps de l'en empêcher.

Il ne voulut jamais souffrir qu'elle ni Edite s'humiliaffent de la sorte , & le pere d'Etelgive fut le seul dont il reçut les respects qui lui étoient dûs. Il le releva avec bonté , & ayant donné la main à Etelgive , & la séparant du reste de la compagnie , qui les suivait de loin par respect : vous voyez un Prince , belle Etelgive , lui dit-il , de qui le sort dépend entièrement de vous. Je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous apprenne que je vous adore , tout ce qui est arrivé a dû vous instruire de mon amour ; mais ces premières marques de ma passion ne l'expriment encore que foiblement , & je ne trouve même aucun terme qui puisse vous en découvrir la violence. Vous êtes la seule qui m'avez inspiré des sentimens si vifs ; mais aussi vous êtes la seule dont les charmes soient dignes d'être adorés.

Sire , répondit Etelgive , voyant qu'il attendoit sa réponse, je serois indigne du jour qui m'éclaire si je n'étois pas sensible aux bontés de Votre Majesté : tant de bienfaits répandus sur nous en si peu de temps trouveront toujours en moi la plus vive recon-

naissance & le plus profond respect ; mais , Sire , continua-t-elle en faisant un effort pour se jeter à ses genoux , ce qu'il ne voulut pas permettre , pardonnez à l'innocente Etelgive , si elle ose préférer sa gloire à tous les dons de Votre Majesté : l'amour dont elle veut m'assurer y met une tache éternelle ; la sagesse est l'unique bien que j'aie reçu du Ciel , c'est en elle que consiste ma naissance , mon ambition & tout l'éclat de ma fortune : c'est elle , Sire , qui m'apprend à m'élever même au dessus des Rois ; & si quelqu'autre Monarque que l'auguste Etelred , de qui j'ai l'honneur d'être sujette , m'avoit parlé d'amour , un souverain mépris seroit sa récompense.

Je n'envisage qu'avec la dernière douleur l'idée que le changement de mon état va donner de moi ; bien loin d'en tirer vanité , je n'y vois que des sujets de honte & d'humiliation : moins le Ciel m'a fait naître , & plus je vais être en bute aux traits piquans de la médisance. N'espérez pas , Sire , que j'y donne une plus ample matière : n'attendez d'Etelgive que les soumissions , les respects & l'obéissance que tous les Sujets doivent à leur Roi. Rien de plus doux ne se prépare pour Votre Majesté dans sa poursuite : telle Etelgive paroît à vos yeux aujourd'hui , & telle elle vous paroîtra à l'avenir ; & si Votre Majesté a formé d'autres desirs , j'ose la supplier de retirer tous ses dons & de me laisser mon innocence. Etelred étoit si surpris d'entendre parler de la sorte une fille

comme Etelgive , & de la majesté qui accompagnoit ses paroles , qu'il ne fut pas en son pouvoir de l'interrompre. La pudeur qu'il voyoit répandue sur son visage ne lui donnoit pas lieu de douter de la vérité de ses sentimens , & cette austere sagesse , à laquelle il ne s'attendoit pas , fit naître dans son cœur une estime aussi grande que son amour. Il fut quelque temps à la regarder sans lui répondre ; mais enfin rompant le silence : admirable Etelgive , lui dit-il , un amour aussi violent que le mien ne prend pas toujours la raison pour guide ; & j'avoue que dans toutes les perfections qui m'ont charmé en vous , j'en avois éloigné celle qui pouvoit être contraire à mon bonheur , & qui cependant relève les autres avec tant d'éclat ; que bien loin qu'elle me détourne de mes desseins , elle ne fait que m'y fortifier. Oui , c'est cette même sagesse , à laquelle vous voulez sacrifier mes bienfaits , qui va vous en combler pour jamais ; & me montrant aussi jaloux de votre gloire que de la mienne , je n'attaquerai votre cœur que par les soins , les attentions & le respect que vous pourriez attendre d'un de mes Sujets. Je n'exige de vous que de les recevoir , non pas comme de votre Roi , mais comme d'un homme aussi fortement amoureux de votre vertu que de votre beauté.

Laissez-moi la douceur de me satisfaire en vous rendant heureuse : vous voir , vous aimer , vous le dire sans cesse , & vous donner à chaque instant des preuves de mon

amour, c'est tout le prix que j'en veux attendre.

Ah ! Sire, répondit Etelgive, qui se faisoit une cruelle contrainte pour ne pas faire voir combien elle étoit touchée de tant d'amour, vous mettriez mon sort au dessus d'une mortelle, si vous aviez de pareils sentimens ; mais enfin, continua-t-elle, ce n'est pas à moi à combattre les volontés de mon Roi ; vous êtes le maître, & j'espère que le temps, qui vous fera connoître mon ame toute entière, vous guérira d'une passion dont la suite doit être si peu satisfaisante pour Votre Majesté. Si je puis vous en inspirer, lui dit-il, je serai trop heureux. A ces mots s'étant trouvés à la porte d'un salon qui donnoit dans cette allée, ils y entrèrent avec Corck, Edite & le pere d'Etelgive, qui les avoient toujours suivis : une collation magnifique y étoit préparée. Etelred parut charmé de cette attention, & voulut que cette petite famille se mit à table avec Corck & lui.

Ces sortes de parties font le plaisir des Rois ; c'est-là que, débarrassés de la grandeur qui les accompagne sans cesse, ils se montrent à découvert, & que, libres & sans contrainte, ils font connoître que pour être revêtus de l'autorité suprême, ils n'en sont pas moins hommes & moins sensibles aux douceurs d'une vie aisée & tranquille. Ce moment eut tant de charmes pour Etelred, qu'il le fit durer autant qu'il lui fut possible.

La charmante Etelgive , qui , malgré l'attention extrême qu'elle avoit à ne rien dire qui pût découvrir ce qui se passoit dans son ame , faisoit remarquer dans toutes ses actions des graces si particulieres, & un esprit si éclairé , que le Roi ne s'en sépara qu'avec peine ; mais enfin craignant qu'on ne le cherchât & que l'on ne découvrit sa retraite , il prit congé d'elle , en la conjurant de lui permettre qu'il vînt souvent l'assurer de son amour. Elle répondit à cette demande avec sa modestie ordinaire , & sans vouloir donner son consentement à ses visites , elle lui fit entendre qu'il lui seroit inutile de s'y opposer , puisqu'il étoit le maître. Ce prince fit mille amitiés à Edite , la trouvant très-aimable ; & s'étant aperçu de l'attachement qu'Etelgive avoit pour elle , il la pria galamment de prendre ses intérêts auprès d'elle , & de l'entretenir souvent de lui. Edite reçut cette confiance avec respect , y répondit avec esprit , & l'assura de son zele & de sa soumission. Il fut reconduit de la même maniere dont il avoit été reçu , & remonta à cheval si rempli d'amour & d'admiration, qu'il ne cessa pas de parler à Corck des charmes d'Etelgive , jusqu'à ce qu'il eût rejoint la chasse.

On commençoit à s'inquiéter de son absence , & l'on se préparoit à le chercher lorsqu'il arriva : sa présence remit le calme dans les esprits ; & comme on vit que son dessein n'étoit pas de dire d'où il venoit , les Courtisans contraignirent leur curiosité &

respecterent un mystère où on ne vouloit pas les faire entrer , & le Roi reprit le chemin de Londres , dans la ferme résolution de revoir Etelgive dès le lendemain.

Cette belle fille ne fût pas plutôt seule avec Edite , qu'elle lui redit toute la conversation du Roi , & l'effort extrême qu'elle s'étoit fait pour lui cacher la situation de son cœur : qu'il est aimable , lui disoit-elle , & qu'il est digne d'être aimé ! pourquoi faut-il qu'il soit Roi ? ou pourquoi ne suis-je rien ?

Quelle est cette fatalité de la destinée d'unir si parfaitement deux cœurs qui ne sont pas faits l'un pour l'autre ? Et quel sera le fruit de tant de soins & de tant d'amour ?

Mais , lui répondit Edite , puisqu'il n'en demande point d'autre que de vous aimer & de vous le dire , pourquoi ne vous en pas faire un égal plaisir ? Pourrez-vous toujours vivre dans cette contrainte ? & croyez-vous que l'aveu de votre tendresse le rendît plus téméraire ?

Sans doute , s'écria-t-elle ! S'il venoit à savoir qu'il est aimé , il se flatteroit bientôt de triompher de ma faiblesse , & se mettroit en devoir d'y parvenir. Non , Edite , jamais cet aveu ne sortira de ma bouche ; & m'en dût-il coûter la vie , je saurai me conduire si bien , qu'il ne pourra pénétrer dans le fond de mon ame. Qu'espérez-vous de cette rigueur , lui dit Edite ? Le forcer , répondit Etelgive , à rentrer en lui-même ,

se détacher de moi , & à porter ailleurs des vœux que je ne puis ni ne dois recevoir.

Edite , qui commençoit à trouver sa situation agréable , ne goûtoit pas tout-à-fait ce raisonnement ; mais connoissant la sévérité d'Etelgive , elle n'osa la combattre , & se contenta de lui témoigner la compassion que lui donnoit la vie gênante qu'elle alloit mener. Pour le Roi , toute son inquiétude étoit de pouvoir dérober aux yeux de sa Cour , & sur-tout à Egrads , l'amour dont il étoit embrasé. Cette passion qui prenoit un puissant empire sur lui , lui rendit la présence de ce Prince moins agréable : ses sages conseils commencerent à être plus craints que suivis ; & quoiqu'Etelred le considérât toujours , il appréhendoit sa sévérité sur son attachement pour Etelgive , s'il venoit à en avoir connoissance.

Cette crainte le fit agir avec circonspection. Quoique les parties de chasse fussent fréquentes , & qu'il vît cette belle fille presque tous les jours , il prit de si grandes précautions , que l'on fut long-temps sans s'apercevoir de cette intrigue. Cependant il ne goûtoit qu'un plaisir imparfait , & quoiqu'il eût dit à Etelgive , l'espoir de s'en faire aimer l'avoit flatté de celui de la possession ; & il s'imaginoit que , quelque vertu dont on pût être armé , on ne résistoit pas facilement à un amant qui fait plaire : mais bien loin de pouvoir parvenir à cet heureux moment , il vit avec une douleur extrême qu'il n'avoit seulement pas fait le moindre progrès sur son cœur.

Toujours sage , réservée , modeste & respectueuse , Etelgive ne paroissoit que reconnoissante ; les soins assidus , les superbes présens , les discours passionnés , les pleurs , le désespoir même , tout fut mis en usage par l'amoureux Etelred , sans qu'il s'en pût croire un moment plus heureux. Cette résistance n'eut pas l'effet qu'Etelgive s'en étoit promise ; bien loin d'éteindre son amour , elle en ranima l'ardeur. D'abord un peu de jalousie s'empara de son cœur ; il crut qu'une telle indifférence ne pouvoit partir que de quelque attachement secret pour un autre : il voulut s'en expliquer , & s'imagina même que c'étoit un moyen sûr pour savoir les véritables sentimens d'Etelgive.

Dans cette pensée , un jour qu'il avoit employé tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre pour la toucher , qu'il vit qu'elle ne l'écoutoit qu'avec peine : c'en est trop , lui dit-il , & je vois à présent tout l'excès de mon malheur. Etelgive , continua-t-il , en la regardant avec des yeux où la colere s'unissoit avec la tendresse , vous aimez ; mais ce n'est pas Etelred. Cette accusation imprévue surprit tellement Etelgive , qu'elle fut prête à se déclarer : elle pâlit , elle rougit , quelques larmes coulerent de ses beaux yeux , & les levant au Ciel , avec une action toute modeste : Grand Dieu , s'écria-t-elle ! n'étoit-ce pas assez que de mettre ma vertu à cette cruelle épreuve , sans me faire soupçonner d'une semblable indignité ! Elle se tut , & le tendre Etelred , qui

avoit remarqué tous les mouvemens de son visage , fut si touché de l'état où il l'avoit mise , qu'il se jeta à ses pieds pour lui en demander pardon.

Ma chere Etelgive , lui dit il , n'imputez un soupçon qui vous offense qu'à la violence de mon amour ; il n'outrage cependant point cette sagesse qui me désespere ; ne pouvez-vous pas avoir aimé avant que de me connoître ? ne puis-je pas vous avoir arrachée à un rival plus heureux que moi ? Car enfin , continua-t-il , à quoi puis-je attribuer votre cruelle indifférence ? & suis-je si fort à mépriser , si ce n'est un attachement plus puissant que vous-même qui m'empêche de me faire aimer.

Sire , lui répondit Etelgive , qui s'étoit remise pendant qu'il parloit , & le forçant de se relever , vous ne m'avez arraché qu'à moi-même ; mon cœur n'a jamais ressenti pour personne les feux dont vous m'accusez , & je n'ai point vu d'homme assez téméraire pour m'entretenir des siens. Le Ciel , qui me réservoir sans doute le funeste avantage d'allumer les vôtres, m'a fait l'ame assez haute pour mépriser une conquête moins illustre : la sagesse dont je suis les loix est l'unique obstacle qui s'oppose à ce que vous appelez votre bonheur. Je ne puis la suivre & vous aimer ; mon état rend votre amour & ma vertu incompatibles. Mais enfin , Sire , continua-t-elle en embrassant ses genoux malgré lui , terminez ma peine & la vôtre : je ne vous demande point de

retirer vos bienfaits , j'en ai besoin ; je vous conjure seulement de ne m'en favoriser que pour faciliter ma retraite dans un couvent. Achevez par cette dernière marque de vos bontés de persuader à la malheureuse Etelgive que vous l'aimez avec sincérité.

Moi , s'écria le Roi tout éperdu ! que je me sépare de vous ? que je vive sans vous ? Ah ! cruelle Etelgive , songez-vous bien à ce que vous me demandez ? & se peut-il que ma vie vous soit si fort indifférente , pour que vous en avanciez la fin avec cette tranquillité ? Sire , lui dit-elle les yeux baignés de pleurs , je donnerois la mienne avec joie pour assurer la vôtre ; mais je ne lui sacrifierai jamais ma gloire.

Hé bien , répondit le Roi , qu'ai-je exigé de vous qui y soit contraire ? Ai-je agi en tyran ? la violence de mon amour en a-t-elle mis dans mes actions ? par quels emportemens , ou par quelle injustice ai-je mérité que vous souhaitiez m'abandonner , me fuir , & m'obliger à vous perdre pour jamais ? Il voulut continuer , mais il vit changer Etelgive d'une manière à lui faire craindre quelque accident : il courut à elle en appelant Edite , qui entretenoit Corck à l'autre bout de la chambre.

Ils s'approchèrent , & trouverent Etelgive sans connoissance. Le désespoir du Roi éclata par des transports que son amour seul pouvoit faire excuser. Cependant on s'employa si bien à la faire revenir , qu'elle reprit ses sens ; mais ce ne fut qu'avec un violent

lent frisson , qu'une fièvre ardente suivit de près. On la mit au lit ; l'amoureux Roi d'Angleterre ne vouloit point la quitter : il s'accusoit de ce mal inopiné par l'injuste soupçon qu'il avoit fait paroître ; il étoit à genoux à sa ruelle , qui expioit sa faute par les paroles les plus passionnées. La trop tendre Etelgive , qui n'étoit en cet état que par le combat qu'elle s'étoit fait , pour ne pas découvrir le secret de son cœur , en sentoit redoubler son mal.

Mais ne pouvant plus se contraindre jusqu'au point de cacher à ce Prince combien elle étoit sensible à ce qu'il faisoit pour elle , & voulant l'obliger à partir : Sire , lui dit-elle , je suis pénétrée de vos bontés ; que Votre Majesté ne s'alarme point , je lui promets d'avoir soin d'une vie qui lui sera toujours soumise. Etelred qui comprit que sa présence pouvoit la gêner , & pressé par Corck de retourner à Londres , se rendit à leurs raisons , & la quitta dans une inquiétude qu'il ne put si bien déguiser qu'il n'en parût quelques marques aux yeux des Courtisans. Le Prince Egrads même s'en aperçut , & voulut en pénétrer le sujet : il mit toute son attention à observer les démarches de ce Monarque.

La maladie d'Etelgive l'éclaircit bientôt de ce qu'il vouloit savoir : Corck y alloit le matin , le Roi & lui s'y rendoient l'après-midi , & pendant trois jours qu'elle fut assez mal pour faire craindre pour sa vie , les allées & les venues du Roi & de son

favori firent enfin découvrir leur cause.

Toute la Cour le fut presque en même temps ; mais comme personne ne s'imaginoit que cette passion fût au-delà des bornes qu'ont toujours celles des Rois pour leurs inférieures , chacun en témoigna de la joie , & le bruit de la beauté & de la sagesse d'Etelgive s'étant répandu , il n'y eut ni Dames ni Seigneurs qui ne voulussent faire leur cour à Etelred , en donnant des louanges à sa maîtresse.

Mais tandis qu'elle faisoit l'objet de l'entretien de la Cour , & que le Roi la voyoit avec moins de contrainte , il se passoit d'étranges choses dans l'esprit de l'un & de l'autre.

Cette belle fille avoit été si dangereusement malade , qu'Etelred , qui croyoit véritablement avoir donné lieu à son mal par la contrainte qu'il s'imaginoit qu'elle s'étoit faite pour conserver le respect qui lui étoit dû , lui fit voir un amour si parfait & si désintéressé dans le cours de sa maladie , que le troisieme jour , étant considérablement empirée , elle se résolut de lui déclarer ses sentimens avant que de mourir , comme une récompense qu'elle ne pouvoit refuser aux généreux témoignages qu'elle avoit reçus de sa passion.

Jusques-là elle avoit gardé un empire si absolu sur sa tendresse , que le Roi , désespérant de la vaincre jamais , de la façon dont il s'en étoit flatté dans les commencemens , forma le dessein de se rendre heu-

reux à quelque prix que ce fût. Mais Etelgive se trouva si mal lorsqu'il arriva auprès d'elle, qu'elle ne put effectuer son projet, ni le Roi l'entretenir du sien; & ce jour qu'ils avoient destiné l'un & l'autre, sans le savoir, à faire leur commun bonheur, ne fut employé qu'en larmes, en regrets & en désespoir. Ce ne fut que très-avant dans la nuit qu'un heureux changement remit le calme dans cette maison. Depuis ce moment Etelgive revint à vue d'œil; & , avec ses forces, reprit la résolution de conserver son secret. La joie d'Etelred ne fit qu'affermir la sienne; mais il ne la voulut communiquer à personne, & attendit son parfait rétablissement pour la faire éclater.

Cependant il permit à plusieurs Seigneurs de l'aller voir, & tous en revinrent si charmés, que les Dames furent les premières à le prier de la faire venir à la Cour. Il n'eut pas de peine à y consentir, puisque cela le mettroit en état de la voir à toutes les heures du jour, & qu'il n'en trouvoit point d'heureuses que celles qu'il passoit auprès d'elle. Mais il eut un terrible combat à rendre pour lui faire approuver cette démarche; elle lui en étala toutes les conséquences, l'intérêt de sa gloire, les discours auxquels elle alloit être exposée, & n'épargna rien pour se dispenser de cet éclat.

Ne croyez pas, lui dit le Roi, que je veuille vous attirer à la Cour pour vous engager par les exemples & les plaisirs à m'être plus favorable : ce que l'ardeur de mon

amour n'a pu obtenir dans un lieu champêtre & solitaire, je dois encore moins m'en flatter au milieu du tumulte & du bruit. Vous y vivrez aussi retirée que vous le jugerez à propos ; Edite & les femmes qui sont avec vous vous suivront. Refuserez-vous toujours toutes sortes de satisfactions à mon amour ? J'ai même de fortes raisons pour que vous y paroissiez, & que vos charmes y soient admirés : vous les saurez bientôt, & je suis assuré que vous approuverez ma conduite.

Ce Prince s'exprimoit avec tant de grace, il demandoit ce qu'il pouvoit ordonner avec un respect si tendre, qu'Etelgive, qui se faisoit déjà assez de violence d'ailleurs, ne crut pas devoir s'opposer davantage à ses volontés ; & l'ayant assuré de son obéissance, il la quitta charmé de sa complaisance. Il lui fit préparer à Londres un palais magnifique ; & lorsqu'il fut en état, Gorck fut encore chargé de l'y conduire. Il s'acquitta de cet emploi aussi dignement que la première fois ; & la belle Etelgive, son pere & Edite revinrent à Londres dans une situation bien différente de celle où ils étoient lorsqu'ils l'avoient abandonnée. Cette charmante fille parut à la Cour peu de jours après son arrivée ; sa beauté, sa douceur, sa modestie y furent admirées. Lorsque l'on eût découvert les qualités de son ame ; sa bonté & sa générosité lui attirèrent les cœurs de tout le monde ; & sans s'écarter jamais des regles de l'exakte bienséance, elle eut l'art de se faire autant d'amis que d'admi-

rateurs. L'envie & la jalousie la respectèrent, tant il est vrai que la solide vertu fait triompher dans les temps & les lieux les plus dangereux.

Etelred étoit transporté de joie en voyant l'objet de son amour faire tout l'ornement de la Cour. Cette passion devint enfin si violente , & la sagesse d'Etelgive lui parut si inébranlable , qu'il ne voulut plus retarder le projet qu'il avoit formé dans sa maladie. Comme il avoit eu tout le temps d'y réfléchir, il avoit eu celui de s'y affermir ; ainsi sentant que rien ne pouvoit être capable de le détourner de son entreprise , il se rendit un jour dans le palais d'Etelgive , & l'ayant priée d'entrer dans son cabinet avec Edite , où il vouloit l'entretenir d'une affaire importante , elle quitta assez promptement un grand nombre de Dames à qui le Roi avoit fait accueil , & suivit ce Prince , inquiète de ce qu'il avoit à lui dire. Lorsqu'ils furent entrés dans le cabinet , Etelred l'ayant faite asseoir , & s'étant placé vis-à-vis d'elle , après avoir quelque temps contemplé cette surprenante beauté , qui éblouissoit dès qu'on étoit un moment sans la voir :

Etelgive , lui dit-il , votre vertu l'emporte enfin sur tout ce que je m'étois promis de plus doux dans ma passion ; je vois même que vous n'en recevez les marques qu'avec peine , & que le seul respect conduit toutes vos actions ; mais , sage Etelgive , je vous aurois souhaitée plus tendre & moins

respectueuse : cependant , puisque cela ne se peut , & que c'est trop long-temps attaquer votre vertu , je veux du moins vous en donner une récompense qui vous prouvera mon estime & la confiance que vous deviez avoir en moi. Je vous donne un Epoux , belle Etelgive , continua-t-il , d'une naissance illustre , d'un rang élevé , & qui n'est pas indigne d'être aimé : par-là j'assure votre fortune , je rends hommage à votre sagesse , je me procure une tranquillité dont je ne puis jouir sans cet hymen. Ces paroles , dont Etelgive ne comprenoit pas le sens , la frappèrent avec tant de violence , que , n'étant pas maîtresse de son premier mouvement : Quoi ! Sire , s'écria-t-elle , vous ne m'aimez donc plus ?

Elle n'eût pas plutôt prononcé ces mots , que son visage se couvrit d'une rougeur qui fit connoître au Roi qu'elle se repentoit d'en avoir tant dit ; & ce Monarque , qui vit bien que son esprit ne s'étoit pas porté où il vouloit en venir , & à qui ce discours avoit donné la plus douce espérance , sentit une joie mêlée d'étonnement , qui lui fit croire un instant qu'il avoit mal entendu. Belle Etelgive , lui répondit-il avec autant de crainte que d'amour , seroit-il vrai que la perte du cœur d'Etelred vous pût être sensible ?

Sire , lui dit cette belle fille , j'ai trop parlé. Mais enfin , continua-t-elle , c'est trop long-temps contraindre des sentimens qui ne peuvent plus me faire rougir , puis-

que vous avez vaincu les vôtres. Une pareille victoire m'assure de votre vertu, & la mienne ne court plus de risque, en vous avouant que l'audacieuse Etelgive a levé les yeux sur son Roi avant même qu'il eût daigné jeter les siens sur elle. Oui, Sire, continua-t-elle, j'ai aimé & j'aime encore Votre Majesté avec la plus pure ardeur dont une fille qui chérit la sagesse peut être capable; je dois cet aveu à tout ce que vous avez fait pour moi, ainsi qu'à ce que vous voulez faire. Mon cœur a reçu vos soins avec autant de tendresse que de respect; la vertu, dont je ne m'écarterai jamais, me l'avoit fait renfermer dans mon âme: & c'est cette contrainte que je m'étois imposée qui m'a pensé coûter la vie. Voir sans cesse à ses pieds le plus aimable & le plus grand Prince du monde, l'aimer, le plaindre, partager son amour, & ne pouvoir le lui dire, est un tourment, Sire, qui a bien su me punir de ma témérité. Vous ne le sauriez pas même encore, sans le dessein que vous venez de me découvrir: le refus d'un époux, tel que vous venez de me le dépeindre, auroit donné à Votre Majesté des idées de moi plus désavantageuses que l'aveu d'une passion à laquelle j'ai mis des bornes si étroites.

Ne soyez donc pas surpris, Sire, si je ne puis accepter un établissement de cette nature: vous pouvez aisément juger qu'une personne dont le cœur est rempli de l'auguste Etelred ne peut se donner à un autre; & cette même sagesse qui m'a défendue contre

les attaques de votre amour , & la violence du mien , me défend de prendre un époux dont je ne pourrois rendre la destinée que très-malheureuse.

Changez , Sire , ces marques de bonté en celles que j'ai déjà demandées à Votre Majesté ; souffrez que je me retire , & que le temps , l'absence & ma vertu triomphent entièrement des sentimens de mon cœur. Je vous en ai fait l'aveu comme une récompense que je dois à la vôtre ; donnez à présent à la mienne celle que vous lui devez , & que vous ne pouvez lui refuser sans injustice. Oui , s'écria le Roi en se jettant à ses pieds ; oui , je vous la donnerai cette récompense que vous méritez si bien ; mais adorable Etelgive , ce n'est point une sombre retraite qui en fera l'objet , c'est un Trône , c'est un Roi , c'est Etelred enfin qui peuvent seuls récompenser dignement l'aveu que je viens d'entendre. Détrompez-vous , chere Etelgive , continua-t-il en lui prenant les mains , & les baisant avec ardeur : je vous adore toujours , je n'ai point d'autre époux à vous offrir que moi ; ma résolution en est prise dès long temps : je ne vous ai fait venir à la Cour que pour l'accoutumer à vous rendre les honneurs auxquels je vous ai destinée. Je venois vous en informer , & par ce sacrifice vous forcer à m'aimer , lorsqu'une erreur favorable vous a fait rompre un silence obstiné.

Etelgive , ma chere Etelgive , que je suis heureux ! vous m'aimez , & je vais vous

mettre en état de me le dire sans cesse , sans contrainte , sans honte , & sans que rien puisse jamais troubler des momens si doux ! Edite , dit-il en se tournant vers elle , voilà ma Reine , voilà la vôtre : partagez avec moi le plaisir de lui rendre vos premiers hommages.

Il tint tous ces discours , & fit toutes ces actions avec tant de véhémence , & ses transports marquoient si bien l'étendue de sa joie & de son amour , qu'Etelgive ne put trouver de long temps celui de lui répondre. Enfin , prenant le parti de l'interrompre : c'en est trop , Sire , lui dit-elle , & s'il étoit possible d'aimer plus vivement que je fais , j'y livrerois mon ame toute entiere pour payer un si parfait amour ; mais tandis que vous vous empressez à me combler de gloire , souffrez que je prenne soin de la vôtre , elle ne m'est pas moins chere que la mienne.

Je vous aime , Sire , je vous l'ai dit , & je vous le dirai jusqu'au dernier moment de ma vie : je n'ai plus rien à craindre d'un Prince assez généreux pour ne vouloir triompher de moi qu'en me donnant sa foi. J'atteste le Ciel , continua-t-elle , que j'en ferois mon bonheur le plus doux , s'il m'avoit fait naître plus digne de vous , ou s'il vous avoit donné un rang moins élevé. Jamais mes yeux ne se sont élevés jusqu'au Trône ; ils n'ont vu qu'Etelred , je n'ai pensé qu'à lui , je n'ai rien aimé que lui. Ah ! Sire , si , sans faire tort aux rares qualités qui vous rendent si digne de regner , j'avois pu vous

séparer de la dignité suprême , que le sort d'Etelgive eût été fortuné !

Mais , Sire , vous êtes Roi , vous êtes né pour l'être , & des titres si glorieux exigent de Votre Majesté une perpétuelle attention sur ses moindres actions ; vous vous devez une alliance aussi grande que vous-même : c'est à des Princesses d'occuper l'auguste place que vous m'offrez. Votre amour & votre pouvoir vous ferment les yeux sur un choix dont la bassesse vous seroit incessamment reprochée. Pour moi , à qui l'impuissance & la naissance obscure donnent un esprit moins prévenu , malgré l'excès de ma tendresse , je n'entrevois qu'avec effroi les malheurs où cet hymen peut vous plonger.

J'ignore ceux qui peuvent arriver selon la politique de l'Etat : élevée dans la simplicité & dans l'innocence , mes vues ne s'étendent pas si loin ; mais je vois tous ceux que le bon sens & la raison offrent à mes regards. Cette Cour , qui s'empresse aujourd'hui à louer en moi l'objet de votre amour , qui m'honore , me flatte & me chérit , ne se livre à ces sentimens que parce qu'elle ne me regarde que comme une maîtresse dont la faveur peut cesser aussi promptement qu'elle a commencé.

Un titre plus relevé attireroit leur haine & leur mépris , & tel qui loue à présent votre choix sera le premier à le blâmer : vos sujets savent qu'ils sont nés pour obéir ; mais ils savent aussi qu'il faut des Princes pour leur commander. Que ne diroient-ils pas si vous

leur donniez pour Reine la fille d'un simple Artisan, pauvre, dénué de tout, & qui ne tire que d'elle-même l'avantage d'un peu de sagesse, dont l'éclat est un foible ornement pour les Courtisans.

Pardonnez, Sire, si j'ose retracer à vos yeux le peu que je suis; il vous est moins honteux de vous l'entendre dire de ma bouche, qu'il ne m'est humiliant d'être forcé à vous le représenter: mais je ne dois rien épargner pour empêcher que mon Roi, que j'aime au dessus de la clarté du jour, & pour lequel je donneroïis ma vie, fasse une faute qui terniroit la sienne à jamais. Tandis qu'Etelgive parloit, le Roi la regardoit avec une admiration qui tenoit de l'extase: il avoit les bras croisés sur son estomac, & les yeux tellement attachés à la contempler, qu'il sembloit en avoir perdu tout autre mouvement.

Lorsqu'elle eût fini son discours: Madame, lui dit il sans sortir de cette posture, votre ame m'a toujours paru si belle & si désintéressée, que je n'ai point douté des objections que vous me feriez: je m'y suis préparé, & vous devez être bien assurée qu'un Prince, qui ne se croyoit simplement qu'estimé de vous, & qui cependant venoit vous offrir l'Empire, ne changera pas de dessein, en apprenant qu'il est aimé autant qu'il l'a désiré: moins vous croyez être digne du Trône, & plus vous vous en approchez.

Mon amour demande votre possession,

vosre sagesse me la défend ; l'un & l'autre vous donnent ma couronne & ma foi : ne vous opposez plus à une résolution que rien ne peut ébranler , & songez que la mort seule peut me séparer d'Eteldive.

L'air grave & tranquille dont Eteldive prononça ces paroles , lui fit bien connoître que la vérité les lui dictoit. Cependant cette belle fille , qui ne vouloit avoir rien à se reprocher , fit encore ses efforts pour le dissuader de son dessein , & poussa même la chose au point de lui promettre qu'elle ne lui parleroit plus de se retirer de la Cour , & que , quelque pensée que l'on pût avoir de sa conduite , elle ne l'abandonneroit jamais , & lui donneroit toutes les marques qu'il pourroit souhaiter de sa tendresse , lorsqu'elles n'attaqueroient pas directement sa gloire , & elle employa toute son éloquence à lui faire sentir les charmes d'une passion qui n'avoit que la vertu pour objet. Mais comme la vue d'un tel bien regnoit sur toute sa personne , démentoit ses discours , & que le Roi voyoit bien qu'elle ne parloit ainsi que pour l'obliger à se rétracter , il fut ferme dans sa résolution , & la pria si sérieusement d'y consentir , qu'elle fut contrainte de ne lui plus laisser voir qu'amour , joie & reconnaissance : sentimens que son cœur ressentoit trop vivement pour qu'elle ne les exprimât pas avec la force & les agrémens qui suivent toujours la vérité.

Eteldive , enchanté de son bonheur , lui fit répéter cent fois le commencement & le

progrès de la tendresse qu'elle avoit prise pour lui ; & lorsque , par l'effet de sa modestie , il s'appercevoit qu'elle lui déroboit quelque trait qui pouvoit le trop flatter , il se le faisoit dire par Edite. Enfin , plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été , il la quitta pour aller travailler à leur commune satisfaction. La charmante Etelgive ne fût pas plutôt seule avec sa chere Edite , que réfléchissant sur tout ce qui leur étoit arrivé , & de quelle façon la Providence sembloit avoir conduit cette surprenante aventure , elle s'humilia devant le Roi des Rois & le Maître des Maîtres , en se remettant entièrement à lui de sa destinée. Comme véritablement elle n'avoit jamais eu aucune pensée d'ambition , & que le Trône avoit toujours été aussi éloigné de son esprit qu'il l'étoit de sa naissance , elle n'y porta point encore ses regards ; & le seul plaisir d'être femme d'Etelred , & de s'y voir attachée par des liens sacrés & légitimes , fit toute son attention. Cet hymen , qui satisfaisoit à la fois son amour & sa vertu , lui parut le comble de la félicité : cependant , aussi prudente que sage , elle ne voulut pas faire éclater sa gloire , que le Roi lui-même ne l'eût déclarée ; & renfermant sa joie dans le fond de son ame , elle défendit à Edite de rien dire du dessein de ce Prince à qui que ce fût , pas même à son pere , afin que s'il arrivoit quelque changement , le Roi , toujours maître de son projet , eût moins de peine à le voir manquer.

Tandis qu'elle prenoit des précautions si sages, ce Monarque n'étoit pas sans embarras : il étoit rentré dans son palais avec un air de contentement qui n'échappa pas aux yeux des Courtisans. Corck, qui avoit pour lui le plus sincère attachement, fut le premier à s'en appercevoir ; & comme sa visite chez Etelgive avoit été longue & secrète, il interpréta la satisfaction du Roi d'une manière qui ne fut pas d'abord avantageuse à cette belle fille : mais il ne resta que bien peu dans cette erreur. Etelred, étant passé dans son cabinet, le fit appeller, & le regardant avec des yeux brillans de joie : Corck, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Sire, lui répondit ce favori, je n'ai jamais douté que la persévérance & le rare mérite de Votre Majesté ne fussent à la fin récompensés ; mais j'avoue que la vertu d'Etelgive me faisoit craindre une plus longue résistance, & je suis charmé.....

Arrêtez, Corck, lui dit le Roi, qui vit bien ce qu'il pensoit ; ne faites aucun jugement téméraire : Etelgive est toujours une des plus vertueuses filles de la terre ; je n'ai point triomphé d'elle, c'est elle qui triomphe de moi : en un mot, ajouta-t-il, j'en suis aimé & je l'épouse.

Toute l'adroite politique du Courtisan ne put garantir Corck des effets de la surprise : son étonnement l'emporta dans ce moment sur la dissimulation ; il recula quelques pas, & resta immobile en regardant le Roi atten-

tivement , comme voulant chercher dans ses yeux la vérité de ses paroles. Mais ce Monarque , ne voulant pas qu'il en doutât , ni attendre qu'il lui répondit , lui rapporta mot pour mot ce qui venoit de se passer entre Etelgive & lui , & finit en lui ordonnant d'aller lui en marquer sa joie.

Corck , qui s'étoit remis pendant ce discours , ne put s'empêcher d'admirer la sagesse & la modération de cette fille ; mais l'intérêt du Roi , à qui toute autre considération devoit céder , lui faisant envisager ce mariage comme une tache à sa gloire , voulut prendre la liberté de lui représenter le tort qu'il s'alloit faire. Mais le Roi l'interrompant : Corck , lui dit-il avec un air de fierté qui le fit trembler , ne soyez sensible qu'à l'honneur que je vous fais d'être le premier d'entre mes Sujets à qui j'aie découvert mon dessein , & ne me prouvez votre zele qu'en m'obéissant. Ce favori , qui n'avoit pas encore entendu parler Etelred d'un pareil ton , vit bien que le meilleur parti étoit de se taire ; il ne replica plus , & s'en fut chez Etelgive , dont la haute sagesse , la modestie & le désintéressement le mirent du parti du Roi , & lui firent trouver que , si son choix pouvoit n'être pas approuvé , du moins il étoit digne de l'être.

Cependant Etelred voulant prendre ses mesures auprès des Princes de son sang & des Grands du Royaume , envoya dire au Prince Egrads de se rendre près de lui : il ne douta point que sa résolution ne lui déplût ,

& qu'il ne la combattît avec force ; mais , comme il étoit chef du Conseil , & qu'il ne pouvoit rien faire sans le lui communiquer , il se prépara à soutenir ses reproches en Roi qui connoissoit l'étendue de son autorité. Il vint , & l'amoureux Monarque , après lui avoir fait les plus tendres amitiés : mon cher Egrads , lui dit-il , comme ma conduite vous a peut-être surpris depuis quelque temps , je veux la justifier , & par une ample confession de mes plus secrètes pensées vous marquer mon estime & ma confiance. Je me flatte que vous y répondrez , & que vous regardant comme le meilleur de mes amis , vous m'en donnerez toutes les preuves que je désire.

Un préambule si flatteur ne portant point l'esprit d'Egrads à ce qu'il alloit entendre , ne trouva dans son cœur que cette sensibilité qu'il est si naturel d'avoir pour ceux que l'on a éleés , sur tout lorsqu'ils sont aussi aimables que l'étoit ce Monarque. Il y répondit avec tendresse , & lui dit qu'étant le Maître , ce qu'il faisoit n'avoit besoin d'aucune justification ; & que s'il vouloit lui rendre compte de ses actions , il l'écouterait bien plus par obéissance que par aucun droit qu'il crût avoir de lui en demander raison.

Cette réponse ayant donné au Roi quelque espérance , il lui fit une histoire exacte de ses amours avec Etelgive , depuis leur commencement jusqu'à ce moment ; & après lui avoir exagéré la beauté de son caractère , la grandeur de son ame , sa vertu

& la noblesse de ses sentimens , il finit en lui déclarant la résolution qu'il avoit prise de l'épouser ; & que , comme il étoit l'ame du Conseil , il avoit compté sur lui pour faire approuver son choix.

Egrads , qui jusques-là avoit écouté patiemment , perdit alors toute retenue , & s'écria d'une voix qui marquoit l'agitation de son ame : sur moi , Sire , lui dit-il ! sur moi , pour faire approuver une semblable alliance ? Quoi donc , continua-t-il avec impétuosité ! le descendant de tant de Rois , l'auguste Etelred veut asséoir sur son Trône la fille d'un vil Artisan ? Songez-vous , Sire , à la bassesse d'un tel choix ? Que diront vos Peuples ? que dira cette Noblesse qui vous environne , lorsque les uns & les autres vous verront ravalés à ce point la majesté royale ? Quels malheurs allez-vous attirer sur votre tête ?

Avez-vous perdu la mémoire des exemples que vous fournit l'histoire des Princes qui comme vous ont voulu se livrer à leurs passions ? Combien en verrez-vous qui , victimes de leurs folles amours , ont perdu leur réputation , l'Empire & la vie ? Vous avez à craindre encore plus qu'eux , la jalousie de vos voisins , qui ne voient qu'avec peine cet état florissant. L'ambition des Princes de votre Sang , qui seront charmés que vous fassiez une pareille faute , pour exciter le murmure des peuples , occasionner des séditions où votre Monarchie n'est malheureusement que trop sujette , & qui vont

accabler à la fois l'Empire & votre Majesté :

Ah ! Sire , ouvrez les yeux , séparez un moment l'homme d'avec le Roi ! Comme Roi , regardez quelle Reine vous voulez nous donner , quelle famille vous voulez confondre avec la vôtre. Vous en rougiriez , si vous y faisiez un instant d'attention. Rentrez en vous-même , songez que c'est une Princesse à qui votre couronne & votre foi sont dues. Eloignez Etelgive ; envoyez au Roi de Danemarck , de qui vous avez tout à craindre ; demandez - lui sa fille , & lui donnez la place que vous destinez à celle du plus petit de vos Sujets.

Egrads se tut , & le Roi , qui lui avoit laissé jeter tout son feu , le regardant sans s'émouvoir : vous ne me dites rien , lui répondit il froidement , qu'Etelgive ne m'ait dit elle - même ; & vous pouvez juger que vous ne parviendrez pas à ce qu'elle n'a pu faire. J'ai pardonné à son désintéressement le mépris qu'elle m'a fait voir pour elle ; je pardonne à votre zele celui que vous en venez de faire : comme homme , je veux me satisfaire , & comme Roi , je veux être obéi. Je ne prétends point , pour des malheurs imaginaires , me priver d'un bonheur réel ; si mes voisins ou mes Sujets cherchent à troubler la paix de l'Etat , j'ai assez de courage pour triompher des uns , & assez de puissance pour faire trembler les autres. Je ne vous ai point déclaré mon dessein pour vous demander votre avis , mais pour le faire approuver ; & quoique j'eusse été bien aise

de vous y voir souscrire, je ne m'inquiète point de vous y trouver contraire.

Et peut-être que, sans votre secours, je saurai faire entendre à mes Sujets la soumission qu'ils doivent à mes volontés. A ces mots il sortit de son cabinet, & le laissa dans une si grande douleur, qu'il se retira dans son appartement, sans vouloir parler à personne du reste du jour.

Etelred cependant ne fit voir sur son visage aucune marque d'altération; & la plupart de ceux qui composoient le Conseil s'étant trouvés à son coucher, il les gracia, leur dit mille choses flatteuses; & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer les cœurs, il leur ordonna de s'assembler dès le lendemain matin pour une affaire importante qu'il avoit à leur communiquer.

Ce Monarque, dont la résolution étoit inébranlable, passa la nuit avec la seule inquiétude que lui donnoit l'impatience de posséder Etelgive. Le Prince Egrads n'eut pas de si douces pensées; son grand âge, qui lui fermoit les yeux sur la beauté de cette fille, l'empêchoit de concevoir que le cœur pût s'y laisser surprendre de manière à s'oublier au point de tout hasarder pour elle: sa sagesse & les rares qualités de son ame lui paroissoient de frivoles ornemens sur un Trône dont il croyoit que la naissance seule pouvoit rendre digne. Il s'imaginoit même qu'il y avoit eu plus d'adresse que de vertu dans le procédé d'Etelgive, & qu'elle n'avoit été si réservée que pour amener le

Roi au but qu'elle s'étoit proposé.

Et la foiblesse d'Etelred lui paroissoit d'autant plus condamnable, qu'il étoit persuadé que l'ambition étoit le principe de toutes les actions de cette favorite ; & sa propre fierté se mêlant à l'intérêt de l'Etat, il frémissoit en se représentant qu'il seroit obligé de traiter en Reine une fille qui ne pouvoit même prétendre à tenir quelque rang auprès de celles qui étoient nées pour l'être. Cette idée l'occupa toute la nuit, & il se leva dans le ferme dessein de ne rien épargner pour empêcher celui du Roi.

Pour Etelgive, son innocence & la pureté de ses intentions lui donnerent un sommeil tranquille ; contente de ce qu'Etelred avoit rendu justice à sa vertu, en jugeant qu'il ne pouvoit rien obtenir d'elle que par des voies légitimes, elle ne s'inquiétoit ni de rang, ni d'Empire, & ne prenoit que les résolutions qui lui étoient inspirées par sa sagesse & sa prudence.

Enfin le moment étant arrivé où tant de différens sentimens devoient éclater, le Roi se rendit dans la chambre du Conseil, où il ne manquoit que le Prince Egrads pour rendre l'assemblée complète. Etelred en eut une secrète joie, croyant trouver dans le cœur des autres des dispositions plus favorables qu'il ne lui en avoit montré ; & lorsqu'il vit que l'on étoit dans l'attente de ce qu'il avoit à dire, il prit la parole, & commençant son discours par leur vanter les douceurs de la paix dont ses Etats jouissoient,

les soins qu'il avoit apportés à la maintenir depuis qu'il tenoit les rênes de l'Empire , la conduite qu'il avoit tenue avec ses Alliés & Sujets , l'intention où il étoit de donner toujours à ces derniers de nouvelles marques de sa tendresse pour eux ; il continua en disant , qu'après avoir tant travaillé pour le bonheur de son Peuple , dans un âge que tous les hommes consacrent aux plaisirs , il se flattoit qu'ils ne trouveroient point étrange qu'il songeât à sa satisfaction particulière ; que son cœur ne pouvant se prêter aux mariages contractés par la politique , il s'étoit choisi lui-même une femme à qui la beauté , l'esprit & la sagesse tenoient lieu de naissance.

Qu'il croyoit même donner à son Peuple une preuve éclatante de son amour pour lui , en prenant une de ses Sujettes pour compagne ; & qu'il croyoit que l'admirable Etelvive , qui s'étoit attirée tous les cœurs en arrivant à sa Cour , ne trouveroit pas moins de facilité à s'en attirer les respects. A peine eût-il prononcé ce nom , qu'un murmure confus s'éleva dans l'assemblée , & l'empêcha de poursuivre.

Chacun baissa les yeux , la tristesse parut sur tous les visages , un morne silence succéda à l'impétuosité des premiers mouvemens , & tous généralement cherchoient dans leur esprit de quelle manière ils s'opposeroient à une alliance si disproportionnée , lorsque le Prince Egrads parut.

Sa présence surprit & fâcha le Roi ; mais

elle rassura le Conseil , qui se doutant bien qu'il en seroit soutenu , le vit arriver avec joie.

La consternation qui regnoit dans cette assemblée étoit trop remarquable pour qu'il ne s'en apperçût pas ; & quoiqu'il en pénétrât le sujet , il ne laissa pas de le demander avec empressement. Un des Conseillers l'en instruisit , en demandant pardon au Roi s'il avouoit , au nom de tout le Conseil , l'extrême douleur où ils étoient de ne pouvoir approuver son dessein ; mais que l'intérêt de sa gloire & celui de l'Etat ne leur permettoit pas d'y consentir.

Egrads , qui aimoit véritablement ce Monarque , & qui craignoit pour lui les malheurs dont ce mariage sembloit le menacer , employa tout ce que l'éloquence pouvoit avoir de persuasif pour lui faire concevoir les dangereuses conséquences d'un pareil hyménée ; & ménageant mieux ses termes qu'il n'avoit fait la veille , & s'exprimant avec plus de circonspection , il mit en usage les faits & les exemples les plus convenables à le détourner de son entreprise. Il y joignit les prières & les larmes , & le pressa si vivement de s'en départir , que ce Monarque en fut ému. Mais son amour étoit trop fort pour céder la victoire ; il se contenta de rompre le conseil sans aller aux opinions , en disant qu'il feroit ses réflexions , & les lui communiqueroit.

Le Prince Egrads , qui crut l'avoir ébranlé , s'applaudissoit déjà de sa fermeté , lors-

qu'il fut étrangement surpris quand il apprit que ce Monarque ne fût pas plutôt sorti du Conseil, qu'étant rentré dans son appartement, où une Cour nombreuse l'attendoit, il avoit déclaré son mariage avec Etelgive; & qu'il étoit enfermé avec l'Evêque de Durham, qu'il avoit envoyé chercher. En effet Etelred, persuadé par tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre, qu'il ne devoit pas espérer de parvenir à ce qu'il désiroit par la douceur, s'étoit à l'instant résolu de faire agir son autorité, & de franchir tous les obstacles. Ainsi, ayant fait appeller l'Evêque de Durham, il lui ordonna de se préparer à faire la cérémonie de son mariage avec Etelgive, & Corck fut chargé du soin de la rendre aussi pompeuse qu'elle pourroit être.

Cette nouvelle mit Egrads dans un désespoir si grand, que, comme il étoit naturellement violent, n'écoutant que l'ardeur de son zèle, il courut au palais d'Etelgive pour lui reprocher l'artifice dont il croyoit qu'elle s'étoit servie pour séduire le cœur d'Etelred. Elle étoit seule avec Edite quand il entra; le rang qu'il tenoit à la Cour, son âge vénérable, & l'estime dont elle savoit que le Roi l'honoroit, le lui firent recevoir avec tout le respect qui lui étoit dû.

Mais ce Prince, dont l'esprit étoit prévenu contr'elle par les idées les plus défavantageuses, sans examiner la douceur & la modestie qui accompagnoient les civilités qu'elle lui faisoit, n'ouvrit la bouche que

pour éclater contre son ambition prétendue , & se servant des expressions les plus piquantes sur la bassesse de sa naissance , il lui tint les discours les plus outrageans qu'un homme emporté , sans raison & outré de désespoir , peut inventer. Une pareille conversation jetta cette belle fille dans un étonnement qui lui laissa tout le temps de parler ; mais , comme ce qui ne parloit pas directement du Roi ne la troubloit que foiblement , elle se remit assez promptement ; & voyant qu'il n'avoit plus rien à dire & gardoit le silence :

Seigneur , lui répondit-elle avec douceur , une autre qu'Etelgive , dans la situation où je suis , n'auroit peut-être pas écouté si tranquillement des injures si peu méritées ; mais à moi , à qui la gloire du Roi est pour le moins aussi chère qu'à vous , & qui respecte dans le Prince Egrads le sang de mes Souverains & le zele qui le force à m'outrager , je ne répondrai à ces accusations , qu'en lui découvrant les secrets replis de mon ame , & j'espère que mon innocence lui donnera des clartés sur ma conduite qui le contraindront à l'estimer plutôt qu'à la blâmer.

Le ton charmant de cette voix , & la douce majesté qui régnoit sur toute la personne d'Etelgive tandis qu'elle parloit , commençoient à produire leur effet ordinaire ; déjà ce Prince la regardoit avec des yeux moins courroucés , & déjà se repentoit-il de son emportement , lorsqu'elle continua ainsi. J'aime le Roi , Seigneur , je ne m'en  
défends

défends point ; mais cette tendresse n'a jamais eu d'autre objet qu'elle-même , & l'ambition que vous me reprochez en a toujours été si fort éloignée , que je n'ai pas même cherché à m'en faire aimer : & depuis un an qu'il a daigné jeter les yeux sur moi , l'indifférence & le respect ont été le seul prix de ses soins. J'avoue que ce n'a pas été sans me faire violence , & qu'il a fallu tout le pouvoir de la vertu pour me forcer au silence ; & bien loin que cette conduite eût pour objet les motifs que vous lui imputez , je n'en espérois que la guérison d'une passion dans laquelle je n'envisois que honte & qu'infamie.

Si mes pensées eussent été au Trône , il ne m'auroit pas été nécessaire de cacher avec tant de soin les tendres sentimens de mon cœur ; au contraire , je n'avois qu'à les faire éclater , en nourrissant l'amour du Roi par tout ce que le mien m'inspiroit en sa faveur , & lui en refusant toujours le prix , je l'aurois conduit bien plus facilement à ce qu'il veut faire aujourd'hui , contre mon propre sentiment.

Cependant ce n'est que d'hier que , par un stratagème auquel je n'étois pas préparée , il a su m'arracher mon secret ; mais je n'ai pas plutôt appris le sien , que j'ai tout tenté pour le dissuader de l'honneur qu'il me veut faire. Je n'ignore point qui je suis , je fais quelles doivent être les Reines qui vous sont dues ; & comme je trouve encore plus de gloire à refuser un Trône , qu'à l'oc-

cuper , je n'ai rien épargné pour n'y pas monter. Voilà , Seigneur , mes sentimens ; l'ambition , l'artifice font des monstres qui me font inconnus ; l'innocence guide mes pas , la vérité dicte mes paroles. Elevée sans aucune connoissance de la Cour , j'en ignore les pratiques & les intrigues : je n'ai pu refuser mon cœur au mérite d'Etelred ; mais je n'ai jamais aspiré à devenir l'épouse de mon Roi. J'ai fait sur lui tous mes efforts pour l'obliger à me laisser quitter la Cour ; je n'ai pu rien gagner : je ne puis nier que je ne sois sensible à ces glorieuses marques de son estime ; elles me font d'autant plus cheres que je ne m'y attendois pas.

Après cela , Seigneur , voyez si vous pouvez imaginer quelque moyen pour le faire changer , j'y donnerai les mains , & vous me verrez sacrifier avec joie mon amour , mon bonheur & ma vie à la gloire de l'Etat & du Roi : mais n'espérez pas que par mes discours je cherche encore à le dissuader ; mes yeux trop pleins de ma tendresse démentiroient mes paroles , & ce seroit lui montrer un acharnement qu'il prendroit bien moins pour grandeur d'ame , que pour un mépris outrageant.

Etelgive cessa de parler , & le Prince Egradsla regardant avec toutes les marques d'un homme hors de lui-même : Madame , lui dit-il , par quels termes , par quelles actions , enfin par quels services puis-je réparer le crime que je viens de commettre ? Hé !

comment pourrez-vous me le pardonner ? Ah ! s'il étoit en mon pouvoir de vous assujettir les cœurs , & de concilier toutes les voix en votre faveur , avec quel empressement vous m'y verriez courir ! Mais , Madame , on ne me croiroit pas , & j'ai tant de peine moi-même à me persuader ce que je vois , qu'il ne seroit pas surprenant qu'on ne pût ajouter foi à mes paroles.

Le temps seul peut instruire l'Etat de tout ce que vous valez : fasse le Ciel , continua-t-il , que cette haute vertu ne se démente jamais , & contraigne l'Angleterre à lui rendre les hommages qui lui sont dûs. Je ne m'étonne plus des sentimens du Roi , il n'est plus même en mon pouvoir de les blâmer , & je ne vois que trop que , vous connoissant parfaitement , on lui donneroit la mort en cherchant à vous en séparer ; malheur qui seroit bien plus grand que tous ceux que mon zele m'a fait prévoir.

Non , Madame , il n'y faut plus songer ; & puisque , par une fatalité dont je ne puis m'empêcher de murmurer , il ne m'est pas possible de changer les esprits , je vous jure de ne les point aigrir , & que je verrai le moment de votre bonheur avec autant de joie qu'il m'a donné de crainte & de douleur. Votre surprenante beauté , votre esprit , & sur-tout votre sagesse , vous en rendent si digne , que je me reprocherai éternellement ce qu'un zele indiscret m'a contraint de faire.

Etelgive parut bien plus embarrassée des

louanges & des respects d'Egrads, qu'elle ne l'avoit été de son emportement ; elle y répondit avec modestie , en le priant avec des graces toutes charmantes de l'assister de ses conseils , & de régler sa conduite dans tout ce qui s'alloit passer ; & elle acheva de le gagner si parfaitement , que ce n'étoit plus le même homme.

Cependant le Roi , qui brûloit de revoir Etelgive , se rendit chez elle aussi-tôt qu'il eût donné les ordres nécessaires pour la cérémonie de son mariage ; il y entra comme le Prince Egrads en sortoit. Cette vue le surprit , & s'arrêtant devant lui , & le regardant fixement : quel sujet , lui dit-il , vous a conduit ici ?

Sire , lui répondit Egrads , j'y suis entré avec des sentimens bien différens de ceux avec lesquels j'en sors ; & il se retira à l'instant. Le Roi ne sachant que penser de cette visite & de ce discours , entra dans le cabinet d'Etelgive avec quelque inquiétude ; mais la tranquillité où il la trouva , & la joie qui parut sur son visage en le voyant , le rassura : il lui demanda ce qui avoit amené le Prince Egrads chez elle , & ce qu'il lui avoit dit.

Cette prudente fille , qui sentoît le tort qu'elle feroit à ce Prince si elle découvroit la vérité , la cacha avec soin , & répondit au Roi qu'il ne l'avoit entretenue que des bontés de Sa Majesté pour elle , & paroïsoit n'être venu que pour les lui apprendre. Etelred s'imagina alors qu'il avoit pris ce

prétexte pour examiner Etelgive, & que l'admiration qu'elle lui avoit causée, étoit le changement dont il venoit de lui parler : il lui en fut bon gré, & se proposa de lui en marquer sa reconnoissance.

Mais rompant cet entretien pour ne s'occuper que de son amour, il instruisit Etelgive de tout ce qu'il avoit fait, & lui fit voir tant d'amour & d'empressement à se lier à elle pour jamais, que cette belle fille ne put se dispenser d'y répondre aussi tendrement qu'il le pouvoit désirer. Quelques jours après il l'épousa publiquement dans la chapelle du Palais, où l'Evêque de Durham en fit la cérémonie. Ce Monarque, qui vouloit que tout se ressentît de sa joie, donna à cette occasion des fêtes qui attirèrent à sa Cour toute la noblesse du Royaume, & tant qu'elles durèrent, on ne s'aperçut pas qu'il y eût des mécontents secrets.

Mais lorsqu'elles furent finies, chacun se retira, la Cour devint déserte, les Dames n'y parurent plus, il ne resta auprès du Roi & de la Reine que les personnes qui y étoient indispensablement attachées par leurs charges ou leurs emplois, & un très-petit nombre de gens sensés auxquels le mérite d'Etelgive étoit parfaitement connu, entre lesquels étoient le Prince Egrads & Corck, qui étoient toujours dans la faveur du Roi.

Le bonheur dont Etelred jouissoit le consola de la fierté de ses Sujets, & toujours plus charmé que jamais de la belle Etelgive, faisoit consister son unique félicité à la voir,

à l'aimer, & à recevoir les tendres preuves de son amour.

Pour cette Princesse, elle ne fit paroître aucun chagrin de l'espece de mépris que lui marquoient les Courtisans: contente de posséder le cœur du Roi, elle dédaignoit si fort le Trône, que le titre de Reine que les Peuples lui refusoient ne lui donna jamais la moindre inquiétude; & bien loin d'en avoir du ressentiment, elle ne s'occupoit qu'à répandre sur eux les graces du Roi. Le peu de personnes que sa vertu avoit attachées à elle, ne pouvoient se lasser d'admirer sa patience, sa douceur & sa bonté: le Prince Egrads en étoit idolâtre, & agissoit puissamment pour la faire reconnoître.

Le Ciel même, pour prouver qu'il avoit béni cet hymen, la fit accoucher d'un Prince que le Roi nomma Edmond: cette naissance fit recommencer les fêtes, & l'on s'accoutumoit déjà à donner quelques marques de bienveillance à la Reine, lorsque la joie fut interrompue par les nouvelles de la révolte des Comtes d'Iemerland & de Keerfort, qui prétendant être descendus du Roi Aïfred, un des sept Rois qui regnoient en Angleterre, lorsqu'Adelestan en fit la conquête, croyoient avoir trouvé l'occasion favorable pour envahir la couronne, par l'indisposition où le mariage d'Etelred avoit mis une partie de la nation Angloise. Ils avoient fait prendre les armes aux Provinces du nord, & soutenus de quelques troupes que Suénoir, Roi de Danemarck,

leur avoit envoyées, & des secours que Micolme, Roi d'Ecosse, leur promettoit, ils se flattoient de détrôner Etelred.

Cela surprit & affligea la Cour; mais le Roi, qui étoit brave & d'un courage vraiment royal, n'en fut point étonné, & donna des ordres si précis pour lever des troupes afin de grossir son armée, qu'il se vit bientôt en état d'aller réprimer l'audace des rebelles: & lorsque tout fut prêt, il ne songea plus qu'à partir. Etelgive sentit la plus vive douleur à cette séparation; elle n'avoit point encore éprouvé les craintes des périls de la guerre pour ce qu'elle aimoit: ces premières atteintes en furent plus cruelles; & connoissant quel étoit le prétexte de la rebellion, elle en fut plus alarmée qu'une autre. Cependant la gloire & l'intérêt du Roi lui étant plus chers que sa propre satisfaction, elle ne lui fit voir qu'une inquiétude tendre & passionnée, sans y mêler aucunes marques de foiblesse. Etelred, qui l'adoroit toujours, la conjura de se consoler, & d'être persuadée que toute la terre soulevée contre lui, n'étoit pas capable d'ébranler un moment son amour & sa confiance.

Et comme cette belle & vertueuse Princesse avoit donné quelques marques d'une seconde grossesse, Etelred la recommanda aux soins du Prince Egrads, que son grand âge dispensoit des fatigues de la guerre.

Le Roi partit de Londres à la tête de son armée, & arriva au nord de l'Angle-

terre , où il trouva les rebelles qui s'étoient retranchés auprès d'Incolne , qu'ils avoient dessein d'attaquer.

Ils furent extrêmement surpris de la diligence & de la beauté de l'armée du Roi , qui vint se camper le plus prêt qu'il pût de leur camp , & prit toutes les mesures nécessaires pour les attaquer avantageusement. Mais comme il prévoyoit que dans une bataille il y auroit bien du sang répandu , il fit proposer aux Chefs des revoltés des accommodemens raisonnables , leur représentant leur foiblesse & sa supériorité ; & que la victoire ne pouvoit être que funeste pour tout le Royaume , de quel côté qu'elle se déclarât , & que les regardant toujours comme ses Sujets , malgré leur rebellion , il ne vouloit rien épargner pour les conserver. Mais les rebelles animés par les Ecoissois , de tous temps ennemis des Anglois , refusèrent les offres d'Etelred , & se préparèrent à se bien défendre.

Leur opiniâtreté leur coûta cher : le Roi dès le lendemain matin fit attaquer leurs retranchemens , qui furent forcés. Les rebelles cependant tinrent ferme dans leur camp ; mais ils y furent bientôt rompus & mis en fuite par la valeur d'Etelred : les Chefs y périrent , & le Roi se voyant le maître de leur camp , voulant épargner le sang de ses Sujets , défendit qu'on poursuivît les fuyards. Il mit en liberté tous les prisonniers qu'il avoit faits , leur fit prêter un nouveau serment de fidélité , & fit publier une amnistie

générale pour le reste ; mais il donna leur camp au pillage de son armée : ensuite de quoi il revint à Londres couvert de gloire. Etelgive , qui avoit passé le temps de son absence au pied des Autels , le reçut avec une joie aussi parfaite que son amour. Etelred la revit comme un homme qui ne commence que d'aimer , & jamais union ne parut plus tendre ni plus belle.

Les fêtes & les jeux que firent la Ville & la Cour pour l'heureux retour du Roi , furent encore augmentés , quelques mois après son arrivée , par la naissance d'un second Prince à qui Etelgive donna le jour , qui fut nommé Edouin. Cette fécondité , la confiance d'Etelred , la piété , la patience & la haute vertu de la Reine , déterminèrent enfin les Peuples à la reconnoître. Le Prince Egrads , qui l'avoit examinée avec une attention scrupuleuse , n'ayant trouvé en elle rien que de grand , de solide & d'admirable , fut le premier à persuader les Grands de rendre justice à cette Princesse. Il avoit été si pénétré de la prudence qu'elle avoit eue de cacher son emportement au Roi , qu'il en gardoit au fond de son cœur la plus vive reconnoissance ; ainsi , lorsqu'il vit les esprits dans ces favorables dispositions , il n'épargna rien pour les y maintenir. Déjà les Dames excitées par leurs maris , s'empressoient de faire leur cour à la Reine , & déjà les Seigneurs lui rendoient leurs hommages , lorsque le Prince Egrads , pressé de lui rendre un service assez grand pour

effacer de sa mémoire le premier entretien , vint un jour dans le dessein de lui annoncer les intentions des Anglois. Il semble que le hazard étoit de concert avec ce Prince pour la lui faire trouver seule toutes les fois qu'il avoit des choses importantes à lui dire.

Mais que sa situation étoit différente ! Lorsqu'Egrads entra , elle avoit un mouchoir sur ses yeux , le coude appuyé sur une table ; & dans toute son attitude on ne remarquoit qu'une personne abandonnée à la plus vive douleur. Edite étoit à ses genoux , le visage tout baigné de larmes , & l'une & l'autre paroissoient avoir oublié toute la nature , pour ne songer qu'à répandre des pleurs.

Un spectacle si extraordinaire surprit Egrads , son cœur en fut ému ; mais ne pouvant résister au desir d'en apprendre la cause : que vois-je , Madame , lui dit-il , en s'approchant de la Reine ? Quel étrange malheur peut troubler la félicité de Votre Majesté ? A peine eût-il ouvert la bouche , que ce te Princesse ôtant le mouchoir qui lui cachoit le visage , & le regardant avec des yeux où le désespoir étoit peint : ah ! Seigneur , lui dit-elle , que vos conseils me sont nécessaires dans l'état où je suis !

Vous pouvez juger , Madame , lui dit ce Prince , par l'attachement que je vous ai fait voir , qu'il n'y a rien dont je ne sois capable pour vous en tirer ; mais j'avoue que je ne puis en pénétrer la cause. Vous touchez au moment d'une gloire immortelle : après

avoir triomphé du cœur d'Etelred, vous triomphez encore de ses Sujets; charmés de votre vertu, ils lui rendent enfin justice, ils vont vous reconnoître pour leur Reine, & le premier Conseil général ne s'ouvrira que pour faire l'éloge de l'incomparable Etelgive, & pour supplier le Roi de la couronner; & lorsque rempli de la plus vive joie, je viens pour vous en instruire, je vous trouve en pleurs & le désespoir dans le cœur. Que peut-il désormais manquer à votre bonheur? Le Roi vous adore. . . .

Non, Seigneur, interrompit-elle avec précipitation; le Roi n'aime plus Etelgive: depuis un mois les froideurs & l'indifférence ont pris la place des tendres soins & de l'empressement. Voilà, Seigneur, continuait-elle en fondant en larmes, le sujet de la douleur où vous me voyez. Les honneurs que vous avez la bonté de m'annoncer ne touchent point mon ame; si je pouvois y paroître sensible, ce ne seroit que dans l'espoir qu'Etelred en auroit de la joie; mais son fatal changement ne me fait que trop voir qu'il ne m'en trouve plus digne: & sans son cœur, son amour & son estime, je n'ai plus besoin que de la mort.

Cette belle Princesse prononça ces paroles avec une vivacité qui fit bien connoître à Egrads qu'elles partoient du fond de son cœur; mais comme il ne s'étoit point aperçu d'aucun changement dans le Roi, & qu'il ne comprenoit pas qu'après un amour si violent on pût être infidèle, d'autant plus

qu'il avoit deux gages de cette passion qui devoient la cimenter , & qu'Etelgive étoit plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été, n'ayant que vingt deux ans , il crut sa douleur mal fondée , & que la crainte de ce qui pouvoit arriver un jour lui faisoit prendre pour une réalité ce qui n'avoit alors aucune ombre d'apparence.

Dans cette pensée il traita les siennes de foiblesse , & la conjura de ne se pas alarmer si facilement , lui représentant que ses soupçons étoient injurieux à la gloire même d'Etelred ; & que l'ayant épousée malgré toutes les raisons de l'Etat qui devoient l'en empêcher , malgré l'opposition de ses Sujets , & même malgré tout ce qu'elle lui avoit dit , il y alloit de son honneur de soutenir une démarche si hardie , & qu'il s'attireroit une renommée indigne d'un grand Monarque , s'il étoit capable d'une pareille inconstance , dans un temps où ses peuples étoient prêts à lui témoigner que son choix leur étoit agréable : que si toutes ces raisons n'étoient pas assez puissantes pour la rassurer , qu'elle devoit songer qu'elle avoit deux fils dont la naissance suffisoit pour retenir Etelred , & que sa beauté , plus parfaite que jamais , la pouvoit persuader de la fidélité de ce Prince.

Enfin , Egrads n'épargna rien pour remettre le calme dans le cœur de la triste Etelgive , & il la quitta en lui promettant qu'il reviendrait bientôt pour lui donner de nouvelles preuves de l'amour du Roi.

Cette vertueuse Princesse n'en fut pas

plus tranquille ; elle avoit des pressentimens qu'elle ne pouvoit vaincre , & la conduite qu'Etelred tenoit avec elle depuis quelque temps l'emportoit sur tout ce qu'on lui faisoit espérer. En effet , ce Prince n'avoit pas pour elle cette passion vive , ardente & pleine d'attention qui faisoit son bonheur ; un attachement secret pour une femme de sa Cour commençoit à le dégoûter d'une possession qu'il avoit désirée avec tant de chaleur : il ne voyoit plus Etelgive qu'à regret , & se repentoit d'avoir formé des nœuds qu'il ne pouvoit rompre. Il avoit caché ses nouveaux sentimens avec un soin extrême , afin que l'on n'attribuât pas la disgrâce d'Etelgive à son inconstance , mais aux raisons d'Erat , qu'il vouloit faire croire lui avoir ouvert les yeux.

Mais cette Princesse l'aimoit d'une trop forte tendresse pour se tromper sur cet article : elle s'étoit apperçue qu'il aimoit ailleurs , & le seul espoir de le faire revenir à elle l'avoit empêchée d'en instruire Egrads , conservant encore ce respect pour le Roi , de ne vouloir pas publier ce qu'il tenoit si secret. Cependant Egrads , qui ne se pouvoit persuader un pareil changement , fut à l'appartement de ce Monarque , dans l'intention de pénétrer la vérité.

Il étoit avec Corck , dans son cabinet , au moment qu'il entra , & le Roi ne l'eût pas plutôt apperçu , que se tournant de son côté avec les marques d'un violent courroux : que direz-vous , Egrads , lui dit-il , d'un

sujet assez téméraire pour refuser de m'obéir ? Prince, continua-t-il, j'ai fait de sérieuses réflexions sur le rang qu'Etelgive tient ici : je vois que sa présence y blesse tous les yeux ; & puisque j'ai fait une faute en l'épousant, que je ne puis réparer, je veux du moins donner à ma Cour une espèce de satisfaction en la faisant retirer : je charge Corck d'aller lui porter mes ordres, & il ose s'en défendre.

Quoi ! Sire, interrompit Egrads, vous voulez chasser la Reine de votre Palais ; vous voulez plonger le poignard dans le cœur d'une Princesse qui vous adore, d'une femme à qui l'Etat est redevable de deux Princes, qu'il regarde comme les soutiens de l'Empire, & d'une femme enfin pour laquelle vos Sujets ont pris une estime si parfaite, qu'ils vous supplient tous par ma voix d'affermir la couronne sur sa tête : ils sont prêts, Sire, à la reconnoître d'un consentement unanime, & sa vertu a fait une telle impression sur les cœurs, qu'ils ne verront point votre changement sans une extrême douleur.

Etelred fut assez surpris d'entendre Egrads parler de la sorte ; mais il n'étoit plus en état d'écouter la raison ; la sagesse n'étoit plus la conductrice de ses actions, le vice avoit pris la place de la vertu, l'inconstance commençoit à lui faire goûter les dangereux plaisirs ; & s'il eût osé, le Prince Egrads auroit senti en ce moment les effets de sa colère. Il se contraignit cependant,

& faisant retomber toute sa fureur sur Corck, qui ne voulut jamais se charger de cet ordre cruel, il le bannit de sa présence & de la Cour; & sans vouloir écouter Egrads, il fit appeller un de ses favoris, à qui il ordonna d'aller instruire Etelgive de ses volontés.

Le Prince Egrads, qui prévoyoit le trouble que cet événement alloit produire, se retira l'ame accablée d'une douleur mortelle, sans pouvoir se résoudre à paroître devant la Reine, avant qu'elle fût informée de son malheur. Toute la Cour en fut instruite, ce fut une consternation générale, & cette Princesse, qui deux ans auparavant n'avoit pas trouvé une voix pour elle, n'en eût pas une en ce moment qui ne s'élevât pour la plaindre, chanter ses louanges, & blâmer le changement du Roi. Ce Monarque fut insensible à toutes les remontrances que les plus Grands de sa Cour se hazarderent de lui faire; & malgré ce qu'on pût lui dire, la malheureuse Etelgive reçut l'ordre fatal d'abandonner le lit & le Palais du Roi, pour se retirer dans celui qu'il lui avoit donné avant que de l'épouser.

Toutes les Dames s'étoient rendues près d'elle pour l'aider à soutenir ce coup avec fermeté, la consoler & l'assurer de la part qu'elles y prenoient; mais lorsque celui qui avoit l'ordre se fut acquitté de sa commission, elle ne leur donna pas le temps d'employer leurs soins en vains raisonnemens: cette Princesse, saisie d'un changement si

prompt & si peu mérité , tomba évanouie entre leurs bras. Tous les remèdes furent mis en usage pour la faire revenir , & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes , qu'après deux heures de tourmens on lui fit reprendre les sens.

Mais la mort étoit si bien peinte sur son visage , qu'elle n'en donna pas pour cela plus d'espérance pour sa vie. Aussi-tôt qu'elle pût ouvrir la bouche , elle demanda à voir le Roi , & pria avec tant d'instance qu'on l'obligeât à se rendre près d'elle , que chacun s'empressa à lui obéir : une partie des Dames coururent en larmes trouver ce Monarque , & le supplierent de donner cette dernière consolation à une Princesse prête d'expirer ; mais le cruel Etelred ne voulut jamais y consentir , & tout rempli de sa nouvelle passion , il refusa de la voir avec une dureté inconcevable. On fut contraint d'en instruire la Reine , qui , voyant qu'il n'y avoit plus de retour , envoya chercher Egrads. Il vint , mais dans un état qui augmenta encore les pleurs de tous ceux qui étoient autour d'Etelgive. Elle avoit fait venir ses enfans , & aussi-tôt qu'elle vit ce Prince , dont la douleur paroissoit excessive : Seigneur , lui dit-elle d'une voix mourante , si le coup que le Roi vient de me porter pouvoit recevoir quelque consolation , il seroit bien adouci par les marques que je reçois de vos bontés & par celles de toute la Cour. Je vous proteste , ajouta-t-elle en tournant ses regards sur ceux & celles

qui l'environnoient , que je n'ai jamais désiré que votre estime & votre amitié , & que je n'ai ambitionné auprès de vous que le rang de votre première amie & de votre protectrice. Ce n'est point la témérité de mes pensées que le Ciel punit en ce jour , c'est le trop tendre amour que j'ai eu pour le Roi , dont il est sans doute outragé : ma mort va bientôt expier ma faute. Seigneur , continua-t-elle en s'adressant à Egrads , je vous recommande mes fils : leur sort ne sera pas sans doute plus heureux que celui de leur mère ; mais si vous les prenez sous votre protection , j'ose espérer qu'avec le secours de la vertu que vous leur inspirerez , ils surmonteront les obstacles qu'ils pourront trouver dans le cœur de leur père. Puissiez-vous , dit-elle en les embrassant , chers gages d'une ardeur trop tendre & trop mal récompensée ; puissiez-vous rassembler pour vous dans l'ame d'Etelred tout l'amour qu'il m'avoit juré ; puissiez-vous conserver pour lui les sentimens de respect & de tendresse dont je ne suis jamais sortie ; & puissiez-vous le contraindre un jour à regretter la malheureuse Etelgive. Je vous les remets , Seigneur , continua-t-elle , ces Princes infortunés ; c'est à vos soins que je les confie : ne les abandonnez pas. A ces mots elle les embrassa encore , & voyant que personne ne pouvoit lui répondre à force de répandre des pleurs , les sanglots coupant la voix de toute cette assemblée , elle voulut mettre fin à un spec-

tacle si touchant ; & ayant ordonné son départ , elle entra dans le char qui la devoit conduire à son palais : elle étoit soutenue par le Prince Egrads & l'inconsolable Edite qui fondoit en larmes. Toutes les Dames voulurent embrasser ses genoux & lui baiser les mains ; mais elle ne le permit pas ; & les ayant embrassées l'une après l'autre avec bonté : gardez pour mes enfans , leur dit-elle , l'amour que vous me témoignez ; c'est la seule chose que j'exige de votre zele. Cette Princesse étoit si belle dans sa douleur , des graces si touchantes étoient répandues dans toutes ses actions , que ceux qui l'accompagnoient se sentoient arracher l'ame en s'en séparant : ce fut un cri général en la voyant partir. Elle en fut elle-même si touchée , qu'elle fut obligée de couvrir son visage pour cacher l'abondance de ses pleurs. Elle étoit seule dans son char avec Edite ; mais toutes les femmes qui étoient attachées à elle par leurs charges ne la voulurent point quitter , & se rendirent promptement à son palais pour la recevoir.

Le Prince Egrads , qui n'avoit pu proférer une seule parole , s'y rendit aussi dans la même intention , & pour chercher avec elle quelque moyen de faire revenir le Roi de son égarement. Ainsi , en arrivant chez elle , elle se trouva au milieu d'une petite Cour , qui n'avoit l'air de la disgrâce que par la profonde tristesse qui y régnoit. Elle parut très-sensible à leur attention , & sur-tout à celle du Prince ; mais elle se trouva si mal ,

qu'elle fut contrainte de se mettre au lit.

Le Prince Egrads, faisant enfin un effort sur sa douleur, passa à sa ruelle, & s'approchant d'elle pour n'être pas entendu ; Madame, lui dit-il, je ne chercherai point à vous consoler, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'il seroit inutile de l'entreprendre ; mais rappelez ce courage & cette vertu qui vous rendent l'admiration de l'Angleterre ; songez que c'est dans un pareil revers qu'il vous est plus important de les faire éclater, que lorsque vous êtes parvenue au rang dont ils vous ont rendue si digne.

Attendez du temps & de votre patience un changement plus avantageux ; vous avez acquis le cœur des Peuples, ils vous ramèneront celui du Roi : vivez pour le faire rougir par votre constance & votre sagesse de son injuste infidélité ; & quoique je voie bien que je n'ai plus aucun pouvoir sur lui, soyez assurée que je parlerai aussi hardiment pour vous rétablir, que je l'ai fait jadis pour empêcher votre hyménée. Ce sera sans doute avec plus de succès, pui'que la beauté & les rares qualités de Votre Majesté, qui s'opposoient alors à mes raisons ; sont aujourd'hui d'accord avec elles. Je ne vous demande que du temps, & de vivre pour jouir du fruit de mes soins, & d'une gloire que rien ne pourra troubler.

Seigneur, lui répondit Etelgive, ma résignation aux décrets immortels vous doit persuader que je ne ferai rien pour avancer

ma mort ; mais le trait a porté trop avant dans mon cœur : c'est à celui d'Etelred que ma vie est attachée ; la privation de l'un ne peut aller sans l'autre. Je ne puis vous promettre de vivre , cela ne dépend pas de moi ; mais je vous promets d'avoir jusqu'à mon dernier moment une vive reconnoissance de tout ce que vous faites pour moi. Je ne refuse point vos offres généreuses , & j'avoue que je mourrois avec moins de regret si j'emportoais au tombeau la satisfaction d'être encore aimée du Roi.

Alors, ayant fait connoître qu'elle souhaitoit un moment de solitude , il se retira , en l'assurant qu'il viendrait tous les jours lui rendre compte de ce qu'il auroit fait. Cependant Etelred , que la présence de cette belle Princesse commençoit à gêner , se sentit extrêmement soulagé de l'avoir bannie de sa vue ; & s'abandonnant entièrement à sa nouvelle passion , il ne donna plus lieu de douter que son inconstance étoit la seule cause du malheur de la Reine : mais comme l'objet qui l'enflammoit n'avoit ni ses vertus , ni sa piété , il l'entraîna en peu de temps dans des déportemens si peu convenables à la Majesté royale , que l'on en murmuroit hautement.

Etelgive , qui menoit une vie languissante & solitaire , gémissoit en secret des dérèglements de ce Monarque. Le Prince Egrads , qui vit ses nouvelles amours suivies de plusieurs autres , & que le plaisir de changer sembloit faire sa félicité , en auguroit un

heureux retour pour cette Princesse , se persuadant que tant qu'il ne prendroit que de volages attachemens , il ne seroit pas si difficile de prendre son temps pour le ramener. Il flattoit souvent Etelgive de cet espoir ; & quoiqu'elle n'attendît que la mort , elle ne pouvoit s'empêcher de s'y livrer quelquefois , lorsqu'elle vit mettre le comble à son infortune d'une manière à n'en plus douter.

Le commerce qu'il y a eu de tous les temps entre la ville de Londres & celle de Rouen , & les habitudes que les Seigneurs de la Cour d'Angleterre avoient avec celle de Normandie , qui étoit des plus galantes , firent parvenir jusqu'à Etelred le bruit de l'extrême beauté de la Princesse Emme , sœur de Richard II , Duc de Normandie.

Ce volage Prince commença d'en être épris sur les récits qu'on lui en fit ; & un portrait qu'il en voulut avoir acheva de l'enflammer : ce fut alors qu'il détesta plus que jamais l'engagement qu'il avoit formé avec Etelgive , & comme la fécondité avoit mis un obstacle invincible à une rupture entière , il en fit voir un désespoir si violent , que ses enfans mêmes lui en devinrent insupportables.

Il chassa toutes ses maîtresses avec mépris & ignominie , bannit tous les plaisirs de sa Cour , & se livrant sans réserve au chagrin qui le rongeoit , il passoit des jours entiers dans son cabinet à contempler le portrait de la Princesse de Normandie.

Quelque soin qu'on apportât à cacher à Etelgive un amour si surprenant, elle en fut informée; & trouvant la perte de toutes ses espérances dans la grandeur de la naissance & de la beauté de ce nouvel objet, elle n'en put soutenir l'éclat: une fièvre ardente la saisit, & tout l'art des Médecins ne put la rappeler à la vie. Elle reçut l'arrêt de sa mort avec une constance & une fermeté admirables; & tandis qu'elle ne voyoit que pleurs & désespoir parmi ceux qui l'environnoient, elle étoit tranquille, & cherchoit à les consoler, en leur exagérant de combien de peines la mort alloit la délivrer.

Quelques heures avant que de mourir elle écrivit au Roi une assez longue lettre, qu'elle cacheta & remit au Prince Egrads pour la rendre à ce Monarque; ensuite elle distribua tout ce qu'elle possédoit entre Edite & les personnes qui ne l'avoient point quittée. Comme Etelred ne lui avoit rien ôté de ce qu'il lui avoit donné, indépendamment des fonds assignés pour son entretien, elle s'en trouva assez pour récompenser magnifiquement sa maison; & donnant ses derniers momens à l'immortalité, elle expira dans les sentimens d'une piété exemplaire, âgée de vingt-trois ans, plus belle que jamais, & regrettée universellement.

La triste Edite, profitant de ses bienfaits, ne lui eût pas plutôt rendu les derniers devoirs, qu'elle se retira dans un couvent, où

elle prit le voile quelque temps après. Pour le Prince Egrads , pénétré de la plus vive douleur , il ne songea qu'à s'acquitter de la commission que lui avoit donnée cette vertueuse Princesse ; & les yeux baignés de pleurs , il fut rendre la lettre au Roi. Ce Monarque , à qui la nouvelle de la mort de la Reine avoit déjà été annoncée , reçut Egrads avec une froideur & une insensibilité dont il fut épouvanté.

Il lui présenta la lettre d'Etelgive , il la prit ; & sans l'ouvrir , ni même y jeter un regard , il la mit négligemment dans un coffre de vermeil qui étoit à côté de lui , où il avoit accoutumé de renfermer les plus précieux de ses bijoux ; & sans dire un seul mot de cette Princesse , il entretint Egrads de mille choses indifférentes. Ce Prince trouva tant de dureté dans ce procédé , qu'il le quitta le plutôt qu'il put , & le laissa en liberté de faire éclater la secrète satisfaction de son cœur.

Il laissa cependant couler quelques jours ; mais comme toutes ses passions étoient véhémentes , il ne tarda pas à rendre ses intentions publiques : & ayant déclaré qu'il vouloit épouser la Princesse de Normandie , il nomma pour son Ambassadeur à la Cour de Richard le Comte de Kent , qui étoit le plus riche & le plus puissant Seigneur de l'Angleterre , Capitaine-Général des Armées du Royaume.

Il arriva à Rouen avec un équipage superbe , & suivi de trois cens Gentilshom-

mes qui l'avoient accompagné, il y fut reçu avec tous les honneurs possibles ; & dès la première audience, la demande qu'il fit de la Princesse lui fut accordée, & cet Ambassadeur chargé des pouvoirs de son Maître, emmena à Londres la Princesse Emme. Cette alliance étoit si glorieuse, & la beauté de la Princesse étoit si parfaite, que les Peuples en témoignèrent une joie sincère, d'autant plus qu'ils espéroient que cela retireroit Etelred de tous ses dérèglemens. Il lui fit faire une entrée somptueuse : elle fut accompagnée de la Noblesse de Normandie & de Bretagne, & jamais la Cour d'Angleterre n'avoit été si belle & si magnifique. Le Roi épousa cette Princesse dans la fameuse église de Westminster, où le même Evêque de Durham, qui avoit donné la première bénédiction nuptiale au mariage du Roi & d'Etelgive, en fit la cérémonie. Les rejouissances durèrent un mois entier, & le Monarque paroissoit si fort amoureux & si content, que l'on crut que cette belle Reine fixeroit enfin son volage cœur.

Elle n'ignoroit pas la funeste aventure d'Etelgive, & le récit de ses vertus avoit fait une impression si vive sur le cœur de cette Princesse, que, comme elle étoit elle-même un miracle de sagesse & de beauté, elle en conservoit une tendre mémoire. Elle prit ses enfans en affection, & voulut leur servir de mere ; & sur-tout le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, s'en fit aimer parfaitement.

La

La première année de son mariage elle donna un Prince à l'Angleterre , que le Roi fit nommer Alfred , & que l'on regarda comme le pré-omptif héritier de la couronne , attendu que le mariage d'Etelgive n'ayant pas été revêtu des formalités requises par les loix du Royaume , cela mettoit un défaut à la naissance de ces enfans. La seconde année la Reine accoucha encore d'un fils , que Robert , frère de Richard , Comte d'Hième , tint sur les fonts , & qu'il nomma Edouard.

L'Angleterre jouissoit alors d'une paix profonde : plus de factions , plus de partis , les peuples étoient contens , & les Grands vivoient en bonne intelligence. La Reine , qui possédoit toutes les vertus nécessaires à une grande Princesse , faisoit les délices de la Cour & de la Ville : la tendresse qu'elle témoignoit aux enfans d'Etelgive lui avoit gagné tous les cœurs. Le Prince Edmond , qui étoit sa vivante image , en rappelloit souvent la mémoire , & le mérite de cette Princesse infortunée rendoit son souvenir si cher , que l'on vit avec une joie extrême les bontés que la Reine marquoit à ses deux fils , ne voulant pas qu'il y eût aucune différence entre les siens & eux , les traitant également , & leur donnant les mêmes soins. Enfin , tout sembloit conspirer au bonheur d'Edfred & à la félicité de ses Peuples , quand l'inconstance & la légèreté de ce Prince vint encore troubler cette belle harmonie.

Il prit pour la Reine un dégoût si extraordinaire , qu'il vint au point de ne pouvoir plus la voir ni la souffrir : cette aversion devint si visible , que tout le monde s'en apperçut. La Reine , qui étoit bonne , & d'une douceur charmante avec ses inférieurs , mais fiere avec ses égaux , se plaignit à lui de son changement , lui en demanda la cause , & le conjura de ne la point porter par ses mépris à des extrémités qui lui feroient désavantageuses : mais Etelred , bien loin de répondre à ses justes plaintes , & de se justifier , la quittoit avec un air de dédain & d'indifférence qu'elle ne put supporter : elle s'en expliqua hautement , & en écrivit au Duc de Normandie , qui , entrant dans les intérêts de sa sœur , envoya des Ambassadeurs à Etelred pour le faire rentrer en lui même.

Mais ils lui parlerent avec tant de hauteur , qu'au lieu de l'adoucir , ils ne firent que l'aigrir davantage contre la Reine , à laquelle il fit le même traitement qu'à Etelgive , la chassant de son lit & de son Palais , qu'il remplit de maîtresses & de plaisirs défordonnés , affectant de parler avec mépris de la Reine & du Duc de Normandie. Les choses parvinrent à un tel degré de haine , que la Cour se partagea en deux partis ; l'un pour le Roi , & l'autre pour la Reine , & tout étoit dans une confusion terrible.

Dans ce trouble , deux Seigneurs Danois établis en Angleterre , auxquels le Roi avoit pardonné pour avoir été de la rebellion du

Comte d'Iermeland , furent accusés d'entretenir des correspondances suspectes à l'Etat avec Suénon, Roi de Danemarck : Etelred les fit arrêter , leur procès leur fut fait , & ayant été trouvés coupables , ils furent condamnés à perdre la tête , & leurs biens confisqués au profit du Roi. Cette Sentence fut exécutée à la rigueur , & ils eurent la tête tranchée publiquement à Londres. Un de ces Seigneurs étoit proche parent du Roi de Danemarck , & les gens sensés blâmoient Etelred d'avoir été si vite dans cette affaire , dont les conséquences pourroient être dangereuses.

En effet , la nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée en Danemarck , que Suénon jura de s'en venger sur le Roi d'Angleterre & ses Sujets , d'une manière si cruelle , que l'Europe en frémiroit. Sans perdre de temps, ayant armé puissamment, rempli de l'ardeur de la vengeance , & plus encore de son ambition , il fit une descente en Angleterre , avec une armée formidable, au commencement du mois de mai 1013 , où il porta le fer & le feu , & soumit toutes les Provinces du nord de ce Royaume.

Etelred , rappelant son courage , se mit à la tête d'une nombreuse armée , fut au devant de son ennemi , & lui livra bataille ; mais il fut défait , son camp forcé , & ses troupes furent mises en désordre ; & lui étant impossible de les rallier , il prit la fuite , & se retira à Londres , où tout étoit en combustion. Dans cette extrémité , ne sa-

chant plus que devenir , il eut recours à la Reine , qui , touchée de son malheur , oubliant l'outrage qu'il lui avoit fait , écrivit au Duc de Normandie , fit la paix avec lui , qui , à la considération de sa sœur , lui accorda retraite dans ses Etats , où la Reine le conduisit avec tous ses enfans.

Le Duc de Normandie , excité par les prières de cette Princesse & par sa générosité naturelle , reçut ce Prince avec bonté , & lui promit de prompts & puissans secours pour le rétablir dans ses Etats ; à quoi il travailla dès ce moment avec chaleur. La nouvelle de l'arrivée d'Etelred & de toute la Famille royale auprès de Richard , & de l'armement formidable que faisoit ce Prince pour remettre son beau-frere sur le Trône , fut bientôt répandue par toute la France : les Seigneurs Français , animés du desir d'acquérir de la gloire , & dont la valeur ne peut rester oisive , vinrent en foule offrir leurs services au Roi d'Angleterre. La Noblesse du second ordre suivit leur exemple , & vint en Normandie lui faire les mêmes offres : de sorte qu'avec un secours si considérable , & si peu attendu , Etelred se vit en état de reconquérir son Royaume.

Il l'espéra d'autant plus que , pendant que l'on travailloit à l'embarquement de ses troupes , on apprit que Suénon étoit mort à Londres : cette nouvelle fit presser l'armement ; on mit à la voile , les vents furent favorables , & le deuxieme jour du départ ils débarquerent dans la province de Suffex

avec une aussi belle armée qu'on eût encore vue en Angleterre , ayant à sa tête quatre mille Gentilshommes François ; & sans prendre aucun repos , on marcha droit à Londres.

Les troupes Danoises qui voulurent s'opposer à leur marche furent défaites ; rien ne put résister au courage des François. Les Danois s'étant rassemblés en corps d'armée voulurent hasarder la bataille ; mais ils eurent lieu de se repentir de leur témérité : ils furent taillés en pièces , & menés battant jusqu'aux extrémités de l'Angleterre , où les débris de l'armée Danoise se rembarquerent avec le jeune Canut , fils de Suénon , abandonnant leur conquête , leur gloire & tout leur bagage.

Etelred , dont la joie étoit parfaite ; entra dans Londres victorieux , aux acclamations de tous ses Sujets : il fit revenir de Normandie la Famille royale , & combla d'honneurs & de présens toute la Noblesse Française , dont la valeur l'avoit si puissamment secouru. Il se flattoit de jouir paisiblement de ses travaux , lorsque le repos de son ame se vit troublé dans le temps qu'il s'y attendoit le moins.

Un jour qu'il s'amusoit dans son cabinet à choisir entre ses pierreries celles qui pouvoient le mieux convenir à faire un bracelet , qu'il vouloit donner à la Reine , la lettre , encore cachetée , de la malheureuse Eelgive s'offrit à ses regards : un mouvement dont il ne fut pas le maître la lui fit prendre

en soupirant ; il l'ouvrit & n'en eût pas plutôt lu quelques lignes , qu'il désira la lire entièrement. Une tendre pitié s'empara de son cœur , il s'assit , & prenant ce dangereux papier , il le baïsa , sans trop savoir ce qui le forçoit à cette action. Enfin il en fit la lecture sans interruption ; elle étoit en ces termes :

La trop fidelle & malheureuse Etelgive ,  
à son Seigneur & Roi le trop aimé  
ETELRED.

SIRE,

*Si je n'étois pas assurée que je vais mourir , je n'aurois pas la hardiesse d'exposer à vos yeux des caractères qui n'ont plus rien d'agréable pour Votre Majesté ; mais l'état où je suis autorise ma témérité , & vous ne devez pas refuser à la mourante Etelgive la consolation de vous dire , pour la dernière fois , qu'elle vous a aimé & vous aime encore plus que jamais , malgré tout ce que vous lui avez fait souffrir.*

*Je ne mets point la main à la plume pour vous faire des reproches ; je respecte jusqu'à vos infidélités , & j'en accuse bien moins votre cœur que la fatalité de ma destinée , qui ne m'avoit pas donné les qualités nécessaires pour le conserver : j'ose seulement vous supplier de vous souvenir que j'ai fait tous mes efforts pour vous épargner un repentir , & que j'ai payé de la plus vive tendresse & de la plus parfaite soumission l'estime dont vous m'aviez honorée.*

*Accordez-moi la grace , Sire , que ma mémoire ne vous soit pas odieuse , après vous avoir*

*été si chère , & de ne pas faire retomber sur des Princes infortunés le mépris que vous avez marqué à leur malheureuse mere. Souvenez-vous que vous êtes leur pere , & qu'en voyant le jour ils ont perdu tout ce qu'ils pouvoient tenir de ma naissance , pour être revêtus de tout l'éclat de la votre. S'ils ont un jour quelque ressemblance avec moi , je désire que ce ne soit que par leur amour & leur respect pour Votre Majesté. J'espère que le Ciel exaucera la priere que je lui en fais. Vous allez bientôt donner à l'Angleterre une Reine véritablement digne d'occuper une place que je n'ai fait qu'usurper : je lui cède sans regret un Trône où je n'ai jamais prétendu ; mais je crois que si je ne mourois pas , je ne pourrois lui céder votre cœur. Mais , Sire , je meurs , & rien ne pourra mettre obstacle à de si beaux nœuds ; puissent-ils être plus heureux que les miens : formés sous de meilleurs auspices , vous jouirez d'une éternelle félicité , si vous n'y mettez vous-même de tristes bornes , en vous livrant à des nouveautés dangereuses.*

*Souffrez , Sire , que , comme la premiere de vos Sujettes , je prenne la liberté de vous rappeler à vous-même : mon intérêt n'a plus de part à mes discours , c'est le vôtre seul qui me les dicte ; c'est votre gloire , c'est votre repos auxquels j'ose vous supplier de sacrifier tous les mouvemens de votre ame. Engagez par votre amour & par votre constance l'admirable Princesse qui va devenir votre compagne , à ne point blâmer l'ardeur de la tendresse que j'ai eue pour vous : plus vous lui paroîtrez aimable , & plus elle excusera ma conduite. Mais , hélas ! qui peut jamais vous*

*aimer comme Etelgive ! Elle ne vivoit que pour vous , vous l'abandonnez , elle meurt. Adieu , Sire ; mes forces s'affoiblissent , & mon amour ne diminue point : je ne vous verrai plus , vous n'entendrez plus parler de moi ; & je quitte la vie sans avoir seulement l'espérance que vous vous souveniez jamais d'ETELGIVE.*

Cette lettre fit sur le cœur d'Etelred un effet aussi prompt que celui de la première vue de celle qui l'avoit écrite : tous les charmes de cette Princesse revinrent à son esprit, les douceurs qu'il avoit goûtées dans leur possession se représenterent à sa mémoire ; son amour se réveilla , & la douleur de l'avoir traitée si indignement , d'avoir causé sa mort , de l'avoir perdue pour jamais , se fit sentir si vivement , qu'il ne put retenir un torrent de larmes , dont en un instant son visage & la lettre qu'il tenoit furent baignés. Il ne se pouvoit lasser de la relire , & de se faire à lui-même les plus sanglans reproches sur sa conduite passée : il se rappella celle qu'il avoit tenue avec la Reine Emma , les outrages qu'il avoit faits aux deux plus vertueuses femmes de la terre , leur douceur , leur patience ; la soumission de la première , son amour & sa mort ; les obligations qu'il avoit à la dernière , & l'oubli qu'elle marquoit des offenses qu'elle avoit reçues , mirent ce Prince dans un état digne de compassion.

La Reine , qui étoit alors parfaitement bien avec lui , entra dans ce moment : il ne

la vit point , étant placé de façon que la porte du cabinet se trouvoit derrière lui ; & d'ailleurs entièrement occupé à sa lecture , il n'avoit d'attention à rien. Cette Princesse , qui vit qu'elle n'en étoit point apperçue , s'appuya doucement sur le dos de son fauteuil , & lut distinctement la lettre d'Etelgive : elle en fut si touchée , qu'oubliant elle-même où elle étoit , les larmes coulerent de ses yeux , & ses sanglots ayant tiré le Roi de sa rêverie , il se retourna , & la voyant en cet état : ah ! Madame , lui dit-il , qu'avez-vous vu ?

Sire , lui dit cette belle Reine , ne soyez point alarmé des pleurs que je répands , une indigne jalousie n'en est point l'objet ; je les donne à la mémoire & aux malheurs de la plus aimable femme du monde , & je ne croirois pas mériter la place qu'elle m'a laissée , si je blâmois celle qu'elle doit avoir dans votre souvenir.

Des sentimens si nobles & si rares rendirent à Etelred ses premières vertus ; il eut horreur de tout ce qu'il avoit fait , & racontant à la Reine , sans déguisement , l'aventure de cette lettre , il lui avoua qu'elle avoit ranimé dans son cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Etelgive. Mais , Madame , continua-t-il , cet amour qui n'a plus qu'une ombre plaintive pour objet , ne se rallume dans mon cœur que pour vous en faire partager l'ardeur ; & je ne puis réparer le tort que j'ai fait à cette Princesse infortunée , qu'en me donnant entièrement à vous : oui , vous

ferez désormais l'unique but des soins , de la tendresse & de la fidélité que je lui devois ; & puisque je ne puis la rappeler à la vie , je veux la faire revivre en vous par la constance de mon attachement.

Sire , lui répondit la Reine , & pour Etelgive & pour moi , je recevrai toujours les marques de votre amour avec une joie sensible : soyez assuré de ma tendresse pour les enfans de cette belle Princesse ; ils me sont aussi chers que les miens , & je n'y mettrai jamais aucune différence. La générosité de la Reine calma un peu Etelred : il l'en remercia , & ce touchant entretien finit par les promesses d'une inviolable fidélité.

Cependant , quoi que ce Monarque eût dit , son ame n'étoit pas tranquille ; l'image d'Etelgive le suivoit par-tout , il portoit sa lettre sur son cœur , & il donnoit à chaque instant de tendres soupirs à sa mémoire ; & quoiqu'il vécût dans une grande union avec la Reine , Etelgive avoit tout son amour , & occupoit toutes ses pensées. La douleur secrète dont il étoit rempli commençoit à se manifester par une fièvre assez languissante , lorsqu'il apprit que le jeune Canut , Roi de Danemarck , aimoit de nouveau contre lui , & qu'on y travailloit vivement dans tous les ports de ce Royaume & dans celui de Norvege. Ces avis étant confirmés de toutes parts , Etelred rassembla ses troupes , fit de nouvelles levées , & prit toutes les précautions sages & nécessaires pour résister à son ennemi , qui , au

printemps de l'année 1015, parut sur les côtes d'Angleterre avec une flotte formidable, où il fit descente, malgré l'opposition des Anglois, & se campa avantageusement, avec son armée forte de soixante mille hommes. Etelred, ne voulant pas hazarder une bataille qui pouvoit mettre en risque tout le Royaume & la Famille royale, se contenta d'harceler les Danois, & de leur couper les vivres; mais ses troupes furent toujours battues, & les ennemis s'avançoient à chaque instant vers la Ville. Ce Monarque, pressé par ce nouveau malheur, rongé par des remords cruels, persécuté de l'image d'Etelgive, pour laquelle il nourrissoit un amour d'autant plus violent qu'il ne pouvoit le satisfaire, fut attaqué d'une fièvre aigue, dont il mourut en peu de jours, en prononçant sans cesse le nom d'Etelgive, & laissant tout le Royaume & sa Famille dans un trouble & une confusion qui ne permirent pas aux enfans de la Reine de contester l'état de ceux d'Etelgive; & comme le Prince Edmond étoit le seul que l'âge rendoit capable de regner, il fut couronné & proclamé Roi d'Angleterre d'une commune voix, au préjudice des fils de la Reine, dont la jeunesse étoit encore trop tendre pour prendre les rênes d'un Empire accablé de guerres & de dissensions: & telle fut la fin d'Etelred, un des plus aimables & des plus inconstans Monarques de la terre.

A peine Félicie eût-elle cessé de parler, que la compagnie, qui n'avoit fait que

pleurer pendant son récit , lui donna mille louanges sur la maniere touchante dont elle avoit conté cette histoire. Pour moi , lui dit Camille , si j'en entends encore plusieurs de cette sorte , on changera absolument mon tempérament , & d'enjouée que je suis , je deviendrai triste & mélancolique : j'ai le cœur si serré , que je crois ne pouvoir rire de ma vie.

Nous y perdrons , dit Uranie ; mais il faut convenir que l'aventure d'Etelgive est des plus tristes , & qu'il est impossible de l'entendre sans en être ému.

Avouez , ajouta Florinde , que cela donne de cruelles impressions contre les hommes , & qu'Etelred est un exemple bien sensible de l'instabilité de leurs sentimens.

Ah ! ma chere Florinde , interrompit Erasme , ne portez pas plus loin vos dangereuses reflexions ; & pour un infidele , n'offensez pas ceux qui sont incapables de changer.

Quoi qu'il en puisse être , dit alors Célimene , il faut s'en flatter pour ne pas troubler d'avance la tranquillité de son cœur ; & je suis si persuadée de la constance de tous ceux qui sont ici , que l'histoire du Roi d'Angleterre ne m'a donné aucune idée qui leur soit désavantageuse.

Nous méritons cette confiance , s'écria Thélamont , & vous ne risquez rien , Madame , à nous servir de caution auprès de celles qui nous ont engagés. La conversation alloit continuer , lorsqu'on vint avertir que  
le

Le soupé étoit servi : je vous assure , dit Camille en se levant la première , que j'ai besoin d'un aussi bon repas que celui que je vais faire pour dissiper la douleur que Félicie m'a causée.

On rit beaucoup de la façon dont cette belle femme prononça ces paroles ; & pour la tirer de sa tristesse prétendue , on se pressa de se mettre à table , où chacun fit briller à l'envie l'esprit, l'enjouement & l'amour. Silviane & Aréliste convinrent qu'elles n'avoient jamais passé une plus agréable journée. Comme la maison d'Uranie pouvoit encore contenir cette augmentation de compagnie , elle pria Célimène & ses aimables amies d'y coucher : ce qu'elles acceptèrent avec plaisir, pour avoir celui de jouir encore le lendemain des amusemens de ce charmant séjour.

*Fin du sixieme Tome.*



T A B L E  
D E S J O U R N É E S  
E T H I S T O I R E S

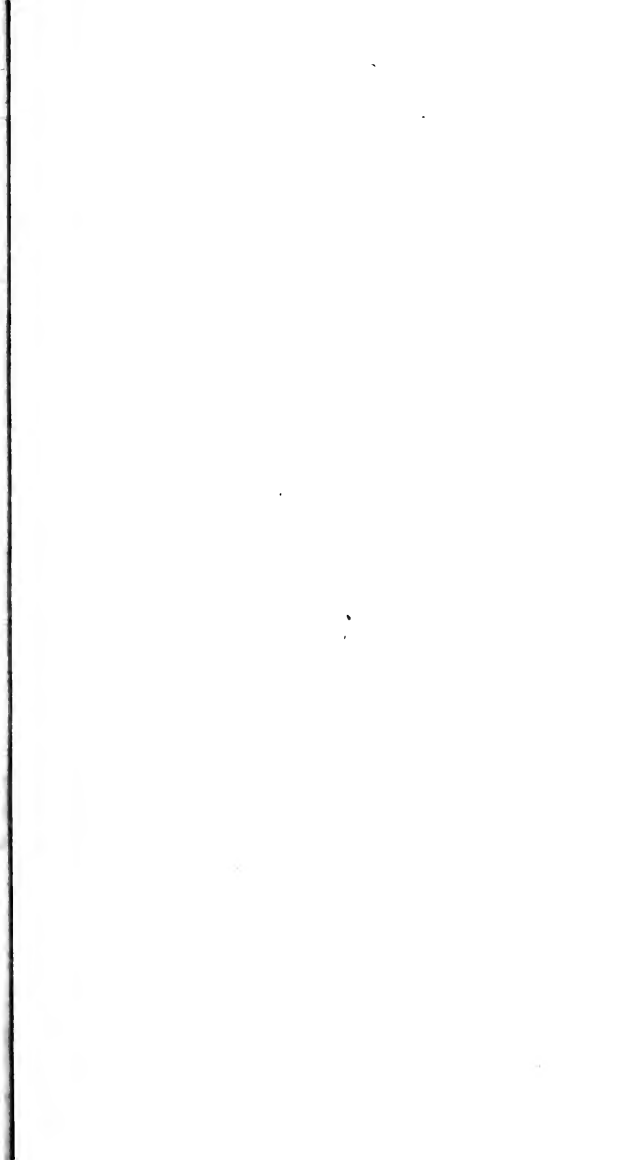
*Contenues dans ce fixieme Tome.*

*S*uite de l'histoire du Comte de Salmony  
& d'Isabelle de Mayrand , page 1

Quinzieme Journée , 56

*Histoire d'Etelred , Roi d'Angleterre , 83*

Fin de la Table du fixieme Tome.





L E S

J O U R N É E S

A M U S A N T E S ,  
D É D I É E S A U R O I ,

*Par Madame de GOMEZ.*

NEUVIEME ÉDITION,  
R E V U E E T C O R R I G É E ,

A V E C F I G U R E S .

T O M E C I N Q U I E M E .



A A M S T E R D A M ,

P A R L A C O M P A G N I E .



M. DCC. LXXVI.





LES

JOURNÉES  
AMUSANTES.



TREIZIÈME JOURNÉE.

**C**OMME la belle saison ne faisoit que commencer lorsqu'Uranie voulut quitter son aimable retraite pour jouir du plaisir de voir les mariages de Camille & de Florinde avec Alphonse & Erasme , elle n'eût pas plutôt satisfait à ce que l'amitié exigeoit d'elle , qu'elle proposa à Thélamont de retourner à la campagne. Ce tendre époux , qui ne se trouvoit jamais mieux que dans les lieux où rien ne pouvoit le distraire des soins d'un amour parfait , y consentit avec joie. Il n'y avoit que huit jours que les deux belles cousines étoient engagées sous les loix de l'Hymen , quand Thélamont &

Uranie furent prendre congé d'elles & de leurs époux.

Orophane & Félicie étoient de la partie , ne pouvant se résoudre à se séparer de deux personnes qu'ils aimoient uniquement; mais à peine Uranie eût-elle appris le dessein qu'elle avoit formé , que Camille l'interrompant avec son enjouement ordinaire : comment, dit elle , vous prétendez, belle Uranie, nous abandonner & partir sans nous? Non, Thélamont; non, Orophane, continua-t-elle du même ton , il ne sera pas dit que de nouveaux époux soient moins charmés que vous de se trouver en liberté auprès de ce qu'ils aiment ; ou je me trompe fort, ou Florinde , Alphonse & Erasme ne souffriront jamais un semblable affront.

N'en doutez point , charmante Camille , s'écria Erasme , Florinde & moi suivrons par-tout Uranie & Thélamont. Alphonse ayant dit la même chose , il parut alors un renouvellement de tendresse entre ces huit amis, qui leur fit aisément connoître qu'une société choisie , unie par les nœuds d'une amitié sincère & d'une véritable estime , ne pouvoit trouver qu'en elle de sensibles plaisirs.

Ainsi il fut résolu qu'ils partiroient tous le lendemain matin, & qu'ils emploieroient le reste de cette journée à faire avertir de leur départ ceux & celles qu'ils savoient être dignes de se joindre à eux , lorsqu'ils en auroient le temps ou le desir: ce qui ayant été exécuté ponctuellement de part & d'au-

tre , ils quitterent la Ville avec une joie qui se répandit sur leurs moindres actions. Ce fut dans cette heureuse disposition qu'ils arriverent chez Uranie , où , suivant l'agréable loi qu'on s'y étoit imposée , on n'eut pas plutôt diné qu'on se rendit dans le salon des livres , pour y passer le plus chaud du jour.

Voici , dit Camille en entrant , le seul endroit où je m'imagine avoir de l'esprit, quand même on me contraindrait de me taire. Vous en avez trop , répondit Uranie , pour ne vous en pas croire par-tout. Mais , ma chere Camille , si ce lieu a pour vous quelque'avantage par-dessus les autres , c'est de vous y voir en pleine liberté au milieu de ceux que vous aimez , & qui vous aiment de même. Il faut convenir , dit Alphonse , que si cela ne donne pas de l'esprit, cela y ajoute beaucoup , & que l'on n'est guere en état de le faire briller lorsqu'il est contraint par le caractère ou l'humeur des personnes avec lesquelles on se rencontre , & le peu de rapport du génie & des sentimens : c'est ce qui prouve , interrompit Erasme , qu'en toute chose la concorde & l'union sont absolument nécessaires ; nulle société , nul corps & nul état ne pouvant se soutenir sans une parfaite intelligence.

Ce que vous dites est si vrai , ajouta Thélamont , que Plutarque rapporte que ceux de Sparte soutenoient que ce n'étoit pas la force de leurs murailles qui rendoit leurs places imprenables , mais la vertu & l'in-

telligence de leurs habitans. En effet , Licurgue ne recommançoit rien plus fortement aux Lacédémoniens que l'union entr'eux , & la magnanimité envers leurs ennemis ; ce qu'ils observerent si bien quelque-temps , que leur Ville ne paroïtloit être remplie que d'une seule famille.

Tant que les Grecs furent unis , dit Orophane , ils soutinrent , sans s'ébranler , la puissance formidable des Perses ; & au contraire , lorsque la méfintelligence se glissa parmi eux , ils devinrent la proie de leurs ennemis. La discorde & la méfintelligence sont la ruine & le poison des Etats , des corps & des sociétés ; elles ferment l'esprit , voilent les lumières : avec elles le meilleur conseil paroît mauvais , & le sentiment le plus juste est le moins suivi. Au lieu que l'union & l'intelligence ouvrent l'entendement , & donnent de nouvelles clartés. Dans un Etat , un corps ou une société , lorsque la concorde y regne , le moins spirituel y devient nécessaire ; un bon conseil en attire un meilleur , un sentiment judicieux en fait naître un plus juste encore : & , quoique les avis soient différens , la bonne intelligence les réunit tous pour se rendre au plus utile ou au plus sensé. Ain si je trouve que la belle Camille a raison de se croire plus d'esprit ici qu'en nul endroit , notre union nous donnant mille occasions de faire briller le peu que nous pouvons en avoir ; un bon mot en fait dire un autre , un beau discours fournit une plus

belle réponse ; & notre estime réciproque nous portant à nous écouter avec plaisir , rien ne tombe , rien ne nous échappe , & nous nous prêtons , pour ainsi dire , des agrémens.

Il faut bien le croire ainsi , dit alors Félicie en souriant , puisque Caraille vous a assez prêté des siens pour nous en faire trouver infiniment à tout ce que vous venez de dire , & je suis persuadée qu'il n'y a personne ici qui ne soit de votre sentiment. Il n'en faut pas douter , répondit Florinde ; nous avons un trop grand intérêt à soutenir l'utilité de l'intelligence & de l'union , pour n'être pas tous d'accord en ce point. Mais , continua-t-elle , puisque notre conversation s'est tournée naturellement sur cette matière , je souhaiterois fort être instruite de ce que c'est que les Guelles & les Gibelins ; tout ce que j'en ai pu lire ne m'ayant point assez éclairée sur un fait qui me paroît d'importance ; & quoique par cette question je fasse voir mon ignorance , j'aime mieux la découvrir pour en sortir , que d'y rester en la cachant , d'autant plus que cela nous rappellera ce qu'Orophane vient d'avancer sur les malheurs que peuvent causer la discorde & la méintelligence.

Il y a autant d'esprit , dit Thélamont , à vouloir apprendre , qu'il y en a à savoir ; le desir d'être instruit est la source de la science : ainsi , charmante Florinde , le vôtre ne vous rend que plus estimable ; & ,

pour le satisfaire , je vais faire en sorte de vous expliquer clairement la querelle des Guelfes & des Gibelins , dont vous n'êtes pas la seule qui ignoriez les particularités.

Les seules divisions qu'il y eut en Italie , entre les Papes & les Empereurs d'Allemagne , en furent la cause. Après la mort de Conrad III du nom , qui arriva en 1152 , toutes les Villes d'Italie refusèrent l'obéissance à son successeur Frédéric I , chef de l'illustre maison de Suabe , que les Italiens surnommerent Barberousse. Ce Prince , irrité de cet obstacle , fit marcher une puissante armée dans leur pays , qui ravagea une partie de ces belles Provinces ; & s'étant mis lui-même à la tête de ses troupes , fut assiéger la ville de Milan , qu'il prit d'assaut.

Sa haine & son ressentiment furent si loin en cette occasion , qu'il fit passer au fil de l'épée tous les habitans , sans distinction de sexe & d'âge ; ensuite il donna la Ville au pillage ; après quoi il y fit mettre le feu , sans aucun respect pour les lieux saints , ni pour les superbes antiques qui marquoient la magnificence des anciens Empereurs , & la grandeur Romaine. Non content de cette désolation , il fit encore démolir tout ce que les flammes & la fureur du Soldat avoient épargné ; & faisant labourer cette terre infortunée , il y fit semer du sel , voulant par-là la condamner à une éternelle stérilité.

Sa haine implacable & cet excès de cruauté

aliénerent contre lui presque toute l'Italie. Il donna plusieurs batailles où il fut heureux , & toujours cruel ; mais son fils Othon ayant été fait prisonnier dans une bataille par les Vénitiens , il fit la paix avec le Pape Alexandre III. Cependant les troubles qui avoient causé tant de malheurs se renouvelèrent sous Henri VI du nom , son fils & son successeur : mais ils éclatèrent bien plus sous le regne de Frédéric II , fils de Henri. Ce jeune Prince , trop enflé de la gloire qu'il avoit acquise dans la Terre-Sainte , où il avoit remporté plusieurs victoires contre les Sarrafins , voulut remettre toute l'Italie sous son obéissance ; & pour y parvenir , il y mena une armée formidable , qui ravagea toutes ces belles contrées qui sont entre le Pô & les montagnes du Tirol. Le Pape , justement alarmé , lui fit offrir la paix à des conditions honorables , auxquelles il ne voulut point entendre ; ce qui obligea le Pontife à le frapper d'anathême jusqu'à deux fois. La plus grande partie des Italiens ne voulut plus avoir de communication avec ce Prince : & l'on fit agir tant de ressorts contre lui , qu'ils donnerent occasion à ces horribles factions qui se firent de part & d'autre dans toute l'Italie.

Ce fut alors que se formèrent ces deux puissans partis , l'un pour le Pape , sous le nom de Guelfes , & l'autre pour l'Empereur , sous celui de Gibelins , source inépuisable de querelles & de dissensions.

La haine & la rage s'étant emparée du cœur de ceux qui étoient entrés dans ces factions, on vit commettre les crimes les plus énormes, les Villes & les Villages, les grands & les petits, vengeant leurs querelles particulières. Sous prétexte du bien public, le vol, le brigandage, le meurtre, l'incendie, tout étoit employé, sans craindre la rigueur des loix; la force & la violence tenant seules lieu de titre & de pouvoir.

Cependant l'excommunication fulminée contre Frédéric fit une telle impression sur les esprits, tant en Italie qu'en Allemagne, que lorsque le Pape eût déposé cet Empereur au Concile de Lyon, quelques Princes d'Allemagne s'assemblèrent, & élurent à sa place Henri, Landgrave de Thuringe, mais étant mort l'année de son élection, les mêmes Princes appelèrent à l'Empire Guillaume, Comte de Hollande, auquel Conrad, fils de Frédéric, le disputa avec vigueur. Après plusieurs guerres, où ces Princes eurent différens succès, Conrad quitta l'Allemagne, pour aller dans ses Royaumes héréditaires de Naples & de Sicile, où il mourut en l'an 1254; & Guillaume, Comte de Hollande, ayant aussi perdu la vie dans une bataille que les Grisons gagnèrent contre lui en 1256, ce fut alors que toute la puissance des Empereurs se vit presque détruite en Italie, le parti des Guelfes étant devenu supérieur à celui des Gibelins; à quoi contribua encore la méfintelligence

des Princes d'Allemagne sur le choix d'un Empereur. Cruelle & triste division ! qu'on pourroit regarder comme une rétribution des crimes & des maux qu'ils avoient commis ou occasionnés en persécutant les Chefs de l'Eglise.

Cette réflexion me paroît juste , dit alors Uranie , voyant que Thélamont avoit cessé de parler ; car enfin , quoique ces guerres ne regardassent que le temporel , elles ne pouvoient se faire sans attaquer un peu le spirituel ; & je trouve que Frédéric Barberousse avoit offensé directement la puissance divine par l'excès de ses cruautés , & Frédéric II par son injustice , en ne voulant pas accepter une paix avantageuse , & qui ne lui étoit offerte que dans la vue de terminer des maux dont la Religion ne pouvoit manquer d'être altérée.

Quoi qu'il en soit , répondit Alphonse , il n'est rien de plus vrai que les sentimens opposés des Princes d'Allemagne sur l'élection d'un Souverain , jetterent ce vaste pays dans des troubles qui lui attirerent des malheurs infinis. Ce fut aussi dans ce même temps que , pour sapper entièrement les restes de la puissance de la maison de Souabe , le Pape donna à Charles , Duc d'Anjou , l'investiture du royaume de Naples , qui y marcha avec une puissante armée. Conradin , fils de Conrad , vint au-devant de lui à la tête de la sienne , composée d'Allemands & des Napolitains , qui lui étoient restés fidèles. La bataille se donna entre ces

deux Princes ; Conradin la perdit & y fut fait prisonnier. Charles lui ayant fait faire son procès, il fut condamné à perdre la tête : ce qui fut exécuté ; & par-là la race des anciens Ducs de Suabe fut entièrement éteinte.

Cependant les troubles continuoient toujours en Allemagne , & les Princes d'être partagés sur le choix d'un Empereur ; ce qui fit qu'un parti élut Richard , Duc de Cornouailles , fils de Jean , Roi d'Angleterre , & l'autre nomma Alphonse X du nom , Roi de Castille , tous deux en l'an 1257 ; mais ni l'un ni l'autre de ces Princes n'ayant fait aucun effort pour se rendre maître de l'Allemagne , il arriva un interregne dans cet Etat , qui le fit tomber dans le désordre & la désolation : les Grands ne s'accordant point , & ne se rendant à aucun des partis que les plus sages propoisoient , les divisions , la haine & les dissensions produisirent des brigandages dans tout l'Empire.

On ne distinguoit plus qui étoit le Souverain ou le Sujet , la confusion étant d'autant plus grande , que les trois principales familles étoient alors éteintes , celles de Suabe , d'Autriche & des Landgraves de Thuringe : ainsi chacun cherchoit à se rendre maître de ces belles successions sans y avoir de droit. Ce fut donc à la force à en décider ; & celui qui eut l'avantage sur ses concurrens , les soumit à son obéissance. Comme ces Princes avoient besoin de gens de guerre , ils permettoient tout aux Sol-

dat pour les attirer dans leur parti , enforte que le vol , le brigandage & tout ce qu'il y a de plus affreux devint permis. La ligue que les Villes du Rhin avoient faite en l'an 1255 ne put même arrêter ces désordres , parce que les Soldats , qui s'étoient débandés , s'étoient élus des Chefs , & se cantonnoient dans les châteaux , d'où il faisoient contribuer tout le pays.

Mais enfin le Souverain arbitre des hommes eut pitié de ces Peuples malheureux , & inspira à quelques Princes de se joindre aux Villes qui s'étoient liguées ; ils assemblèrent des troupes , chassèrent ces voleurs des lieux forts qui leur servoient de retraite , leur firent souffrir les peines que méritoient leurs brigandages , & nettoyerent les chemins & les rivières de ces pestes publiques : malgré cela , la division des grands ne laissa pas de durer encore , jusqu'à ce que , lassés de leur propre mésintelligence , ils eurent d'un commun accord , en l'an 1273 , Rodolphe , Comte d'Alsbourg , pour Empereur , duquel descend celui qui regne aujourd'hui , qui fut assez heureux pour rendre le calme à l'Empire , y faire observer les Loix , & remettre les choses dans l'état où elles devoient être.

On ne peut trop admirer cet habile Prince , ajouta Erasme , qui fut si bien profiter de la dignité impériale , qu'il rendit sa maison la plus florissante de l'Allemagne , de simple Comte qu'il étoit ; car Ottocare , Roi de Bohême , après la mort

de Frédéric, Marquis d'Autriche, qui avoit eu le même sort à Naples que Coradin, s'étoit emparé de l'Autriche, de la Carinthie, de la Corniole, du pays de Vindismark & de Portenau, dont Rodolphe le dépouilla, & en investit son fils Albert, & donna à son second fils Rodolphe le duché de Saxe; tant il est vrai qu'il ne faut que des occasions pour faire connoître les grands hommes, ceux qui sont dignes de commander aux autres.

Cet Empereur, ajouta Thélamont, étoit si sage & si politique, qu'après avoir affermi sa maison, comme Erasme vient de le dire, plusieurs Princes lui ayant conseillé de porter la guerre en Italie, pour y faire revivre les droits de l'Empire, il leur répondit qu'il connoissoit la justice de sa cause; mais que les traces de ses devanciers l'épouvantoient. Et cependant, pour faire voir qu'il avoit des moyens moins violens, & qu'il n'ignoroit pas son pouvoir & son droit, il envoya des agens secrets aux principales Villes d'Italie, qui leur proposerent de les affranchir & de les mettre en liberté pour de grosses sommes d'argent. Ils négocièrent si bien & si adroitement cette affaire, que tout fut réglé, les Patentes Impériales envoyées & reçues, l'argent compté & transporté en Allemagne, avant que le Pape en fût informé. L'on murmura à Rome; mais la chose étant faite, & ne pouvant y avoir de remède, en s'appaisa; & l'Empereur Rodolphe,

sans répandre de sang, & remplissant ses coffres, donna des marques de son autorité & de la puissance Impériale dans un pays où on les croyoit anéanties.

Une autre preuve, dit alors Uranie, de l'intelligence de ce Prince, c'est qu'après avoir assuré son pouvoir en Allemagne, & exterminé tous les brigands il fit publier un Edit par lequel il ordonnoit que tous les actes de Jugemens publics ou particuliers seroient faits & écrits en langue Allemande, qui jusqu'alors avoient été en Latin; & par-là il trouva le moyen de perfectionner la langue, & de réunir les esprits, en les disposant à concourir unanimement au bien de l'Empire. Après avoir exécuté toutes ces grandes choses il mourut en 1291.

En vérité, reprit Florinde, je suis charmée que ma curiosité nous ait fourni l'occasion d'entendre des faits aussi beaux qu'instructifs; mais, continua-t-elle, je crois que nous pouvons poursuivre, en nous promenant, un entretien qui, dans quelque lieu que nous portions nos pas, a toujours de nouveaux agrémens.

Toute la compagnie ayant applaudi au sentiment de Florinde, elle se rendit sur la terrasse qui donnoit sur l'eau, où, après avoir fait plusieurs tours ensemble & séparément, elle se réunit & prit ses places sur les sièges de verdure dont elle étoit ornée. Alors la conversation étant devenue générale, & s'étant rappelé quelques traits

de ce qui avoit été agité dans le cabinet des Livres : pour moi, dit Camille, je ne puis me lasser de dire que la colere & la vengeance sont de toutes les passions les plus funestes & les plus dangereuses, par les cruels effets qu'elles produisent.

Ah ! ma chere Camille, s'écria Florinde, ne leur faites pas l'honneur de les traiter de passions ; cela fait trop de hon-te à celles que l'on peut ressentir sans crime. Il ne faut pas tout-à-fait condamner Camille, interrompit Félicie ; l'usage autorise ce qu'elle vient de dire. Mais en effet, il y a tant d'especes de passions, qu'il est difficile de les démêler : tout est devenu passion, l'amour, la haine, l'ambition, la vengeance, la colere, la pitié, la douleur, la volupté, le jeu, le vin, la chasse, & mille autres dont les noms m'échappent : & dans la pensée où je suis que les passions résident dans l'ame, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir que cette ame, que je me figure si belle & si pure, soit entourée de sentimens si différens, & dont la véhémence est seule capable de ternir toute sa pureté.

Voilà une matiere digne de Thélamont, reprit Orophane ; & son éloquence devoit bien tirer Félicie de l'incertitude où elle paroît être. Je vous assure, répondit-il, que vous m'embarrassez, & que je ne me sens nullement assez savant pour vous disserter les passions.

Non, non, reprit promptement Uranie,

point de modestie à contre-temps, nous faisons de quoi vous êtes capable ; & de plus, nous ne sommes point ici dans une Académie, où il soit nécessaire de faire briller son savoir, ni d'employer des phrases fleuries, & de ces grands mots que la plupart de ceux qui les disent n'entendent pas ; il ne faut seulement vous expliquer que comme vous le pensez, & selon ce que vous sentez.

Puisque vous vous mettez aussi de la partie, ma chere Uranie, répondit Thelamont, il m'est impossible de résister : ainsi donc pour vous contenter, sans vouloir entrer dans le détail de l'irascible, du sensitif, & du reste de ces expressions savantes qui embrouilleroient mon discours & mes pensées, je vous dirai que je ne donne le titre de passion qu'aux choses que la raison peut régler sans les pouvoir détruire, parce qu'elles sont nées avec nous, étant absolument nécessaires à la perfection de la créature.

Sur ce principe je n'admets que trois sortes de passions, qui sont l'amour, la haine & l'ambition, étant des mouvemens attachés à l'ame pour rendre l'homme capable d'aimer le bien, de haïr le mal, & de chercher les moyens d'acquérir la gloire par ses vertus ou par ses actions ; ces trois passions étant elles-mêmes trois vertus émanées de la Divinité, essentielles à la créature pour aimer, connoître & se rendre digne du Créateur. Tous les hommes naissent avec elles ; ce qui fait qu'il leur est impossible de les vaincre ; mais la raison, qui est une des

plus belles parties de l'ame , les conduit , les régle , & leur donne les bornes qui peuvent les empêcher de se tourner en vices.

Cependant , dit alors Camille , la raison , cette belle partie de l'ame , est commune à tous les hommes , & on ne voit pas qu'ils s'en servent tous pour régler leur amour , leur haine , leur ambition. Il est vrai , reprit Thélamont : mais quoique chacun de nous ait la raison en partage , la différence des humeurs , des tempéramens , celle des temps , des lieux , des occasions & de l'éducation , nous porte à en faire des usages différens ; mais cela n'ôte rien de son pouvoir sur les passions , ni de la nécessité où nous sommes d'avoir celles dont je fais mention.

Un enfant qui ne fait que de naître les possède au même degré qu'un homme consommé ; il aime , il hait , & il ambitionne selon la portée de son âge ; & lorsqu'il est plus avancé , ses passions n'augmentent pas , mais elles se développent , ainsi que la raison ; car nous naissons avec autant de raison que nous devons en avoir le reste de notre vie , l'âge & l'éducation ne faisant que la dévoiler. Les trois passions dont je parle sont si bien nées avec nous , qu'elles n'ont pas besoin d'objet pour se déclarer , nous étant naturel d'aimer le bien , de haïr le mal , & de désirer de nous perfectionner ; & ce désir n'est autre chose que de l'ambition.

La colere , la vengeance , la crainte , la douleur , la jalousie & la pitié ne sont point

des passions , mais des maladies de l'ame , qui ne sont qu'accidentelles , ayant besoin d'objet pour être excitées ; car si elles lui étoient naturelles comme les trois passions que je prétends avoir été créées avec nous , cette ame seroit sans cesse agitée , oppressée & dans une contention perpétuelle : nous ne serions jamais sans colere , sans vengeance , sans crainte , sans douleur & sans pitié , & ces mouvemens véhémens ne nous laisseroient jamais goûter aucun repos , puisque nous ne pouvons les ressentir sans une oppression si vive , qu'elle se répand sur notre corps , & que nous en souffrons comme du mal le plus cruel ; & que , lorsque notre ame vient à en être possédée , elle gémit , se trouble , & n'est plus dans son assiette ordinaire.

Au lieu que l'amour , la haine & l'ambition lui sont si naturelles , & sont si bien attachées à elle , qu'elle cesseroit d'être ame , si quelqu'une des trois pouvoit l'abandonner : elle ressent du plaisir à aimer ce qui est aimable ; elle trouve de la satisfaction à haïr ce qui lui est contraire ; & l'ambition lui fait naître une espérance de parvenir à ce qu'elle désire , qui la soutient , la calme , & lui fait goûter d'avance les douceurs de la possession.

La raison n'a point d'autre travail avec ces trois passions que de les régler , les conduire & les borner ; mais elle a bien une autre occupation avec la vengeance & la colere : lorsqu'elles viennent agiter l'ame , non-con-

tente de les combattre sans cesse , elle cherche à les détruire entièrement ; parce qu'elles ne sont pas du nombre des passions , mais de celui des vices. La douleur , la crainte & la pitié ne peuvent être regardées comme des passions , l'homme n'en étant possédé que pour un temps , ainsi que de la colere & de la vengeance , puisque toutes ne naissent que par le pouvoir des objets réels qui les excitent.

Il faut qu'on nous irrite pour nous mettre en colere ; il faut qu'on nous offense pour que nous songions à la vengeance ; il faut que quelque mal vio'ent nous porte à la douleur ; il faut enfin que quelque désastre sensible arrive à notre semblable pour exciter notre pitié. Mais que l'on cherche à nous a'oucir , notre colere finit ; qu'on nous demande pardon , ou que nous soyons vengés , notre vengeance meurt ; qu'il ne nous arrive rien de douloureux , nous serons sans douleur ; & que notre semblable ne souffre point , nous ne sentirons point la pitié.

Ce qui est très-différent de l'amour , de la haine & de l'ambition , qui étant nées avec nous , n'ont pas besoin d'objets pour se maintenir , & qui étant satisfaites , n'en meurent pas pour cela. Sans objet nous aimons le bien ; sans objet nous haïssons le mal ; & sans objet nous ambitionnons la connoissance de l'un & de l'autre : nous n'attendons pas qu'on nous aime pour aimer , qu'on nous haïsse pour haïr , & qu'on nous offre pour désirer. Il n'en est pas de même de la crainte ,

de la colere , de la vengeance , de la douleur & de la pitié ; il faut que l'on nous force & que l'on nous contraigne à les ressentir : lorsque nous en sommes délivrés , nous respirons , notre ame est à son aise ; au lieu que l'amour , la haine & l'ambition ne lui donnent qu'une occupation brillante & satisfaisante , dont l'agréable variété la tient comme suspendue , & la met dans une douce agitation ; mouvemens dont elle tire sa grandeur & son immortalité , puisque lorsqu'elle est dégagée des défauts attachés à l'humanité , & qu'elle tourne ses regards vers celui qui l'a créée , son amour lui sert à l'adorer , sa haine à détruire ce qu'il défend , & son ambition à desirer de retourner à lui.

Cette définition est frappante , dit alors Camille ; mais en quel rang faut-il donc mettre les autres choses que l'on a nommées passions ?

Ce titre , charmante Camille , reprit Thélamont , ne leur a été donné que par l'excès de la vanité de l'homme , qui , trouvant dans le mot de passion l'impossibilité de vaincre , en a voulu relever la gloire qu'il croit avoir à les dompter. Vaincre ses passions est un objet digne de son orgueil , & c'est pour le satisfaire , plutôt que par un véritable principe de sagesse , qu'il a fait des passions & des monstres terribles des plus simples amusemens , afin de se rendre plus recommandable lorsqu'il vient à s'en détacher. Quelle vanité , dans le temps qu'il n'est rien de plus simple & de plus aisé ! Lorsque

l'on donnera à toutes ces choses le nom de vices , au lieu de celui de passions ; alors la difficulté de les vaincre & la gloire de les avoir vaincus s'en iront en fumée. La colere , la vengeance , l'envie , la médisance , l'orgueil & l'intempérance sont des vices & non des passions ; or , les vices sont connus pour tels de tous les hommes , & Dieu a donné à tous les hommes une volonté libre de les suivre ou de les éviter ; par conséquent il y a moins de gloire à les vaincre , que de foiblesse à s'y abandonner.

Cependant , dit Alphonse , la commune opinion veut que nous soyons nés plus enclins au mal qu'au bien : & si cela est ainsi , se peut-il qu'il n'y ait pas de gloire à vaincre son penchant ? Je trouve , répondit Erasme , que c'est une grande erreur , puisque si cela étoit , celui qui nous a créés & qui nous auroit donné ce malheureux penchant , seroit dans la nécessité de nous pardonner toutes les fois que nous nous y livrerions.

Non , reprit Thélamont , nous sommes tous nés pour le bien ; & l'Auteur de la Nature ne nous a donné la connoissance du mal que pour nous engager à n'y pas tomber ; & comme notre ame ne pouvoit être sensible à l'un & à l'autre sans l'amour , la haine & l'ambition , il lui a donné ces trois passions pour sa perfection ; mais connoissant la foiblesse humaine , par une sage précaution , il les a accompagnées de la raison pour les régler & marquer à l'homme l'usage

qu'il en devoit faire ; en lui laissant toujours le choix du bien ou du mal ; il lui a montré l'amour, la haine & l'ambition comme des passions qu'il pouvoit suivre sans crime, si par sa seule volonté il ne les tournoit pas en vices ; & il lui a montré les vices tels qu'ils sont, pour qu'il les évitât ; mais il ne les lui a fait voir que comme un mal à venir, qu'il étoit le maître de ne pas ressentir ; au lieu qu'il lui a montré les passions comme une chose présente & née avec lui, dont il ne pouvoit absolument se passer, puisque l'amour lui étoit nécessaire pour aimer le bien, la haine pour haïr le mal, & l'ambition pour acquérir les vertus & s'y perfectionner.

A l'égard du jeu, il n'est par lui-même qu'un amusement, dont la volonté de l'homme a fait un vice, mais ce n'est pas une passion, puisque l'on s'en peut défaire aussi aisément qu'il est facile de parler ou de se taire, quand on a les facultés de l'un & de l'autre ; le luxe, l'avarice & l'intérêt l'ont rendu pernicieux, & l'homme n'a qu'à écouter sa raison pour se détacher d'une occupation qui le peut conduire à des choses si contraires à la vertu.

Les jeux des anciens n'étoient que pour délasser les hommes de leurs travaux ; mais ils n'avoient rien de sordide ni de mercenaire, l'honneur & la gloire en étoient l'unique but ; l'esprit, l'adresse ou l'agilité du corps faisoient la seule émulation des

joueurs : aujourd'hui les jeux n'ont pour motif que la perte des biens & de la réputation ; mais comme c'est toujours une invention de l'esprit humain , l'homme n'a qu'à vouloir pour s'en défaire, étant né pour haïr le mal.

La volupté n'est pas non plus une passion , n'étant produite que par la délicatesse du goût & de l'inclination. La véritable volupté consiste à suivre les plaisirs sans excès , à les goûter long-temps & avec réflexion , à s'en faire des choses les plus simples , à trouver de la satisfaction dans tout ce que l'on est capable de faire. La tranquillité , l'aïssance , la pureté des mœurs sont les compagnes de la vraie volupté : une vie douce , unie , innocente & heureuse , ne peut être que voluptueuse ; l'étude , la solitude , un petit nombre d'amis , un repas frugal sont susceptibles de volupté ; dans l'union de deux cœurs extrêmement fideles , la conformité des sentimens , la pureté de leur ardeur , & une confiance réciproque les font jouir des plus doux agrémens de la volupté ; enfin la volupté se trouve par-tout où n'est point la débauche.

Pour la chasse , elle n'est ni passion ni vice ; c'est un exercice innocent & noble , qui rend l'homme martial & belliqueux , qui l'endurcit au travail , à la fatigue , & qui , par l'adresse qu'il y fait voir , & l'espece de gloire qui y est attachée , la rendent une occupation qui n'est contraire ni à la vertu ni aux bonnes mœurs : mais comme l'excès

est condamnable en toutes choses , même dans les meilleures , la raison doit encore régler cet exercice , ainsi que les autres actions de l'homme. Cependant , quelque habitude qu'il en fasse , ce ne sera jamais un vice , ni une passion , mais un amusement qu'il aimera préféablement à une autre , & qui se détruira de lui-même , à mesure que l'homme avance en âge & manque de force ; ce qui n'arrive point aux trois passions que j'ai admises , sur lesquelles la force & l'âge ne peuvent rien , puisque , pour être vieux , caduc , infirme , & même impotent , on ne cesse pas pour cela d'aimer , de haïr & d'ambitionner.

Thélamont n'eut pas plutôt cessé de parler , qu'il s'éleva un murmure d'applaudissemens dans cette aimable compagnie , qui lui marqua le plaisir extrême que son discours lui avoit fait ; mais Uranie , qui connoissoit l'embarras où le jettoient les louanges , les prévint en prenant la parole : je ne puis disconvenir , dit elle , que tout ce que nous venons d'entendre ne mérite notre admiration ; cependant épargnons la modestie de celui qui vient de nous charmer , en nous contentant de lui dire que nous aurions beaucoup perdu s'il nous avoit privés de nous instruire de ses sentimens sur les passions.

Je ne suis pas si complaisante que vous , dit Camille avec vivacité ; & quand Thélamont seroit mille fois plus modeste , il faut que je lui témoigne l'effet que son discours a

produit en nous , en lui avouant qu'il m'a fait goûter cette espece de volupté qu'il nous a si bien dépeinte.

La compagnie trouva l'expression de cette aimable femme si plaisante , qu'elle lui fournit quelques momens d'un agréable divertissement. Alphonse , qui l'aimoit du plus tendre amour, lui donna encore occasion de faire briller son esprit , en lui demandant avec empressement si elle n'avoit connu la volupté que de cet instant ? Je la connois, lui répondit-elle avec un regard charmant , sans savoir précisément son nom , & je vois à présent que je ne dois point nommer autrement la douce satisfaction que je ressens d'aimer & d'être aimée. Que j'ai de joie , dit alors Uranie , de voir Camille & Florinde dans l'état où je les ai tant souhaitées ! Je lis dans les yeux d'Erasme tout ce qui se passe dans son cœur : ils disent à sa charmante épouse tout ce qu'Alphonse voudroit répondre à la sienne. A peine eût-elle achevé ces mots , qu'elle vit arriver , de l'autre bout de la terrasse, Hortense & Mélanthe , & les ayant fait remarquer à ses amis, ils se leverent & furent au-devant d'eux.

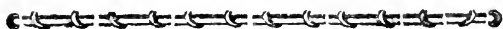
Après les premières civilités , Hortense prenant la parole : nous avons appris , dit-elle en s'adressant à Uranie , que vous étiez ici de ce matin ; & comme nous habitons , Mélanthe & moi , le château de Célimene pour quelque temps , nous avons voulu dès ce jour vous témoigner la joie que nous donne votre retour , & prendre part à  
vos

Nos instructives occupations. Uranie & Thélamont, qui avoient pour eux une estime particulière, les remercièrent avec tendresse de leur empressement; ensuite de quoi on retourna sur le bord de l'eau, où ayant repris ses places, la conversation recommença par les félicitations que firent Hortense & Mélite aux nouveaux époux. La maison d'Uranie, continua Mélite, semble porter bonheur aux amans fideles. C'est le temple de l'union & de la constance, & elle en est elle-même la Déesse.

La fiction est des plus galantes, dit Félicie, mais elle est vraie; & si Uranie vouloit faire part à la compagnie d'une Ode qu'il y a très-peu de temps qu'elle a envoyée à une de ses amies, elle prouveroit aisément combien Mélite pense juste à son égard.

Ma chere Félicie, répondit Uranie en souriant, vous devenez indiscrete. N'importe, interrompit Orophane, c'est à vous à donner l'exemple, en suivant la loi que l'on s'est prescrite ici, & nous encourager par-là à ne nous rien cacher des productions de notre esprit, ou des effets de notre mémoire. Il n'est pas juste non plus, ajouta Thélamont, de passer sous silence les preuves de notre génie & de notre vertu; & c'est n'aimer qu'à demi que d'avoir de telles réserves avec ceux dont nous connoissons la tendresse & l'attachement. Je me rends, reprit Uranie, & ce que vous allez entendre servira de justification au re-

proche que vous me faites. Alors, après avoir rêvé un moment pour se rappeler ce qu'elle avoit à dire , elle commença ainsi :



*L'Amour parfait.*

O D E.

Quelle est ta curieuse envie ,  
Et par quel absolu pouvoir  
Exiges-tu que de ma vie  
Mes Vers te fassent tout savoir ?  
L'amitié nous ordonne-t-elle  
De rendre un compte si fidele ,  
Et ne peut-on , sans la trahir ,  
Sans blesser sa délicatesse ,  
Pour lui cacher notre foiblesse ,  
Un moment lui désobéir ?



Mais pourquoi craindre de l'instruire  
Sur un sujet si glorieux ?  
Je ne dois point rougir d'écrire  
Un secret que disent mes yeux :  
Muse , contentez Celimene ,  
Chantez les douceurs de ma chaîne ,  
Inventez des accens nouveaux ;  
Que ma vive ardeur vous anime ;  
Mêlez le tendre & le sublime  
Pour célébrer des feux si beaux ,



Le Dieu qui fait que tout respire ,  
 Le Dieu qui range sous ses loix ,  
 Et qui soumet à son Empire  
 Bergers , Héros , Sages & Rois :  
 L'Amour , par un trait tout de flamme ,  
 S'est rendu maître de mon ame :  
 Ce superbe & charmant vainqueur  
 Veut , pour illustrer sa victoire ,  
 Que je tire toute ma gloire  
 De la défaite de mon cœur.



Pour être sûr de sa conquête ,  
 Il ôta le fatal bandeau  
 Dont le destin ceignit sa tête ,  
 Et prit pour guide son flambeau.  
 A cette éclatante lumière  
 La trahison fut la première  
 Qui vint s'offrir à ses regards.  
 Il vit ensuite l'inconstance ;  
 Du mensonge & de l'impudence  
 Il aperçut les étendards.



A cet aspect versant des larmes ,  
 Il voit à regret que ses feux ,  
 Malgré leur éclat & leurs charmes ,  
 Ne sont point de mortels heureux ;  
 Et connoissant que sa puissance  
 Ne vaincra mon indifférence  
 Qu'en chassant ces cruels sujets ,  
 Il eût détruit jusques aux traces ,  
 Et dans l'instant mit à leur place  
 De plus favorables objets.



Les tendres soins , la complaisance ,  
 Les bienfaits & l'empressement ,  
 Suivis de la reconnoissance ,  
 M'annoncerent ce Dieu charmant :  
 Ma raison ne peut s'en défendre ,  
 Et me conseillant de me rendre ,  
 A tous ces traits j'offris mon cœur.  
 Il examina sa victime ,  
 Et voulut que la seule estime  
 Prît le soin d'en nourrir l'ardeur.



Depuis cette heure fortunée ,  
 Dix fois du brillant Dieu du jour  
 J'ai vu la course terminée  
 Sans voir affoiblir mon amour ;  
 Dix fois par ses cruels ravages  
 L'hiver a détruit nos ombrages ;  
 Dix fois les Zéphyrs amoureux  
 Ont ramené l'aimable Flore ,  
 Sans que pour l'amant que j'adore  
 On ait vu ralentir mes feux.



Celui qui se repaît sans cesse  
 Des plus superbes monumens ,  
 Celui par qui Rome & la Grece  
 Virent saper leurs fondemens ;  
 Le temps voit même sa puissance  
 Assujettie à ma constance :  
 Contraint d'en respecter le cours  
 Il ne peut étendre sa rage  
 Que sur les traits de mon visage ,  
 Ou sur la longueur de mes jours.



Fragiles dons de la nature ,  
 Vous ne causez point mes regrets :  
 Je fais céder votre parure  
 A de plus solides attraits ;  
 Ils me peuvent seuls satisfaire ,  
 Et c'est par eux que je veux plaire.  
 Il n'est point d'éternel printems ,  
 Ce qu'il produit, l'hiver l'efface ,  
 Nous vieillissons , la beauté passe ,  
 Mais le cœur triomphe du temps.



Aux passions l'ame est sujette ,  
 C'est un mal qu'on ne peut parer.  
 Mais elle en devient plus parfaite,  
 Quand elle fait les épurer ;  
 Un amour fondé sur l'estime ,  
 Qui , par un pouvoir légitime ,  
 D'aucuns remords n'est combattu ,  
 Quelle que soit sa violence ,  
 Par sa rare persévérance ,  
 Est mis au rang de la vertu.



Je ne m'étonne point , dit Florinde, lorsqu'Uranie eût fini , du chagrin que Thélamont nous a fait voir ; il avoit un pressentiment de l'intérêt qu'il devoit prendre à cet ouvrage , & je ne crois pas qu'on puisse mieux décrire la constance & l'amour parfait.

J'en ai été saisie , ajouta Hortense , & nous devons tous des remerciemens à Félicie de nous avoir procuré cette belle piece ;

B ;

mais le silence de Thélamont me surprend , & il me paroît qu'il devoit y être pour le moins aussi sensible que nous. Regardez-le , reprit aussi-tôt Camille , & vous n'aurez rien à lui reprocher. En effet , ce tendre époux ressentoit une joie si parfaite des preuves qu'il recevoit à chaque instant de l'amour de son aimable femme , qu'il avoit toutes les peines du monde à ne la pas faire éclater. La compagnie , qui avoit les yeux attachés sur lui , ne put s'empêcher de le railler sur la contrainte qu'il se faisoit ; ce qui lui ayant donné un peu plus de liberté , il ne balança plus à suivre une partie des mouvemens de son cœur , & prenant la main d'Uranie , auprès de laquelle il étoit assis , & la baisant avec ardeur : puisque les traits qu'on me lance , lui dit-il , autorisent mes transports , souffrez , ma chère Uranie , que je vous assure , à la vue de cette belle assemblée , que mon amour & ma fidélité égalent votre tendresse & votre constance ; & que si vous les exprimez avec plus de graces que moi , je les ressens aussi parfaitement que vous.

Uranie , qui ne s'attendoit pas à l'action de Thélamont , rougit extraordinairement ; mais réfléchissant qu'elle n'étoit qu'avec des maris & des femmes qui s'aimoient de même , & qui n'attachoient pas de ridicule aux marques qu'ils s'en donnoient , elle se remit , & répondit à Thélamont avec la tendresse que méritoient les assurances qu'il lui donnoit de la sienne. Le silence qu'on leur prêtoit

leur ayant fait juger de l'attention que la compagnie avoit à leur discours , Uranie fit relever Thélamont, & s'adressant à tous en général : voilà, leur dit-elle avec un air riant & modeste, de quoi vous êtes cause ; sans votre curiosité vous n'auriez pas été exposés à un spectacle que les hommes ont entièrement banni de la société.

Il y a déjà quelque temps , répondit Mé-lente , que cette manière a été agitée dans cette belle retraite ; & vous devez vous souvenir , Madame , que je promis de ne me point conformer à un usage si peu convenable aux sentimens de deux cœurs étroitement unis.

Pour moi, dit alors Alphonse , la qualité d'époux ne m'ôtera jamais celle d'amant ; & je ne puis comprendre comment ni pour-quoi on cherche à priver l'hymen de la seule chose qui le peut rendre agréable.

On ne doit pas douter , ajouta Erasme , que je ne sois du même avis : j'aime Florinde avec ardeur , & je suis d'un sang où les maris n'ont jamais cessé d'être amans. C'est cette conformité de sentimens , reprit Thélamont , qui m'a tiré de mon embarras ; car enfin je vous avoue que j'aurois été très-mortifié de ne pouvoir expliquer dans ce moment à Uranie tout ce qu'elle m'avoit inspiré.

Il faut convenir , dit Félicie , que nous sommes heureuses de nous trouver liées à des personnes dont les pensées , l'humeur & les sentimens ont tant de rapport avec les

nôtres, & que nous possédons en cela la suprême félicité. Vous voulez bien, répondit Orophane en souriant, que je prenne ma part d'une réflexion qui nous est si avantageuse, & que je vous en remercie au nom de toute la compagnie. Félicie se préparoit à repartir à son époux, lorsque Florinde prenant la parole : en quel endroit de la terre, dit cette aimable femme, pourroit-on trouver un bonheur pareil à celui dont nous jouissons ? L'Espagne & l'Italie, par l'effet d'une jalousie dont leurs Peuples sont esclaves, ne permettent aucune liberté aux femmes ; elles vivent avec leurs maris comme des captives avec leurs patrons ; elles ne connoissent ni les douceurs de la société, ni celles de l'amitié. Chez les Turcs elles sont entièrement séparées du commerce des hommes ; & celles qui composent le Serrail du Grand-Seigneur, qui devraient jouir vraisemblablement de quelque privilège par dessus les autres, sont celles qui en ont le moins. Dans l'attente de plaire un jour à cet Empereur, il faut qu'elles vivent comme si elles étoient mortes pour le reste du genre humain ; & elles ne peuvent sans crime commercer avec les hommes, ni même avec les femmes du dehors, qui sont renfermées comme elles, & par conséquent elles ne savent ce que c'est qu'un ami ou qu'une amie : elles ne peuvent faire aucune partie de plaisir, quelque innocente qu'elle puisse être ; & si elles font tant que de contracter entr'elles une société agréable, elles portent

leurs amitiés à des excès qui en altèrent la douceur. Ce n'est donc qu'en France qu'on peut dire que les hommes & les femmes jouissent des véritables plaisirs de la vie , par la liberté qu'ils ont de se pratiquer , de se connoître , & de former par cette connoissance des liaisons d'estime , d'amitié & d'amour qui ne sont sujettes à aucun des événemens tragiques dont les pays que je viens de citer sont remplis.

Ce que vous dites , ma chere Florinde , répondit Uranie , est très-juste ; cependant je suis persuadée que si on offroit notre liberté & notre façon de vivre à celles qui prétendent au cœur de l'Empereur des Turcs, elles le refuseroient , & préféreroient leur captivité à notre franchise. La plupart de ces femmes étant élevées & nourries dans cette idée , l'ambition est si forte en elles, qu'elles ne croient de félicité que dans le degré d'honneur où elles aspirent : c'est où elles bornent tous leurs souhaits ; c'est ce qui fait leurs occupations , leurs pensées , leurs intrigues , & ce qui ment généralement ce grand nombre de beautés dont le Serrail est rempli.

Je suis très-assuré , ajouta Alphonse , que quelque grandeur qu'on eût offerte à cette fameuse Roxane , favorite de l'Empereur Amurat IV , elle l'eût dédaignée , & eût préféré son brillant esclavage à nos plus douces libertés. Si elle eût été bien persuadée de sa fin tragique, interrompit Thélamont , peut-être eût-elle préféré le rang le plus médio-

cre parmi nous à tout l'éclat du sien.

Puisque nous sommes ton bés sur ce sujet , dit alors Camille , je voudrois bien savoir les véritables causes de la mort de cette Sultane & de ce qui porta Amurat à la lui donner si cruellement, après l'avoir aimée avec tant d'ardeur.

Il est très-facile de vous satisfaire , répondit Thélamont ; & si cette histoire , qui est d'assez longue haleine , pouvoit amuser cette belle compagnie , je m'offrirois de vous en raconter les particularités dès ce même moment. On est si charmé , dit alors Hortense , de trouver des occasions de vous faire parler, & de vous entendre, que vous ne devez pas douter que nous ne saisissons celle-ci avec empressement. Et nous avons assez de temps jusqu'au souper , ajouta Florinde , pour vous écouter sans interruption. Toute la compagnie ayant éprouvé ce que disoient Hortense & Florinde, & ayant prié Thélamont de lui donner la satisfaction qu'elle attendoit de lui , il ne s'en fit pas presser davantage ; & voyant qu'on lui prêtoit attention , il commença en ces termes.





## HISTOIRE DE RAKIMA

ET DU SULTAN

AMURAT IV.

JE ne m'engage pas à vous faire un récit de la vie d'Amurat, depuis son enfance jusqu'à sa mort, puisque personne ici n'ignore les événemens généraux de l'Empire Ottoman, & que mon unique dessein est seulement de satisfaire la curiosité de l'aimable Camille, en vous rapportant les particularités du regne de cet Empereur, & les causes de la mort de Roxane, qui peuvent vous être inconnus, ne les sachant moi-même que par des mémoires qui n'ont point été mis au jour. Et pour vous mieux instruire de ce que vous désirez savoir, je ne prendrai mon histoire qu'au temps qu'Amurat tourna ses armes contre la Perse. Les guerres continuelles que le grand Ul dilas, Roi de Pologne, fut obligé de soutenir contre les Ottomans, quoique la victoire se fût toujours déclarée en sa faveur, avoient si fort épuisé ses trésors & la nation Polonoise, qu'il se vit contraint d'écouter les propositions de paix que lui firent les Ministres de la Porte, qui fut enfin conclue à la satisfaction des deux Empires. Ce fut alors que l'Empereur Amurat IV se résolut d'em-

ployer toutes les forces à se venger du Roi de Perse, qui avoit accordé sa protection au Bacha Perker, qui s'étoit retiré dans ses Etats avec des trésors immenses, & qui, pour le prix de l'asyle qu'il lui donnoit, lui avoit livré la fameuse ville de Babylone, dont ce traître étoit Gouverneur, dans laquelle le Sophi avoit fait entrer une forte garnison, ayant fait fortifier la place par le savant Ingénieur Nitelly, natif de Padoue, que le Doge de Venise lui avoit envoyé. Il avoit aussi rempli les magasins de guerre & de bouche, & les remparts étoient hérissés d'une nombreuse artillerie,

Amurat n'ignoroit pas toutes ces choses ; mais ne voulant rien négliger pour assurer sa vengeance & surprendre son ennemi, il ordonna à ses Ministres de publier que les prodigieux armemens qu'il faisoit faire étoient destinés à la conquête de l'Italie, où il vouloit porter la guerre, à l'exemple de Mahomet II.

Mais l'Ambassadeur du Roi de Perse à la Porte étoit trop habile pour prendre le change, & il savoit trop bien les sujets qu'Amurat avoit de se plaindre de son maître pour ne pas pénétrer ses desseins ; ainsi il ne balança point à donner avis au Sophi de ce qu'il craignoit, afin qu'il se mît en état de résister à la puissance formidable qui alloit l'attaquer. En effet Amurat fit passer le Bosphore de Thrace à ses troupes de l'Europe, & marcha avec une grande diligence du côté de la Perse.

Ses troupes , tant d'Asie que d'Europe , au nombre de trois cents mille hommes, se trouverent presqu'en même-temps sur les bords de l'Euphrate , qu'Amurat passa après avoir défait celles que le Roi de Perse y avoit placées pour s'opposer à son passage ; & sans s'arrêter fut droit à Tauris , qui pour lors étoit le séjour ordinaire des Rois de Perse : portant par-tout la terreur & l'effroi , il ravagea tout le pays qui est entre l'Euphrate & cette superbe Ville , n'épargnant ni âge ni sexe ; & fut attaquer Tauris , où il trouva une résistance qu'il n'avoit pas attendue.

Il fit faire plusieurs propositions aux habitans pour les obliger à se rendre ; mais comme ils savoient que leurs peres avoient été trompés par un semblable langage du cruel Selim premier du nom , & par son fils Soliman le Magnifique, qui, après avoir pillé la Ville , amenèrent captifs à Constantinople tous les habitans qui avoient quelques talens pour les arts & le négoce , ils résolurent de résister de toutes leurs forces au Sultan Amurat ; & ils y réussirent si bien , que cet Empereur désespéroit de l'emporter de cette sorte , lorsqu'un traître lui indiqua l'endroit de la Ville le plus foible. Il le fit attaquer avec une si furieuse artillerie , si souvent redoublée , qu'enfin il fit une breche spacieuse , par où il fit donner l'assaut. Les Perses en soutinrent quatre plus violens les uns que les autres ; mais enfin le dernier fut si terrible , que cette malheureuse

Ville fut emportée & réduite sous la puissance d'Amurat. Ce Prince irrité de sa résistance fit passer au fil de l'épée hommes , femmes & enfans.

Ensuite de quoi il fit enlever toutes les richesses de cette Ville , tant en meubles superbes , qu'en or , argent & pierreries qui furent trouvés dans les riches palais dont les Sophis avoient embelli cette Ville. Non-content de cette expédition , il les fit raser, ainsi que les Mosquées , les maisons & les murailles , & fit passer la charrue sur les fondemens , pour intimider les autres places où il avoit dessein de porter ses armes.

Après avoir donné quelque repos a ses troupes il marcha contre la ville de Rézan, qu'il fit d'abord investir par les Spahis ; & lorsque l'armée entière fut arrivée , il en forma le siege. Dans une des attaques de cette place un parti de Spahis ayant fait six prisonniers , entre lesquels se trouva un jeune Peintre Italien , nommé Bionchiny , ils le fouillerent , & parmi plusieurs portraits dont il étoit chargé , en ayant vu un qu'ils jugerent digne d'être présenté à Amurat , ils lui menerent le prisonnier.

L'Empereur Turc n'eût pas plutôt jetté les yeux sur cette peinture qui représentoit une femme d'une rare beauté, qu'il se sentit piqué du désir de la connoître ; dans cette pensée il demanda avec empressement à Bionchiny le nom & le pays de cette admirable personne ; si elle vivoit , s'il en avoit fait le portrait d'après elle , ou si ce n'étoit point un effet de son imagination.

Bionchiny, qui ne voyoit rien qui pût l'obliger à déguiser la vérité, & qui jugea aux premiers mouvemens qu'il remarqua sur le visage d'Amurat, que cette aventure pourroit peut-être servir à sa liberté, lui répondit ingénument que ce portrait étoit celui de l'admirable Rakima, sœur de l'Emir Gumer, qui commandoit dans la ville de Rézan & dans toute la Province, & qu'il pouvoit assurer Sa Hauteſſe que, quelque beauté qui l'eût frappé dans cette peinture, Rakima étoit encore mille fois plus charmante; tout son art n'étant pas ſuffiſant pour repréſenter les graces dont elle brilloit, avec d'autant plus d'éclat qu'elle n'avoit que ſeize ans, & que son eſprit ſurpaſſoit de beaucoup les qualités de ſa perſonne.

Amurat étoit trop ſuſceptible des impreſſions amoureuſes pour entendre un pareil diſcours avec indifférence; & malgré tout l'empire que Roxane avoit ſur ſon cœur, il ne put ſe défendre d'y donner place à Rakima; mais voulant faire ſervir cet amour naiſſant à ſa politique, il fit comprendre à Bionchiny que ſa fortune dépendoit de ſa ſincérité, & lui ordonna de l'inſtruire de tout ce qui concernoit l'Emir Gumer, ſon humeur, ſon caractère, & de quelle ſorte il étoit regardé dans le pays.

L'adroit Italien, qui pénétra d'abord les motifs de cette curioſité, ſ'empreſſa de la ſatisfaire: Seigneur, lui répondit il, Gumer eſt l'homme de l'Univers le plus avare & le plus intéreſſé, capable de tout ſacrifier à ſon

ambition , & au désir de s'enrichir : ce sont ces sentimens qui l'ont porté à piller toute la Province , sans que les cris , les remontrances & les gémissemens des habitans du pays l'aient pu toucher , non plus que les Ministres Persans , à qui il fait part de ses brigandages : & je suis persuadé , continua-t-il , en se jettant aux pieds de l'Empereur , que si ta Hauteſſe veut prendre quelque confiance en son esclave , il pourra par de certains moyens réduire la Ville sous ton obéissance.

Le jeune Peintre lança un regard sur le portrait de Rakima en finissant son discours , qui fit concevoir à Amurat une partie de ce qu'il pensoit , & lui trouvant de l'esprit & l'intelligence nécessaire pour remplir ses desseins , il résolut de s'en servir dès ce même jour ; & sans plus balancer : hé bien , lui dit-il ! si tu veux m'être fidele , & quitter ta religion pour embrasser celle des vrais croyans , je te rendrai si riche & si puissant que tu n'auras rien à délirer.

L'Italien , qui n'avoit attendu qu'un dur esclavage , charmé des offres du Sultan , lui promit tout , & s'engagea à tout : alors ils convinrent qu'aussi-tôt que la nuit seroit venue il rentreroit dans la place , diroit qu'il avoit trouvé les moyens de se sauver , & qu'il prendroit un temps favorable pour exécuter les ordres d'Amurat auprès de l'Emir ; & ce Prince lui ayant donné les instructions nécessaires à son projet , le jour n'eût pas plutôt fait place aux ténèbres que l'adroit Bionchiny exécuta la chose avec tant de

bonheur , qu'on ne peut rien soupçonner de la vérité.

Lorsque Gumer eût appris son retour , il le fit venir devant lui , & l'ayant interrogé sur les forces d'Amurat , le Peintre les exagéra d'une façon à faire trembler l'Emir , ajoutant qu'il avoit appris que le dessein d'Amurat étoit de traiter cette Ville de la même manière que celle de Tauris , si on lui faisoit la moindre résistance.

Gumer , à qui la cruauté d'Amurat n'étoit pas inconnue , & qui craignoit bien moins de perdre la vie & sa famille que ses trésors , parut épouvanté au rapport de Bionchiny , & ne put se contraindre assez pour ne lui pas faire voir une partie du trouble de son ame. L'Italien , qui l'examinoit avec attention , le trouvant au point où il le desiroit , lui demanda une audience particulière , sous prétexte d'avoir des avis importans à lui donner.

L'Emir avoit l'esprit dans une situation à ne le pas laisser différer d'apprendre les moindres circonstances de ce qui se passoit dans le camp d'Amurat ; & sur le champ, ayant fait passer Bionchiny dans son cabinet , il lui ordonna de parler. Seigneur , lui dit alors le Peintre , il ne tiendra qu'à vous de n'avoir rien à craindre de l'Empereur des Turcs ; je fais à n'en pouvoir douter que ce Monarque , après avoir donné un exemple de sévérité par le sac de Tauris , voudroit avoir une occasion d'en donner un de sa clémence dans la province de Rézan , si on lui faisoit des

propositions raisonnables. Il n'a fait sentir sa fureur aux habitans de la ville de Tauris que pour se venger de leur résistance ; il fera connoître la douceur de sa domination à ceux de Rézan, si vous ne vous obstinez pas à vous défendre. En un mot, Seigneur, je suis assuré qu'il ne dépendra que de vous de garantir vos richesses & votre famille de la cruauté du vainqueur : car, continua-t-il, ne vous flattez pas de pouvoir lui résister ; il ne partira point d'ici qu'il n'ait mis la Ville, la Province, & tous les habitans à feu & à sang, à moins que vous ne le fassiez changer de sentimens par une réduction volontaire, qui sans doute vous sera d'autant plus avantageuse, qu'en conservant vos trésors vous les augmenterez encore par le traité que vous ferez avec Amurat, qui préférera toujours qu'il lui en coûte de grandes sommes, que des hommes qui lui sont nécessaires à ses autres expéditions.

Gumer, qui avoit écouté l'Italien, rêvant profondément sur chaque article de son discours, & trouvant beaucoup de vérité dans ce qu'il lui disoit, animé par la crainte & par l'espérance de s'enrichir encore, lui avoua que s'il étoit assuré qu'Arumat écoutât ses propositions, & qu'il gardât la foi du traité qu'on feroit avec lui, il ne balanceroit point à lui livrer la ville de Rézan, & toutes les places de la Province, & à abandonner les intérêts & le service du Roi de Perse, pour s'attacher à jamais à ceux de l'Empire Ottoman. Mais que ce qui l'embarrassoit

étoit de trouver quelqu'un en qui il pût se confier, & qui se chargeât de sa commission. A ces mots Bionchiny lui dit qu'il n'avoit qu'à lui faciliter son retour dans le camp d'Amurat, & qu'il lui promettoit une entière réussite dans son entreprise. L'Emir, charmé du zèle que ce jeune homme lui témoignoit, fit ce qu'il souhaitoit ; & étant rentré dans le camp, il arriva au pavillon du Sultan, où, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, il demanda le Grand-Visir Achomat, qui l'introduisit aux pieds d'Amurat, auquel il rendit un compte exact du succès de sa négociation. L'affaire fut bientôt conclue ; le Grand-Seigneur donna au traître Gumer toutes les sûretés & l'argent qu'il souhaitoit ; & ce lâche livra à l'ennemi de son Roi, de sa patrie, de sa religion, & particulièrement de sa maison, la place que le Roi de Perse, son maître & son parent, lui avoit confiée.

Comme la belle Rakima étoit le véritable motif qui avoit fait agir Amurat, il ne fut pas plutôt entré dans la place, qu'il laissa le soin de pourvoir à tout au Grand-Visir Achomat, & ne voulut s'occuper que de celui de son amour. Pour cet effet il demanda à l'Emir la satisfaction de voir son admirable sœur, dont il lui dit qu'on lui avoit fait un récit qui lui donnoit un ardent desir de la connoître. Gumer fut transporté de joie à cette proposition ; & ne doutant point que ce jeune Monarque ne devînt épris de ses charmes, il fonda sur cette espérance des projets

de grandeur & d'élévation qui le firent obéir avec une promptitude extrême ; & ayant conduit ce Prince à l'appartement de Rakima , il eut la satisfaction de n'être point trompé dans son attente.

Cette entrevue eut quelque chose de singulier , par la surprise réciproque de ces deux amans. Quelque prévenu que fût le Sultan par le portrait de Rakima, il la trouva si fort au-dessus de cette peinture , qu'il en fut saisi d'étonnement ; & Rakima, qui s'étoit figurée Amurat comme un homme terrible , qui ne respiroit que la guerre & le sang , trouvant en lui le Prince le mieux fait & le plus galant de son temps , ne put déguiser son trouble.

Ils s'étoient avancés l'un vers l'autre avec de mutuelles marques d'admiration ; & Rakima ayant voulu se jeter à ses pieds , il l'en empêcha avec une action si passionnée , qu'il fut aisé de voir dès ce moment que l'amour s'étoit entièrement emparé de son ame : c'est à moi , Princesse , lui dit cet Empereur , à vous rendre de pareils respects , & les sentimens que vous m'inspirez vous soumettent Amurat pour jamais : il accompagna ces paroles de cet air dont il savoit gagner les cœurs lorsqu'il vouloit plaire. Rakima en fut touchée , & lui répondit en rougissant : quels que soient les sentimens que ta Hautesse daigne avoir pour moi , je ferai toute ma gloire d'y conformer les miens.

L'Emir Gumer , qui étoit présent à ce commencement d'entretien , & qui jugea qu'Amurat ne le vouloit pas finir si-tôt , lui

laissa la liberté de le continuer , sous prétexte d'aller donner ses ordres pour que tout se rangeât à son devoir. Il le laissa avec sa sœur, sans autres témoins que ses femmes esclaves, qui par respect s'étoient assez éloignées d'eux pour ne rien entendre de ce qu'ils disoient.

La jeune Rakima n'avoit jamais rien aimé; élevée comme le sont celles de son sexe dans tout l'Orient , Amurat étoit le premier objet aimable qui s'étoit offert à ses regards ; & , comme je l'ai déjà dit , il étoit le Prince le mieux fait & le plus galant de son temps ; tous ses traits étoient beaux & bien formés , & il avoit dans toute sa personne un air de liberté , de grandeur , de majesté & de galanterie qui le faisoient à la fois aimer & respecter de tous ceux qui l'approchoient familièrement.

Cette aimable Princesse ne put se défendre contre ces premières impressions de l'amour ; elle le sentit naître aussi promptement qu'Amurat avoit vu former le sien ; & comme en ces pays aimer & le dire est une même chose , l'Empereur ne fut pas long-temps sans apprendre son bonheur. Il le trouva si grand , & s'y abandonna de telle sorte , qu'il en oublia Roxane , quoiqu'elle l'eût suivi dans cette guerre , & qu'elle fût à portée d'apprendre son changement ; & s'il s'en souvint , ce ne fut que pour songer à mettre Rakima à l'abri des effets de sa jalousie. En effet , ce Prince enchanté de se voir aimé aussi ardemment qu'il aimoit , demanda Rakima à Gumer ,

& le lâche lui livra sa sœur avec la même facilité qu'il lui avoit livré les places de son Roi. Amurat le combla de richesses, de présens & d'emplois, lui prouva la grandeur de son amour par celle de sa reconnaissance; & sa passion étant satisfaite, sans être diminuée, il songea à poursuivre ses conquêtes.

Mais cependant la grande Sultane Roxane, qui étoit dans le camp d'Amurat, ayant appris par les espions qu'elle tenoit toujours auprès de lui l'effet des charmes de Rakima, entra dans une fureur difficile à exprimer; & ne se promit pas moins que la mort de sa rivale: ces sortes de traits lui étoient familiers, & cette Princesse joignoit à une beauté qui n'avoit point d'égale, une cruauté sans exemple dans celles de son sexe. Elle avoit été la première passion d'Amurat, & s'étoit acquise un empire si absolu sur son cœur & son esprit, qu'il étoit autant son esclave que le reste des Turcs étoient les siens. Le moindre partage la désoloit; sa jalousie étoit si terrible, qu'elle avoit déjà fait périr par le fer & le poison un grand nombre de beautés qui avoient cherché les occasions de plaire à ce Monarque.

Sa cruauté avoit inspiré une terreur si vive parmi les Dames du Serrail, qu'elles en avoient toutes perdu l'envie d'enchaîner Amurat. Elle lui écrivit du camp plusieurs lettres pleines de reproches, y joignant même quelques menaces qui firent craindre

à ce Prince qu'elle ne voulût troubler ses plaisirs par sa présence : ce qui l'obligea de lui envoyer un ordre exprès pour lui défendre l'entrée de Rézan. Il connoissoit son humeur jalouse, il en redoutoit les effets : il craignoit aussi le pouvoir qu'elle avoit sur lui, & l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur ses actions depuis qu'elle lui avoit donné un fils ; mais il craignoit encore plus pour Rakima. Ainsi, voulant la mettre à l'abri des fureurs de sa rivale, il se résolut de l'envoyer à Damas : pour cet effet, il lui forma une maison pareille à celle de Roxane, & la confia à l'Eunuque Uglan, qui lui étoit fidele, & sur les soins duquel il se reposoit dans ses affaires secretes. La belle Rakima s'étoit attachée si sincèrement à Amurat, & il avoit si bien trouvé le chemin de son cœur, qu'elle n'apprit point, sans une extrême douleur, qu'il falloit s'en séparer ; & malgré les risques qu'elle couroit auprès de lui, elle eût volontiers préféré toutes sortes de périls au chagrin de s'en éloigner.

Amurat fut vivement touché des termes dont elle se servit pour lui persuader de la laisser auprès de lui : Seigneur, lui disoit-elle en le regardant avec des yeux où tout son amour étoit peint, pour empêcher ma mort tu m'y condamnes toi-même ; tout ce que tu peux craindre de la jalousie de Roxane n'a rien pour moi de si dangereux que ton absence ; je ne cours auprès de toi qu'un péril incertain, & je mourrai sûrement en

m'en éloignant. Ah ! Seigneur, si je dois mourir, permets que ce soit auprès de ta Hauteſſe, & que mes derniers regards n'aient point d'autre objet que mon Empereur.

De pareils diſcours perçoient le cœur du Sultan ; mais plus elle lui faiſoit voir d'amour, & plus il craignoit de la perdre. Ma chere Rakima, lui répondit-il, vous ne pouvez mourir ſans me faire ceſſer de vivre ; je veux que vous vous conſerviez pour moi. Je ne me ſépare de vous que pour me mettre en état de n'avoir rien à craindre pour vos jours ; ayez cette complaiſance pour un Prince qui vous adore ; je vous rejoindrai bientôt, & vous reconnoîtrez à mon retour qu'Amurat n'a rien de plus cher que l'incomparable Rakima.

Ils eurent encore pluſieurs converſations ſemblables : mais enfin il fallut que la Princeſſe ſe rendît à ſes raiſons, & le jour de ſon départ étant arrivé ils ſe dirent adieu avec des transports de tendreſſe & de douleur qui leur prouverent combien ils s'aimoient. Lorsqu'elle fût partie, Amurat retourna au camp, où Roxane n'eut pas ſujet d'être ſatisfaite de l'accueil qu'il lui fit, étant trop plein de ſa nouvelle paſſion pour répondre à la ſienne. Quelques jours après il fit marcher l'armée du côté de Babylo-  
ne ; mais voulant ſe délivrer des importunités de la Sultane, il la renvoya à Conſtantinople ; & malgré les honneurs extraordinaires qu'on lui rendit dans toutes les  
Villes

Villes de son passage , & la superbe réception qu'on lui fit dans la Capitale , elle ne se put consoler du déplaisir secret dont son ame étoit pénétrée.

Cependant l'armée étant arrivée devant la superbe ville de Babylone , Amurat en forma le siege , qu'il pressa avec tant de vigueur , qu'après quatre assauts qu'il fit donner coup sur coup , sans que les Persans , qui se défendoient glorieusement , eussent un instant de relâche ; il emporta cette fameuse place en cinquante-deux jours de tranchée ouverte , par les soins , la sagesse & le courage du Grand-Visir Achomat. Le Sultan donna le pillage aux Soldats , & leur commanda de passer tout au fil de l'épée , sans distinction d'âge ni de sexe ; ce qui fut si rigoureusement observé , qu'aucun de ces malheureux ne put échaper à la rage du Vainqueur, ne trouvant pas même d'asyle dans les Mosquées & dans les tombeaux , d'où on les retiroit pour les égorger avec une barbarie inouïe.

Ensuite de tant d'horribles cruautés , Amurat porta la désolation dans plusieurs autres Provinces , qu'il soumit à son Empire : & comme il en vouloit personnellement à Scah-Séphi , Roi de Perse , il entra fort avant dans ses Etats , pour tâcher de l'engager dans une affaire générale ; mais ce Monarque , ne voulant pas exposer son Royaume à la décision d'une bataille , s'étoit retiré dans des montagnes affreuses , d'où l'Ottoman ne pouvoit le faire sortir sans

risquer de perdre son armée victorieuse. Cependant , voulant à quelque prix que ce fût , satisfaire sa vengeance , il se résolut de lui envoyer un cartel , dans lequel il lui marquoit que , mettant à part la considération de ses victoires & des avantages qu'il pouvoit tirer de son armée invincible , capable de subjuguier tout l'Orient , il étoit prêt de terminer l'ancienne querelle de leurs maisons par un combat singulier.

Mais le prudent Roi de Perse feignit d'ignorer qu'il lui eût fait ce défi , pour n'être pas obligé d'y répondre ; & au même instant , ayant assemblé son Conseil , il y fut conclu qu'on enverroit des Ambassadeurs à Amurat , pour lui faire des propositions de paix. Ce Prince , qui voyoit son armée extrêmement fatiguée , & qui d'ailleurs brûloit de revoir Rakima , reçut leurs offres avec plaisir , & laissant le Grand-Visir Achatmat pour en régler les conditions , il tourna toutes ses pensées du côté de Damas , où il se rendit avec une diligence digne de son amour.

La tendre Rakima le reçut avec des transports de joie difficiles à décrire ; & l'Empereur la retrouvant plus belle & plus passionnée que jamais , en sentit de telle sorte augmenter sa flamme , qu'il crut n'avoir rien aimé jusqu'à ce moment. Mais tandis qu'il goûtoit à Damas tous les plaisirs que peut donner une ardeur mutuelle , la cruelle Royane exerçoit sa rage à Constantinople d'une manière à faire trembler les plus

hardis. Comme elle n'étoit point aimée, sa disgrâce apparente n'affligeoit personne, & beaucoup eurent l'imprudence d'en marquer de la joie. Cette Princesse, qui avoit des espions par-tout, en fut bientôt informée, & fit sentir sa fureur à tous ceux qui fondoient quelque espérance sur son malheur. Elle se rendit si redoutable, qu'on n'osa plus parler d'elle, & que les plus grands de l'Empire se tenoient sur leurs gardes, dans la crainte de tomber dans ses pièges. Mais les trois Princes, freres d'Amurat, Bajazet, Orcan & Ibrahim, étoient ceux qui avoient les plus justes sujets d'appréhender sa cruauté; ils étoient prisonniers, & étroitement gardés sous les ordres du Caïmacan ou Lieutenant du Grand-Vizir, & se voyoient tous les jours exposés à la barbarie de cette ambitieuse femme, qui depuis long-temps avoit formé le dessein de les faire périr, afin qu'ils ne pussent disputer un jour l'Empire à son fils.

Elle fut par ses émissaires que ces malheureux Princes avoient témoigné de la joie à la nouvelle de l'infidélité d'Amurat, se flattant que ce changement de maîtresse en apporteroit peut-être à leur condition, ou du moins les délivreroit de cette cruelle ennemie. C'en fut assez pour lui faire jurer leur mort; & les secrets mécontentemens qu'elle avoit de se plaindre d'Amurat ayant encore augmenté son inclination barbare, elle ne voulut plus différer à la satisfaire. Pour y parvenir avec plus

de facilité , elle commença par gagner le Caïmacan , qu'elle mit dans ses intérêts à force de présents , & avec son secours fit composer de fausses lettres , par lesquelles les Princes paroïssent avoir des intelligences avec les ennemis de l'Etat ; & elle eut la hardiesse de les dénoncer au Divan , & d'y remettre ces preuves prétendues de leurs crimes.

Les Princes y furent ouïs ; & ayant fait connoître leur innocence & la fausseté de l'accusation & des lettres , les Visirs du Divan les renvoyerent absous. Roxane au désespoir que son stratagème n'eût pas réussi , & brûlant du desir de répandre cet illustre sang , en forma un autre digne de son horrible méchanceté : elle contrefit un ordre d'Amurat , où il lui commandoit de faire étrangler Bajazet & Orcan. Munie de ce faux pouvoir , elle se fit ouvrir la prison de ces Princes , où elle entra , suivie de douze muets & de plusieurs autres bourreaux , & ayant fait venir Bajazet & Orcan , elle leur prononça elle-même l'arrêt de leur mort , & poussa l'indignité jusqu'à leur avouer qu'elle les immoloit bien plus à sa haine qu'aux intérêts d'Amurat.

Le Prince Bajazet voulut tenter de la fléchir , & employa d'abord tout ce qu'il crut capable de la faire désister de son dessein barbare ; mais voyant qu'il n'y pouvoit parvenir , & qu'il falloit se résoudre à mourir , il changea de langage ; & après lui avoir reproché tous les crimes qu'elle avoit commis , & l'avoir remerciée de lui ôter une

vie qui le délivroit de l'horreur de la voir , & qu'il n'auroit employée qu'à chercher les moyens de la punir de toutes ses cruautés , il tendit le col aux muets, qui l'étranglèrent aux pieds de Roxane. Pour Orcan , il ne s'étendit pas en reproches inutiles ; mais s'étant mis en défense , il abattit deux de ses bourreaux , en blessa deux autres mortellement ; & avec une intrépidité qui fit pâlir son ennemie , il s'élança au travers de ces satellites , dans le dessein de lui donner la mort ; mais le nombre l'accabla, & malgré sa force & son courage, il eut le même sort de son frere.

Le bruit de ce meurtre affreux fut bientôt répandu du Serrail dans la Ville , & pour lors les mécontents éclatterent avec impétuosité ; tout Constantinople fut en alarme , & l'on crioit à haute voix qu'il falloit entrer dans le Serrail, en arracher la cruelle Roxane, qui avoit osé tremper ses parricides mains dans l'illustre sang Ottoman , & la punir de tous ses crimes en la sacrifiant au ressentiment public.

Pendant que ces choses se passoient à Constantinople , Amurat remplissoit Damas des marques de son amour pour Rakima ; sa grossesse, qui venoit d'être déclarée , mit le comble à sa joie ; il la célébra par de superbes fêtes : tout retentissoit dans cette Ville du contentement de ces deux amans ; & ce fut dans le fort des jeux & des plaisirs que ce Prince apprit les nouvel-

les du trouble qui regnoit dans sa Capitale. Comme en même-temps sa paix avec la Perse fut publiée, il congédia l'armée, & fit partir Achomat pour appaiser les désordres de Constantinople. Le Grand-Visir trouva les esprits si fort aigris contre Roxane, par les cruautés qu'elle avoit exercées, & les mécontents d'autant plus dangereux, qu'ils étoient fomentés par la Sultane Validé, ou mere de l'Empereur, qui avoit une haine implacable pour cette barbare femme, qu'elle venoit encore d'augmenter par le meurtre de ses deux fils, qu'il manda au Sultan que sa présence étoit absolument nécessaire pour terminer tous ces différens. Amurat, qui connut de quelle importance étoit son retour à Constantinople, se résolut de partir de Damas, & d'amener Rakima, & lui déclara ce dessein, persuadé qu'il en étoit trop aimé pour qu'elle y résistât : mais cette Princesse, qui, malgré la solidité de son esprit, avoit le défaut commun des Perses & des Arabes, qui donnent dans des superstitions outrées, ne reçut pas cette nouvelle avec autant de joie que le Sultan se l'étoit imaginé.

Rakima avoit auprès d'elle un homme de la race d'Aiy, que ces Peuples regardent comme un grand Prophete, & qui croient que tous ses descendans ont le don de prédire l'avenir ; ils les appellent Almasaïris : la Princesse avoit une entière confiance au sien ; & elle ne se vit pas plutôt grosse, qu'elle le consulta sur ce qui lui

devoit arriver , & sur le sort de l'enfant qu'elle apportoit. L'Almafaisis , après avoir fait toutes ses prieres & les cérémonies qu'ils observent en ces occasions , lui dit d'un ton prophétique , qu'elle mettroit au monde un Prince qui seroit un jour Empereur des Turcs , s'il pouvoit éviter la cruauté de ses parens & le séjour de la ville de Constantinople , dont l'approche lui devoit être fatale. Que si le Ciel détournoit ces malheurs , il surpasseroit en grandeur tous les Princes Ottomans ses prédécesseurs. Que pour elle , si elle entroit jamais dans le Serrail , sa perte étoit certaine ; mais qu'elle fit en sorte de retenir Amurat près d'elle une année révolue , & que par cette précaution elle se mettroit à l'abri des malheurs qu'il lui venoit de prédire , & de ceux qui menaçoient l'Empereur dans sa Ville capitale , où toutes sortes de peines domestiques l'attendoient ; & enfin la mort qui seroit une suite de son retour. La jeune Sultane , extrêmement alarmée de ces prédictions , avoit fait une ferme résolution d'employer tout son pouvoir sur Amurat pour l'empêcher de la quitter d'un an entier ; & comme elle ne lui avoit encore vu aucun dessein de retourner à Constantinople , elle ne lui avoit rien dit de la prophétie de l'Almafaisis.

Mais lorsqu'il lui eût appris le départ d'Achomat , & ce qu'il lui mandoit pour presser le sien , avec la résolution qu'il avoit prise de l'emmener , elle se jeta à ses pieds , &

le conjura , en répandant un torrent de larmes , de ne point quitter Damas , ni la conduire à Constantinople , où les plus grands malheurs les attendoient l'un & l'autre. Amurat , qui l'aimoit alors véritablement , fut vivement touché de l'état où il la vit ; & après l'avoir faite relever avec tendresse , il la pria de lui apprendre d'où lui pouvoit venir la répugnance qu'elle lui marquoit à le suivre & à le voir partir ; elle ne s'en fit pas presser long-temps , & lui raconta tout ce que l'Almasaïris lui avoit prédit ; & en finissant son discours elle recommença ses instances pour l'obliger à ne la point quitter , & de la laisser à Damas. L'Empereur Turc ne fit que rire des prédictions de l'Almasaïris ; & par de solides raisons il tâcha de la convaincre de la fausseté de ses opinions ; il y joignit aussi l'intérêt de son amour , & lui fit comprendre que si elle l'aimoit sincèrement elle ne pouvoit , sans l'outrager , refuser de l'accompagner , & de venir prendre auprès de lui la place de Roxane , qu'il lui avoit destinée ; que pour lui il ne pouvoit se dispenser de retourner promptement à Constantinople , pour en appaiser les troubles par sa présence ; & qu'enfin il étoit résolu de partir avec elle , & qu'elle devoit s'y préparer. Rakima , qui ne s'attendoit pas à trouver cette résistance dans Amurat , en fut si pénétrée , qu'accablée de douleur & de crainte elle tomba évanouie dans les bras du Sultan. A cet objet , ce Prince animé de fureur contre l'Almasaïris , le fit promp-

tement appeller , & lorsqu'il fût entré : regarde, lui dit l'Empereur d'un air terrible , l'état où tu as mis cette Princesse par tes fausses prédictions; malheureux imposteur, redoute mon courroux , ou fais en sorte d'effacer de son cœur la crainte dont tu l'as faisie : guéris son esprit , que tes men songes ont empoisonné , ou je vais te faire empaler à la porte du palais , pour apprendre à tes pareils le châtement qu'ils doivent attendre de ma justice. L'Almaïris l'écou ta sans s'étonner , & lui répondit d'un sang froid qui auroit intimidé tout autre qu'Amurat : Empereur des Turcs , lui dit il , tes menaces ne m'effraient point, ni ne peuvent m'obliger à me retracter des vérités que j'ai révélées à ta Sultane; tout est écrit dans le livre du Ciel avec le doigt du grand Ali, mon prédécesseur ; & au même instant il se retira.

Le Sultan le regarda comme un fou , & fit aussi peu de compte de ses prédictions que de son Prophete : mais voyant Raki ma , qu'on avoit fait revenir à elle avec assez de peine , dans une crainte qui pouvoit être funeste à ses jours , & voulant accorder le soin de l'Etat & celui de son amour , il consentit à la laisser à Damas , & résolut de partir sans elle. Ce n'étoit lui ôter que la moitié de ses appréhensions, elle avoit encore à trembler pour lui ; aussi n'oublia-t-elle rien de ce qui pouvoit l'engager à achever l'année auprès d'elle : mais soit qu'Amurat ne fit nulle attention à ce

dont on le menaçoit, soit qu'il commençât à s'ennuyer du séjour de Damas, ou que véritablement il voulût mettre fin aux troubles que cauçoit son absence, il fut impossible de le faire changer de résolution : mais avant que de partir, il la combla de richesses, & ordonna au Bacha de Damas d'en avoir un soin extrême, & de lui payer annuellement une somme considérable. Non-content de cela, il lui assigna encore les tributs que la terreur de ses armes avoit obligé le Roi des Arabes à lui payer. Ensuite de quoi, ayant donné ses ordres pour son départ, il prit congé de Rakima, dont la vive douleur le fit repentir plus d'une fois de la quitter ; mais il avoit mandé son retour à Constantinople, & il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Ainsi, après des adieux aussi tendres que touchans, il prit le chemin de la Capitale de son Empire, où il étoit désiré des Grands, du Peuple & de la Milice, avec d'autant plus d'impatience, qu'ils espéroient que sa présence les mettroit à l'abri des cruautés de Roxane, & qu'il puniroit les forfaits & les meurtres qu'elle avoit commis.

Mais ils furent trompés dans leur attente ; cette adroite Princesse n'eût pas plutôt appris le retour d'Amurat, & qu'il avoit laissé Rakima à Damas, qu'elle se promit tout du pouvoir de ses charmes. En effet, après y avoir ajouté tout ce qui pouvoit en relever l'éclat, elle parut devant lui avec des graces si fort attrayantes, que ce

Prince sentit rallumer ses premiers feux avec toute la force de la nouveauté. Roxane , qui reconnut le prompt effet de ses dangereux attraits , en voulut profiter ; & affectant un air doux & modeste , sans se plaindre de son infidélité, elle lui peignit la douleur que lui avoit causée son absence avec des expressions si tendres & si vives, qu'elle acheva de reprendre son empire sur le cœur du crédule Amurat , & d'en chasser la malheureuse Rakima.

Il lui prouva la sincérité du retour de sa flamme par des transports si véhémens, que ne doutant plus qu'elle ne pût tout hasarder , elle lui fit valoir le service important qu'elle lui avoit rendu , en prévenant le malheur qui menaçoit sa personne & son Empire , en donnant la mort à ses freres ; elle exagéra avec tant d'art le crime dont elle les accusoit , & sa vigilance pour les soins de l'Etat, que le foible Amurat s'imagina qu'elle étoit digne de régir l'univers , & la rendit si puissante sur ses volontés , que tout ce que la Sultane Validé lui pût dire de ses violences , & de la cruauté qu'elle avoit eue de faire étrangler ses deux fils en sa présence, ne fit aucune impression sur son esprit. Au contraire , il assura froidement la Sultane sa mere qu'il avoit été suffisamment instruit du crime de ses freres ; qu'il n'auroit pu leur laisser la vie sans risquer la sienne & son Empire , & que Roxane n'avoit rien fait qu'il n'eût approuvé.

Dans cette même journée une des Princesses ses sœurs s'étant venue jeter à ses pieds , pour se plaindre des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de cette Sultane favorite, & lui représenter l'horrible injustice qu'elle avoit commise par la mort des deux Princes ses freres , il s'emporta contre cette innocente Princesse avec une fureur si démesurée , qu'il lui fendit la tête d'un marteau d'armes qu'il tenoit à sa main. Cette tragique mort étonna les plus hardis ; & l'on vit avec douleur qu'il n'y avoit pas moyen de faire connoître la vérité au cruel Amurat. Quelques jours après il reçut un courrier de Rakima, qui lui apprit qu'elle étoit heureusement accouchée d'un Prince , qu'elle avoit nommé Soliman-Amurat. Mais le Sultan , plus engagé que jamais dans les fers de Roxane , reçut cette nouvelle avec indifférence , & fit une réponse si froide à la Princesse, qu'elle y vit sa perte écrite. Elle prit toutes les précautions nécessaires pour se garantir des fureurs de sa rivale ; & sur-tout elle observa soigneusement de se conduire par les avis de son Almafaisis jusqu'aux moindres circonstances. Elle étoit instruite par la Sultane Validé , & par le Grand-Visir Achomat , du renouvellement de l'autorité de Roxane ; & elle n'ignoroit rien des cruels desseins qu'elle formoit contr' elle & contre son fils, ce qui lui donnoit lieu de pouvoir éviter les effets de sa rage.

Ce n'étoit pas sans de justes raisons qu'elle

la redoutoit ; car dans le même temps qu'elle n'épargnoit rien pour assurer sa vie & celle de son fils, la barbare Roxane mettoit tout en usage pour la leur ôter. Elle ne pouvoit penser sans frémir qu'il y eût une beauté capable de lui ravir encore le cœur du Sultan ; non qu'elle fût jalouse de cette concurrence par amour pour lui, il y avoit déjà long-temps que la seule ambition la faisoit agir ; & depuis qu'elle avoit un fils, elle ne respiroit que le desir de le voir regner : & si elle redoutoit Rakima, ce n'étoit que dans la crainte qu'Amurat ne préférât son fils au sien. Pour se délivrer de cette inquiétude, elle résolut de ne plus différer à se défaire de l'un & de l'autre ; cette entreprise lui parut facile par le peu d'attention qu'Amurat sembloit avoir pour eux, & qu'il n'étoit plus à Damas pour veiller lui même à la conservation de leurs jours. Comme elle ne manquoit point de ministres de ses cruautés, elle en fit partir plusieurs pour Damas chargés d'un ordre supposé du Grand-Seigneur, & leur fit prendre des routes différentes, pour ne pas manquer.

Mais Achomat & la Sultane Validé, qui veilloient sur toutes ses actions, furent avertis de cette trame, & par un courrier exprès en donnerent avis à la Princesse Rakima, avec un ordre au Bacha de Damas d'observer si bien l'arrivée de ces assassins, qu'il n'en échappât aucun, lui commandant, sous peine de la vie, de tirer la vérité de leur

62    L E S   J O U R N É E S  
bouche, & de les faire mourir publiquement.

Le Bacha prit de si justes mesures que ces perfides furent tous arrêtés, & avouerent le complot de Roxane, après quoi ils furent exécutés ignominieusement, & leur procès envoyé à la Porte. Aussi-tôt Achomat en instruisit le Sultan, qui trouvant de l'énormité dans le fait, voulut entendre Roxane : cette méchante femme se justifia avec tant d'artifice, mêlant adroitement les larmes, les reproches & la tendresse, qu'Amurat se vit obligé de la consoler plutôt que de la condamner. Lorsqu'elle se fût assurée du Sultan, elle traita le Grand-Visir d'impôseur, l'accusant d'avoir ourdi cette trame avec la Sultane Validé pour la perdre ; ajoutant que ce n'étoit pas là leur premier attentat, puisque c'étoit eux qui avoient aidé & fomenté la conspiration des Princes ; & elle sut si bien noircir l'innocence du Grand-Visir, qu'elle obtint un ordre signé d'Amurat pour le faire mourir, qu'elle fit exécuter sur le champ, dans la crainte qu'il ne vînt à s'en repentir. Cette mort mit toute la ville de Constantinople en mouvement ; & quoique personne n'osât se hasarder à faire connaître l'innocence de cette dernière victime, on ne laissoit pas de blâmer Amurat avec assez de liberté, d'avoir fait mourir si légèrement un si grand Ministre, si utile à l'Etat, qui lui avoit gagné tant de batailles, & qui venoit d'ajouter à son Empire la fameuse

ville de Babylone , & tant de belles Provinces en Orient & en Occident.

Le peuple & la milice l'appelloient leur pere , & les Grands le regrettoient ; cependant tout cela n'empêchoit pas Roxane de triompher. Pour mieux établir son autorité elle engagea le Sultan à donner la charge de Grand-Vifir au Caïnacan , qui lui étoit dévoué ; & pour lors elle crut n'avoir plus rien à craindre. Mais enfin le Ciel lassé de tant de crimes lui fit trouver sa perte au milieu de sa gloire ; le coup qui abattit la tête d'Achomat , réveilla tous les Grands de l'empire , qui craignoient également cette impérieuse & barbare femme , & les fit résoudre à se plaindre hautement des injustices qu'elle faisoit commettre au Grand-Seigneur.

Ils mirent par écrit tous les meurtres qu'elle avoit faits , & les criminels motifs qui l'y avoient portée , & obligèrent le Mufti à les présenter au Sultan, au nom de tous ses Sujets. Ce Grand-Prêtre de la loi des Mahométans étoit à peine entré pour s'acquitter de sa périlleuse commission, qu'Amurat vit paroître la Sultane sa mere , qui lui présenta un Eunuque , qui , s'étant prosterné à ses pieds, lui déclara le dessein que Roxane avoit formé de le faire mourir, afin de couronner son fils. Le Sultan, qui savoit la haine de la Sultane Validé pour sa favorite , traita l'Eunuque d'impofteur , & le menaça de la mort ; mais cet esclave , sans s'intimider, lui reparut hardiment qu'il ne se soucioit point de

mourir, puisqu'il avoit eu le temps de lui révéler des choses importantes, & des trahisons qui lui faisoient horreur: ajoutant qu'après qu'on auroit ôté le jour à Sa Hauteſſe, on devoit faire périr la Sultane Validé, le Bacha de Damas, la Princesſe Rakima & le Prince ſon fils, & lui dit tous les noms de ceux qui étoient de cette conſpiration avec Roxane. Amurat trouva le diſcours de l'Eunuque ſi bien circonſtancié, qu'il comença de rentrer en lui-même; & après avoir rêvé quelques momens, il ſe tourna vers le Muſti, & lui ordonna d'expoſer ſa miſſion: le Pontife, pour toute réponſe, lui préſenta l'écrit qui contenoit l'hiſtoire des crimes de Roxane.

Amurat en fit la lecture, & quoiqu'il fût lui-même d'un naturel ſanguinaire, il ne put voir tant de forfaits ſans frémir; l'amour fit place à l'indignation, & cette dernière à la haine. Il ordonna ſur le champ qu'on fît venir cette Sultane. Lorſqu'elle fut devant lui, il lui rendit lui-même toutes les accusations qu'il venoit de lire & d'entendre contr'elle, & lui commanda d'y répondre; mais loin de ſe juſtifier, ſe conſtant dans l'amour de ce Prince, elle ſ'emporta en imprécations contre le Muſti & la Sultane Validé, & eut l'audace de la menacer de la faire mourir.

Le Sultan irrité de ſon peu de reſpect, lui dit qu'il n'étoit pas queſtion de ſ'exhaler en injures, mais de ſe laver des attentats dont elle étoit accusée. Ce ton d'autorité,

auquel elle n'étoit pas accoutumée, la mit en fureur, & elle répondit à ce Prince avec un orgueil si outrageant, & si peu de retenue, qu'il en perdit la patience dont il s'étoit armé jusques-là; & la voyant convaincue par le trouble dont elle étoit agitée & le peu de suite qu'elle mettoit dans ses paroles, il lui fit des reproches sanglans de toutes ses noirceurs. Cette femme impérieuse, au lieu de chercher à le fléchir, & de marquer quelque repentir, éclata contre lui, brava sa puissance, & porta sa colere à une telle extrêmité, que ne se connoissant plus il tira son poignard, le lui plongea dans le sein, & la fit tomber sans vie à ses pieds. Ainsi finit cette Princesse, la plus belle & la plus cruelle de toutes les femmes: elle n'avoit alors que vingt-trois ans, & étoit dans sa plus grande beauté. Philippe de Harlay, Comte de Cécy, Ambassadeur de France à Constantinople, rapporte qu'il en avoit vu le portrait, ainsi que son prédécesseur & son Cousin Achilles de Harlay-Sancy, Baron de Molé.

Amurat l'avoit fait tirer dans le fort de sa passion, par le fameux Peintre Vinelly, Vénitien, & il le garda jusqu'à sa mort dans son cabinet. L'action de ce Prince n'auroit point d'excuses dans un autre que lui, ni dans d'autres nations; mais si l'on considère que les Turcs portent tout à l'excès, & sur-tout la cruauté; si on réfléchit sur les absurdités de leur religion, qui ne leur donne aucun préjugé d'horreur pour les choses qui nous

en font; & si l'on veut s'arrêter à examiner la violence de l'amour de ce Monarque pour Roxane, l'étendue de l'autorité qu'il lui avoit donnée, le pouvoir absolu qu'elle avoit sur lui, l'erreur où il étoit d'en être aimé sincèrement, on trouvera moins étrange qu'étant désabusé par des preuves authentiques, & se voyant éclairci de ses injustices, de ses vexations, de ses trahisons, de son ambition, de son peu d'amour, de son ingratitude & du peu de soin qu'elle prit de l'adoucir & d'implorer sa clémence, la rage se soit emparée de son cœur, & lui ait fait commettre un meurtre de cette nature, lui qui étoit galant, tendre, passionné pour les femmes, qui n'étoit les respectoit, & ne se portoit aux extrémités contre ce sexe que lorsqu'on mettoit sa patience à bout, qu'on l'irritoit, & qu'on l'animoit à suivre son tempérament fougueux; comme il l'avoit bien fait voir quelque-temps auparavant, en donnant la mort à la Princesse sa sœur, qui, en lui demandant justice, s'attacha moins à le convaincre par de bonnes raisons, qu'à l'irriter.

Enfin il étoit écrit, non pas avec le doigt d'Aly ni de Mahomet, mais par le Roi des Rois, dans les décrets de sa divine providence, que cette méchante femme perdrait la vie des mains de l'homme du monde qui l'avoit le plus aimée. La nouvelle de la punition fut à peine répandue dans la Ville, que le calme parut y renaître; les murmures cessèrent, les plaintes furent étouffées, & les voix ne se faisoient entendre que pour

louer l'Empereur d'avoir vengé , par ce coup , tant d'illustres familles dont cette mort seule pouvoit tarir les larmes.

Pendant les premiers jours, Amurat parut tranquille ; la joie du Peuple, la satisfaction des Grands, & les restes d'une juste indignation occuperent son cœur de façon à lui faire croire qu'il étoit content lui-même. Mais lorsque ses transports furent passés , que sa colere se fût dissipée , & qu'il réfléchit sur ce qu'il avoit fait , une profonde mélancolie s'empara de son ame , une sombre tristesse se répandit sur son visage ; tout lui déplut , tout l'ennuya ; l'image de Roxane le suivoit par-tout , & il sembloit n'avoir pas de plus heureux momens que ceux qu'il passoit seul dans son cabinet à regarder le fatal portrait de cette favorite , qui réveilleoit & nourrissoit l'amour qu'il avoit eu pour elle.

La Sultane Validé , & Uglan , Aga ou Chef des Eunuques noirs, qui avoit un grand crédit sur l'esprit de ce Prince , tâcherent en vain de le tirer de cet état ; ils assemblèrent toutes les beautés du Serrail pour l'engager dans de nouvelles amours ; mais ni leurs attraits , ni l'exercice de la chasse qu'il avoit fort aimée , ne furent capables d'arracher Roxane de son souvenir.

Thélamont étoit à cet endroit de son récit, lorsqu'on vint avertir qu'on avoit servi : cette aimable compagnie ne parut pas contente de cette interruption ; & quoique le repas qui l'attendoit ne dût lui rien lais-

fer à désirer, elle lui auroit volontiers préféré la continuation de l'histoire de Rakima. Uranie, qui s'en apperçut : je vois bien, dit-elle, que nous allons souper à regret ; mais pour réparer le tort que cela nous fait, Mélen-te & Hortense coucheront ici, & Thélamont aura sans doute la complaisance d'achever son histoire après soupé. En vérité, dit alors Camille avec un grand soupir, me voilà bien soulagée : car je vous assure que je n'aurois pas dormi tranquillement, si j'avois dû me coucher sans apprendre ce qu'est devenue Rakima, & comment se termina la tristesse d'Amurat.

Votre curiosité sera satisfaite, répondit Thélamont : & si la compagnie consent à ce qu'a dit Uranie, je vous promets de vous faire coucher très-tard. Hortense & Mélen-te ayant témoigné qu'ils acceptoient la partie avec plaisir, on fut se mettre à table, où pendant le repas chacun étala ses réflexions sur les événemens qu'on venoit d'entendre, & tous généralement convinrent que Thélamont les avoit rapportés d'une manière à les rendre encore plus intéressans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes.

Et lorsqu'on eût satisfait à ce qu'exigeoit la délicatesse d'un soupé digne des convives, & qu'on y eût assez fait briller la joie, l'esprit & l'amour, cette belle société, d'un commun accord, passa dans l'appartement d'Uranie, où après s'être placée selon son inclination, on pria Thélamont très-sérieusement de reprendre le fil de son discours : ce qu'il fit de cette sorte.

## SUITE DE L'HISTOIRE

DE RAKIMA.

**L**A Sultane Validé, qui aimoit tendrement l'Empereur son fils, voyant que tous ses soins & ceux d'Uglan étoient inutiles, & craignant avec raison pour les jours de ce Prince, se souvenant de l'ardente passion qu'il avoit eue pour Rakima, s'imaginant que sa présence rallumeroit ses premiers feux, forma le dessein de la faire venir dans le Serrail : pour cet effet, elle lui dépêcha un courrier, par lequel elle lui apprit la catastrophe de sa rivale, & l'exhorta à demander à Amurat la permission de le venir joindre dans la capitale de son Empire, pour y jouir de la gloire qu'il lui avoit fait espérer.

L'Emir Gumer son frere, qui étoit devenu un des favoris du Sultan depuis sa trahison, lui écrivit aussi pour la déterminer à suivre les conseils de la Validé. Cette nouvelle fit l'effet qu'on en devoit attendre sur le cœur de Rakima ; elle aimoit toujours Amurat : elle avoit redouté Roxane, sa mort la rassura ; & la douce idée de revoir ce qu'elle aimoit lui donna des mouvemens de joie & d'espérance qui effacèrent pour quelques momens les fâcheuses idées des prédictions de son Amasäiris. Elle voulut cependant le consulter encore : mais soit que cet homme eût véritablement quel-

que science , ou qu'il ne voulût pas s'opposer davantage aux desirs de cette Princesse , il lui dit qu'elle ne risquoit rien de faire ce qu'on lui mandoit ; mais qu'il prévoyoit que ce voyage n'auroit point d'effet.

Comme cette prédiction étoit vague , & ne lui parloit point des malheurs dont on avoit menacé ses jours & ceux de son fils , elle suivit sans balancer les mouvemens de son amour , & écrivit en ces termes à Amurat.

## LA PRINCESSE RAKIMA,

A L'INVINCIBLE AMURAT.

*Tu Hauteffe a-t-elle donc oublié la fidelle & tendre Rakima , & veux-tu la priver pour jamais du bonheur d'être éclairée de la lumiere de tes yeux ? Ah ! Seigneur , rappelle à ton souvenir ton amour , tes promesses : peins-toi ton esclave mourante de la douleur d'être éloignée de toi , & tu te presseras sans doute de lui faire le favorable commandement de t'aller joindre , & d'exprimer à tes pieds l'ardeur de la flamme qui embrase pour toi le cœur de la constante RAKIMA.*

Quelque absorbé que fût Amurat du noir chagrin qui le dévorait, il ne put être insensible à cette lecture : toutes les beautés de Rakima se présentèrent à ses yeux ; & si elles ne rallumerent pas d'abord son amour,

elles lui donnerent un vif desir de la revoir. Il communiqua cette lettre à la Sultane sa mere & à l'Emir Gumer, paroissant enchanté de l'esprit de Rakima ; & manda à cette Princesse de partir avec son fils , & envoya ordre à Sinam , Bacha de Damas , de lui fournir abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire pour un si long voyage.

Mais il étoit de la destinée de Rakima d'être oubliée d'Amurat ; l'hiver vint malheureusement pour elle, avec les ordres du Sultan ; cette rigoureuse saison l'empêchant de se mettre en chemin, il fallut attendre le retour du printemps. Dans cet intervalle le Capitan-Bacha , ou Général de la mer , fit entrer dans le Serrail une jeune Circassienne , dont l'esprit , la beauté & mille autres rares qualités firent croire à la Sultane Validé que c'étoit-là le seul objet capable de tirer Amurat de sa mélancolie. Pour y mieux parvenir elle fit amitié avec Zaïme , c'est le nom de cette beauté , & l'instruisit de tout ce qu'elle devoit faire pour s'attirer les regards de l'Empereur. Elle y réussit au-delà de ce qu'elle en avoit espéré ; elle n'eût pas plutôt été présentée à ce Prince , dont toutes les passions étoient véhémentes , qu'il oublia Roxane , Rakima , & tout ce qu'il avoit vu de beau dans sa vie , pour s'abandonner à ce nouvel amour. Je passe légèrement sur cet article , ne voulant rien dérober à Uranie , qui travaille actuellement à faire une histoire particuliere de la vie de Zaïme , dont les

faits & les événemens sont si beaux & si intéressans , qu'elle s'est résolue d'en faire part au public : c'est ce qui m'empêche de vous faire le portrait de cette dernière favorite d'Amurat, ne voulant vous en parler qu'autant que j'y serai forcé pour continuer ce qui regarde Rakima. Amurat déclara Zaïme Grande-Sultane , & manda au Bacha de Damas de reculer toujours , sous divers prétextes , le voyage de la Princesse. La possession de Zaïme donna tant de joie à ce Monarque , qu'elle bannit entièrement ce qui lui restoit de morne dans l'humeur ; ce n'étoient que fêtes , jeux & festins dans le Serrail & dans la Ville. Amurat s'étoit accoutumé dès long-temps à boire beaucoup de liqueurs & de vin , ayant ordinairement pour compagnon de ses débauches le traître Gumer & deux autres Persans aussi perfides que lui , nommés Marchut & Jarfais. Les abstinences du Ramasan , qui est pour les Musulmans ce qu'est le carême aux Chrétiens, ne purent arrêter les excès du Sultan : & la fête du Bèïran , qui est la Pâque parmi eux , étant venue , ses débauches redoublèrent au point , que dans un des grands festins qu'il donna à ses courtisans , il but tant de vin de Malvoisie, de Rossoly & d'autres liqueurs fortes , qu'il se mit le feu dans le sang, & en prit une fièvre si ardente, que tout l'art de ses Médecins ne put parvenir à l'éteindre.

Les maladies lui avoient enlevé tous ses enfans , & sa cruauté avoit fait périr ses freres ,

freres, excepté Ibrahim, qui étoit confiné dans une prison, à l'extrémité de Constantinople, sous la garde de l'Eunuque Samboul, qui, lui ayant conseillé de contrefaire l'insensé, lui avoit sauvé la vie par cet artifice, qui seul l'avoit garanti des fureurs de Roxane & de la politique d'Amurat. Cependant, comme il se sentoît approcher de sa fin, & que son amour pour Zaïme le suivoit au tombeau, quelque marque de grossesse, qui n'étoit pourtant pas certaine, lui faisant craindre qu'après sa mort on ne couronnât Ibrahim, au préjudice de l'enfant de la Sultane, si elle étoit grosse & qu'elle mît au jour un Prince, il demanda plusieurs fois à voir son frere; mais la Validé, qui pénétra le dessein qu'il avoit de le faire étrangler, éluda cette entrevue sous différens prétextes, & par son adresse garantit le dernier des fils qu'elle avoit eu du Sultan Achmet. Amurat, qui s'affoiblissoit de moment en moment, voyant qu'on ne s'empressoit pas à le satisfaire de ce côté, y voulut mettre ordre d'une autre sorte.

Dans le fort de son mal il fit appeller Rahim Chiras, Kam des petits Tartares, le nomma pour son successeur, conformément aux loix fondamentales de l'Empire Ottoman, & fit avec lui un traité secret, par lequel le Tartare s'obligeoit de remettre l'Empire au fils de Zaïme, en cas qu'elle en eût un : mais ces sortes de traités précaires ont rarement leur effet. Deux jours après Amurat mourut, qui fut le 22 du

mois de février 1640, âgé de 34 ans, étant parvenu au trône à l'âge de 7 ans, & en ayant régné 27. On trouva sous son chevet, dans une boîte d'or, la convention qu'il avoit faite avec le Tartare, que le Divan déclara nulle. La Sultane Validé ne lui eût pas plutôt fermé les yeux, qu'elle alla tirer Ibrahim de sa prison : ce Prince, qui étoit toujours dans la crainte, fit d'abord difficulté de sortir & d'accepter l'Empire ; & il fallut que la Sultane mandât le Muf-ti, les Visirs du Divan & les Bachas, pour lui marquer la mort de l'Empereur son frere & de ses enfans, & que l'Eunuque Samboul son Gouverneur, en qui il avoit une entière confiance, lui jurât par un serment solennel que ce que sa mere & les Visirs lui disoient étoit vrai, pour qu'il se laissât conduire ; encore fallut-il, pour le rassurer tout-à-fait, qu'il vît lui-même le corps de son frere, sur la bouche duquel il porta plusieurs fois la main, pour voir s'il ne respiroit plus.

Le lendemain 23 février 1640, il fut proclamé Empereur ; & les commencemens de son regne firent assez connoître que les marques d'imbécillité qu'il avoit données dans sa prison n'étoient qu'un stratagème innocent, dont il s'étoit servi pour garantir ses jours. Cependant la Princesse Rakima, qui avoit été informée, par les lettres de Gumer son frere, de la dernière infidélité d'Amurat, ensuite de sa mort & de l'avènement d'Ibrahim à l'empire, sentit renaître toutes ses

crainces pour la vie de son fils; tout l'amour qu'elle avoit eu pour Amurat n'avoit pu tenir contre ses instances tant de fois réitérées : elle avoit vaincu la tendresse qui l'attachoit à lui pour en rendre son fils l'unique objet. Les malheurs, les incidens, & les longueurs de l'absence n'ont aucun pouvoir sur un amour toujours constant, & dont la fidélité est inviolablement gardée des deux côtés; loin de l'éteindre, ces maux soufferts réciproquement le nourrissent, l'augmentent & le perfectionnent.

Mais lorsque l'un des deux vient à changer, & que, par des infidélités qu'on n'a point méritées on se voit abandonné, oublié & méprisé, l'amour se ralentit, les réflexions viennent, & on songe à soi : l'absence n'est plus à charge, & l'indifférence prend enfin la place de la tendresse. Telle étoit la situation du cœur de Rakima, lorsqu'elle apprit la mort du Sultan. Comme elle étoit d'un naturel doux & tendre, cette nouvelle lui arracha des larmes; mais elle ne les donna qu'à la perte du père de son fils, & non pas à celle de son amant. Elle forma d'abord le dessein de se retirer en Perse, pour chercher un appui contre les violences de la Porte; & elle s'y détermina d'autant plus, que Sinam, Bacha de Damas, lui refusa dès-lors de lui payer davantage les sommes que l'Empereur Amurat lui avoit assignées, & qu'il lui dit qu'il ne pourroit se dispenser de l'envoyer au vieux Serrail de Constantinople, & son fils

au Sultan Ibrahim. Cette menace la fit trembler ; & pour en éviter les effets elle feignit d'avoir fait un vœu à la Mecque, & demanda à Sinam la permission de l'effectuer. Le Bacha , qui ne désiroit que son éloignement, fut charmé de cette occasion de s'en débarrasser, & lui facilita les moyens de faire ce prétendu voyage. Elle passa par l'Arabie , & arriva à la Cour de Réba , Roi des Arabes , celui-là même que le Sultan Amurat avoit assujetti à lui payer tribut , & soumis à perpétuité, lui & ses Successeurs, à faire hommage & prendre l'investiture de sa couronne à la Porte.

Ce Monarque étoit le plus proche parent de l'Emir Sicardin , Prince de Drüs , qui se disoit descendu de ce Héros , Godefroy de Bouillon , qui fit la conquête de Jérusalem ; il en portoit les armes, & étoit le Protecteur déclaré de tous les Chrétiens du Levant. Sicardin ayant été vaincu en bataille rangée par le Bacha Giaphar , fut envoyé à Constantinople , où , contre la parole qui lui avoit été donnée , l'avarice du Sultan & de ses Ministres lui avoient fait perdre la vie par la main des bourreaux , pour s'emparer de sa principauté, & des grands trésors qu'il avoit amassés, qui appartenoient de droit à Réba , Roi des Arabes , comme son plus proche parent. Il en avoit demandé raison au Sultan Amurat, qui, bien loin de lui rendre justice, l'avoit soumis lui-même à la condamnation. Ce fut donc à la Cour de ce Roi que la belle & crain-

tive Rakima voulut prendre quelques jours des repos, avant que de se rendre en Perse. Réba n'avoit rien du barbarisme de ceux de sa Nation, le Ciel lui avoit donné toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince aimable : il étoit grand, bien fait, galant, plein d'esprit; il avoit l'ame belle, tendre & bien-faisante.

Ses sentimens le porterent à recevoir Rakima avec toutes sortes d'honneurs; mais sa beauté acheva ce que sa générosité naturelle avoit commencé : il ne pût la voir sans l'aimer; & le récit qu'elle lui fit de la triste situation où elle se trouvoit & des accidens de sa vie, le toucha si vivement, qu'il crut qu'il feroit le Prince le plus heureux s'il pouvoit lui faire oublier ses infortunes, & la mettre à l'abri de ses craintes en lui faisant partager sa couronne. Rakima n'avoit alors que vingt-deux ans : elle étoit plus belle que jamais, & l'état où elle se voyoit avoit répandu dans toute sa personne un air de douceur & de tendresse dont il étoit difficile que le cœur pût se défendre. Réba ne voulut pas lui déclarer d'abord les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, il les cacha sous les apparences d'un véritable désir de la servir, en lui offrant ses Etats pour retraite, lui promettant de regarder le jeune Prince Soliman - Amurat comme son propre fils, de donner tous ses soins à son éducation, & la conjurant de rester à sa Cour, où elle seroit aussi puissante que lui même; l'assurant que lorsque

le temps seroit favorable à ses desseins, il emploieroit ses forces, celles de ses voisins, & généralement tout ce qu'il avoit en son pouvoir, pour le faire monter au trône de ses peres. Rakima avoit trop d'esprit pour ne pas pénétrer le motif des offres de Réba ; mais voulant avoir le temps de se résoudre, elle ne répondit à ce Prince que dans les termes que la reconnoissance exigeoit d'elle en cette occasion.

Et sans rien accepter ni refuser, elle lui fit entendre que si, dans le séjour qu'elle prétendoit faire à sa Cour, elle le voyoit persister dans ses sentimens, elle pourroit bien ne pas aller plus loin chercher un asyle & des protections. Ce rayon d'espérance mit Réba dans une situation d'esprit si agréable, que tout ce qu'il avoit d'aimable dans sa personne en prit de nouvelles graces. Il fit servir Rakima en Reine, & voulant, par ces honneurs prématurés, lui inspirer le desir de les posséder toujours, il ne decidoit de rien sans la consulter, & la rendit maîtresse absolue dans l'étendue de ses Etats. Mais pour la mieux convaincre d'une passion qu'il ne vouloit lui déclarer que par ses soins & ses attentions, il s'attacha d'une si tendre amitié au jeune Soliman-Amurat, qu'on eût dit qu'il en étoit véritablement le pere.

Ce fut-là le trait par où l'Amour voulut forcer Rakima à se ranger une seconde fois sous sa puissance ; son cœur ne put être insensible à ce que le Roi des Arabes faisoit pour

son fils ; & cet aimable enfant , en qui on remarquoit déjà des dispositions dignes de sa naissance , témoignoît un si parfait retour aux bontés de ce Monarque , que les sentimens du fils passerent bientôt dans l'ame de la mere. Quelques mois s'écoulerent de cette sorte , sans que Réba se ralentit un instant de ses soins , de ses respects & de ses complaisances ; mais Rakima ne lui faisant voir qu'une vive reconnoissance , il résolut de se déclarer plus ouvertement. Dans cette pensée , il se rendit un jour dans l'appartement de cette Princesse ; il la trouva qu'elle s'amusoit à voir faire à son fils des couronnes de fleurs , que ses femmes étoient occupées à lui présenter. Cet enfant en tenoit une à sa main dans l'instant que le Roi entra ; il ne le vit pas plutôt , que , selon sa coutume , il courut à lui , & se jettant dans ses bras , il lui posa la couronne de fleurs sur la tête , & la reprenant d'un air riant , il fut la mettre sur celle de sa mere , où il la laissa. Cette action fit rougir Rakima ; Réba s'en aperçut , & profitant de cette aventure enfantine : que je serois heureux , Madame , dit-il en la regardant avec des yeux où l'amour & la crainte se faisoient voir également , si vous aviez pénétré dans mon cœur aussi-bien que ce jeune Prince , & si vous vouliez accepter la couronne d'Arabie , dont celle qu'il vient de nous partager eût la figure ! Je viens la mettre à vos pieds , adorable Princesse , continua-t-il en s'y jettant lui-même , & vous

offrir avec elle l'amour le plus ardent que vos divins attraits aient jamais inspiré. Pardonnez à la violence de ma passion, si je romps un silence que jusqu'ici mon respect m'avoit imposé ; & soyez assurée que c'est la seule fois de ma vie que je sortirai des bornes qu'il me prescrit.

Pendant ce discours la Princesse avoit fait de vains efforts pour l'obliger à se relever ; mais voyant qu'il attendoit sa réponse & qu'il s'obstinoit à rester dans cette posture : Seigneur, lui dit-elle en lui tendant la main, il faudroit que Rakima fût la plus ingrate personne de la terre, après toutes les obligations qu'elle vous a, si elle dédaignoit ces dernières marques de votre estime : elles m'honorent trop, Seigneur, continua-t-elle avec un air charmant ; si cette main que je vous présente peut faire véritablement votre bonheur, je mettrai tout le mien à vous en rendre le maître.

Cet aveu auquel, malgré la douceur de Rakima, le Roi des Arabes n'osoit s'attendre, le transporta de telle sorte, qu'il fut aisé de juger par l'excès de sa joie de la sincérité de son amour. Il ne pût de long-temps s'exprimer que par des paroles mal rangées, & mille ardens baisers sur cette main qu'on lui avoit donnée avec tant de graces. Mais enfin il fut si bien se faire entendre par ce trouble éloquent, que Rakima fut contrainte d'y répondre avec une tendresse peu différente de la sienne. Réba ne voulut pas différer plus long-temps la conclusion de

son bonheur ; & sur le champ ayant ordonné les cérémonies qu'il vouloit observer au couronnement de Rakima, elle fut proclamée Reine des Arabes peu de jours après , avec un applaudissement universel.

Depuis ce moment la nouvelle Reine n'en passa aucun qui ne lui donnât lieu de bénir le Ciel d'avoir trouvé dans le Roi Réba un époux , un amant , un protecteur zélé , & un pere à son fils. Il prit un soin particulier de l'éducation de ce jeune Prince , & fit venir des pays les plus éloignés les plus habiles maîtres , pour en former un sujet capable de regner , & de se venger un jour du tort qu'on lui avoit fait : & comme il avoit en lui-même toutes les qualités nécessaires à un grand Prince , il surpassa bientôt l'attente du Roi & de la Reine sa mere, & devint l'amour & l'admiration de leurs Sujets.

Réba , qui supportoit avec impatience le joug Ottoman , & qui trouvoit une occasion de s'en tirer , en protégeant le jeune Sciliman Amurat , fit des pratiques secrètes avec les plus considérables de ses voisins en faveur de ce Prince , en attendant une occasion favorable de lui mettre les armes à la main , & de se pouvoir déclarer ouvertement.

Tandis qu'il n'épargnoit ni peine ni soins pour réussir dans cette grande entreprise , la Sultane Validé mettoit tous les siens à faire envisager à Ibrahim ce qu'il avoit à

craindre de la protection que Réba avoit donnée à Rakima. Elle n'ignoroit pas la naissance de Soliman-Amurat, ni les droits qu'il avoit à l'Empire, & elle en entretenoit sans cesse l'Empereur son fils; mais ce Prince, qui depuis qu'il étoit monté au Trône ne s'étoit occupé que de ses plaisirs, & à satisfaire son humeur cruelle, négligea les avis de sa mere. Cependant les déportemens de ce Prince, les cruautés, les injustices, & le mépris qu'il faisoit publiquement de la Sultane Validé, lui attirerent bientôt la haine des Grands & du Peuple. On vit avec indignation son ingratitude envers cette Princesse, qui, après l'avoir élevé à l'Empire, ménagé si sagement les plus grandes affaires, dissipé par son adresse & sa fermeté les émotions qui troubloient l'Etat, & maintenu la paix avec ses voisins, se vit ôter toute son autorité par les lâches conseils de deux scélérats, dont l'un étoit Sélim-Achmet, Grand-Visir, & l'autre nommé Hussein, qu'Ibrahim avoit élevé, de simple Berger qu'il étoit, aux plus grandes dignités. Le pouvoir de ces deux hommes sur l'esprit de cet Empereur monta à un tel excès, qu'ils lui firent commettre tout ce que la cruauté & l'injustice ont de plus affreux; ce qui, joint à son incapacité pour le gouvernement, obligea les Grands de la Porte, ayant la Sultane Validé à leur tête, de faire éclater la conspiration qu'ils avoient déjà tramée contre lui. Ils avoient engagé dans leurs complots l'A-

ga des Janissaires , avec les principaux Officiers de cette redoutable Milice , le Général de la mer , le Souverain Pontife de la loi , les Kadileskers , qui en sont les Juges , les Visirs & les Bachas du Divan , qui sont les Conseillers d'Etat ; & ce qu'il y eut de surprenant , c'est que tant de gens différens , dans une entreprise si dangereuse & de si grande importance , garderent un secret inviolable. La Sultane Validé , qui savoit le danger qu'il y avoit d'être découvert avant d'avoir éclaté , pressa le Mufti de citer Ibrahim au nom de tout l'Etat , pour rendre compte de sa conduite en plein Divan , & lui demander la punition des crimes de Sélim-Achinet , Grand-Visir , & des brigandages du traître Hussein. Pour cet effet le Pontife lui envoya plusieurs Kadileskers , qui furent assez hardis pour se charger de cette périlleuse commission.

Ils furent introduits aux pieds du Sultan , qu'ils instruisirent de ce qui les amenoit devant lui. Ibrahim , irrité de cette insolente audace , commanda à sa garde de les mettre en pièces ; mais voyant que personne ne s'ébranloit , & qu'on refusoit de lui obéir , comme il étoit timide , la crainte le saisit , & il courut sur le champ dans l'appartement de la Sultane sa mere : cette Princesse profitant de son trouble , lui conseilla de livrer aux révoltés le Grand-Visir & Hussein. L'Empereur eut beaucoup de peine à y consentir , mais n'ayant qu'un moment pour se déterminer , il s'y résolut.

Ainsi ces deux scélérats furent livrés au Peuple, qui les mirent en pièces, pillèrent leurs maisons, & exterminèrent toutes leurs races. La Validé lui inspira encore de nommer pour Grand-Visir Méhémet, homme très-populaire & d'une grande expérience, à qui le Sultan fut contraint de remettre le Sceau de l'empire. La Sultane Validé, qui s'étoit vengée de ses deux plus grands ennemis, voulut alors appaiser la sédition, & empêcher les conjurés d'aller plus loin; mais il n'étoit plus temps, on étoit trop animé, & elle avoit mis elle-même les choses dans un état où il n'y avoit plus de remède.

En effet, le Mufti cita de nouveau Ibrahim, & lui envoya les mêmes Kadileskers qui s'étoient déjà chargés d'une pareille ambassade; le Sultan les méprisa, & en leur présence déchira le Ferfa ou point de la loi, qui est un ajournement pour comparoître en Justice.

Ce qui ayant été rapporté au Divan, tous ceux qui le composoient marcherent à l'appartement de la Sultane Validé, où Ibrahim s'étoit retiré & l'arracherent des bras de cette Princesse, d'où il fut conduit dans la prison où il avoit passé la meilleure partie de sa vie.

Après lui avoir donné une sûre garde, le Divan proclama Empereur Mahomet IV, son fils, âgé de six ans & sept mois, qu'il avoit eu de Zaïme, à qui il avoit donné auprès de lui le même rang qu'elle possédoit

sur la fin du regne d'Amurat, & le Divan la déclara Régente pendant la minorité de son fils. Cependant les rebelles ayant fait réflexion sur l'énormité de leur crime, & craignant que si, par quelque révolution imprévue, Ibrahim remontoit au Trône, il ne leur fit le traitement qu'ils avoient fait à Achmet & à Husein, prirent la résolution de lui ôter la vie; en sorte que dix jours après sa détention, les principaux du Divan, accompagnés des plus séditeux d'entre le peuple & les Janissaires, furent à sa prison & le firent étrangler le 18 du mois d'août 1648. Cet événement fut suivi de plusieurs autres, que produisit la régence de la Grande-Sultane Zaïme, & l'avènement du fameux Coprogly à la dignité de Grand-Visir, qui sont amplement détaillés dans l'histoire de cette Princesse, dont Uranie par ses regards me défend de vous entretenir. La Sultane Kiossem, que nous n'appellerons plus Validé, cet titre n'étant attribué qu'à la mere de l'Empereur régnant, & qui signifie, en langue Turque, Impératrice, s'étant flatté que Zaïme, qui étoit son élève, lui abandonneroit toute l'autorité, voyant qu'elle savoit se passer de ses conseils, & qu'elle n'étoit plus rien, en conçut une haine & une jalousie si grande, que dans son ressentiment elle forma le dessein de chercher toutes sortes de voies pour faire périr la Régente, l'Empereur son fils, & le Grand-Visir Coprogly. Elle jetta d'abord les yeux sur Soliman-Amurat,

ou'elle savoit que le Roi & la Reine des Arabes élevoient avec un soin extrême.

Elle écrivit à Réba le projet qu'elle avoit fait de mettre ce jeune Prince sur le trône de ses Ancêtres, comme lui appartenant de droit, étant fils unique d'Amurat IV. Le Roi d'Arabie, qui n'ignoroit pas les raisons de la Sultane Kiossem, voyant l'Empire sans troublés & sans guerres avec ses voisins, lui représenta que le temps ne lui paroïssoit pas favorable pour une si grande entreprise; qu'il s'attireroit toutes les forces Ottomanes; qu'il n'étoit pas assez puissant pour leur résister; & qu'ainsi il la prioit de conserver la bonne volonté qu'elle témoignoît pour son petit-fils, afin de la faire eclater lorsque l'occasion seroit plus propice.

La sage politique de Réba ne plut pas à la Sultane; elle étoit véhémence dans ses passions, & jugeant bien qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté, elle tourna ses pensées vers le jeune Prince Soliman, fils d'Ibrahim & d'une Sultane nommée Maïama; elle lui communiqua son dessein, & l'assura de le faire réussir, à condition qu'elle lui laisseroit toute l'autorité de la Régence.

Maïama, charmée de ce projet, lui promit tout ce qu'elle voulut, & lui en donna toutes les assurances que cette ambitieuse Princesse pouvoit désirer; mais ce qui se passa à cette conjuration, & la façon dont elle échoua, n'étant pas nécessaire à ma narration, vous trouverez bon que je vous

renvoie encore à l'histoire de Zaïme pour vous en instruire , & que je vienne promptement au dessein que le Grand-Vizir Coprogly avoit formé d'achever la conquête de Candie , qui me ramene à mon sujet principal.

Les Venitiens alarmés des préparatifs de la Porte , envoyèrent un Baile à Constantinople ; mais le Grand-Seigneur le reçut si mal , & voulut imposer des conditions si dures à la République , qu'elle préféra les hazards de la guerre à une paix honteuse. Elle fit alors partir des Ambassadeurs pour la Perse , la Moscovie , & pour le Kam des Tartares , qu'elle savoit plein de ressentiment contre la Porte , de la mort ignominieuse qu'on avoit fait souffrir au pere de ce Prince. Les Venitiens n'oublièrent pas le Roi Réba , à qui ils offrirent de grandes sommes , s'il vouloit faire valoir les droits de Soliman-Amurat au trône de ses peres.

Le Roi d'Arabie , voyant l'orage prodigieux qui alloit fondre sur l'Empire Ottoman , crut le temps favorable ; ainsi il toucha l'argent & fit un traité secret avec la république de Venise : le jeune Roi de Perse , qui venoit de succéder à son pere , le Czar de Moscovie , & le Kam des Tartares entrèrent dans la ligue.

Ce fut alors que Réba & Rakima pratiquerent des intelligences avec plusieurs Bachas , à qui ils envoyèrent le portrait de Soliman-Amurat , pour leur faire con-

noître la ressemblance infinie qu'il y avoit entre le pere & le fils ; & ils firent si bien , qu'un grand nombre de personnes de considérations s'engagea dans le parti du fils d'Amurat.

Parmi ceux-là , Orcan-Ogly , Bacha d'Alep , n'étoit pas le moins considérable ; il étoit puissant , grand Capitaine , & mortel ennemi de Coprogly. Aussi-tôt qu'il fut entré dans les intérêts du jeune Amurat , la Reine Rakima se rendit à la Cour de Perse , & fit voir au Sophi les traités du Roi son époux avec plusieurs Grands de la Porte , pour mettre son fils sur le trône ; il ne lui fut pas difficile de le déterminer d'entrer en campagne au printemps , s'étant déjà engagé avec la République de Venise d'attaquer l'Empire Ottoman , & de commencer ses opérations par le siege de Babylone.

Rakima en tira de grandes sommes pour faire des levées de tous côtés , & rejoignit son époux , très-satisfaite de son voyage. Cette Princesse , qui ne vouloit rien négliger pour assurer son entreprise , parcourut elle-même toute l'Arabie , l'Ethiopie , & porta ses pas jusqu'aux Indes , pour engager tous les Potentats dans les intérêts de son fils. Son esprit insinuant , sa douceur , son éloquence , & les charmes de sa personne , lui gagnèrent les cœurs de telle sorte , qu'il n'y eut pas un de ces Souverains qui ne la secourut selon ses forces & son pouvoir.

Elle conduisit elle-même en Arabie les

troupes qu'elle ramassa , à la tête desquelles se mirent tous les jeunes Princes qui avoient pris le parti de Soliman-Amurat. Le Bacha d'Alep , informé des progrès de cette Reine , envoya des personnes de confiance pour reconnoître ce Prince, Empereur des Turcs , comme étant fils unique d'Amurat IV. Quoique toutes ces choses ne fussent pas secretes , le Grand-Visir Coprogly les ignoroit , n'ayant d'attention qu'à se mettre en état de résister à la Perse , aux Venitiens , aux Moscovites & aux Tartares, qui avoient commencé par ravager les frontieres de l'Empire.

Ce Ministre avoit ordonné au Bacha d'Alep de lever dans son Gouvernement une armée de trente mille hommes , tant d'infanterie que de cavalerie : mais au lieu de ce nombre il en forma une de soixante mille , qu'il assembla sous les murailles d'Alep ; & ayant fait voir aux principaux Officiers le portrait de Soliman-Amurat, il leur persuada si bien les droits de ce Prince à l'Empire, qu'il lui promirent tous de le soutenir jusqu'à la dernière goutte de leur sang , & le prièrent de le faire venir à l'armée , afin qu'il fût reconnu par tout le camp.

Orcan Ogly , ayant eu l'adresse de faire insinuer le même desir parmi les troupes , & voyant que tout concouroit à remplir ses souhaits, en envoya les principaux au Roi d'Arabie , pour solliciter ce Monarque & la Reine sa femme d'engager le jeune Prince à venir se mettre à la tête d'une armée puis-

sante , qui l'attendoit pour le conduire à Constantinople , & le placer sur le trône de ses Ancêtres. Ils en furent reçus magnifiquement ; mais ce qui les toucha le plus vivement , fut la présence du jeune Soliman , dont la taille haute , majestueuse , les manieres royales , l'air affable & la parfaite ressemblance avec Amurat son pere , les ravit d'amour , de joie & d'admiration.

Réba donna ses ordres pour faire assembler les troupes qu'il avoit tenues dans des quartiers éloignés & séparés , pour ne donner à la Porte aucun sujet de soupçon. On les fit camper sur les frontieres de Syrie , où toute la Cour du Roi d'Arabie les joignit. La Reine Rakima , qui ne vouloit point perdre de vue son époux & son fils , en faisoit un des principaux ornemens. Après s'être rafraîchie quelques jours , & que Soliman eût fait la revue de son armée , qui se trouva de trente mille hommes , tant de ceux de Drüs , que d'Arabes , d'Arméniens , Ethiopiens & d'autres Nations , elle se mit en marche , & joignit sans obstacle celle du Bacha d'Alep. Alors Orcan-Ogly le reconnut , & le fit connoître publiquement par toute son armée , qui le proclama Empereur.

Cette nouvelle fut bientôt répandue dans les Provinces de l'Asie , & trouva tant de croyance dans les esprits , que plusieurs Bichas , qui avoient résisté aux pressantes sollicitations d'Orcan-Ogly , vinrent rendre leurs hommages au nouvel Empereur. Il étoit si

digne de ce rang auguste , & chaque jour faisoit découvrir en lui de si belles qualités , qu'il gagna tous les cœurs. La Reine sa mere étoit dans une joie inexprimable de le voir si bien répondre à ses espérances, & Réba jouissoit d'une satisfaction parfaite en contemplant ce Prince, qui étoit à la fois l'ouvrage de ses soins, & une preuve authentique de l'amour qu'il avoit pour Rakima.

Soliman-Amurat montoit tous les jours à cheval , & exerçoit ses troupes d'une façon à donner lieu de croire que , s'il pouvoit jouir de sa fortune , il seroit un des grands Capitaines de son temps : il fit une revue générale de toute l'armée , qui étoit de cent mille hommes , tant cavalerie qu'infanterie , dont la plupart avoient servi sous les ordres du fameux Delly-Hussein , oncle d'Orcan-Ogly , que le Grand-Visir Coprogly avoit fait étrangler , dont la mémoire étoit en vénération aux Troupes , & qu'elles avoient juré de venger. Le trésor de l'armée étoit bien rempli , & les ordres secrets du Bacha d'Alep l'avoient fait munir d'une artillerie considérable , & de magasins où rien ne manquoit : elle devoit être jointe sur la route de Constantinople par celle du Roi de Perse.

Ainsi après avoir fait les prieres accoutumées au faux Prophete Mahomet , elle prit le chemin de la capitale de l'Empire , où les nouvelles de la révolte d'Orcan-Ogly étoient déjà arrivées. Le Grand-Visir crut d'abord qu'elle n'étoit fondée que sur la vengeance

qu'il vouloit prendre de la mort de son oncle ; mais lorsqu'il fut qu'il avoit fait proclamer Empereur le fils d'Amurat IV , que la plupart de Bachas & des Provinces de l'Asie s'étoient soumis à sa domination ; qu'ils devoient être joints par le Roi de Perse , & marcher droit à Constantinople , il eut besoin de tout son courage pour soutenir ce coup imprévu. Il n'en fut pourtant pas abattu ; plus ce péril lui parut grand , & plus il trouva de force & de résolution dans le génie supérieur qui l'avoit rendu tant de fois le soutien de l'Etat, & le conservateur de son Maître : il regarda les révoltés comme des gens qui n'étoient assemblés que pour attacher de nouveaux triomphes à sa gloire. Cet événement ayant été déclaré au Divan , en présence de l'Empereur Mahomet IV & de la Régente sa mere, on fut d'avis de faire valoir la loi par laquelle tous les Sujets du Grand-Seigneur, qui sont au-dessus de l'âge de sept ans, sont obligés de prendre les armes pour la défense de l'Etat.

Mais le Grand-Visir rejetta cette proposition , comme étant honteuse à la puissance de l'Empereur ; & quoiqu'on lui remontrât qu'il n'avoit pas assez de forces sur pied pour s'opposer à tant d'ennemis à la fois, & qui alloient l'attaquer de toutes parts , il assura sa Hauteffe qu'il avoit des moyens de la faire triompher, & d'apporter aux pieds de son trône la tête des traîtres qui avoient osé se rebeller & séduire ses Peuples, sans recourir à des extrémités qui seroient tort à sa gloire.

Ce discours prononcé par un homme en qui on avoit une entière confiance, remit le calme dans les esprits & les ramena à son sentiment. Ce Ministre voyant qu'on le laissoit le maître absolu d'agir selon qu'il le jugeroit nécessaire, donna ses ordres si fort à propos pour faire des levées, augmenter & recruter ses troupes, & fut obéi avec tant de diligence, qu'il se vit en état, non-seulement d'attaquer les ennemis, mais de les surprendre de tous côtés.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, il fut informé que plusieurs Grands de la Porte avoient des intelligences secrètes avec Orcan-Ogly ; il ne balança point à les faire arrêter, & les ayant interrogés lui-même en plein Divan, & convaincus de leurs crimes, il leur fit trancher la tête. Ces exemples, qui furent fréquens, mirent un frein à la rebellion qui s'étoit glissée de la Capitale dans toutes les Provinces de l'Empire. Lorsqu'il eut grossi les armées de l'Empereur, assuré les frontieres & les travaux qu'il avoit ordonnés devant Candie, il fit passer le Bosphore de Thrace à soixante mille hommes d'élite des troupes de l'Europe, qu'il fit joindre par celles qui étoient restées fidelles en Asie, dont il composa une armée de quatre-vingt mille hommes ; & ayant lui-même passé le Bosphore, il en fit la revue, caressa, récompensa & distribua quantité d'argent ; en exhortant & promettant que tous ceux qui se distingueroient dans cette importante occasion pouvoient attendre de la générosité

de l'Empereur des récompenses au-delà de leurs espérances ; & leur donna pour Général son fils Achmet-Coprogly , jeune , mais plein de courage , d'esprit & de prudence , avec ordre de marcher sous la conduite du fameux Mustapha, Bacha, grand Capitaine , homme de probité , d'une longue expérience , & qui avoit toute la confiance du Visir.

Ce Ministre ayant fait partir l'armée pour aller au-devant des rebelles , ordonna de leur présenter la bataille à la première occasion , & revint à Constantinople, où il crut sa présence nécessaire pour avoir l'œil à tout , ce qui l'avoit empêché de commander cette armée en personne. En effet , il trouva plusieurs bouté-feux qui commençoient à séduire le peuple , & même les Gardes du Sultan : ils furent découverts , & sur le champ envoyés au supplice ; & comme sa prudence le faisoit tenir prêt à tous les caprices de la fortune , il pourvut la Ville capitale de l'Empire d'une forte garnison , fit réparer les fortifications , garnir les remparts d'une nombreuse artillerie , & fit remplir les magasins. Cependant les rebelles , qui , dans le feu qui les animoit , n'avoient pas voulu attendre la jonction de l'armée du Roi de Perse , qui s'avançoit du côté de Babylone , forte de 30000 chevaux & de 50000 hommes d'infanterie , ayant eu avis de la marche de leurs ennemis , reconnurent alors la faute qu'ils avoient faite , & pour la réparer , se résolurent à changer de route. Achmet-Coprogly

En étant informé , & pénétrant leur dessein , força sa marche , en disant à ses soldats que les ennemis fuyoient déjà devant eux ; l'espoir de la victoire & des récompenses qu'on y avoit attachées leur fit faire une si grande diligence , qu'ils joignirent les rebelles & que les armées furent bientôt en présence. Achmet ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur qu'il remarquoit dans ses Soldats , sans leur donner de repos , fit attaquer les ennemis avec tant de bonheur , qu'après un combat de trois heures , le Roi des Arabes , qui commandoit la droite , ayant été blessé à mort & emporté hors de la mêlée , les rebelles perdirent courage. Achmet qui s'en aperçut fit avancer un corps de cavalerie qui n'avoit point encore combattu : ces troupes fraîches profitant du désordre où l'accident de Réba avoit mis les rebelles , les enfoncerent & les défirent de ce côté , sans donner de quartier à personne.

Achmet fit replier ses troupes victorieuses sur le centre , où combattoit Soliman-Amurat avec une valeur digne d'un meilleur sort ; dans le même moment Mustapha Bacha , ayant gagné beaucoup de terrain sur Orcan-Ogly , le fit reculer & l'enfonça : le désordre & la fuite des rebelles mettant Orcan-Ogly au désespoir , il monta un cheval frais & gagnant la tête des fuyards , il fit si bien par ses prières , ses menaces & ses promesses , qu'il les ramena au combat ; & les ayant rangés , il fut au secours de Soliman , qui étoit attaqué de tous côtés & qui se dé-

fendoit comme un lion. Le lieu où il combattoit lui étoit favorable par son assiette, ce qui obligea Mustapha, qui étoit sage & prudent, d'arrêter le courage d'Achmet, qui vouloit donner tête baissée, pour achever de remporter la victoire; & lui faisoit entendre que la nuit alloit les surprendre, & seroit peut-être avantageuse à l'ennemi, si on poursuivoit le combat: il le fit résoudre d'ordonner aux Généraux de garder leurs avantages, & d'observer les rebelles jusqu'à nouvel ordre.

Chacun se couvrit du mieux qu'il put, en s'observant réciproquement; & la nuit étant venue, Mustapha, qui avoit été ami d'Orcan-Ogly, lui envoya un trompette lui offrir la vie & celle de Soliman-Amurat, s'il vouloit se rendre, & qu'il obligeroit Achmet à leur donner sa parole & toutes les sûretés qu'ils pourroient raisonnablement espérer.

Cette proposition fut d'abord rejetée très-vivement par le Prince Soliman: mais voyant qu'elle faisoit impression sur Orcan-Ogly, & jugeant bien à tous ses discours qu'il étoit trahi & alloit être abandonné, la nécessité le contraignit à suivre le sentiment du traître Bacha, qui renvoya le trompette avec une réponse favorable. Tandis que ces choses se passaient du côté de Soliman-Amurat, le Roi Réba rendoit les derniers soupirs entre les bras de sa chère Rakima, à qui l'état présent de son époux avoit presque ôté la crainte de celui où son fils alloit se trouver. Réba, qui la voyoit toute en larmes, n'ayant autour de lui que très-peu de personnes, qui  
lui

lui étoient dévouées , entre lesquelles étoit un Eunuque nommé Zinim , en qui l'un & l'autre avoient une parfaite confiance : Madame, lui dit ce Prince mourant, si je meurs sans avoir eu la satisfaction de vous rendre entièrement contente, du moins j'ai la consolation de n'avoir rien épargné pour y parvenir, & vous prouver combien vous m'étiez chere. Mais enfin, continua-t-il en lui prenant les mains, il n'y a plus de remède, & je ne vois que trop que le Bacha d'Alep nous a trahis: il ne jouira pas long-temps de sa perfidie ; la politique de Coprogly m'est mieux connue qu'à lui : songez à vous, ma chere Rakima, & conservez-vous pour les précieux gages que je vous laisse de notre amour réciproque ; ne les abandonnez pas, & leur partagez toute la tendresse que vous avez pour moi. Et vous, Zinim, dit-il en se tournant du côté de l'Eunuque, je vous recommande la Reine ; faites en sorte d'avoir un passe-port d'Achmet, ou fuyez sans perdre de temps ; ne vous fiez point à la parole des Turcs ; enfin sauvez cette Princesse à quelque prix que ce soit, & la ramenez dans mes Etats.

Après ces mots, se sentant affoiblir de moment en moment, il embrassa la Reine, qui étoit presque aussi mourante que lui, & il expira dans les derniers transports de son amour. Cette Reine désolée n'avoit pas eu la force de dire une seule parole; elle avoit toujours tenu son visage colé sur les mains de son époux, lorsqu'il la pria de l'embras-

fer : elle le fit avec un redoublement de douleur qui fit craindre qu'elle ne le suivît au tombeau. L'Eunuque Zinim, ayant laissé auprès d'elle des personnes dont il étoit sûr, fut s'informer de ce qui se passoit. Le jour commençoit à paroître; & ayant appris que Soliman-Amurat & Orcan-Ogly s'étoient rendus à Achmet, que les rebelles mettoient les armes bas, & que l'on publioit un pardon général, & la liberté aux soldats de prendre parti dans l'armée victorieuse, ou de se retirer, il jugea qu'il ne falloit songer qu'à fuir, d'autant plus qu'il apprit quelques momens après qu'on avoit mis le Prince & Orcan-Ogly sous une forte garde, & qu'on les alloit envoyer dès ce même jour à Constantinople. C'en fut assez à ce fidele serviteur de Réba pour prévenir le malheur qui les mençoit; & retournant promptement auprès de la Reine, il lui répéta tant de fois que si elle avoit aimé le Roi son époux, elle devoit le faire voir en suivant ses dernières volontés, que cette Princesse, accablée du poids de sa douleur, consentit à tout ce qu'il voulut. Ainsi profitant du trouble qui regnoit par tout le camp, il la fit travestir & monter à cheval avec quelques esclaves fideles, & eut le temps, l'adresse & le bonheur de l'en faire sortir, & de la conduire dans son Royaume, après une longue & pénible marche.

Achmet-Coprogly ayant donné ses ordres pour faire conduire sûrement Soliman-Amurat & le Bacha d'Alep à Constantino-

ple, & avoir pardonné aux soldats rebelles, les incorpora dans son armée, & après leur avoir fait jurer qu'ils serviroient le Grand-Seigneur avec fidélité, il marcha au secours de Babylone que le Sophy avoit assiégée.

L'incertitude du succès de la bataille avoit jetté une terreur si grande dans Constantinople, que malgré les soins du Visir il y re-  
gnoit une confusion & une consternation générale : mais lorsque l'on eût appris la victoire d'Achmet-Coprogly, tout y prit une face nouvelle. La satisfaction du Grand-Visir son pere alloit au suprême degré, la joie de la Régente & de l'Empereur Mahomet, de se voir délivrés d'un concurrent qui avoit fait trembler jusqu'aux fondemens de l'Empire, se faisoit remarquer dans tous leurs discours & dans toutes leurs actions ; & ils paroissoient n'en pouvoir jamais témoigner assez de reconnoissance au Visir, qui avoit conduit si heureusement cette grande affaire : mais la joie fut bien redoublée lorsque l'on vit arriver les deux victimes de la politique & du ressentiment. On mit Soliman dans la prison destinée aux fils ou freres des Empereurs, & Orcan-Ogly, chargé de chaînes, fut traîné au cachot.

L'un & l'autre alléguerent en vain la parole du Général Achmet : la politique du Grand-Visir ne s'accordoit pas avec la religion de cette promesse : & malgré tout ce qu'ils purent dire, ils furent condamnés à perdre la tête. Pour cet effet on les conduisit tous deux dans la place de l'Hippodrome ;

où Soliman-Amurat, voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance, fit éclater son indignation contre Orcan-Ogly, qui par sa lâcheté l'avoit contraint de se rendre, lorsqu'il pouvoit encore mourir glorieusement les armes à la main, & prévenir la honte d'expirer sous le fer des bourreaux.

La beauté de ce jeune Prince, ses graces, son port majestueux, son courage & sa résolution lui avoient attiré tous les cœurs; on s'attendrit, on le plaignit, on détesta la trahison du Bacha, & le coup qui fit tomber la tête de Soliman fit vomir mille imprécations contre Orcan-Ogly, & répandre un torrent de larmes à un peuple innombrable, qui étoit présent à ce triste spectacle. Son corps fut porté dans une Mosquée Impériale.

Mais la violence du peuple ne permit pas aux bourreaux de trancher la tête d'Orcan-Ogly; il l'arracha d'entre leurs mains, le mit en pieces, & en traîna les morceaux par toutes les rues de Constantinople, autant pour venger Soliman Amurat, que pour le punir de la rebellion contre Mahomet IV.

Ces tristes nouvelles furent bientôt apprises à la Reine Rakima; & quoiqu'elle ne se fût pas flattée que son fils eût un autre destin, elle en sentit un renouvellement de douleur auquel elle ne put résister: la mort de Réba avoit commencé d'altérer sa santé, celle de Soliman acheva de la mettre au tombeau. En arrivant dans ses Etats elle avoit fait couronner l'aîné des fils qu'elle avoit eus de Réba, & elle employoit sa languissante

vie à lui donner les instructions dont il avoit besoin dans le cours de la sienne , lorsque la certitude de ce dernier malheur lui fut annoncée avec toutes les précautions qui pouvoient en diminuer l'horreur : mais il sembla qu'elle n'attendoit que ce coup pour perdre la lumière ; & les maux dont son corps étoit tourmenté depuis la perte de son époux, s'étant faits sentir avec plus de violence que jamais, elle exprima en prononçant les noms de Réba & de Soliman, comme pour témoigner qu'elle alloit les rejoindre avec plaisir.

Thélamont ayant cessé de parler, toute cette belle compagnie, à qui la fin de cette histoire avoit fait répandre des larmes, fut assez long-temps à garder le silence, ne pouvant se remettre si promptement de l'espece d'altération que cela avoit causé dans leurs cœurs ; mais Erasme prenant la parole : il semble, dit-il, que nous soyons à Constantinople ou en Arabie, & que les événemens que nous venons d'entendre se soient passés en notre présence, tant nous en sommes pénétrés. Je vous assure, répondit Camille en achevant d'essuyer ses larmes, que si j'avois cru que Thélamont eût fait mourir Réba, Soliman & Rakima, je n'aurois jamais eu la curiosité d'apprendre leurs aventures.

Comme elle ne put achever ces mots sans sourire, ses amis la raillèrent galamment sur sa sensibilité pour des choses passées depuis si long-temps, & dans des pays où on

devoit s'attendre à de pareilles catastrophes. Il ne faut point blâmer Camille , interrompit Florinde, quoiqu'elle soit d'un tempérament enjoué , ce qui est véritablement touchant lui remue le cœur ; & Thélamont a raconté cette histoire d'une façon si intéressante , qu'il m'a paru plusieurs fois être témoin de ce qu'il nous rapportoit.

Pour moi, dit Orophane, j'en ai été charmé ; mais je suis très-mécontent qu'il nous ait renvoyé en bien des endroits à l'histoire de Zaïme , parce que je prévois qu'Uranie ne nous en fera part que lorsqu'elle la donnera au public.

Vous jugez très-juste , répondit Uranie ; mais votre attente ne sera pas longue , & j'espère satisfaire votre curiosité au premier voyage que nous ferons ici. Mais c'est nous remettre à l'année qui vient , dit Camille , & il nous faudra bien des histoires aussi intéressantes que celle de Rakima pour nous faire patienter jusques-là.

Comme nous ne nous sommes point encore ennuyés, dit Hortense , il y a lieu de croire que ce temps s'écoulera aussi agréablement que celui que nous avons déjà passé : mais pour revenir à ce que nous venons d'entendre , est-il rien de plus inhumain que cette politique des Turcs , de faire mourir ceux qui pourroient parvenir à l'Empire ? Cette cruauté , répondit Erasme, ne vient que du fond de leur religion ; comme la secte de Mahomet porte naturellement à la superstition , l'ignorance des peuples

qui la suivent leur fait tout prendre pour des prestiges , & tout tenter pour prévenir les malheurs dont ils croient être menacés , ou pour parvenir au bonheur qu'ils espèrent.

Il est certain , ajouta Orophane , que la superstition est générale parmi ceux de cette secte : l'Empire Ottoman , celui de Perse & du Mogol , les Indes, la grande & petite Tartarie sont remplis d'imposteurs qui vont par les pays , en contrefaisant les Prophètes , annoncent les malheurs ou les fortunes , & qui , pour de l'argent , distribuent des baumes pour préserver & des talismans pour obtenir.

Ce que je trouve de plus surprenant , dit alors Félicie , c'est que les Grands , qui sont élevés avec soin , & qui doivent penser autrement que le vulgaire , donnent aussi facilement dans ces sortes de panneaux que le commun du peuple , & que , lorsque le hazard les fait parvenir à ce qu'ils souhaitent , ils l'attribuent plutôt à l'infailibilité de leurs talismans qu'à leur courage , leur prudence ou leur sagesse.

Ces superstitions , répondit Thélamont , ont produit de tout temps des effets singuliers. Rutilianus , Sénateur Romain , qui vivoit sous le règne de Marc-Aurele , étoit grand Général d'armée , habile au cabinet , éloquent au Sénat , & universellement estimé ; cependant avec de si grandes qualités il portoit la superstition à un tel degré que , lorsqu'il voyageoit , il descen-

doit de son char , & se mettoit à genoux devant les termes ou les pierres sur lesquelles le Peuple avoit fait quelques libations , ou mis des guirlandes de fleurs. Lorsqu'il alloit à l'armée il traînoit après lui un essaim de Prêtres Payens , qui l'entretenoient dans ses erreurs , ne faisant ni grandes ni petites actions qu'après les avoir consultés , & envoyant tous les jours des courriers à Male , à Claros & à Didime , pour consulter les oracles trompeurs qu'on y rendoit. Je ne puis , interrompit Camille , entreprendre parler de Rutilianus sans rire de la foiblesse qu'il eut à ce sujet pour le faux Prophete Alexandre , fils de Podalire. Cet imposteur , né d'une famille pauvre & abjecte , s'établit dans la Paphlagonie , auprès du mur d'Abonus, dont il étoit : pays où les habitans, ignorans & grossiers , couroient avec des tambours , des flûtes & des cymbales après les premiers Charlatans qui passaient , les regardant comme des Dieux descendus du Ciel pour les soulager, multiplier leurs troupeaux, & rendre leurs terres plus fécondes. Cet homme profitant de leur crédulité, les avoit obligés de bâtir un temple à l'honneur de Glycom , ou le second Esculape, qu'il disoit avoir bien voulu naître chez eux. Ce Peuple superstitieux quittoit son travail journalier pour s'employer nuit & jour à la construction de cet édifice, qui fut embelli de toutes les richesses du pays ; & c'étoit-là que le fourbe les abusoit par ses oracles.

Il se disoit descendu de Persée , & que la Lune , amoureuse de lui , y venoit passer toutes les nuits ; que de cet amour étoit venue une fille qu'il faisoit élever , & dont il assuroit que les enfans qui en naîtroient auroient le don de prophétie. La réputation de cet imposteur s'établit de telle sorte , que Rutilianus s'en entêta , & le crut si véritablement envoyé du Ciel pour le bonheur des hommes , qu'il tint à grand honneur d'épouser sa fille , & de la mener à Rome , où elle fut regardée comme une Divinité. Peut-on pousser plus loin la superstition ? & peut-on condamner les faiblesses des Peuples , lorsqu'on les trouve dans un tel degré parmi ceux qui en devroient être exempts ?

Ce même imposteur , dit Alphonse , eut la hardiesse d'envoyer une de ses prophéties à l'Empereur Marc-Aurele , par laquelle il assuroit une grande victoire dans la guerre que cet Empereur avoit contre les Peuples de Germanie ; mais l'armée Romaine fut battue , plus de vingt mille Romains restèrent sur la place , & la victoire fut complète pour les belliqueux Germains ; & lorsque l'on en fit des reproches à l'imposteur , il eut l'insolence de se servir du même artifice d'Apollon au crédule Crésus.

Il avoit prédit , ajouta Mélante , qu'il vivroit cent cinquante ans , & qu'il mourroit , comme Esculape , d'un coup de foudre ; mais on le vit languir long-temps dans les

douleurs d'une fâcheuse maladie , & mourir ensuite âgé de soixante & dix ans. La fausseté de ses prédictions ne put guérir les peuples , & ses sectateurs dépêchèrent une grande députation à Rutilianus , pour le solliciter de venir prendre sa place. Ce Sénateur s'en défendit , & défera cet honneur à un Médecin nommé Pettus , aussi fourbe que son prédécesseur , se réservant seulement le don de prédire après sa mort. La faiblesse de l'humanité n'est-elle pas bien à plaindre ? & peut-on sans pitié voir prendre à des hommes des opinions si contraires au bon sens ? Je trouve , reprit Thélamont , qu'il est moins surprenant de voir tomber dans l'erreur & dans les superstitions des Payens & des Mahométans , dont les religions même en sont remplies , que d'en voir dans la nôtre , de qui la sagesse & la simplicité s'accordent si bien avec la raison. Eutychius , Evêque de Constantinople , qui étoit l'homme de son temps le plus profond dans toutes sortes de sciences , & le plus éloquent qui fût alors dans l'Orient , tomba dans l'opinion erronée de douter de l'article de la foi touchant la résurrection des corps ; cette hérésie trouva tant d'accès chez les Grands & parmi le Peuple , qu'il avoit presque rangé dans son sentiment l'Orient & une bonne partie de l'Occident.

Son éloquence séduisoit les foibles , & sa science entraînoit les ignorans , qui croyoient qu'un homme d'un génie aussi

supérieur , ne pouvoit se tromper ; il avoit fait de si grands progrès sous les regnes de Justin le jeune & Tibere II , qu'en l'année 584 , la religion chrétienne en étoit toute défigurée , & que les vrais fideles de l'Occident pleuroient amèrement de voir cet aveuglement. Les troubles que les Lombards avoient apportés en Italie empêchèrent les Papes de s'opposer aux progrès de cette nouvelle hérésie : mais Autharis, Roi des Lombards , ayant mis le siege devant Rome , la ferra de si près , que rien n'y pouvant entrer , tout y périssoit de faim & de misere , ce qui obligea le Pape d'implorer le secours de l'Empereur Tibere II, qui , touché de ses malheurs , ordonna un convoi de vaisseaux chargés de bled , qui fut conduit avec tant de diligence & de secret , qu'il entra dans Rome par le Tibre , sans opposition.

Ce secours ayant ranimé le courage des Romains , ils prirent de si justes mesures pour la défense de la Ville , que le Roi des Lombards , voyant son armée diminuée de la moitié , & qu'il n'avoit fait que de foibles progrès devant cette place , leva le siege , pendant lequel le Pape mourut , & l'on élut à sa place Pélage II. Aussi-tôt que la Ville fut libre , le nouveau Pape nomma Légat Grégoire le Grand , qui n'étoit alors que Cardinal-Diacre , pour aller remercier l'Empereur Tibere du prompt secours qu'il avoit donné au peuple de Rome , & pour qu'il prît en bonne part la

consécration de Pélage , qu'on avoit été obligé de faire dans les troubles du siege.

Le Légat arriva à Constantinople , où il fut reçu de l'Empereur & de toute sa Cour avec des honneurs infinis : son mérite l'avoit déjà fait connoître dans toute la République Chrétienne. Il obtint tout ce qu'il souhaitoit ; mais ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui , fut la conversion du savant Eutichius , avec lequel il eut des conférences fréquentes , en présence de l'Empereur , des Grands & des Savans de l'Empire ; & par sa douceur , son savoir & son éloquence , il persuada si bien Eutichius , qu'enfin Dieu le toucha , & que l'on eut à Constantinople la consolation de le voir détester , condamner son hérésie , & en faire une abjuration publique , dans laquelle il persévéra jusqu'à sa mort , qui arriva peu de temps après. Ainsi la foiblesse de l'esprit humain peut faire tomber les plus grands hommes dans les superstitions & les erreurs les plus absurdes : heureux lorsque Dieu permet qu'il se trouve de ces génies sublimes , qui , regardant les mêmes objets par d'autres faces , en reconnoissent la vérité , & de qui les lumieres sont assez fortes pour débarrasser leurs esprits des nuages dont la passion & la prévention les offusquoient.

Cette réflexion est digne de Thélamont , dit Camille , voyant qu'il avoit ce lè de parler ; & nous ne pouvions mieux finir cette journée que par une morale si juste &

si bien appliquée. Et vous ne pouviez dire plus galemment, répondit Uranie, qu'il est temps de se retirer. Je vous proteſte, ajouta Hortenſe, que je ne me ſuis point apperçue que la nuit fût avancée; & il y a tant de plaſir à paſſer les heures de cette ſorte, qu'elles coulent inſenſiblement, ſans qu'on y faſſe attention. Pour moi, dit Florinde, qui ſuis dans l'opinion qu'on ne vit point aſſez pour apprendre tout ce qu'il faut ſavoir, je ſerois d'humeur à y employer également les jours & les nuits, ſi le corps pouvoit ſupporter cette eſpece de travail ſans en ſouffrir de l'altération.

Comme le repos lui eſt abſolument néceſſaire, reprit Uranie en ſe levant, quelque louable que ſoit votre inclination, ce ne ſera point ici que vous pourrez la ſatisfaire, votre ſanté nous étant trop chere pour y conſentir.

A ces mots cette belle compagnie, ayant banni les cérémonies qu'on pratique ordinairement en ſe ſéparant, ſe diſperſa pour ſe rendre chacun dans ſon appartement, où l'aiſance, la tranquillité & les douces occupations du jour leur fit paſſer la nuit ſans trouble & ſans inquiétude.





## QUATORZIEME JOURNÉE.

C Ommes cette spirituelle compagnie ne s'étoit retirée que fort tard , le jour étoit assez avancé lorsqu'elle fut en état de se rassembler. Uranie fut la première qui passa dans l'appartement de ses aimables amies , à qui elle fit un peu la guerre sur le temps qu'elles donnoient au repos ; ajoutant galamment que c'en étoit un de perdu pour elle , puisque cela la privoit du plaisir de jouir de leur entretien.

Cet obligeant reproche lui attira une réponse où tout ce que l'amitié a de tendre & de délicat fut déployé : leurs époux les étant venues joindre , & les trouvant encore dans le fort de cette conversation , ne firent qu'un salut silencieux , ne voulant point les interrompre , & prenant eux-mêmes une satisfaction extrême de les entendre se donner les unes aux autres toutes les louanges qu'elles méritoient , sans fadeur , sans flatterie , & avec un air de sincérité qui faisoit assez connoître qu'elles parloient du fond de leur cœur : mais ayant remarqué l'attention qu'ils prêtoient à leurs discours , elles en changèrent pour rendre la conversation générale.

Alors Orophane prenant la parole : on ne peut trop admirer , dit-il , ce que nous venons d'entendre , & ce que nous voyons

tous les jours ici. Cinq femmes, belles, jeunes, & pleines d'esprit, qui s'aiment véritablement, qui se plaisent également, qui savent se rendre justice, & qui, sans envie, sans jalousie, s'estiment réciproquement, sans qu'il y en ait une qui veuille primer sur l'autre : la chose est assez rare, continua-t-il en souriant, pour y faire un moment de réflexion.

La vôtre, répondit Florinde, est si flatteuse pour nous, qu'elle mériterait un remerciement proportionné : mais je crois que le plus agréable qu'on vous puisse faire est de vous avouer que c'est le desir de mériter l'estime de cinq hommes qui rassemblent entr'eux des qualités encore plus rares que celles que vous nous trouvez, qui nous fait éviter avec soin de tomber dans les défauts dont on accuse notre sexe. En finissant ces mots elle tourna les yeux sur Erasme, qui la regarda si tendrement qu'elle en rougit.

Vous ne devez point rougir, lui dit Uranie, charmante Florinde, d'avoir si bien développé les secrets mouvemens de nos ames; aucune de nous ne vous désavouera, & je trouve que c'est une gloire pour nous de convenir que la source des perfections que nous pouvons avoir, est toute dans les objets que nous aimons.

Je suis persuadé, interrompit Thélamont, qu'Orophane ne croyoit pas, lorsqu'il a parlé, nous attirer un compliment si plein de charmes : pour moi, j'en ressens toute la

délicatesse : mais c'est l'amour seul qui peut y répondre , & je lis dans les yeux de la compagnie qu'on lui en laisse le soin.

Quoiqu'un peu d'amour-propre , ajouta Félicie en riant, m'empêche d'avouer qu'Orophane soit absolument la cause de mes bonnes qualités , je ne combattrai point le sentiment de Florinde & d'Uranie , étant sûre qu'en les imitant je ne puis que bien faire. Orophane se préparoit à répondre à la plaisanterie de son aimable femme , lorsque Camille l'en empêcha : que ce soit , dit-elle, l'effet de notre attention sur nous-mêmes, ou le desir de nous rendre recommandables aux autres , qui nous ôtent certains défauts, il est assuré que rien n'est plus bas que l'envie que les femmes se portent entr'elles ; il me semble que notre vanité devroit détruire un pareil sentiment , puisque porter envie à la beauté ou aux perfections d'un autre , c'est faire connoître que nous ne les possédons pas.

Il est vrai , répondit Hortense , que cela choque l'amour-propre, qui nous fait naturellement pencher à nous croire aussi parfaits que les autres , & sur ce fondement nous ne devrions rien envier. C'est justement le contraire , dit Alphonse : lorsque l'amour-propre domine en nous , il nous rend aveugles sur les autres & sur nous-mêmes ; nous ne voyons point leurs bonnes qualités , & nous n'appercevons pas nos défauts. Mais, interrompt Florinde, pourquoi voit-on souvent qu'une belle femme criti-

que les charmes d'une autre ? Pourquoi ont-elles un secret dépit des louanges qu'on leur donne ? D'où cela vient-il ? Est-ce l'envie ou l'amour-propre , ou tous les deux ensemble ?

C'est demander très-finement une exacte définition des défauts du genre humain , répondit Erasme ; mais comme cela nous meneroit trop loin , & puisque nous sommes tombés sur l'amour-propre , il faut que je fasse part à la compagnie d'une conversation sur ce sujet , dont j'ai été témoin quelques jours avant notre départ , sans que les actrices de cette scène s'en soient aperçues. Je la trouvai si singulière , que je l'écrivis mot à mot à mesure qu'elles parloient ; & si je puis avoir fait quelque changement dans les paroles , j'ose assurer qu'il n'y en a point dans le fond de la chose : je me servis dans le moment de mes tablettes , & je la mis au net à mon retour chez moi.

Ce discours ayant excité la curiosité de cette belle société , on pressa Erasme de la satisfaire ; & dans le moment ayant tiré un papier : voici , continua-t-il , de quoi il s'agit , & qui vous fera connoître de quelle façon quelques uns pensent sur l'amour-propre. Mais avant que de vous donner ce dialogue à lire , il est nécessaire que je vous instruisse comment j'ai pu le recueillir. Je traversois un matin les Tuileries , sans avoir dessein de m'y arrêter : deux Dames marchoient devant moi ; & comme elles par-

loient assez haut , les premiers mots qu'elles se dirent me donnerent un desir ardent d'en écouter la suite ; & voyant qu'elles prenoient le chemin d'un des bosquets qu'on a détruits depuis ; j'y tournai aussi mes pas. Elles s'assirent , je me cachai , & tirant mes tablettes j'écrivis toute leur conversation ; & c'est ce que vous allez lire , dit-il , en présentant le papier à Uranie , qui dans l'instant le lut à la compagnie.



## L'AMOUR-PROPRE,

### DIALOGUE.

*SILVIANE , ARÉLISE ,*

*ARÉLISE.*

**P**AR quel hazard , ma chere Silviane , vous a-t-il pris envie de venir aux Tuileries si matin ? Je ne vous ai jamais trouvée d'humeur à vous y promener , que lorsque le grand monde s'y rend en foule.

*SILVIANE.*

Il est des momens pour toutes choses , belle Arélise ; il y en a où l'on aime le monde , & d'autres où la solitude a des appas : c'est dans un de ces derniers instans

que je me suis trouvée ce matin , & ce qui m'a fait vous prier de m'accompagner ici.

## A R É L I S E.

Ce moment d'inclination pour la solitude partiroit-il de quelque mouvement extraordinaire ? Et votre cœur n'a-t-il point quelque part à cette promenade ?

## S I L V I A N E.

Je ne suis pas venue en ce lieu pour vous rien déguiser ; & je vous avoue que c'est un mouvement de chagrin qui me force à m'y rendre. Le croiriez-vous , belle Arélise ? je suis jalouse.

## A R É L I S E.

Quoique la jalousie soit un mal qui rende souvent à plaindre ceux qui en sont atteints, je ne puis m'empêcher de me réjouir que vous le connoissiez , puisqu'en m'apprenant que vous êtes jalouse , vous m'apprenez en même-temps que vous aimez : je n'ai rien désiré avec plus d'ardeur que de vous voir prendre un attachement raisonnable.

## S I L V I A N E.

Hélas ! ma chère Arélise , vos desirs n'en feront pas plus satisfaits : il est bien vrai que je suis jalouse ; mais je n'aime pas pour

cela : je ne me sens nulles dispositions pour aimer.

A R É L I S E.

Comment ! vous ressentez de la jalousie, & vous n'avez point d'amour ?

S I L V I A N E.

Non vraiment , je suis jalouse des soins que Lisimond rend à Mélise ; je ne puis souffrir qu'il cesse de venir chez moi pour se donner entièrement à elle ; mais malgré le chagrin que cela me cause , je n'aime point Lisimond , & je ne l'aimerai jamais.

A R É L I S E.

Je ne puis revenir de mon étonnement ; jusqu'ici j'avois toujours pensé qu'être jalouse d'un homme aimable, étoit en être éprise, & qu'on ne pouvoit ressentir du dépit de le voir s'attacher à une autre , sans avoir de la tendresse pour lui.

S I L V I A N E.

Vous êtes dans une erreur des plus étranges , belle Arélise : & pour vous en faire sortir , apprenez que l'amour-propre suffit pour exciter en nous des mouvemens jaloux , sans que la tendresse s'en mêle.

## A R É L I S E.

Mais si vous n'avez que de l'amour-propre , vous n'êtes donc jalouse que de Mélise , non pas de Lisimond , puisque ne l'aimant point, toutes ses actions vous doivent être indifférentes ?

## S I L V I A N E.

Moi, jalouse de Mélise ! Je suis incapable d'une pareille foiblesse ; elle est belle , elle a de l'esprit , je le fais , j'en conviens , je lui rends justice ; mais le même amour-propre qui me force à me piquer de ce que Lisimond me la préfère , me porte à croire aussi que je ne suis ni moins belle ni moins spirituelle qu'elle ; je ne la regarde pas comme une rivale , mais seulement comme une concurrente , & le dépit où je suis de ce que Lisimond quitte ma compagnie pour la sienne , ne vient que de mon amour-propre , qui me fait présumer que l'on ne doit me préférer personne , & que je mérite au moins l'égalité.

## A R É L I S E.

J'avoue que je n'ai jamais donné une semblable étendue à l'amour-propre ; je croyois que c'étoit un mouvement intérieur qui nous portoit souvent à nous trop priser nous-mêmes , & à n'avoir pas assez bonne opinion

des autres; & de cette façon je l'ai regardé comme un vice que l'on devoit combattre de toutes ses forces; mais je n'ai jamais imaginé que, prenant la place des passions, il pût nous donner de l'inquiétude & de la jalousie pour des objets indifférens.

## S I L V I A N E.

Ah ! charmante Arélise, que vous donnez un trop petit espace à un sentiment dont l'étendue n'a point de bornes ! Je conviens que l'amour-propre est un mouvement de bienveillance pour nous-mêmes, qui nous porte à être les premiers à nous aimer; mais il faut aussi convenir que c'est à lui que nous devons le desir de nous faire aimer des autres, & que nous ne faisons rien que par rapport à lui. C'est l'amour-propre qui régit toutes nos actions; c'est par lui que nous aimons, que nous haïssons, que nous donnons, que nous refusons, que nous nous vengeons, ou que nous pardonnons; enfin c'est un mouvement qui nous porte à ne regarder jamais que nous-mêmes dans tout ce que nous faisons.

## A R É L I S E.

Quoi ! lorsque je m'attache à vous par les nœuds de la plus tendre amitié, ce n'est point par rapport à vous, ce n'est que par rapport à moi ?

## S I L V I A N E.

Sans doute ; si vous ne trouviez pas quelque agrément dans ma société , si ma conversation ne vous faisoit pas plaisir , ou que mes mœurs fussent contraires aux vôtres , vous ne m'aimeriez pas & ne me cherchiez point. Il en est de même de moi à votre égard : si vous m'étiez incommode, inutile , ou ennuyeuse , je ne serois point votre amie. Pensez-vous que , lorsque quelqu'un s'attache à nous , ce soit pour nous-mêmes ? Non , Arélide , ce n'est que pour lui seul , & par le plaisir qu'il trouve à nous aimer : les hommes ont encore plus d'amour-propre que nous , puisqu'ils prétendent que nous leur soyons fidelles , & que nous les aimions uniquement , dans le temps qu'ils volent de belles en belles , & qu'ils cherchent à plaire à toutes les femmes en général par la force de leur amour-propre , qui les porte à vouloir paroître aimables en tout temps , en tous lieux & à tout âge.

## A R É L I S E.

Mais par-là vous détruisez les belles passions , les amitiés sincères ; vous anéantissez la sympathie & les ressorts secrets qui savent si bien unir les cœurs ; vous avilissez les plus belles actions ; & si rien ne se fait que par amour-propre , la reconnoissance devient inutile , l'obligation est une

chimere , & vous donnez à toutes les vertus un principe d'intérêt qui en ternit la noblesse & l'éclat.

S I L V I A N E.

Je ne fais rien de tout cela , puisque je prétends, au contraire , que l'amour-propre fait naître les belles passions, cimente les amitiés , & porte aux grandes actions deux personnes qui , par la conformité de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs mœurs, sentent du penchant l'une pour l'autre : animées par leur amour-propre , elles cherchent mutuellement à se mériter , en faisant éclater toutes les qualités qu'elles ont reçues de l'art & de la nature pour se faire estimer. Notre amour-propre ne nous fait rien entreprendre que d'estimable ; pour acquérir de la gloire , il ne nous porte à rien qui ne soit glorieux. Les conquérans ont-ils eue en vue autre chose qu'eux-mêmes dans leur amour-propre, qui leur donnoit l'émulation de s'imiter & de se surpasser ? Enfin nous trouvons de quoi satisfaire notre amour-propre dans la gloire , la constance, la fidélité , la reconnoissance & la probité : chacun a le sien , & le rend la source des vertus qu'il fait paroître.

A R É L I S E.

Je veux bien convenir que , pour ce qui regarde les actions éclatantes, l'amour-propre

pre peut y avoir quelque part; mais se peut-il que , lorsque je fais un plaisir essentiel à mon ami , & que ce plaisir est ignoré de toute la terre , je l'aie fait bien moins pour l'obliger , que pour satisfaire mon amour-propre ?

S I L V I A N E.

Mais , belle Arélise, quand ce service seroit caché à tout l'Univers, vous est-il moins connu à vous qui l'avez fait? Ne sentez-vous pas en vous-même une secrète joie, une certaine complaisance qui vous fait admirer la première la noblesse de votre action? C'est un mouvement général à tous les mortels , vous n'en devez pas être exempte ; & ce mouvement est-il autre chose que l'amour-propre ? Les uns le mettent à publier leurs bienfaits , & les autres à les cacher.

A R É L I S E.

Celui à qui j'ai rendu ce service ne m'en doit donc avoir nulle obligation , puisque j'ai eu tant de satisfaction à le lui rendre ?

S I L V I A N E.

Le plaisir que vous avez ressenti en donnant , empêche-t-il celui qu'il a eu en recevant ? Cet ami n'a-t-il pas son amour-propre comme vous avez le vôtre ? Ne l'engage-t-il pas à une reconnaissance éternelle ?

Ne se dit-il pas à lui-même qu'il seroit le plus ingrat des hommes, s'il ne vous avoit pas l'obligation de ce que vous avez fait pour lui ? L'amour-propre se révolte contre l'ingratitude, & c'est lui qui nous force à la reconnoissance.

### A R É L I S E.

Puisque vous avez résolu de prendre le parti de l'amour-propre, & que vous le soutenez avec tant d'esprit, souffrez toutes mes questions, & daignez y répondre : je vous pardonne à vous, belle, jeune & spirituelle comme vous êtes, d'avoir un peu de cet amour. Mais comment me prouverez-vous qu'il soit compatible avec la vieillesse ou la laideur ?

### S I L V I A N E.

C'est en ces occasions qu'il est dans toute sa force ; l'amour-propre nous porte à réparer le tort que nous a fait la nature en nous formant, ou celui qu'elle nous cause en vieillissant, par les avantages que nous pouvons retirer de notre esprit, de nos bonnes manières, de notre sagesse & de toutes les vertus qui ont assez d'éclat d'elles-mêmes. Sans le secours de la jeunesse & de la beauté, ne tire-t-on pas une gloire d'être sage, savant, généreux, affable, charitable ? Et ce qui est gloire est-il autre chose que l'amour-propre ? Cet amour nous oblige

non-seulement à cacher nos défauts avec soin , mais encore à nous rendre aussi parfaits que nous le pouvons être. Je porte plus loin ce que je pense sur ce sujet : car il m'est impossible de croire qu'un scélérat puisse avoir de l'amour-propre , ce sentiment de bienveillance pour nous-mêmes ne pouvant venir que des bonnes qualités que nous nous connoissons : ainsi il ne peut naître dans les âmes qui n'en ont aucune.

A R É L I S E.

C'est où je vous attendois : comment pourrez-vous soutenir cet article , lorsque nous voyons tous les jours des gens , en hommes & en femmes, qui n'ont nulle des qualités que vous demandez , qui sont remplis de bonne opinion d'eux-mêmes ? Comment nommerez-vous cette opinion ? n'est-ce pas amour-propre ?

S I L V I A N E.

Non assurément ; c'est fatuité dans les hommes , & bêtise chez les femmes. Ne faites pas ce tort à l'amour-propre , de le confondre avec de tels défauts ; la raison est la mère de l'amour-propre , & vous me citez des gens qui n'en ont pas. C'est par les lumières de la raison que nous reconnoissons nos défauts & nos bonnes qualités , & c'est par le secours de l'amour-propre que nous cachons les uns , & que nous faisons briller les autres. Enfin , chère Aréliste , je vous le répète encore , toutes

les choses dont on peut tirer de la gloire, de l'honneur, ou du plaisir, ne viennent que de l'amour-propre.

A R É L I S E.

¶ Ainsi donc, selon vous, belle Silviane, l'amour-propre devient la source de toutes les vertus.

S I L V I A N E.

Il en est du moins le soutien, & c'est lui qui les fait paroître dans toute leur étendue.

A R É L I S E.

On dit cependant que l'amour-propre nous aveugle, & qu'il n'y a que lui qui nous empêche de connoître nos défauts.

¶ S I L V I A N E.

Les défauts qui naissent simplement de la foiblesse humaine, l'amour-propre les tolere, nous portant à croire qu'en faveur des belles qualités que nous possédons, on peut bien nous passer de certaines bagatelles; mais il ne sauroit nous aveugler sur les défauts qui tournent au vice: il ne peut nous empêcher de connoître ceux qui nous dominent; au contraire, bien loin de nous les cacher, c'est lui qui nous y fait faire attention, afin de nous en corriger. Le prin-

cipe de l'amour-propre étant de nous rendre aimables , nous voyons clairement que nous ne pouvons l'être avec des défauts essentiels , & c'est à l'amour-propre que nous en devons la correction.

## A R É L I S E.

Mais cet amour , que vous faites si raisonnable , ne se révolte-t-il pas dans quelques personnes , lorsque l'on s'ingere de vouloir les corriger.

## S I L V I A N E.

Cela vient souvent plutôt de l'orgueil que de l'amour-propre : j'avoue cependant qu'il est délicat sur cet article ; mais c'est , selon le temps , le lieu ou les occasions que l'on prend pour nous corriger , que l'on révolte notre amour-propre ; & c'est aussi selon les gens qui se mêlent de faire cette correction. Si quelqu'un , que je connoitrois à peine , & en qui je n'aurois nulle confiance , s'avisait de vouloir corriger mes défauts , mon amour-propre en seroit sans doute choqué ; mais si mon ami prend son temps pour me faire connoître , avec douceur & avec adresse , ce qui est défectueux en moi , mon amour-propre lui en aura de l'obligation ; & je ne sentirai point d'autre honte que celle d'être tombée dans ce défaut , & de ne m'en être pas apperçue la première.

Il faut que je vous cite là-dessus , pour exemple , une aventure qui m'est arrivée. Vous connoissez Célimene : elle est belle , elle a l'esprit orné , & le cœur excellent ; mais elle étoit autrefois si fort portée à la colere , que la moindre chose qui choquoit son sentiment la mettoit en fureur , fut-ce dans les conversations les mieux réglées , & dans les meilleures compagnies : alors toutes ses graces , toutes ses beautés se changoient en une laideur insupportable ; on ne pouvoit croire que ce fût la même femme.

Comme elle me plaisoit , j'étois touchée en secret de lui voir un défaut si terrible ; mais n'étant pas encore assez libre avec elle pour chercher à l'en corriger , je n'osai me hasarder à lui faire connoître combien cela la rendoit désagréable à ceux-mêmes qui l'aimoient le plus. Notre connoissance s'étant fortifiée , un jour que je me trouvai seule avec elle , la conversation étant tombée sur une matiere susceptible de dispute , & mon sentiment étant fort opposé au sien , toutes ses raisons ne pouvant m'en faire changer , elle se mit dans une colere si violente , que je ne l'avois jamais vue si affreuse qu'elle me le parut alors. Dans le moment j'imaginai un moyen sûr de la corriger , ce fut de réveiller en elle l'amour-propre , que cette passion véhémente sembloit avoir étouffé ; & tandis qu'elle jettoit feu & flamme , je lui présentai un miroir , sans lui répondre un seul mot : elle y arrêta ses regards , elle se vit , & ce fut avec une surprise extrême qu'elle remarqua l'état où sa violence la mettoit.

Elle vit ce beau visage , si fin , si délicat , enflé , violet & rempli de grosses veines ; cet objet l'effraya , elle se calma , & s'apercevant qu'insensiblement ses beautés renaissent à mesure qu'elle reprenoit sa tranquillité , elle retoucha sa coëffure , se regarda avec complaisance ; & m'ôtant le miroir , que j'avois toujours tenu en gardant un profond silence , & m'embrassant en riant , je profiterai de cette leçon , me dit-elle , & je vous prie de me conserver votre amitié.

Depuis ce jour elle s'est si bien corrigée , que je ne crois pas qu'il y ait une femme plus douce & plus raisonnable. Vous voyez, belle Arélise , qu'elle ne doit cette perfection qu'à l'amour-propre , qui lui a fait connoître qu'avec un défaut de cette nature elle ne pouvoit jamais prétendre à plaire.

## A R É L I S E.

Vous me séduisez , ma chère Silviane , & je suis presque vaincue en faveur de l'amour-propre ; mais que deviendra le vôtre , si Lisimond vous préfère toujours à Mélite ?

## S I L V I A N E.

Le même amour-propre qui m'a rendue sensible à cette préférence , servira à m'en consoler , & me portera à croire qu'il

ne méritoit pas l'attention que j'ai faite à son changement.

Uranie ayant achevé de lire , chacun applaudit ce petit ouvrage , & remercia Erasme de leur en avoir procuré le plaisir. Je vous assure , dit alors Uranie , que je trouve beaucoup d'esprit & de délicatesse dans les pensées de Silviane ; & quoique je sente bien qu'elle porte un peu trop loin le mérite de l'amour-propre , elle le fait avec tant d'art , que je lui pardonne en faveur de la nouveauté. Je ne fais , répondit Florinde , si c'est par amour-propre ou par quelque'autre motif que je me sens piquée du mystere qu'Erasme m'a fait de cette rencontre : mais j'avoue que j'y suis sensible.

En cela , lui dit-il, ma chere Florinde, je ne suis coupable que d'oubli ; & je vous proteste que, sans la conversation qui a donné lieu à vos sentimens sur l'amour-propre , je ne me serois pas encore souvenu de celle que vous venez d'entendre ; & une preuve certaine que je n'ai pris nul intérêt aux personnes qui parloient , c'est que je ne les suivis point lorsqu'elles se leverent pour s'en aller , & je ne me suis pas seulement informé depuis qui elles étoient , quoiqu'elles se nommassent souvent dans le cours de leur entretien, ce qui m'a facilité de mettre leurs noms dans le dialogue que j'en ai fait.

Erasme , ajouta Alphonse , est d'un caractère singulier sur l'exacte fidélité ; & vous n'auriez aucune peine à croire ce qu'il

vient de vous dire , si vous l'aviez vu comme moi dans les voyages que nous avons faits ensemble ; non-seulement il étoit insensible à toutes les beautés qu'on lui van-toit , mais il évitoit avec soin les occasions où il pouvoit les voir : s'imaginant, m'a-t-il avoué depuis, qu'il auroit offensé celle qu'il aimoit , en donnant le moindre moment d'attention à une autre.

Convenez à présent , belle Florinde , lui dit Félicie , que votre amour-propre est agréablement flatté par ce témoignage. Je dirai même plus , lui repartit cette aimable femme en souriant , je commence à sentir la force du raisonnement de Silviane ; car il me paroît que mon amour-propre a chassé les nuages dont un peu de jalousie alloit offusquer ma raison. Mais, continua-t-elle, malgré cette petite marque de foiblesse dont je n'ai pas été la maîtresse , je serois fort aise de connoître une personne qui pense si délicatement , & qui sait si bien tourner les défauts en bonnes qualités. Il ne sera pas difficile de vous satisfaire , répondit Hortense : cette Silviane est fort amie de Célimene , & je suis persuadée qu'elle se fera un plaisir véritable de devenir la vôtre. Vous ne dites rien d'Arélide , interrompit Camille : je la trouve sensée ; & son caractère me plaît par ses discours.

C'est une preuve de votre discernement, dit alors Mélite ; Arélide est une fille de mérite , d'un esprit sage , solide , & d'une société agréable : Silviane & elle sont amies

dès l'enfance , & quoiqu'elles pensent & s'expriment souvent différemment , elles soutiennent leurs sentimens avec tant d'esprit & de graces , qu'elles emportent également les suffrages de ceux qui les entendent. Voilà d'aimables portraits , reprit Uranie , & je prierai Célimene d'en augmenter notre société.

A peine Uranie avoit-elle cessé de parler , qu'on vint avertir qu'on avoit servi ; on fut se mettre à table , & le mouvement de la jalousie dont Florinde avoit été attaquée ayant donné une ample matière à ses amies de la railler , elle fut l'objet , pendant le repas , de plusieurs traits aussi vifs que spirituels ; elle les soutint & y répondit avec tant d'agrément , & une douceur si charmante accompagnoit ses reparties , qu'elle s'en attira de nouvelles louanges par toute cette belle compagnie ; & le tendre & fidele Erasme s'applaudit plus d'une fois en secret d'avoir eu cette preuve de l'amour de son aimable femme.

Cette conversation se termina avec le dîné ; & chacun s'étant levé , on se rendit dans le cabinet des livres , où , suivant la coutume établie en ce lieu instructif & amusant , on ne s'occupa d'abord qu'à feuilleter ce qui pouvoit convenir à la situation de l'esprit & de l'humeur où l'on se trouvoit alors. Après avoir quelque-temps gardé le silence , Florinde prenant la parole , il faut , dit-elle , que je parle aujourd'hui la première , & qu'imitant la vivaci-

té de Camille , j'interrompe votre lecture pour vous faire part de la mienne ; je suis tombée sur un abrégé de la vie de l'Empereur Adrien , & je ne puis renfermer dans mon cœur l'admiration que m'inspire ce grand Prince.

Il est vrai , répondit Télamont , qu'il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent ; mais dans ce que vous lisez , vous n'en voyez qu'un portrait imparfait. *Ælius-Adrianus* , continua-t-il , voyant que tout le monde l'écoutoit , étoit le plus bel homme & le mieux fait de son temps ; la douceur , la tempérance & la modération étoient ses vertus favorites : il aimoit & protégeoit les Sciences & les Arts. Plusieurs grandes victoires qu'il avoit remportées sous les yeux de l'Empereur Trajan , avoient prouvé avec éclat sa valeur & sa prudence , & lui avoient acquis l'estime de ce Prince , & l'amour de tout l'Empire ; il étoit Espagnol , comme Trajan , & même son parent.

Mais si tant de belles qualités le rendirent recommandable à cet Empereur & à ses sujets , elles firent encore plus d'impression sur l'esprit de l'Impératrice Plotine , femme de Trajan ; c'étoit une Princesse qui possédoit elle-même toutes les vertus qui font les Héros : d'un génie supérieur & profond , elle connut tout le prix d'un homme tel qu'Adrien ; & voyant l'Empereur sans enfans , elle crut ne pouvoir faire

un plus beau présent à l'Empire que de le lui donner pour Empereur.

Dans ce dessein, & connoissant la haute estime que Trajan avoit conçue pour Adrien, elle fut l'augmenter de telle sorte, en lui faisant remarquer tout ce qu'il avoit fait de grand, que cet Empereur l'adopta. Adrien s'étoit servi avec tant d'art des vertus dont le Ciel l'avoit orné, qu'il avoit entièrement gagné le cœur des troupes & du peuple; ce qui fit que tous les Ordres de l'Empire approuverent unanimement le choix de l'Empereur Trajan.

Ainsi, après la mort de ce Prince, Adrien fut proclamé avec mille bénédictions: son premier soin fut de donner des marques de sa vive reconnoissance à sa bienfaitrice, ayant la modestie de croire que, sans les soins qu'elle avoit pris pour son élévation, toutes ses grandes qualités ne l'auroient point fait parvenir à l'Empire. Jamais Prince ne porta la reconnoissance à un plus haut degré; cette illustre Impératrice n'avoit rien à désirer, tout ce qu'elle demandoit lui étoit accordé, souvent même elle étoit prévenue; mais tandis qu'Adrien le faisoit un plaisir délicat de donner à Plotine toute l'autorité qu'elle pouvoit souhaiter, elle mettoit le sien à se prescrire des bornes: plus jalouse de la gloire de l'Empereur que de sa puissance, elle avoit l'attention de ne lui jamais rien demander qui ne fût juste & raisonnable; ainsi les graces

désirées & accordées tournoient toujours à la gloire de l'un & de l'autre , & au bien général de l'Etat.

Adrien donnoit tous les jours deux heures de son temps à des hommes de lettres choisis , qui tenoient dans son palais des conférences sur toutes sortes de sciences ; on les mettoit en écrit , & on avoit soin de les lui envoyer lorsqu'il étoit en voyage ; ce qui lui arrivoit souvent , parce qu'il parcouroit toutes les Provinces de l'Empire , pour le bien & le soulagement des peuples , dont il écoutoit les plaintes avec bonté. Il semble que lorsque le Ciel a mis sur le trône un Prince amateur des belles-Lettres , il prenne plaisir à faire naître des hommes illustres sous son regne. Adrien , sous le sien , eut la satisfaction d'en voir quatre fameux pour l'histoire ; Suétone , qui étoit son Secrétaire ; Plutarque , qui étoit son ami privé ; Pausanias & Trogue-Pompée , qui ont laissé à la postérité dans leurs écrits des marques éclatantes de la sagesse de ce grand Empereur. Mais comme il n'y a point de bonheur parfait , celui d'Adrien fut vivement altéré par la perte de l'Impératrice Plotine. Cette Princesse , qui le suivoit ordinairement dans ses voyages , mourut dans la ville de Nîmes , qui étoit alors appelée la seconde Rome : c'étoit la plus belle , la plus grande & la plus magnifique de l'Empire.

Les Empereurs l'avoient embellie de temples superbes , d'un amphithéâtre ,

d'arcs de triomphe, & d'un aqueduc qui conduisoit les eaux sacrées depuis Uiez jusqu'à Nîmes, malgré l'obstacle que la nature y avoit mis par la riviere du Gardon, qui est un torrent rapide qui passe entre deux hautes montagnes. Sur cette riviere les Romains bâtirent le fameux pont du Gard, qui, par ses trois ponts les uns sur les autres, met les deux montagnes à niveau, sur lesquels ont passé les eaux sacrées jusqu'à la décadence de l'Empire Romain, que les Goths, ennemis de la grandeur Romaine, le détruisirent en partie. Ce fut donc dans cette belle Ville que la mort enleva Plotine à l'Empereur Adrien : son deuil & les regrets pour cette perte furent si grands, qu'ils firent craindre pour sa vie ; & l'on peut dire que sa douleur égala sa reconnaissance.

Il lui fit des obseques superbes ; & selon la coutume de ce temps-là son corps fut brûlé, & des flammes de son bûcher sortit un paon, qui se perdit dans les nues, pour marque de son apotheose, les Impératrices y ayant part aussi bien que les Empereurs, n'y ayant de différence que dans les animaux qui sortoient des flammes. Pour les Empereurs c'étoit un aigle, oiseau de Jupiter, & pour les Impératrices un paon, oiseau consacré à Junon. Les cendres de cette Princesse furent mises dans une basilique magnifique, qu'Adrien lui fit élever, dans laquelle on lui rendoit les honneurs divins.

Ce temple , qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tout le monde , est soutenu de trente-six colonnes de marbre, de l'ordre Corinthien ; la base, les chapiteaux & les corniches sont d'un travail merveilleux , & la frise qui regne autour du temple semble un ouvrage d'orfèvrerie : ces superbes colonnes ont servi de modele à la façade du Louvre , qui est regardée des plus grands maîtres comme un chef-d'œuvre.

Ce monument a été réparé de nos jours par les soins de monsieur de Lamoignon de Baviile, Intendant de Languedoc, aussi-bien que le pont du Gard ; & Louis le Grand a donné la basilique aux révérends Peres Minimes , qui en ont fait leur église.

L'Empereur Adrien étoit d'un abord facile ; affable avec les Grands , & rempli de bonté pour les peuples : il marchoit à pied à la tête de son armée , afin d'encourager son Infanterie à le suivre & souffrir la fatigue sans murmurer.

Un jour une villageoise l'ayant rencontré auprès de Nîmes , faisant défilier l'armée Romaine, le supplia de vouloir l'écouter : cet Empereur lui dit qu'elle prenoit mal son temps, & qu'il n'en avoit pas le loisir. Alors cette femme , vive comme le sont routes celles de cette province , lui cria à haute voix : ne soyez donc plus Roi. Adrien, sans se fâcher de la hardiesse de la villageoise , l'admira , & sur le champ l'écouta & lui accorda ce qu'elle lui demanda. On ne peut guère citer un plus grand com-

ple de modération. Il maintint la paix autant qu'il lui fut possible ; & lorsque les peuples voisins de l'Empire voulurent lui faire la guerre , comme ses armées étoient toujours prêtes, il les surprenoit souvent par sa diligence , & les châtioit sévèrement ; mais il leur accordoit la paix.

Il n'y eut que la nation Juive à laquelle il fit une cruelle guerre , à cause de ses révoltes continuelles : cependant , après les avoir châtiés rigoureusement , il leur donna la paix , à condition qu'aucun d'entr'eux n'habiteroit plus dans Jerusalem ; leur défendant d'en approcher jamais d'assez près pour la voir : après quoi il fit rebâtir cette Ville , qu'il entoura de superbes murailles , bien fortifiées , & mit dans son enclos le mont du Calvaire , & la fit appeller de son nom , *Ælia*.

Enfin ce grand Prince , après avoir régné pendant vingt ans , tomba dans une longue & dangereuse maladie , dont les douleurs lui firent souvent souhaiter la mort ; mais il fit la funeste expérience de vouloir & de ne pouvoir mourir. Sur la fin de sa vie , & prêt à rendre les derniers soupirs , il dit plusieurs fois ce proverbe commun parmi les Grecs : le grand nombre de Médecins a fait mourir le Roi.

Il avoit adopté Marcus Antonius , surnommé le Pieux , né à Nîmes , & qui fut un second Numa. Il fit de somptueuses obseques à Adrien ; ses cendres furent mises dans un tombeau près du Tibre : ce

tombeau , fait d'une structure épaisse & solide , fut appelé & s'appelle encore aujourd'hui le Mole d'Adrien ; ce furent les soins que prit Antonin de lui rendre les honneurs funebres qui lui acquirent le surnom de Pieux.

Ce qu'il y a de singulier & de remarquable , c'est que de tous les monumens que les Romains ont consacrés à leur gloire , il n'en reste aucuns de si parfaits que ceux qui portent le nom d'Adrien ; il semble que par l'effet d'une protection invisible, ils aient été conservés malgré le temps & la fureur des Barbares.

Cela est certain, dit alors Erasme, voyant que Thélamont avoit cessé de parler ; & c'est une réflexion que nous avons faite plusieurs fois, Alphonse & moi, dans le cours de nos voyages.

En vérité , répondit Camille , je ne suis point surprise de l'admiration qu'Adrien a inspirée à Florinde ; & tout ce que Thélamont vient de nous rapporter me le fait regarder comme un des plus grands Princes de son temps. L'Impératrice Plotine , ajouta Félicie , mérite aussi beaucoup de part à l'estime de la postérité ; & son amitié pour l'Empereur Adrien a quelque chose de si respectable & de si noble , qu'elle est digne des plus grands éloges. Suétone , répondit Uranie , en a pris le soin , aussi bien que de celui d'Adrien , & ce sont des morceaux qui éternisent leur mémoire à jamais.

Je trouve, dit Hortense, que le surnom de Pieux, que l'on donna à l'Empereur Antonin, étoit judicieusement appliqué ; rien, selon moi, ne témoignant plus de piété que les devoirs que l'on rend aux morts : il me semble que l'on ne sauroit trop honorer leurs cendres, & que, de quelque religion qu'on soit, on doit avoir une extrême vénération pour les endroits qui en sont les dépositaires.

Aussi, ajouta Orophane, les tombeaux ont-ils été respectables dans tous les temps, parmi même les Nations les plus barbares. Arianus écrit dans son Livre second, qu'Alexandre le Grand ayant trouvé le tombeau de Cyrus ouvert, qu'on avoit fouillé & pillé, en fut si indigné & se mit dans une si forte colere contre les auteurs de ce crime, qu'il ordonna que l'on en fit d'exactes perquisitions ; & Diodore assure qu'ayant été avéré que Policarnus étoit le coupable, il le fit punir d'une mort ignominieuse. Après plusieurs sacrifices pour apaiser les mânes de Cyrus, il lui fit construire un nouveau tombeau, où il fit travailler les plus habiles Artistes de la Grece, dans lequel il fit mettre ce qu'il avoit pu recueillir des restes précieux de ce grand Prince. Il fit aussi traduire son épitaphe de la langue Persique en Grec, qui fut gravée sur son tombeau.

Il est surprenant, reprit Mélite, qu'un aussi grand Conquérant que Cyrus ait eu une épitaphe si simple, quoique prophétique ;

mais je trouve que la modestie qu'elle renferme est une belle leçon pour tous les hommes en général. Voici comme plusieurs Auteurs la rapportent : *Qui que tu sois , ô homme ! & d'où tu viennes ; car je suis assuré que tu viendras : je suis celui qui conquis l'Empire des Perses , & te prie de ne porter envie à ce peu de terre qui couvre mon pauvre corps.*

Il est vrai , dit Alphonse , qu'on ne peut faire une épitaphe plus succincte , mais en même-temps plus utile pour abaisser l'orgueil des mortels ; on n'en devoit point faire qui ne fût dans ce style , pour engager les hommes à ne faire nul cas des avantages qu'ils peuvent acquérir pendant leur vie , puisqu'il en reste si peu de chose. Pour en revenir au grand Alexandre , continua-t-il , j'ai lu que ce Prince avoit un soin extrême de la sépulture de ses Soldats ; qu'il commandoit la même exactitude à ses Capitaines , & ne pardonnoit aucune négligence là-dessus.

Après que Clovis , premier Roi de France , reprit Uranie , eût remporté la fameuse victoire à la bataille mémorable qu'il donna près de Poitiers contre Alaric , Roi des Visigots , il fit enterrer avec soin tous les morts dans un cimetiere que l'on voit encore aujourd'hui , appelé le cimetiere de Cynant , sur la rivière de Vienne , à cinq lieues de Poitiers , que la vénération des Habitans du pays a toujours conservé : il contient environ quatre arpens de terre.

Cela me fait souvenir , dit alors Orophas-

ne, d'une aventure assez plaisante arrivée quelque-temps après la ligue d'Ausbourg, où le commerce étant interdit entre la France & l'Angleterre, avoit rendu le plomb extrêmement cher.

A Aumale, petite ville de Normandie, au diocèse de Rouen, de l'Élection de Neufchâtel, sur la frontière de Picardie, est une Abbaye de Cluny, de l'Ordre de Saint Benoît, non réformée, dans l'église de laquelle les tombeaux des Princes de la maison de Lorraine ont été construits, du temps que ce duché leur appartenoit; les Princes & Princesses décédés en France y ont été portés, & mis dans des cercueils de plomb, dans une cave voûtée, au-dessous des tombeaux.

Un homme, dont je tairai le caractère, sachant que ces cercueils se pouvoient tirer aisément du caveau, prit si bien son temps qu'il les tira, les fonda, les mit en saumons, & les envoya vendre à Amiens, à Rouen & à Paris. Quelque-temps après il fut nécessaire de faire des réparations à la voûte de l'église; pour cet effet on l'appuya, mais un des appuis portant justement sur celle du caveau, on fut obligé de l'étayer aussi. On l'ouvrit; jugez de la surprise de ceux qui y descendirent, en voyant les ossemens des Princes & des Princesses confondus ensemble & entassés les uns sur les autres, & leurs cercueils enlevés. Le Vicomte d'Aumale fut appelé, qui y fit descente avec les autres Officiers de la Jurisdiction ordinaire, & en donna avis au Procureur Général du Parlement

de Normandie , & au Promoteur de l'Officialité de Rouen. Le crime fut trouvé si grave , que le Parlement nomma d'abord des Commissaires de son corps pour se transporter sur les lieux. Ils partirent de Rouen, accompagnés des Officiers de l'Officialité. Etant arrivés à deux lieues d'Aumale , le coupable, croyant son crime bien caché, fut au-devant de ces messieurs , & leur fit une harangue pathétique , pour les exhorter à venger les mânes de tant d'illustres Princes dont on avoit violé la sépulture , les en priant en leurs noms & au nom du Public; ajoutant que ces tombeaux avoient été respectés pendant les guerres cruelles qui avoient agité la France ; que ces lieux saints avoient servi d'asyle ; que les nations les plus barbares les avoient eus en vénération , & qu'il étoit inoui de voir que les Chrétiens avoient eu la témérité d'en troubler la paix & de porter des mains profanes sur des corps qui reposoient aux pieds des Autels. Ce discours, prononcé avec ferveur , toucha vivement ceux à qui il étoit adressé : ils admirèrent le zele de cet homme, le consolèrent & lui promirent justice. Enfin , étant arrivés à Aumale , ces messieurs firent des perquisitions si exactes qu'ils découvrirent la vérité : mais quel fut leur étonnement lorsqu'ils trouverent que le harangueur étoit le seul coupable ! Toutes les preuves & les indices ne tombant que sur lui, il fut décrété, arrêté & conduit dans les prisons de Rouen, pour son procès lui être fait & parfait.

Cependant il eut des amis qui s'employèrent si fortement pour lui, qu'il y eut un Arrêt qui ordonna un plus ample informé, le prévenu gardant toujours prison close; mais au bout d'un an, faute de nouvelles preuves, il fut élargi, & les os des Princes restèrent sans cercueil. La façon dont Orophane raconta cette aventure divertit fort la compagnie. Pour moi, dit Félicie, j'avois déjà pardonné au coupable, sur sa harangue; elle m'avoit prévenue en sa faveur, par la rareté du fait. On peut bien dire, ajouta Florinde, que celui-là ne péchoit pas par ignorance, puisqu'il détailla si pathétiquement le respect que l'on devoit avoir pour les tombeaux.

Mais, continua-t-elle, si nous avons trouvé l'Empereur Adrien digne d'une glorieuse mémoire, & si Marc-Antonin passa pour un autre Numa, ne pouvons-nous pas mettre, par un contraste sensible, l'Empereur Tibère au rang des plus méchans Princes qui aient été; & ne devons-nous pas convenir que s'il fût mort au commencement de son regne, il eût abusé la postérité par ses fausses vertus? Il n'y a point de doute à ce que vous dites, belle Florinde, répondit Uranie; jamais Prince ne fut si dissimulé que cet Empereur: il ne se servoit des vertus que pour en masquer ses vices; il étoit caché, fourbe, & impénétrable dans ses desseins: mais, comme il avoit l'art de se contraindre, il trompa le Sénat, le Peuple, toute sa famille, & même l'Impératrice Livie sa mere.

Tant que le vaillant Germanicus vécut , la crainte qu'il lui inspiroit lui fit contrefaire le vertueux : il fut doux , affable & modeste ; lorsqu'il rencontroit un Sénateur , il se rangeoit avec considération , pour lui laisser le chemin libre : au Sénat, il ne suivoit que leurs avis ; & dans les assemblées du peuple Romain , il faisoit des actions si humaines, si généreuses , si charitables , qu'il n'en sortoit jamais qu'au bruit des acclamations de cette multitude.

Lorsque quelque personne Consulaire ou quelque Grand mouroit, ce Prince se faisoit un devoir d'assister à la cérémonie de leurs obseques , & d'en accompagner la pompe jusqu'à ce qu'il les vît mettre dans leurs tombeaux , mêlant ses larmes à celles de leurs familles.

Ses Courtisans , & les Gouverneurs des Provinces de l'Empire , voulant lui persuader qu'il pouvoit augmenter les tributs & les impôts , il leur fit cette sage réponse , qu'un bon Pasteur devoit tondre la laine de ses troupeaux , mais non pas les écorcher. Le Sénat , pénétré de tant de vertus apparentes , voulut lui donner des titres supérieurs , lui faire bâtir des temples , & lui décerner les honneurs divins ; mais il refusa tout , & ne permit seulement pas que dans Rome , ni dans les Provinces , on lui élevât des statues , dans la crainte , disoit-il modestement , que de telles grandeurs ne le fissent se méconnoître.

Ce fut lui qui régla si sagement les lieux

qui devoient servir d'afyle aux malheureux, pour leur donner le temps d'accommoder leurs affaires. Un affreux tremblement de terre ayant entièrement ruiné douze Villes de l'Asie, Tibere y envoya des Commissaires & des Trésoriers, qui distribuerent de sa part à ces pauvres peuples l'argent nécessaire pour rétablir leurs maisons : la ville d'Ephese ayant été la plus maltraitée, fut presque rebâtie à ses dépens, & il remit aux Habitans une partie des tributs & impôts pendant cinq ans.

Le feu du ciel ayant consumé plusieurs maisons sur les monts Aventin & Cœlien, il fournit aussi à la ville de Rome les sommes qu'il falloit pour les rebâtir ; de cette sorte toutes les calamités tournoient à sa gloire. Il appaisa les troubles de l'Allemagne, & vengea la mort de Quintilius Varus, & la perte de son armée, par la valeur de Germanicus. Ayant su que le Roi de Capadoce faisoit des menées secrètes pour troubler le repos de l'Empire, il eut l'adresse de l'engager à venir à Rome, lui promettant de lui faire justice sur ses griefs ; mais aussitôt qu'il l'eût en son pouvoir, il le fit mettre dans une étroite prison, réduisit son Royaume en Province, où il envoya un Préteur pour la gouverner.

Hérode, surnommé Agrippa, petit-fils d'Hérode-Ascalon, étant venu à Rome pour se rendre partie & accusateur contre Hérode-Antipas, Tibere le fit arrêter & enfermer,

mer , pour avoir fait des vœux & des prières publiques , afin qu'il pût voir un jour sur le trône impérial Caius, fils de Germanicus , qui par ses vices s'étoit rendu odieux aux Romains. Enfin , on ne peut porter plus loin , qu'il le fit , les actions de piété , de justice & de générosité ; & , comme l'a remarqué Florinde , s'il fût mort dans ce temps , toute la terre eût été sa dupe.

Mais fatigué de s'être contraint si longtemps , & la mort étant trop lente , à son gré , à le délivrer du grand Germanicus , dont la vertu solide lui nuisoit , il le fit empoisonner. L'Impératrice Livie, qu'il redoutoit aussi, ayant rendu le tribut à la nature , il se montra à découvert ; toutes ses grandes qualités disparurent , les vices prirent leurs places, & parurent avec d'autant plus de violence , qu'il les avoit renfermés avec soin. Son excessive cruauté lui fit proscrire les plus grands de l'Empire ; chaque jour étoit marqué de quelque trait sanglant. Le jeune Drusus , son fils naturel & légitime , dont le mérite & la sagesse le rendoient l'amour & l'espoir du peuple Romain, fut l'une de ses victimes. Sur le simple soupçon qu'il avoit désiré l'Empire , il le fit empoisonner à la fleur de son âge. Deux enfans de Germanicus, Néron & Drusus , furent aussi sacrifiés à ses soupçons & à sa rage : il remplit de meurtre & de sang le Sénat. Les familles Patriciennes , & les principales d'entre les Plébéïens , tout trembloit au seul nom de Tibere : les Provinces n'étoient

pas même exemptes de sa tyrannie. Enfin, à force de se faire craindre, il vint à craindre tout lui-même ; ce qui l'obligea de se retirer dans l'Isle de Caprée, ou des Chevres.

Ce fut-là qu'il s'abandonna à la plus affreuse débauche, sans pourtant que ses indignes plaisirs donnassent aucun relâche à sa barbarie. Le moindre soupçon qu'il eut contre quelque citoyen, étoit l'arrêt de sa mort, sans avoir égard à l'âge, à la naissance, au sexe, ni aux services. Séjan, Chef de la garde Prétorienne, & le Ministre de ses cruautés, qu'il avoit élevé au-dessus de tous les Romains, ressentit aussi les effets de sa fureur : ce Prince l'ayant soupçonné, le fit arrêter, lui fit faire son procès, & le Sénat l'ayant condamné à la mort, il fut exécuté, & toute sa race exterminée.

Les délices de l'isle de Caprée lui ayant fait oublier le soin de l'Etat, les Parthes firent des courses dans l'Arménie, les Daces, dans la Mésie, les Sarmates, dans la Pannonie, & les Allemands dans la Gaule. Ces Peuples, lassés d'un si dur esclavage, portèrent la désolation par-tout, pillant, ravageant & brûlant toutes les frontieres de l'Empire.

Alors Tibere s'éveilla, & revenant de sa léthargie, il fit assembler les troupes de tous côtés ; & courant au plus pressé, il mourut dans la ville de Misene, la vingt-troisième année de son regne.

Ah ! je respire , s'écria Camille ; je croyois qu'Uranie ne feroit jamais mourir ce terrible Prince ! est-il possible , continua-t-elle , qu'après avoir pratiqué tant de vertus , & se les être rendues familières , il n'ait pas eu lui-même horreur de son changement ?

Comme il ne s'étoit que déguisé, répondit Orophane , en faisant le bien , & qu'il étoit rentré dans son naturel en pratiquant le mal , il ne pouvoit être d'une réflexion si sage ; & je trouve qu'il avoit agi très-prudemment en refusant les temples & les statues , puisqu'il savoit parfaitement que tout ce qu'il avoit résolu de faire, auroit porté le peuple à les abattre.

Je crois , dit Erasme, que l'on s'est trompé sur le sens de ses paroles à cette occasion ; & que , lorsqu'il dit que tant de grandeurs pourroient le forcer à s'oublier , il entendoit en lui-même que de tels monumens dressés à ses vertus , lui feroient oublier ses vices , & le contraindroient à se méconnoître , en les bannissant pour jamais. Voilà une plaisante subtilité , reprit Uranie ; mais on peut tout croire & tout hasarder sur cet Empereur, puisqu'il n'y a rien de mauvais dont il ne fût capable. Quittons un peu Tibere, interrompit Félicie , tant de mauvaises qualités laissent des idées funestes ; & pour les dissiper , je suis d'avis que nous allions faire un tour sur la terrasse , en cherchant dans notre mémoire quelques Princes dont la bon-

té efface les cruautés que nous venons d'entendre.

Cela ne sera pas difficile , dit Thélamont ; j'en ai plusieurs à vous citer , vous n'aurez qu'à choisir. Nous les acceptons tous , répondit Hortense , pour avoir le plaisir de vous entendre parler plus longtemps. Cette galanterie ne demeura pas sans repartie ; & Uranie s'étant levée , cette belle société se rendit au bord de l'eau. La promenade fut d'abord sans choix , chacun s'entretenant en particulier , & prenant les routes qui se présentoient. Ces époux , toujours amans , voulant profiter de cet instant de liberté pour s'entretenir avec leurs aimables femmes , le firent durer autant qu'il leur fut possible : mais Uranie , qui gardoit en tout un *decorum* exact , ayant obligé Thélamont à la conduire sur la terrasse , elle vit ses amis qui s'y rendoient , avec un égal empressement , par les allées qui y aboutissoient. Orophane , qui donnoit la main à Félicie , n'eut pas plutôt apperçu toute la compagnie , que prenant la parole : je doute fort , dit-il en riant , qu'il y ait personne ici qui se soit moins amusé de son tête-à-tête que Félicie ; il y a un temps infini qu'elle me presse de vous rejoindre , s'imaginant que Thélamont avoit déjà commencé à raconter quelque trait intéressant. Votre reproche répondit-elle en rougissant , est des plus injustes , puisque vous savez parfaitement que je ne puis m'ennuyer avec vous , & que la seule bien-

féance m'a obligée à vous faire cette priere.

La même bienféance, dit Erasme, a fait agir toutes ces Dames; & quoique l'amour dût se plaindre de ces sortes de considération, la complaisance que nous devons à leurs volontés nous y fait soumettre sans murmurer. Celui qui se plaint le moins, interrompit Camille avec son air enjoué, est justement celui qui en a le plus de dépit; & je lis dans les yeux de Thélamont qu'il avoit encore mille tendres choses à dire à Uranie, lorsqu'elle l'a forcé de nous rejoindre.

Je ne m'en défends point, répondit-il; mais c'est mon sort de ne pouvoir me plaindre des loix qu'elle m'impose, par la maniere délicate dont elle fait me les imposer.

Je croyois, reprit Orophane, trouver tout le monde aussi mécontent que moi; mais je vois au contraire que je suis le seul qui se plaint à tort.

A peine Orophane avoit cessé de parler, que toute la compagnie apperçut au bout de la terrasse un homme & une femme qui venoient à eux; ils furent bientôt reconnus pour la charmante Julie & Orsime, son époux; cette augmentation fit un plaisir extrême à cette belle société. Uranie & Thélamont, s'étant levés, furent au-devant d'eux avec leurs amis; comme Uranie aimoit tendrement Julie, & que Thélamont avoit lié une amitié parfaite avec Orsime, ils en furent reçus d'une façon à leur faire connoître combien leur présence leur don-

noit de satisfaction. Lorsqu'ils se furent acquittés des civilités qui se pratiquent entre des personnes qui s'estiment réciproquement, Julie prenant la parole : nous ne pouvons vivre sans vous, dit-elle à Uranie ; & nous passâmes hier une journée si triste au milieu du plus grand monde , que cela nous a fait juger qu'il n'y en avoit point pour nous où vous n'étiez pas : c'est ce qui nous a fait prendre la résolution de vous rejoindre aujourd'hui.

Cela est si obligeant, repartit Uranie, que je voudrois avoir les plaisirs les plus délicats à vous faire goûter pour y répondre. Il n'en est point de plus sensible pour nous , ajouta Orsime, que celui d'être admis dans votre société. Après plusieurs discours de cette nature , chacun ayant choisi sa place , la conversation reprit sa forme ordinaire ; on rappella une partie des faits dont on s'étoit entretenu dans la Bibliothèque , & surtout ceux qui regardoient l'Empereur Tibere , comme voulant instruire Orsime & Julie des choses dont on s'étoit occupé. On ne doit pas , dit alors Orsime, tout-à-fait blâmer Tibere sur la mort de Séjan ; elle étoit plutôt un acte de justice , que de cruauté ; puisqu'il est certain qu'il avoit conspiré , & que le Sénat le trouva digne de mort , puisqu'il le condamna.

Mais , répondit Camille , nous ne le blâmons que parce qu'il l'avoit aimé , & qu'il faut être aussi barbare que l'étoit Tibere ,

pour consentir à la perte d'un homme qui lui avoit été si cher.

Nous avons de pareils exemples , interrompit Julie , dans les Princes les plus vertueux : Totila , Roi des Goths , continuait-elle , avoit toutes les qualités nécessaires à un grand Monarque ; il étoit sage , savant , humain , généreux , & tout couvert de gloire par mille faits éclatans. Ce Prince ayant assiégé la ville de Naples , après un nombre infini de belles actions qui s'y passèrent , obliger les Habitans à se rendre par famine. Pendant ce temps , voulant assiéger la forteresse de Stella, qui appartenoit à un Seigneur Calabrois, qui portoit le même nom , il donna le commandement d'un corps considérable de ses troupes à Ranuce , son plus cher favori , pour qu'il eût la gloire de cette expédition. Ranuce étoit brave , plein d'esprit, & l'honneur le mieux fait & le plus beau de son temps. Totila , qui se connoissoit en mérite , lui avoit donné toute sa confiance, & son amitié le combloit de biens & d'honneurs , sans que les Courtisans lui portassent envie , Ranuce ayant l'art de se faire aimer & estimer de la Cour & de l'Armée. Totila , attentif à lui faire cueillir de nouveaux lauriers, le choisit donc pour mettre le siege devant Stella ; ce qu'il fit avec un succès qui ne démentit point l'espoir que son Maître avoit en sa valeur & en sa prudence. En effet , il pressa si vivement la forteresse , & battit tant de fois les secours que le Seigneur Stella y

voulut faire entrer , qu'il le contraignit de se rendre à composition. Totila ressentit une joie parfaite à cette nouvelle , bien moins pour sa propre gloire, que pour celle de son favori. Mais tandis qu'il exaltoit son mérite , & s'applaudissoit de son choix , Ranuce trouva dans la forteresse qu'il venoit de prendre un vainqueur qui mit des bornes à son bonheur; ce fut la fille du Seigneur Stella, dont la beauté , l'esprit & la jeunesse lui firent porter des chaînes , dont jusqu'alors il avoit ignoré le poids. Cependant, comme il connoissoit une partie de ce qu'il valoit, & qu'il possédoit la faveur du Roi , il crut qu'il n'avoit qu'à se déclarer pour être écouté. Dans cette pensée , il fit un aveu de son amour à la belle Stella, rempli de confiance ; mais ses espérances furent bientôt évanouies , par le mépris qu'elle lui fit paroître : ses feux furent dédaignés , ses offres rejetées, son mérite personnel si peu considéré , que jamais orgueil ne fut mieux abaissé.

Cette résistance l'irrita : son amour étoit violent , il avoit la force en main , il s'en servit & fit enlever la jeune Stella d'entre les bras de sa mere. Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il commença à la vouloir fléchir par les discours les plus tendres , les protestations les plus vives; mais l'action qu'il venoit de faire ayant encore augmenté la haine que Stella avoit pour lui, rien ne la pût toucher. Alors Ranuce , oubliant les loix de l'honneur & du respect qu'il devoit à ce qu'il ai-

moit, & qu'il se devoit à lui-même, emporta par la violence ce qu'il n'avoit pus'acquérir par la douceur. Ce crime ne se put cacher; l'éclat qu'il fit parvint à Totila, qui vit bien-tôt à ses pieds la mere Stella, pour lui demander vengeance de cet attentat. Ce Monarque, qui n'avoit jamais rien fait ni pensé que de grand & de vertueux, fut indigné contre son favori; & son zele pour la justice l'emportant sur son amitié, il fit arrêter Ranuce, & donna ordre qu'il fut amené au pied de son trône; & là, il l'interrogea lui-même, en la présence de la mere de la fille, & ayant été convaincu, il le condamna à la mort, en disant ces paroles mémorables: qu'un Empire ne pouvoit se soutenir qu'en faisant valoir les loix dans toutes leurs forces, sur quelque sujet que ce pût être. Ses Généraux, les Courtisans, & même les Dames embrassèrent ses genoux pour obtenir la grace de Ranuce; mais il fut inflexible; & quoique dans le particulier il fit voir à ses amis combien il étoit touché de la perte de son favori, & qu'il lui donnât des larmes, il ne se rétracta point, & lui fit couper la tête.

Cela prouve, dit Alphonse, lorsque Julie eut fini, que de quelque faveur & de quelque amitié qu'un Prince ait honoré un sujet, il ne doit point être exempt de punition lorsqu'il l'a méritée. Sans doute, ajouta Thélamont, la justice étant préférable à toute chose, & ces sortes de traits ne pouvant jamais être préjudiciables à la gloire d'un Monar-

que, parce que sa principale vertu est d'être juste; & c'est dans les occasions où son cœur est intéressé, qu'elle paroît avec le plus d'éclat: la victoire qu'il remporte sur sa tendresse & sa pitié lui étant aussi glorieuse que lui seroit la clémence dans un autre temps. Il est si rare, dit Orophane, de voir un favori qui n'abuse point de sa faveur, qu'on ne peut trop admirer ceux qui en usent bien; & c'est aussi aux Princes à la placer dignement. Il est si facile de se tromper, reprit Thélamont, qu'on ne doit pas faire retomber sur leur discernement les défauts qui se peuvent découvrir dans ceux qu'ils chérissent. Totila ne croyoit pas qu'un homme qui possédoit d'aussi belles qualités que Ranuce, l'obligeroit jamais à le faire mourir. Ancus-Martius, quatrième Roi des Romains, est encore un exemple qui prouve qu'il est des vertus qui éblouissent & ferment les yeux sur ce qui peut arriver. Celles de Tarquinius-Priscus le séduisirent; les grandes actions qu'il lui avoit vu faire, les sages conseils qu'il lui donnoit, & les soins qu'il prenoit pour sa gloire, le lui rendirent si cher, qu'il ne faisoit rien sans le consulter. Tarquinius aida ce Prince dans toutes ses expéditions & dans toutes ses entreprises. Ce fut Ancus qui créa les Héros d'armes, appelés Féciales, qui étoient des personnes sacrées. Juges & Arbitres de ce qui regardoit les armes: il fit cette création à l'occasion de la guerre des Latins, qu'il leur dénonça par ces mêmes Héros. Il fut heureux dans cette

guerre , & leur prit plusieurs Villes ; mais sa douceur & sa justice lui servirent encore plus que ses armées. Les Latins se soumirent, & il en obligea une grande partie de venir s'établir à Rome, & leur donna le droit de bourgeoisie; le nombre en fut si considérable , qu'il leur assigna le mont Aventin, où ils bâtirent des maisons pour leurs demeures. Dans le même temps il fit fortifier le Janiculum, qu'il joignit à la Ville par le pont Sablicien. Il avança les bornes de l'Empire jusqu'à la mer, & fit bâtir aussi la ville d'Of- tie à l'embouchure du Tibre : & enfin cet homme si sage & si prudent , croyant devoir à la valeur & au mérite de Tarquinius-Priscus la gloire qu'il s'étoit acquise , crut faire un digne choix en lui confiant la tutelle de ses enfans ; & cependant il s'empara du trône au préjudice de ses pupilles. Ainsi il est à présumer que si le Roi Ancus avoit prévu l'ambition de Tarquinius, il n'auroit pas mis ce dépôt entre ses mains, & que les belles qualités qu'il lui avoit remarquées, déroberent à sa pénétration les desseins qu'il fit écla- ter après sa mort. Il n'est pas surprenant, dit alors Félicie , que le Roi Ancus prît cette confiance en Tarquinius-Priscus , ce Prince avoit mille vertus éclatantes : il ne lui man- quoit qu'un titre légitime pour être un grand Roi , & le peuple Romain lui eut de fortes obligations, parce qu'il n'imaginoit rien que de grand & de glorieux. Son premier soin fut de s'assurer du Sénat; & sachant que plu- sieurs d'entr'eux n'étoient pas portés pour

lui, il en créa nombre de nouveaux, que les anciens nommerent par dérision, *Minorum gentium*, comme qui diroit, gens de moindre apparence que les premiers, créés par Romulus. Ce fut lui qui, pour gagner le cœur du peuple Romain, invita & institua les jeux Circences, du mot de Cirque, qu'il fit construire entre les monts Palatin & Aventin. Ce Prince eut l'art de diviser les Toscans, & de les affoiblir les uns par les autres, ensuite il les attaqua & les battit en plusieurs rencontres; mais comme il savoit à propos leur envoyer les prisonniers, qu'il combloit de présens & de caresses, & dont il conservoit les biens de campagne, il s'en fit si fort aimer, que par une délibération unanime, ils se soumirent volontairement à sa puissance; & ce fut de leurs mains qu'il reçut la couronne d'or, la robe de pourpre, le sceptre, & tous les ornemens royaux que les Rois de Rome ont portés depuis. Il fit plus, ceux des Latins qui étoient restés dans leur pays s'étant soulevés, & ayant pris les armes contre les Romains, Tarquinius marcha à eux, les combattit & les extermina d'une manière si terrible, qu'il en fit perdre jusqu'au nom, & envoya dans leurs Villes de pauvres Bourgeois de Rome, qui devinrent leurs maîtres.

Ensuite il fit la guerre aux Sabins, & prit la ville de Collatia, qu'il peupla de nouveaux habitans; mais ce qu'il fit de vraiment royal, furent les voûtes souterraines, qui prenoient depuis le haut de la Ville, & qui conduisoient les eaux jusques sur les

bords du Tibre. Toutes les entreprises de ce Prince furent grandes , glorieuses & utiles au peuple Romain. Il y a des Historiens qui, pour éterniser sa gloire , disent que la Sybille de Cumès lui apporta le livre des Oracles, qu'il fit mettre à la garde de quinze personnes, commises exprès pour veiller sur ce précieux dépôt. Ce Monarque avoit commencé d'enfermer la Ville d'une enceinte forte & solide ; il avoit aussi jeté les fondemens du temple de Jupiter Capitolin ; mais lorsqu'il travailloit à ce superbe ouvrage, il fut assassiné par les enfans du Roi Ancus , dans la trente-septième année de son regne.

Ainsi , dit Florinde , vous voyez que le crime est toujours puni, quelques vertus que l'on puisse avoir d'ailleurs. Tarquinius-Priscus possédoit d'éminentes qualités ; mais il étoit usurpateur , & avoit abusé de la confiance de son Roi & de la jeunesse de ses enfans : une mort funeste fut enfin le prix de sa trahison.

La réflexion de Florinde est des plus justes, ajouta Julie & l'histoire est remplie d'exemples fameux sur les rétributions attachées au crime. Il y en a un bien remarquable, interrompit Orsime , & qui devoit faire impression sur tous les hommes. En l'année 492 de l'hégire Chrétienne , continua-t-il, le trône de l'Empire d'Orient fut occupé par Anastase , surnommé Dicore , à cause de la différence de ses yeux, ayant une prunelle noire & l'autre bleue. Ce Prince , dit Paul Diacre , étoit venu au monde d'une façon

extraordinaire , & sa vie fut un mélange de bien & de mal , de vices & de vertus. Ses yeux lui donnoient une physionomie qui faisoit peine à voir. A son avènement à l'Empire il ôta au peuple les impôts excessifs dont il étoit chargé, ainsi que la vénalité des charges, qu'il donnoit gratis, avec choix & distinction. Il parut généreux, doux, affable, aimant les gens de Lettres, & estimant le mérite par-tout où il se trouvoit. Il honora Proclus de sa confiance & de son amitié; ce Proclus qui fut l'imitateur d'Archimede, & qui s'acquit la réputation du plus grand Mathématicien de son temps: ce fut lui qui, par son art & ses machines, brûla les navires de l'armée navale de Vitalian, qui tenoit Constantinople assiégée, & l'obligea de lever le siège. Enfin l'Empereur Anastase rendoit justice au génie, aux belles actions, & sur-tout à la vertu; mais étant tombé dans les erreurs d'Eutyché, & s'étant rendu le protecteur de cette hérésie, qu'il vouloit faire recevoir dans tout son Empire, les obstacles que les Catholiques lui susciterent, le rendirent injuste, cruel, farouche & défiant: il les persécuta à outrance. On voyoit tous les jours de ces innocentes victimes traînées au supplice. Il fut plus barbare contr'eux que les plus cruels Empereurs Païens contre les Chrétiens: il bannit le Patriarche de Constantinople.

Le Pape Hormisdas sachant ses excès, & voulant le ramener par la douceur, lui envoya Evodias, Evêque de Pavie, per-

sonnage éminent en savoir & en sainteté, avec deux autres Ecclésiastiques très-savans. Ces Députés étant arrivés à Constantinople, & ayant fait demander audience à l'Empereur; bien loin de vouloir les écouter, il leur fit ordonner de sortir de la Ville dans le moment, & les obligea de s'embarquer sur un vieux vaisseau plein de crevasses & à demi-pourri, afin de les faire submerger; & pour qu'ils ne pussent relâcher en aucun endroit, il envoya des ordres sur toutes les côtes & dans les isles, par lesquels il défendoit expressément de les recevoir, & de leur donner aucun secours ni assistance. Mais, malgré ses barbares précautions, le Ciel sauva ces illustres malheureux; & quelque temps après ce cruel Empereur fut tué d'un coup de foudre.

Exemple mémorable pour tous ceux qui se laissent surprendre à de nouvelles opinions & qui abandonnent la véritable voie. Anastase naquit, vécut & mourut extraordinairement.

Voilà, dit alors Félicie, ce que je ne puis comprendre, & ce que j'ai déjà remarqué dans l'Empereur Tibère. Est-il possible que l'on puisse changer avec tant de facilité; que l'on fasse succéder le vice à la vertu, la cruauté à la douceur, & le crime à la justice, lorsque l'on paroît être né avec toutes les qualités nécessaires pour empêcher un si terrible changement?

Nous avons vu, répondit Hortense, que Tibère ne fut vertueux que par artifice, & pour cacher ses pernicieux dessein, ce qui

ne nous doit pas faire douter qu'il ne fût né avec tous les vices qu'il a montrés. Pour Anastase, vous voyez en lui une espèce de contradiction, qui dénotoit en quelque sorte celle qu'il a fait voir dans sa vie.

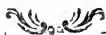
Pour oublier de si mauvais Princes, ajouta Camille, je veux toujours me souvenir d'Adrien; j'ai un regret sensible qu'un Empereur de ce mérite ne fût pas Chrétien, & que ceux dont la vie est pleine de vices & de crimes l'aient été. La reconnoissance d'Adrien pour l'Impératrice Plotine a quelque chose de si tendre & de si pieux, qu'elle ne sort point de mon esprit; & cette vertu est si rare, non-seulement parmi les Princes, mais dans tous les hommes en général, que lorsque j'en vois qui la pratiquent, je ne puis leur refuser mon admiration.

C'est une preuve de la beauté de votre ame, dit Thélamont; la reconnoissance est une vertu des plus estimables, comme l'ingratitude est le plus affreux de tous les vices. Mais, dit alors Florinde, il est des marques de reconnoissance que l'on ne peut donner, & par-là on se trouve dans la nécessité d'être ingrat malgré soi. Nous ne parlons point des choses impossibles, reprit Thélamont; mais seulement de ce qu'exigent de nous des services importants. Je ne fais cependant, ajouta Julie, si la reconnoissance l'emporteroit sur l'amour, s'il arrivoit qu'ils fussent en concurrence dans le cœur de quelqu'un: je ne doute pas que la reconnoissance ne puisse faire naître l'amour;

mais je suppose que les objets de l'un & de l'autre soient différens, & en ce cas je doute que l'amour soit le moins fort.

La question me paroît difficile à décider, répondit Orophane ; & j'avoue que je serois fâché d'être dans un pareil embarras. Sans nous exposer à faire un jugement qui pourroit n'être pas approuvé, dit alors Uranie, je vais vous conter une histoire qui vous prouvera que Julie a parlé très-sensément en croyant que la reconnoissance ne l'emporte pas sur l'amour. Quand cette passion est une fois bien établie dans un cœur fidele, elle est remplie d'événemens singuliers ; & quoiqu'elle ne puisse faire qu'honneur aux personnes qui en sont les objets, je ne me hazarderois pas à vous la dire, si je ne l'avois vue écrite de la main même d'une Dame de la famille dont je vais vous parler, & qu'un Gentilhomme de leur Province, ami de Thélamont, m'a communiquée il y a quelque-temps.

Comme toute la compagnie ne cherchoit jamais que l'occasion de faire parler Uranie, elle saisit celle-ci avec joie pour avoir le plaisir de l'entendre ; & l'ayant pressée de lui donner cette satisfaction, elle commença en ces termes :





## HISTOIRE

DU COMTE DE SALMONY,

ET D'ISABELLE DE MEYRAND.

AU midi de la province de Languedoc, sur les bords de la mer méditerranée, est un vallon d'une demi-lieue de large & de deux lieues de long, au milieu duquel passe un ruisseau qui se forme de l'eau des fontaines qui sortent des hauteurs ou monticules qui l'environnent : ce vallon est rempli de prairies, de jardins & de vergers, qui sont arrosés par ce ruisseau : les hauteurs sont couvertes de vignes, d'oliviers, de grenadiers & d'amandiers. A mi-côte on découvre plusieurs villages & hameaux très-bien bâtis : & sur une espèce d'angle que forme la côte en ce lieu charmant, à un quart de lieue de la mer, est le château de Meyrand, fortifié à l'antique, avec ses créneaux & ses tours carrées.

Quoique l'intérieur de ce château soit ancien, les dedans sont à la moderne, par les soins des Seigneurs du lieu, qui depuis un siècle n'ont rien épargné pour le rendre commode & magnifique. Les jardins en sont délicieux, la vue est superbe du

côté de la mer , & toute gracieuse de celui du vallon ; & l'art secondant la nature , y fait naître tout ce que l'on peut désirer pour le goût & le plaisir. L'illustre famille à qui ce beau lieu appartient depuis plusieurs siècles , a produit de grands hommes dans la robe & dans l'épée : le dernier de tous occupoit avec une grande réputation un des premiers postes dans une Cour souveraine de la Province.

Le Comte de Meyrand avoit perdu sa femme , & n'avoit qu'une fille unique , dont il confioit l'éducation aux soins de la Comtesse douairière de Meyrand, sa mere. Isabelle , c'est ainsi qu'elle se nommoit , quoique dans un âge très-tendre , faisoit remarquer en elle tout ce qui pouvoit promettre une beauté parfaite & un esprit éclairé. La Comtesse de Meyrand , qui , à l'âge de soixante ans qu'elle avoit alors , étoit encore aimable , & dont la vertu , la prudence & la générosité lui avoient attiré l'estime & la considération de tous ceux qui la connoissoient , vit avec un plaisir extrême les progrès que faisoit Isabelle dans les exercices convenables à son sexe & à sa qualité.

Non loin du château de Meyrand étoit celui du Comte de Salmony ; la proximité des lieux avoit donné occasion à plusieurs alliances entre ces deux maisons. Les Comtes de Meyrand & de Salmony étoient même parens , & liés d'une très-étroite amitié. Salmony n'avoit qu'un fils ,

qui n'étoit guere plus vieux qu'Isabelle ; & une fille beaucoup plus jeune que l'un & l'autre , & tous deux donnoient de grandes espérances à leurs peres , par le mérite qu'ils faisoient éclater déjà , & par une figure des plus aimables. Le jeune Salmony passoit peu de jours sans venir au château de Meyrand ; comme il avoit un esprit fort au - dessus de son âge , les charmes que possédoit Isabelle , & ceux qu'elle présageoit avoir à l'avenir , n'échapperent point à sa pénétration , & firent une si forte impression sur son cœur , que son amour naissant paroissoit dans toutes les actions.

Comme il étoit fait pour plaire , & qu'Isabelle le voyoit souvent , elle eut pour lui des sentimens peu différens ; mais l'innocence de leur âge leur voilant le véritable motif du plaisir qu'ils avoient à se voir , ils ne prirent nulle précaution pour le cacher , ni pour en empêcher les progrès : ainsi la joie qu'ils témoignoit lorsqu'ils étoient ensemble , & la tristesse qui se faisoit remarquer sur leurs visages quand il falloit se séparer , apprirent à leurs peres le secret de leurs cœurs avant qu'ils le connussent eux-mêmes. Cette découverte leur donna une extrême satisfaction , & s'étant communiqué leurs pensées, ils résolurent d'affermir leur amitié par le mariage, aussitôt que cela se pourroit, & la Comtesse de Meyrand fut priée par l'un & l'autre de maintenir Isabelle dans l'inclination qu'elle

paroissoit avoir. Les choses étoient en cet état, lorsque le Comte de Meyrand mourut, regretté de tout son corps, dont il faisoit le principal ornement, & de tous ses amis, laissant Isabelle âgée de douze ans, & d'une beauté qui donnoit déjà de l'admiration.

Elle sentit cette perte plus vivement qu'on n'auroit dû l'attendre d'une personne de son âge; & le jeune Salmony employa tout ce que, dans le sien, l'amour peut inspirer pour la consoler: il y parvint, & la Comtesse de Meyrand étant dans l'intention d'exécuter les volontés de son fils, & voulant donner occasion au jeune Salmony de voir fréquemment Isabelle, demanda au Comte de lui donner sa fille pour être élevée avec elle, & par ce moyen cimenter l'amitié qui devoit être entre ces trois personnes. Le Comte de Salmony accepta la proposition, & la belle Mariane fut amenée au château, & reçue avec une joie extrême: quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant, l'esprit, la beauté & l'enjouement brilloient en elle d'une façon qu'il étoit difficile de la voir sans l'aimer.

Ces deux jeunes personnes se lièrent de la plus tendre amitié; & quelques années s'étant écoulées, & ayant perfectionné leurs charmes & leurs lumières, elles apprirent, avec une satisfaction qu'on ne peut décrire, qu'elles étoient destinées à s'aimer comme sœurs, par l'union qui se devoit faire de Salmony & d'Isabelle. Cette nouvelle,

que la Comtesse de Meyrand crut devoir lui déclarer, lui découvrit les véritables sentimens de son cœur. Le trouble & la joie qu'elle ressentit en ce moment, lui firent connoître qu'elle avoit eu de l'amour dès sa plus tendre enfance pour le jeune Comte; elle en rougit, mais elle ne s'en repentit point, & se fit un devoir de suivre les mouvemens d'une passion autorisée par les dernières volontés de son pere, & par le consentement de son aïeul. Pour Salmony, il n'avoit pas attendu si tard à connoître que l'amour s'étoit emparé de son cœur; mais ce que la jeunesse l'avoit empêché de pouvoir exprimer, son respect, dans un âge plus avancé, l'avoit forcé à le cacher; & ce ne fut que lorsque la Comtesse de Meyrand & le Comte de Salmony, son pere, lui eurent permis de s'expliquer avec Isabelle, qu'il se sentit plus hardi.

Cependant, quelque résolution qu'il pût avoir, elle s'évanouit en approchant de mademoiselle de Meyrand; la crainte & l'espoir agitoient également son cœur: cette charmante personne étoit avec la sœur de son amant, dans un bosquet des jardins du château; elles s'y entretenoient sur ce qu'elles venoient d'apprendre; & Mariane, qui jusqu'alors avoit été l'interprète des sentimens de son frere, arrachoit de la bouche d'Isabelle l'aveu de sa tendresse pour lui, quand il s'offrit à leurs regards. Isabelle parut émue; le Comte s'en aperçut, & s'é-

tant jetté à ses pieds : je viens savoir , lui dit-il , si vos sentimens sont conformes à ceux de madame de Meyrand ; elle m'a fait espérer un bonheur auquel ma vie est attachée : mais c'est de vous seule , adorable Isabelle , que je veux le tenir ; & si vous n'y consentez pas , c'est à vos pieds que je veux mourir. Il accompagna ces paroles d'une action si passionnée , qu'Isabelle en fut attendrie ; & comme la conversation qu'elle venoit d'avoir , l'avoit mise dans une disposition favorable , & que le devoir étoit d'accord avec l'amour , elle ne voulut pas se contraindre plus long-temps , & l'ayant obligé de se relever : ce n'est pas aujourd'hui , mon cher Salmony , lui répondit-elle , que nous devons déguiser ce qu'il y a plusieurs années que nous nous disons sans le savoir ; si vous faites votre bonheur de posséder mon cœur & ma foi , je mets toute ma félicité à vous donner l'un & l'autre ; & puisque le Ciel nous a fait suivre si parfaitement les intentions de nos peres , soyez assuré que je ne manquerai jamais à l'obéissance que je dois aux dernières volontés du mien.

Cette déclaration, accompagnée des graces qui étoient répandues dans tout ce que faisoit Isabelle , fit sentir au Comte une joie si excessive , que, malgré tout son esprit , il fut long-temps sans pouvoir trouver des termes assez forts pour l'exprimer. Aucun de nous ici n'ignore la satisfaction que donne une flamme mutuelle , lorsqu'elle peut

éclater sans honte, & qu'un devoir légitime nous permoit de n'y point mettre de borne. Ainsi vous ne blâmerez point Isabelle, lorsque j'ajouterai que le trouble de son amant, lui étant une forte preuve de l'ardeur de sa passion, l'encouragea à lui faire voir toute la délicatesse de la sienne : elle lui servit d'interprete en ce moment, & se disant pour lui tout ce qu'il cherchoit à lui dire, elle dissipa son embarras. Il se forma entre eux une conversation si tendre & si spirituelle, qu'il étoit aisé de voir que l'amour & la joie la leur dictoit.

La charmante Mariane, qui étoit témoin de cet entretien, voyant qu'il prenoit une forme à ne pas finir si-tôt, se résolut de l'interrompre ; & suivant ce que lui inspiroit son humeur vive & enjouée : je vois bien, leur dit-elle, que vous n'avez plus besoin de moi ; & vous parlez tous deux avec tant de graces, que ce seroit dommage de faire passer vos paroles par une bouche étrangere. Mais, continua-t-elle en embrassant Isabelle, je mérite bien quelque mot de remerciement de la peine que j'ai prise de vous avoir dit la première tout ce que mon frere vous dit présentement : car enfin il ne fait que répéter les discours dont je vous ai mille fois entretenue ; vous n'y devez rien trouver de nouveau, & cependant vous faites comme si vous ne les aviez jamais entendus. Cette aimable fille dit cela d'un ton si plaisant, que son frere & Isabelle ne purent s'empêcher

pêcher d'en rire ; & la belle Meyrand lui rendant ses caresses ; vous saurez un jour , lui répondit-elle , la différence qu'il y a de s'entendre dire par ce qu'on aime les choses qui ne nous ont été apprises que par les organes d'une amie ; je souhaite vous rendre le service que j'ai reçu de vous ; & quoique vous m'aimiez tendrement , & que je vous aime de même , vous trouverez bien d'autres charmes dans le discours de celui pour qui je parlerai , que dans les miens.

Pour moi , ma chere sœur , lui dit le Comte, pour récompense des soins que vous avez pris pour moi auprès de l'adorable Isabelle , je vous souhaite un époux qui vous aime avec la même ardeur dont je brûle pour elle.

Il faudra donc , répondit-elle en riant , qu'il se hâte de me le dire ; car je vous avoue que vous venez de me donner une scène que je ne veux point imiter : vous m'avez paru, continua-t-elle sur le même ton, comme deux muets, à qui on a trouvé le moyen de délier la langue , & qui , lassés d'avoir gardé si long-temps le silence, s'en sont dédommagés en ne cessant point de parler. Cette seconde saillie ayant jeté ces trois aimables personnes dans une conversation qui témoignoit leur satisfaction réciproque, ils prirent le chemin du château pour en faire part à la Comtesse.

Cette Dame, qui ne doutoit pas du consentement d'Isabelle , ne fut point surprise

lorsqu'elle l'assura qu'elle étoit soumise aux ordres de son pere & aux siens : ainsi, dès ce moment, il lui fut ordonné de regarder le jeune Salmony comme le seul qui devoit être son époux. Ce tendre amant eût bien désiré que l'hymen eût suivi de près l'espérance qu'on lui donnoit. Mais madame de Meyrand sachant les desseins du Comte de Salmony pour son fils, lui dit qu'il y avoit des choses importantes à régler dans les deux familles avant que d'achever ce mariage ; que le temps ne seroit pas long, & que les paroles étant données, il n'avoit rien à craindre, & qu'ils étoient encore si jeunes l'un & l'autre qu'ils pouvoient attendre patiemment.

En effet, Isabelle n'avoit encore que quatorze ans, & Salmony n'étoit pas beaucoup plus âgé ; ce qui avoit fait résoudre le Comte, son pere, à le faire entrer dans la compagnie des Mousquetaires, & en même-temps achever ses exercices qu'il avoit commencés en Languedoc. Il laissa passer quelques jours à ces jeunes amans dans les assurances réciproques d'une fidélité inviolable ; & lorsqu'il eût mis les choses en l'état qu'il les désiroit, il communiqua son dessein au Comte, son fils. Son premier mouvement fut d'en avoir de la joie ; la noble ambition que donne la naissance, les devoirs d'en soutenir l'éclat, & le desir d'acquiescer de la gloire, furent d'abord les seuls objets qui frappèrent Salmony ; mais lorsqu'il fit réflexion que toutes ces choses étoient

autant de motifs pour l'éloigner d'Isabelle, les rigueurs de l'absence, la crainte qu'elle ne vînt à changer, ou que l'on ne la contrainût à une autre alliance, s'offrirent en foule à son esprit : une tristesse mortelle s'empara de son cœur ; il devint sombre, rêveur, & d'autant plus à plaindre qu'il n'osoit découvrir son inquiétude à mademoiselle de Meyrand, de peur de l'offenser, ni le dire à son pere, s'imaginant que son âge & le caractère d'autorité qu'il avoit sur lui, l'y rendoit insensible : mais le vieux Comte avoit pris trop de soin de cimenter les feux de son fils pour ne pas être attentif à tout ce qu'ils pouvoient produire : il connut bientôt la cause du changement de son humeur ; & ne voulant pas retarder ses desseins, ni s'en servir pour rendre malheureux un fils qu'il aimoit si tendrement, & qui en étoit si digne, il le fut trouver un jour dans son appartement.

Cette visite fit trembler Salmony ; le Comte s'en apperçut, & prenant un air content : rassurez-vous, mon fils, lui dit-il, & loin de me regarder comme un pere sévere, ne voyez en moi qu'un ami à qui vos intérêts, votre gloire, vos inclinations sont aussi chers qu'à vous ; je veux vous épargner la peine de m'avouer le sujet de votre chagrin. Je fais trop combien vous aimez Isabelle, pour ne pas voir que son absence vous est sensible ; mais, mon fils, vous devez juger qu'ayant approuvé votre amour, avant donné ma parole à feu monsieur de Meyrand,

& la venant de réitérer à la Comtesse, sa mère, je n'ai pas dessein de vous détacher des nœuds que j'ai formés moi-même.

Mais songez à quoi votre naissance vous engage : ne seroit-il pas honteux à un homme de votre âge & de votre condition d'être engagé sous les loix de l'hymen avant que de vous être mis en devoir de soutenir l'honneur de votre nom, & de vous rendre digne de celle que vous aimez, dont les illustres ancêtres ont servi si glorieusement leur Roi en tout genre ? Que ces considérations ramènent dans votre cœur cette noble émulation que vous m'aviez d'abord fait voir.

Si vous redoutez quelques revers du côté de l'amour, ayez assez de confiance en moi pour être persuadé que je veillerai pour vous, & que, quelque chose qui puisse arriver, on ne pourra prendre d'autres engagements tant que vous serez absent ; que la parole que je vous en donne vous tranquillise, & vous mette en état de m'obéir sans répugnance.

Un discours si sage & si tendre, de la part d'un père aimé & respecté, fit tout l'effet qu'il en avoit espéré. Le jeune Salmony, dont tous les sentimens étoient nobles & relevés, touché jusqu'au fond du cœur de la démarche du Comte, se jeta à ses pieds, en le remerciant tendrement de ses bontés, & en l'assurant qu'il n'avoit point d'autre but que d'employer tous les momens de sa vie à les pouvoir mériter ;

qu'il étoit vrai qu'il avoit envisagé mille sujets de crainte en se séparant d'Isabelle ; que ce qu'il venoit de lui dire , bannissoit ces idées fâcheuses , & qu'il étoit prêt de lui obéir ; que seulement il lui permit de lui représenter que son amour étoit né avec lui , & ne pouvoit finir qu'à sa mort.

Le Comte de Salmony , charmé de le voir dans la résolution de suivre ses volontés , n'épargna rien pour le rassurer encore. Ensuite , lui ayant dit que dans quatre jours son équipage seroit prêt, il lui permit d'aller à Meyrand prendre congé de la Comtesse & d'Isabelle. Il obéit à l'instant , & se rendit au château , l'ame remplie de reconnoissance pour son pere , d'amour pour Isabelle , de crainte & de douleur. Une pareille situation ne pouvoit manquer d'apporter quelque altération sur son visage : aussi dès qu'il parut devant mademoiselle de Meyrand , elle ne douta point qu'il n'y eût quelque changement à son bonheur , la Comtesse n'ayant pas voulu le lui dire , étant bien persuadée que Salmony trouveroit le moyen de la consoler.

Mais quoiqu'elle eût élevé cette admirable personne, elle ne connoissoit pas encore la beauté de son caractère ; une ame ferme , une vertu solide , une constance à toute épreuve, une humeur égale , un cœur incapable d'être abattu, un esprit éclairé , brillant , délicat , & des sentimens dignes de sa naissance , ne sont que l'abrégé des

perfections dont le Ciel l'avoit pourvue ; cette incomparable fille , telle que je vous la dépeint, ne pouvoit manquer d'être adorée d'un homme qui possédoit lui-même tant de rares qualités. Isabelle se promenoit dans les jardins avec la charmante Mariane , lorsque Salmony se rendit au château : il fut les joindre avec empressement ; & , comme je l'ai déjà dit , mademoiselle de Meyrand connut à son abord une partie de ce qui se passoit dans son cœur.

Elle crut un moment que quelque indisposition caufoit le changement qu'elle remarquoit en lui ; & comme la tristesse qu'il avoit fait paroître les jours précédens, la fortifioit dans cette pensée , elle lui demanda avec vivacité ce qu'il avoit , & quel mal avoit attaqué sa santé.

Mon corps , lui répondit-il , n'est point encore atteint des maux dont mon esprit & mon cœur sont tourmentés ; cependant, quoiqu'ils souffrent tout ce qu'on peut souffrir de plus cruel , vous pouvez aisément les guérir : & voyant qu'elle paroissoit surprise de ce discours , & qu'elle en attendoit la suite , il lui conta tout ce qui s'étoit passé entre son pere & lui , & la nécessité où il étoit de lui obéir & de partir. Il lui peignit sa douleur & la crainte qu'il avoit de la perdre , avec des expressions si vives & si touchantes , qu'elle ne put s'empêcher de laisser couler des larmes. Accoutumés à se voir depuis l'âge le plus ten-

dre , s'étant toujours aimés , & venant de se livrer au plaisir de pouvoir se le dire sans cesse , elle ne put imaginer un genre de vie si différent sans en être troublée. Après avoir donné quelques instans à sa douleur , elle fit tout-à-coup un effort sur elle-même , & témoigna dès-lors la fermeté qu'elle a fait voir dans la suite.

Vous ne pouvez douter , lui dit-elle , mon cher Salmony , que je ne sois aussi sensible que vous à cette séparation ; elle m'est d'autant plus cruelle que j'avoue que je ne m'y attendois pas : ma tendresse étant détachée de tout intérêt & de toute ambition , n'ayant jamais rien envisagé au-delà de la douceur d'une ardeur mutuelle & d'une union parfaite ; une idée si satisfaisante avoit entièrement éloigné de mon souvenir ce que se doit un homme de votre condition. Je ne vous désirois ni charges ni emplois ; contente de vous en savoir digne , cela me suffisoit : mais les sages réflexions d'un pere à qui vous êtes cher , ne me permettant pas de rester dans des sentimens si contraires à votre gloire , ne balancez donc point , mon cher Salmony , à suivre ses volontés , non pour vous rendre plus digne de moi , puisque vous êtes dans mon cœur au-dessus de tous les hommes , mais pour vous le rendre de vous-même : c'est à votre nom , à votre obéissance & à votre honneur que vous devez sacrifier pour un temps la douce habitude que nous nous sommes faite de nous

voir. Une molle oisiveté , une vie tranquille , & des jours consacrés à l'amour , ne doivent pas être le but du Comte de Salmony. Obéissez à votre pere , suivez les traces de vos ancêtres , soyez fidele, n'oubliez jamais votre Isabelle, comptez sur sa constance , & revenez bientôt recevoir sa main pour récompense.

Tandis qu'Isabelle faisoit ce discours , le Comte la regardoit avec autant d'étonnement que d'amour; & quoiqu'il fût d'un âge à ne pas faire de certaines réflexions , son esprit & son cœur avoient atteint un degré de perfection qui le rendoit susceptible des plus sérieuses pensées ; il ne pouvoit comprendre qu'une fille aussi jeune qu'Isabelle, mît au jour avec tant de délicatesse des sentimens si tendres, si sensés & si nobles. Son admiration lui fit garder quelque temps le silence. Enfin prenant la parole : hé ! comment , lui répondit-il , pourrai-je jamais oublier ce que le Ciel a fait naître de plus parfait ? Vous venez d'augmenter mon amour & mon estime, mais en même-temps vous aggravez le regret que j'ai de vous quitter ; & ce n'est que la flatteuse espérance où je suis que tant de charmes me sont destinés & me seront conservés , qui peut me consoler d'être obligé de m'en séparer. Ma chere Isabelle , continua-t-il , soyez assurée de mon inviolable fidélité ; je compte sur la vôtre : une personne qui pense comme vous est incapable de changer, & un homme qui aime comme je fais

préfère la mort à l'inconstance. Après cela, ces deux tendres amans prirent de justes mesures pour avoir souvent de leurs nouvelles; & l'aimable Mariane, dont l'enjouement étoit un peu ralenti par le départ prochain de son frere, s'étant mêlée à leur entretien, les consola d'une maniere si spirituelle, qu'Isabe le sentit adoucir son chagrin en songeant que cette charmante fille lui restoit; & Salmony mit des bornes au sien, en voyant qu'il laissoit un autre lui-même auprès de ce qu'il aimoit.

Comme il n'avoit que quatre jours devant lui, il les donna tous à son amour; & le moment de son départ étant arrivé, ils se dirent un adieu aussi touchant qu'il fut rempli de promesses de s'aimer éternellement.

Le Comte de Salmony & la Comtesse de Meyrand, qui étoient présens à cette séparation, ne purent s'empêcher d'en être attendris. Isabelle avoit les yeux noyés de larmes. Mariane en répandoit en abondance, & le jeune Salmony, qui retenoit les siennes pour ne pas marquer de foiblesse, ne se laissoit point de prendre de nouvelles assurances de son pere & de madame de Meyrand pour lui conserver l'objet de son amour. Enfin, après les avoir salués, & qu'on lui eût permis d'embrasser Isabelle, il reçut sa sœur dans ses bras, qui s'y étoit jettée pour lui dire adieu. Ce fut dans l'instant de leurs tendres caresses que la passion de Salmony parut dans toute son

étendue; car n'osant les réitérer à mademoiselle de Meyrand, il sembla qu'il vouloit les faire passer jusqu'à elle par Mariane: cent fois il la quitta, & cent fois il la reprit, en la conjurant de l'aimer toujours, avec des transports qui faisoient aisément démêler les mouvemens de la nature d'avec ceux de l'amour.

Les témoins de cet adieu étoient trop éclairés pour s'y méprendre. Isabelle lui fit connoître par ses regards qu'elle entendoit un si tendre langage; & Mariane, par un sourire dont elle ne fut pas la maîtresse, leur fit comprendre à l'un & à l'autre qu'elle sentoit parfaitement que tant d'ardeur ne s'adressoit pas à elle. Cependant à il fallut se séparer: le Comte de Salmony emmena son fils, & la Comtesse en ayant fait autant d'Isabelle & de Mariane, chacun d'eux se trouva en liberté d'user de son pouvoir pour mettre des bornes à la douleur de ces jeunes amans. Salmony prit enfin le chemin de Paris; & depuis Meyrand jusqu'à cette grande Ville, il ne se passa point de couchée qu'il ne reçut des lettres d'Isabelle & qu'il ne lui en écrivit. Comme le Comte avoit pris dès long-temps ses mesures, son fils ne fut pas plutôt arrivé qu'il entra dans les Mousquetaires, & s'étant fait lui-même un plan de la conduite qu'il vouloit tenir, il remplit si dignement tous ses devoirs, & devint un cavalier si parfait, qu'en moins d'une année ses Officiers le jugerent capable d'occuper tel poste que ce

pût être : ils étoient si bien convaincus de cette vérité , qu'ils l'écrivirent au Comte de Salmony.

Ce tendre pere reçut ces nouvelles avec une joie inexprimable ; & comme il avoit des amis à la Cour , il obtint bientôt pour son fils l'agrément d'un régiment de Cavalerie ; & sur le rapport du Commandant des Mousquetaires , monsieur le Marquis de Louvois leva tous les obstacles que la jeunesse de Salmony pouvoit mettre à cette acquisition ; l'affaire fut conclue , & il fut reçu Mestre-de-Camp de Cavalerie à Lille en Flandres , où son régiment étoit. Il ne tarda pas à se faire aimer & estimer de tous les Officiers & des Cavaliers , son mérite lui faisant des amis de tous ceux qui le connoissoient : cependant Isabelle & Mariane ne laissoient partir aucun courier sans lui donner de leurs nouvelles, & ne passaient point de jours sans parler de lui.

Comme mademoiselle de Meyrand tomboit quelquefois dans une mélancolie qu'elle avoit de la peine à vaincre , Mariane mettoit en usage tout ce que son humeur agréable lui pouvoit fournir pour la dissiper. Je ne comprends pas, lui dit-elle un jour qu'elle étoit dans ces tristes momens , ce qui peut causer l'état où je vous vois ; mon frere vous est fidele , vous en recevez à tous momens des assurances ; personne ne vous trouble l'un & l'autre dans l'espoir que vous avez d'être unis pour jamais ; & pour comble de félicité , je fais chaque jour près

de vous le personnage qu'il feroit s'il étoit ici.

Je suis exactement ce qu'il m'a prescrit en partant ; car enfin, ma chere sœur, je vous rends très-ponctuellement toutes les caresses qu'il m'a faites pour vous en me disant adieu, quoique je dussé être un peu fachée qu'il eût ainsi mêlé celles qu'il me devoit avec celles qu'il n'osoit vous faire.

Isabelle ne put tenir contre la maniere dont Mariane prononça ces paroles ; elle en rit avec elle, & l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable amitié : j'avoue, lui dit-elle, que j'ai tout lieu d'être contente ; & quand je n'aurois que la seule satisfaction de m'entretenir sans cesse avec une personne aussi charmante que vous, je devrois me trouver heureuse ; cependant, ma chere Mariane, je ne la suis point ; l'absence de Salmony commence à me paroître trop longue, plus le temps s'écoule & moins je m'y accoutume. Le grand monde qui vient ici, & l'empressement que je remarque en plusieurs de ceux qui doivent attirer ma considération, m'inquiete & m'importune ; il me semble même que madame de Meyrand me parle du Comte avec une froideur qui ne lui est pas ordinaire. Enfin je souhaiterois n'être qu'avec vous, ne voir que vous, & que rien ne vînt interrompre ni troubler le plaisir que nous prenons à parler de Salmony, & de rêver à lui. Mademoiselle de Meyrand avoit un air si touchant en s'expliquant ainsi,

que la spirituelle Mariane vit bien que la raillerie seroit à contre-temps , & prenant un ton plus sérieux : je suis persuadée, lui répondit-elle, que votre beauté & le desir de votre alliance attirent ici ce qu'il y a de gens considérables dans la Province ; mais je ne puis m'imaginer que la Comtesse soit changée à l'égard de mon frere ; les engagements qui se forment entre les personnes de notre condition ne sont point sujets aux incidens que l'on voit parmi le vulgaire : & j'ai trop bonne opinion de madame de Meyrand pour croire qu'elle ait des vues contraires à ce qu'elle doit à sa parole.

Quand cela seroit, reprit Isabelle, elle n'est pas en pouvoir de retirer la mienne, & si quelque chose m'inquiete, ce n'est pas la crainte de son autorité : j'en connois l'étendue & les bornes que la nature lui a prescrites ; mais c'est le chagrin que j'aurois d'en venir à des extrémités dont je ne pourrois me dispenser, si ses sentimens n'étoient plus conformes aux miens.

Mademoiselle de Salmony, qui n'avoit remarqué aucun changement dans la conduite de la Comtesse, s'efforça de rassurer son amie par toutes les raisons que son esprit lui put fournir en cette occasion ; mais comme les véritables passions rendent ceux qui en sont atteints plus clair-voyans que les autres, Isabelle ne pouvoit être déçue sur les moindres choses qui avoient du rapport à la sienne. En effet, elle ne se

trompoit point ; la Comtesse de Meyrand commençoit à se refroidir pour le Comte de Salmony ; & tandis qu'Isabelle en cherchoit la cause , elle songeoit aux moyens dont elle pourroit se servir pour rompre ses engagemens. La beauté d'Isabelle attiroit des Villes circonvoisines toute la jeunesse de condition ; chacun d'eux témoignoit un égal empressement à lui faire la cour : mais celui qui paroissoit le plus attaché étoit un jeune Magistrat nommé d'Hauterive , grand , bien fait , plein d'esprit , d'un mérite distingué , & très-estimé dans la Cour Souveraine , où il occupoit un poste considérable. Il étoit proche parent de madame de Meyrand , & c'étoit sur lui qu'elle avoit jetté les yeux , les grands biens qu'il possédoit le lui faisant croire un parti plus avantageux pour Isabelle que le Comte de Salmony. D'Hauterive étoit véritablement amoureux de mademoiselle de Meyrand ; mais comme il étoit parfaitement honnête homme , qu'il étoit intime ami de Salmony , & qu'il n'ignoroit pas qu'elle lui étoit promise , il ne voulut point se déclarer hautement , ne faisant parler que ses soins , son assiduité & ses attentions , espérant qu'Isabelle , qui lui paroissoit trop jeune pour avoir pris un attachement solide , pourroit le préférer à celui qu'il croyoit que sa famille seule avoit choisi.

Le silence qu'il observoit empêchoit la Comtesse de porter ses idées aussi loin qu'elle l'eût souhaité : elle ne voyoit que trop qu'il

aimoit Isabelle ; mais comme il ne s'expliquoit point, elle craignoit de faire une fausse démarche en parlant pour lui. La présence du vieux Comte de Salmony la retenoit encore ; il étoit presque tous les jours à Meyrand, paroissant faire l'amour pour son fils ; & comme l'abbelle le regardoit déjà comme son pere , qu'elle lui communiquoit toutes ses pensées, lui rendoit compte de toutes ses actions , & même de ce que son amant lui écrivoit de plus secret, madame de Meyrand n'osoit lui faire part de ce qu'elle avoit imaginé. Mais elle se vit bientôt délivrée de cette espece de gêne par la mort du vieux Comte. Il y avoit deux ans que le jeune Salmony étoit absent , & son pere le sachant en passe de remplir glorieusement ses espérances , avoit résolu avec Isabelle de lui faire avoir un congé pour venir terminer son mariage , lorsqu'il fut attaqué d'une violente maladie qui l'emporta en très-peu de jours. Cette perte fut des plus sensibles à mademoiselle de Meyrand , non-seulement par l'estime particuliere qu'elle avoit pour lui, mais encore par la douleur qu'elle causa à la belle Mariane, & par celle qu'elle prévoyoit bien qu'elle donneroit au jeune Comte.

Il reçut cette nouvelle avec toutes les précautions quel'on pût prendre pour l'adoucir ; mais il aimoit ce pere avec une trop vive tendresse , & sa vie lui paroissoit trop nécessaire au bonheur de la sienne , pour n'en être pas frappé jusqu'au fond du cœur : il se crut perdu ; ses craintes sur ce qui regardoit son

amour s'étant jointes aux mouvemens de la nature, rendirent son désespoir si violent, que ses amis eurent toutes les peines du monde à le consoler. Il écrivit sur le champ à mademoiselle de Meyrand, & suivant les différentes pensées qui s'offroient en foule à son esprit, sa lettre ne fut remplie que de douleur, d'appréhensions & de prières ar dentes de lui être fidelle. Isabelle fut très-touchée à la lecture de cette lettre. Il y en avoit une autre pour mademoiselle de Salmony, où le Comte lui demandoit en grace de prendre la place de son pere dans la famille de mademoiselle de Meyrand, & de soutenir les intérêts de son amour avec la même fermeté. L'une & l'autre lui répondirent d'une façon à le rassurer. Mais elle lui manda qu'excepté lui seul, elle eût donné tout ce qu'elle avoit de plus cher pour prolonger les jours du Comte; mais qu'il ne devoit pas croire que sa vie fût nécessaire pour lui faire tenir la parole qu'elle lui avoit donnée de n'être jamais qu'à lui: qu'elle lui avoit prouvé par son obéissance aux ordres du Comte de Meyrand, quoiqu'elle ne les eût reçus qu'après sa mort, la vénération qu'elle conserveroit pour les dispositions du Comte de Salmony après la sienne.

Mariane lui tenoit un langage peu différent; & toutes deux se servirent si bien du pouvoir de l'amour & de l'amitié, qu'il devint un peu plus tranquille; mais ce repos ne dura pas long-temps. A peine un mois étoit écoulé depuis la mort du Comte, que

d'Hauterive résolut de se déclarer ; & s'apercevant que madame de Meyrand étoit fortement portée pour lui , par plusieurs traits qu'elle lui avoit lancés , il s'expliqua d'abord avec elle , & lui avoua qu'il n'y auroit jamais de bonheur pour lui sans la possession d'Isabelle.

La Comtesse , qui n'attendoit que cet aveu pour prendre de justes mesures , lui fit voir la joie qu'elle ressentoit de ce qu'il songeoit à cette alliance , & lui promit non-seulement son consentement , mais encore de ne rien épargner auprès d'Isabelle pour qu'elle obéît de bonne grace. Elle ajouta qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne fît quelques difficultés ; mais que comme rien n'étoit plus persuasif qu'un aimable homme , c'étoit à lui à faire en sorte qu'elle le préférât à Salmony , & que pour elle , elle y emploieroit toute son autorité.

Sur cette assurance , d'Hauterive s'imagina qu'il n'y avoit point de difficultés qu'il ne pût vaincre ; & très-satisfait d'avoir la Comtesse dans son parti , il ne songea plus qu'à trouver l'occasion d'entretenir sans témoins mademoiselle de Meyrand , ne voulant pas faire sa déclaration en présence de la sœur du Comte : la bienfaisance exigeant de lui cette considération pour elle , il n'étoit pas aisé d'y parvenir , ces deux belles personnes ne se séparant presque jamais. Dans le temps même de la maladie du Comte , Mariane étant obligée d'aller à Salmony pour lui donner les soins que la nature demandoit d'elle , Isabelle

l'y avoit accompagnée , & revint avec elle lorsqu'il fallut l'arracher au triste spectacle des derniers soupirs de son pere.

Ainsi d'Hauterive fut quelques jours sans pouvoir réussir dans son dessein ; cependant lorsqu'il s'y attendoit le moins , mademoiselle de Salmony fut engagée par des Dames de ses amies à une promenade dont Isabelle ne se dispensa que par une légère indisposition qui la contraignit de garder la chambre. D'Hauterive profita de cette occasion ; & ayant prié la Comtesse de passer dans l'appartement de mademoiselle de Meyrand & de permettre qu'il l'y accompagnât, elle y consentit.

Cette belle personne étoit dans son cabinet , s'occupant à relire les lettres de Salmony , lorsqu'on la vint avertir de cette visite : elle rentra aussi-tôt dans sa chambre pour la recevoir ; elle étoit en deuil , & ce lugubre ajustement relevoit si parfaitement l'éclat de sa beauté , que d'Hauterive en fut ébloui. Après les premières civilités , & que la conversation eût long-temps roulé sur des matieres indifférentes , la Comtesse , feignant quelques affaires , leur dit qu'elle les reviendroit joindre dans le moment , & sortit pour donner à d'Hauterive la liberté de s'expliquer.

Il ne laissa pas de se trouver embarrassé ; Isabelle avoit un air de pudeur répandu dans toute sa personne qui imprimoit le respect ; & quoiqu'il n'eût rien à lui dire qui la pût choquer, la crainte de lui déplaire lui fit re-

garder son entreprise comme une témérité : cependant encouragé par ce qu'avoit fait la Comtesse, & jugeant bien que cette occasion ne s'offriroit pas toujours, il résolut de s'en servir : & pour commencer son discours par quelque chose qui lui fût agréable : quoique mademoiselle de Salmony, lui dit-il, mérite toute votre tendresse, je ne puis m'empêcher d'envier le bonheur dont elle jouit en possédant un cœur comme le vôtre ; elle peut à toute heure vous voir & vous entretenir, vous communiquer les pensées, & recueillir les vôtres : est-il une plus parfaite félicité ?

Isabelle, qui ne prévoyoit point qu'un discours de cette nature eût d'autre but que la galanterie qu'il paroïssoit renfermer, y répondit avec franchise : si la vue d'une amie, lui dit-elle, que l'on aime tendrement, peut faire cette félicité dont vous parlez, elle doit être toute de mon côté, puisque rien au monde n'est si aimable que mademoiselle de Salmony, & que je ressens un plaisir extrême d'en être aimée.

He ! qui ne vous adoreroit pas, s'écria l'amoureux d'Hauterive ? est-il quelque homme sur la terre, qui ait des yeux & du sentiment, qui ne se donne à vous pour jamais, lorsqu'il vous connoîtra ? Pour moi, charmante Isabelle, continua-t-il, il n'est plus temps de vous déguiser l'ardeur de ma passion : je ne suis venu que pour vous la déclarer, & vous offrir mon cœur, ma foi & tout ce que je possède : j'ai gardé le si-

lence tant que j'ai cru que madame de Meyrand ne pouvoit rompre vos engagements avec honneur. La mort du Comte de Salmony vient de lui donner cette liberté ; elle m'a permis de vous instruire de mon amour : ma recherche lui est agréable , elle consent à mon bonheur ; mais je ne veux point abuser de l'autorité qu'elle peut avoir sur vous, c'est par mes soins , mes complaisances & mes services que je veux gagner votre cœur. Je m'étois flatté que vous auriez dû voir il y a long-temps que je ne vis & ne respire plus que pour vous : mais votre cruelle indifférence pour mes actions les plus passionnées m'a forcé de chercher l'occasion de vous apprendre un secret que mon respect me faisoit souhaiter que vous pussiez deviner.

Mademoiselle de Meyrand avoit été si surprise d'entendre parler d'Hauterive de cette sorte , qu'elle le laissa continuer sans pouvoir l'interrompre ; cependant s'étant remise assez promptement : je croyois , lui répondit-elle avec un air rempli de fierté , que je devois être exempte d'entendre de semblables discours ; la situation où je suis par mes engagements m'avoit fait imaginer que si l'on pouvoit sortir du respect que l'on doit à une fille de mon âge & de ma condition , on seroit au moins retenu en me regardant comme une femme qui ne peut & ne doit plus disposer de sa main.

Mais , puisque vous me faites connoître que je me suis trompée , je vous estime as-

tez par votre mérite personnel , & par la proximité qui est entre mon aïeul & vous , pour vous instruire à mon tour de mes sentimens , & de ce que je suis. C'est par les ordres de mon pere que je suis destinée au jeune Comte de Salmony , & c'est par notre tendresse mutuelle dès notre enfance que ce pere attentif à me rendre heureuse, a voulu nous lier par des nœuds indissolubles; le Comte m'a donné sa foi, il a reçu la mienne : c'est mon époux , je ne puis ni ne veux en avoir d'autre. Madame de Meyrand n'a sur moi qu'un pouvoir indirect ; elle est en droit de me rappeler à mon devoir , si je m'opposois aux volontés de mon pere : mais son autorité ne peut aller jusqu'à m'y faire manquer. Ne vous abusez point d'une fausse espérance ; la mort du Comte de Salmony ne rompt point mes engagements avec son fils : si c'étoit au pere que j'eusse été promise , je serois libre ; mais le fils est vivant , & c'est à lui que je suis. Le consentement de la Comtesse nous fera plaisir ; cependant nous n'en avons pas besoin pour suivre les volontés de nos peres : elle n'est point la maîtresse de leurs paroles , elle n'en est que la dépositaire.

L'aveu qu'elle a donné à votre recherche ne vous sert de rien , elle ne peut disposer de moi qu'en faveur du Comte de Salmony , & je ne changerai jamais. Ne vous étonnez pas de m'entendre dire si librement les sentimens de mon cœur , je suis familiarisée dès mon bas âge avec l'aveu de ma tendresse

pour Salmony ; mon devoir est d'accord avec elle , & je ne rougis point de déclarer ce que mon pere a approuvé.

Je fais que vous êtes honnête homme , & que vous me faites honneur , & ce sont ces considérations qui me portent à vous parler sans détour ; vous me ferez plaisir de vous désister de votre poursuite ; non que je la craigne , mais pour m'éviter des chagrins qui ne peuvent manquer d'altérer l'estime que je veux toujours avoir pour vous : je viens de vous la prouver par ma confiance , c'est à vous à ne me pas forcer de vous ôter l'une & l'autre.

A ces mots , sans vouloir attendre sa réponse , elle entra dans son cabinet , & le laissa dans un étonnement si grand , qu'il paroïssoit plutôt une statue qu'un homme vivant. Tant de fermeté , tant de raison & tant de résolution dans un âge si tendre , le remplirent d'une admiration dont il ne pouvoit revenir. Il sortit en cet état de l'appartement d'Isabelle , & se rendit dans celui de la Comtesse , qui reconnut aisément à son air qu'il n'étoit pas content de l'entretien qu'il venoit d'avoir.

Il fut long-temps sans pouvoir prononcer une parole , quelques questions que lui fit la Comtesse ; enfin , contraint de lui répondre : vous voyez , Madame , lui dit il , l'homme du monde le plus confus. Isabelle est un prodige ; & quoique je sente parfaitement que je ne dois rien espérer , elle vient d'augmenter mon amour d'une façon qu'il

n'est plus en mon pouvoir d'y mettre des bornes.

Alors il lui redit mot à mot leur conversation, & finit en assurant madame de Meyrand que s'il eût cru que cette admirable fille eût été si fortement engagée avec le Comte de Salmony, il auroit vaincu sa passion dès son commencement, mais qu'il n'étoit plus temps d'y penser. La Comtesse, qui s'étoit bien attendue à cette résistance, n'en parut que foiblement émue; & regardant le discours d'Isabelle plutôt comme l'effet de l'entêtement d'une jeune personne, que comme une résolution inébranlable, elle n'oublia rien pour ranimer l'espoir dans le cœur de d'Hauterive, lui représentant que la persévérance venoit à bout des choses les plus difficiles; qu'il ne devoit pas se ralentir, qu'elle étoit résolue de lui donner mademoiselle de Meyrand; que véritablement son pouvoir sur elle ne s'étendoit pas à la contraindre de vive force, mais qu'elle feroit naître tant d'obstacles à son mariage avec Salmony, qu'elle lasseroit leur patience; que d'ailleurs le Comte ayant goûté depuis deux ans les agrémens d'une vie bien différente de celle de la Province, elle ne doutoit pas que les plaisirs de la Cour & de la Ville, joints à ses occupations militaires, n'apportassent quelque changement à son amour; qu'il pouvoit désormais entretenir Isabelle du sien en sa présence; qu'elle lui parleroit, lui feroit connoître que son autorité avoit plus d'étendue qu'elle ne pensoit,

Quoique d'Hauterive fût persuadé, par ce qu'il avoit entendu, que mademoiselle de Meyrand ne se rendroit pas, & qu'il fût convaincu par lui-même que l'amour qu'elle avoit fait naître ne pouvoit plus s'éteindre; il est si naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite avec ardeur, qu'il entra dans les sentimens de la Comtesse, en la conjurant cependant de n'user d'aucune rigueur ni de nul artifice pour le favoriser; qu'il ne vouloit employer que ses soins & ses respects pour vaincre son rival; que les stratagèmes & la violence étoient indignes d'un homme comme lui; & qu'enfin il ne vouloit remporter le prix sur Salmony que par des voies honorables & légitimes.

Madame de Meyrand avoit trop de vertu pour condamner de pareils sentimens; elle lui donna de grandes louanges & lui promit de s'y conformer. Cependant, comme d'Hauterive avoit résolu de mettre en pratique & d'agir avec Salmony d'une manière aussi noble qu'extraordinaire, il ne quitta la Comtesse que pour écrire à son rival. Tandis qu'il cherchoit des termes pour exprimer ce qui se passoit dans son cœur, Isabelle épanchoit le sien avec la charmante Marianne, qui rentra dans le château presque au moment que d'Hauterive en sortoit.

Mademoiselle de Meyrand ne se vit pas plutôt seule avec elle, qu'elle lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé, & de la douleur où la mettoit cette aventure, par les chagrins qu'elle prévoyoit que l'amour de  
d'Hauterive

d'Hauterive alloit lui causer ; la jeune Salmony fut d'une surprise extrême à cette nouvelle. Entre tous ceux qui venoient à Mayrand , son cœur libre de toute passion avoit donné la préférence à d'Hauterive ; & si elle eût été maîtresse de se choisir un époux , lui seul auroit eu cet avantage : elle n'avoit point d'amour ; mais elle eût souhaité qu'il l'eût aimée ; & elle ne put s'empêcher d'être piquée que , sachant les engagemens d'Isabelle , il n'eût pas plutôt jetté les yeux sur elle qu'il n'en avoit point.

Ce mouvement de jalousie s'étant joint aux intérêts de son frere , elle approuva la réponse de mademoiselle de Mayrand , & la confirma dans la résolution de résister à toutes les attaques qu'on alloit lui livrer ; elle lui conseilla d'instruire le Comte de ce qui se passoit , afin qu'il prît ses mesures pour venir détruire par sa présence les espérances de la Comtesse & de d'Hauterive. Isabelle ne balança point , & mettant la main à la plume , elle écrivit à Salmony la situation des choses , en lui réitérant les assurances de sa tendresse & de sa fidélité , le conjurant de faire en sorte qu'elle pût avoir la satisfaction de lui prouver sa constance en présence de son rival.

Le Comte de Salmony reçut cette lettre & celle de d'Hauterive par le même courier : mais elles produisirent des effets bien différens dans son ame ; l'amour l'emportant sur la curiosité , il lut d'abord ce qu'Isabelle lui mandoit ; & lui apprenant que

d'Hauterive étoit son rival , & qu'il étoit appuyé par la Comtesse , il ne pouvoit comprendre qu'il se crût permis de lui écrire après l'avoir outragé par l'endroit le plus sensible : mais s'imaginant que peut-être avoit-il dessein de disputer Isabelle par la voie des armes , il ouvrit sa lettre avec la vivacité d'un amant qui brûle de combattre. Quel fut son étonnement lorsqu'il la trouva conçue en ces termes !

### AU COMTE DE SALMONY.

*Je souhaite que cette lettre prévienne celle que je ne doute point que mademoiselle de Mayrand vous écrit , afin que je sois le premier à vous apprendre les sujets de plaintes que vous avez contre moi ; la parfaite considération que j'ai pour vous , & ce que je me dois à moi-même , ne me permettant pas d'agir en cette occasion comme les autres hommes. J'adore Isabelle : cet aveu va m'attirer votre haine ; mais la suite vous fera connoître que je mérite votre estime. Je pourrois alléguer pour ma justification que j'ignorois la force de vos engagements , que l'on en voit tous les jours former & rompre de semblables , c'est-à-dire tels que je me les étois imaginés : mais ce sont de foibles raisons pour un homme qui sait les effets de la beauté de mademoiselle de Mayrand ; elle est telle que , quand j'aurois été votre plus cher confident , quand même elle eût été votre femme , je n'aurois pu me défendre d'être votre rival : tout*

ce que ces considérations auroient pu faire , c'eût été de renfermer mon amour dans les bornes d'un silence éternel ; la liberté dont j'ai cru qu'elle jouissoit , m'a seule porté à le rompre : je lui ai déclaré ma flamme ; mais cette déclaration n'a servi qu'à me faire connoître ma honte & votre triomphe. On vous aime autant que vous aimez , on vous sera fidelle jusqu'à la mort , & si je veux acquérir seulement de l'estime , ce n'est qu'en cessant une recherche que l'on regarde comme le plus sensible outrage ; voilà le fruit que j'ai recueilli de ma témérité : cependant mon amour en a pris de nouvelles forces. Je sais que je n'obtiendrai rien : votre mérite & la fermeté d'Isabelle m'en assurent.

Malgré cela , je suis résolu de vous la disputer , mais par des voies que vous ne pourrez vous-même condamner ; mes soins , mes attentions , mes respects & mon amitié pour vous seront les seules armes dont je me servirai : chacun de nous sort d'un sang qui nous met à l'abri des soupçons qui attaqueroient la gloire d'un autre ; ainsi , sans m'arrêter aux bonnes intentions que madame de Mayrand a pour moi , sans me prévaloir de votre absence , & sans rien tramer contre les intérêts de votre amour , je ferai parler le mien , j'en rendrai les preuves les plus éclatantes qu'il me sera possible , & par la franchise & la générosité de mon procédé je vous contraindrai tous deux du moins à me plaindre , si vous ne pouvez m'aimer.

D'HAUTERIVE.

Il ne m'est pas facile de vous décrire les mouvemens dont le cœur du Comte fut agité à cette lecture : il fut long-temps sans pouvoir goûter le genre du combat que lui proposoit d'Hauterive ; il lui sembloit avec justice qu'il avoit des droits sur Isabelle qu'on ne devoit jamais lui contester, & qu'il étoit dans l'obligation de les soutenir à la pointe de l'épée ; le feu d'une ardente jeunesse & l'état qu'il avoit embrassé le fortifioient dans ces sentimens : mais lorsque ces premiers transports furent passés, & qu'il réfléchit qu'Hauterive étoit un Magistrat, à qui la prudence étoit plus glorieuse que des extrémités sanglantes, & qu'il étoit lui-même dans l'obligation d'observer des loix qu'il ne pouvoit enfreindre sans perdre Isabelle pour jamais, il sentit dissiper le courroux qui s'étoit allumé dans son ame.

Il relut la lettre de son rival, & comme il le connoissoit pour un des plus honnêtes hommes du monde, il ne douta point qu'il ne fit tout ce qu'il lui marquoit ; mais plus il lui savoit de mérite & d'honneur, plus il lui parut dangereux. Cette pensée fit succéder la tristesse à la violence ; il ne pouvoit s'empêcher de se trouver malheureux d'avoir un tel concurrent, & de se voir dans la nécessité de recommencer la recherche d'Isabelle, qui lui étoit acquise par un amour de tant d'années, & par la volonté de leurs peres ; il étoit bien assuré qu'à moins qu'elle ne changeât, madame de Mayrand ne pouvoit la contraindre d'en épouser un autre que lui ; mais il n'ignoroit pas que repré-

sentant le pere & la mere d'Isabelle, il étoit impossible de faire son mariage sans son aveu; ainsi dans l'incertitude où il se trouvoit, il n'imagina point d'autres moyens pour en sortir que d'aller chercher aux pieds de mademoiselle de Mayrand la confirmation de son bonheur, la ruine de son rival, ou la fin d'une vie qu'il ne pouvoit conserver sans être assuré de sa possession.

Après avoir pris cette résolution, il écrivit à Isabelle qu'elle le verroit peut-être aussi-tôt que sa lettre, & répondit à d'Hauterive de cette sorte.

## L E T T R E.

*Si la possession de mademoiselle de Mayrand n'étoit due qu'au mérite, votre bonheur & ma perte seroient indubitables : mais comme le nombre des années d'un amour pur & constant joint aux volontés de nos peres, me tiennent lieu de l'avantage que mille belles qualites vous donnent sur moi, je me flatte de l'emporter sur vous ; quoique l'amitié que vous voulez conserver soit incompatible avec la rivalité, si je ne puis vous rendre tout-à-fait la mienne, je vous promets que toutes mes démarches en auront le caractère, & que, de quelque façon que vous vouliez disputer Isabelle, vous me trouverez toujours prêt à vous satisfaire.*

## LE COMTE DE SALMONY.

Ces dépêches étant faites, il ne songea plus qu'à obtenir un congé de la Cour. La mort de son pere, qui lui laissoit beaucoup d'affaires à régler, étoit un prétexte plau-

sible ; il s'en servit efficacement , & l'on ne crut pas devoir refuser cette grace à un homme qui , depuis deux ans qu'il étoit dans le service , ne s'étoit pas démenti un seul instant dans les moindres choses que le poste qu'il occupoit avoit exigées de lui : ainsi on le lui accorda sans difficulté , & dans le même moment ayant pris la poste , il se rendit en Languedoc , où Mariane & Isabelle étoient les seules qui l'attendoient si-tôt. Il fut d'abord à Salmony , d'où il envoya un exprès à Mayrand pour instruire la Comtesse de son retour , & lui demander la permission de la voir ; celui qu'il chargea de sa commission étant un homme d'esprit , & en qui il avoit une entière confiance , il lui donna ordre d'entretenir Isabelle , & de bien remarquer l'effet que cette nouvelle produiroit sur l'une & sur l'autre.

Madame de Mayrand en fut surprise , & ne put se contraindre assez pour n'en pas marquer quelque chagrin ; mais ne pouvant refuser l'entrée de sa maison à Salmony , elle répondit qu'il savoit bien qu'il n'avoit pas besoin de cette cérémonie pour venir au château. Pour Isabelle , elle reçut cet envoyé avec des témoignages d'une joie si parfaite , qu'il ne put douter de celle qu'elle ressentiroit à la vue de son maître : la charmante Mariane n'en fit pas voir une moins grande. Il fut retrouver le Comte , très-satisfait de n'avoir à se plaindre que de l'accueil de la Comtesse.

Salmony s'y étoit attendu ; mais comme

il ne prenoit de véritable intérêt qu'aux actions de mademoiselle de Mayrand, le rapport de son courrier lui rendit toutes ses espérances, persuadé qu'étant toujours aimé, il parviendrait à vaincre tous les autres obstacles ; & dès le même jour il se rendit à Mayrand. Il y fut reçu de la Comtesse avec une froideur pleine de civilité qui le glaça ; mais l'air tendre & passionné de mademoiselle de Mayrand fut le ranimer de telle sorte, qu'il ne prit nulle précaution pour cacher l'excès de son amour & de sa joie.

Il la trouva si considérablement embellie, qu'il fut quelque-temps à la contempler avec admiration : Isabelle en fit de même à son égard ; & ces deux années d'absences avoient apporté un changement si avantageux dans l'un & dans l'autre, qu'ils ne purent s'empêcher de se regarder comme les deux personnes du monde les plus accomplies : & tandis que Salmony paroïssoit s'embraser de nouveaux feux à la vue de tant de charmes, Isabelle laissoit voir dans ses yeux le plaisir qu'elle ressentoit d'être aimée d'un cavalier si parfait. Ces fideles amans enchantés l'un de l'autre se le dirent avec des expressions si vives & si touchantes, qu'ils furent persuadés plus que jamais que la mort seule pouvoit rompre les nœuds d'une si belle chaîne.

Quoique le Comte de Salmony eût paru donner toute son attention à l'objet de son amour, il ne fut pas insensible au plaisir de voir sa charmante sœur avec une aug-

mentation d'attraits capables d'attirer toute l'attention d'un autre que d'un frere & d'un amant prévenu d'une violente passion : il fit cependant suppléer la galanterie aux sentimens qu'il ne pouvoit avoir pour elle , & sa beauté lui fit recevoir des louanges que les plus indifférens ne pouvoient lui refuser : ils se firent mille tendres caresses ; & ces trois personnes inspirées par l'amour & l'amitié , & possédant toutes les qualités qui peuvent rendre aimable , passèrent ensemble de si doux momens , qu'ils en oublièrent ce qu'ils avoient à craindre de contraire à leur bonheur ; mais Mariane qui , sans le savoir encore , prenoit un intérêt secret à d'Hauterive , les en fit souvenir : ce fut alors que le Comte de Salmony communiqua la lettre qu'il en avoit reçue à mademoiselle de Marand , & la réponse qu'il lui avoit faite : cette incomparable fille assura son amant que la douceur , les soins , même le respect qu'elle avoit pour la Comtesse, son aïeule , ne la containdroient jamais à lui manquer de foi : qu'elle le conjuroit de ne la point offenser en doutant de sa fermeté là-dessus ; & qu'il songeât seulement à ne marquer aucun ressentiment à son rival , de vivre avec lui sans aigreur & sans emportement ; qu'il devoit être satisfait de se voir aimé & préféré , sans chercher à s'assurer d'elle par des actions violentes , & qui , loin de les unir , les pourroient séparer pour jamais ; & lui ayant fait donner sa parole qu'il n'en viendrait à nulle ex-

trêmité avec d'Hauterive , ils prirent toutes les mesures qu'ils crurent nécessaires pour triompher des difficultés que l'on chercheroit à leur susciter.

Comme cette conversation avoit été longue, & que la nuit s'approchoit, le Comte fut prendre congé de madame de Mayrand, sans témoigner qu'il s'aperçut d'aucun changement en elle, & reprit le chemin de son château , où il passa la nuit bien plus tranquillement qu'il ne l'avoit espéré , par les tendres assurances qu'Isabelle lui avoit données.

Le bruit de son retour s'étant répandu , toute la jeune Noblesse circonvoisine vint le voir, lui offrir ses services, & prendre part à la perte qu'il avoit faite. A peine étoit-il débarrassé de la foule des complimens qu'il fut obligé de faire & d'entendre , qu'il vit arriver d'Hauterive à cheval , sans aucune suite. Cette visite le surprit : mais étant préparé à tout , il en attendit l'événement sans émotion.

D'Hauterive n'eût pas plutôt mis pied à terre , qu'il vint au Comte les bras ouverts, & l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable amitié. Le voici ce rival , lui dit-il , qui veut être votre ami malgré vous , & qui vient s'y livrer avec une franchise digne d'un sort plus heureux : cette façon d'agir avoit quelque chose de si noble , que le Comte crut de son devoir d'y répondre avec la même cordialité. Vous êtes bien assuré , lui dit-il , qu'un procédé comme le vôtre ne peut attirer qu'une ex-

trême considération de ma part ; j'y suis aussi sensible que vous le pouvez souhaiter, & sur tout autre motif que la possession d'Isabelle, vous connoîtriez qu'il n'est rien au monde que je ne fisse gloire de vous céder.

Et moi, lui repliqua d'Hauterive en reculant quelques pas, & l'examinant avec attention, je vous trouve si digne d'elle, que si quelqu'autre osoit vous la disputer, je serois capable d'entreprendre contre lui tout ce que l'on peut attendre du plus cruel ennemi ; plaignez-moi, continua-t-il, d'avoir de pareils sentimens, & de ne pouvoir vaincre une passion qui, sans doute, vous en voile tout le prix. Non, lui répondit Salmony, en lui prenant la main & le conduisant dans son appartement ; non, je crois présentement qu'ils ne sont pas impossibles à des cœurs généreux, puisque vous commencez à me les inspirer.

A ces mots, s'étant assis avec la même tranquillité que s'ils n'avoient rien eu à démêler ensemble, d'Hauterive lui raconta le commencement & le peu de progrès de son amour, en des termes si touchans, & lui peignit si bien l'état de son ame, dont l'espérance étoit entièrement bannie, que Salmony en fut attendri : mais faisant réflexion que c'étoit à lui que d'Hauterive s'adressoit pour se plaindre de sa destinée, il trouva la chose si extraordinaire, que le regardant en souriant : est-il rien de plus étonnant, lui dit-il, qu'étant votre rival, ayant une peine extrême à vous regarder

comme mon ami , vous me forciez cependant à devenir votre confident.

Il le seroit encore davantage , lui répondit-il , si j'étois le vôtre : je ne vous parle que de dédain, de mépris & d'indifférence , cette confiance porte sa consolation avec elle ; mais de quels traits me perceriez-vous si vous me redissiez ce qui s'est passé à votre entrevue avec Isabelle ? Que d'amour , que d'ardeur & que des sermens de l'aimer toujours seroient étalés à mes yeux ! Ah ! mon cher Salmony , écoutez mes plaintes , puisqu'elles ne peuvent vous faire du mal, mais cachez-moi votre félicité ; ne portez pas la vengeance jusqu'à m'en rendre dépositaire : je m'en trace un assez fidele tableau, sans que vous vous empressiez d'y rien ajouter.

D'Hauterive prononça ces paroles d'un air si triste , que le Comte le pria très-sérieusement d'être assuré qu'il ne lui diroit rien qui pût augmenter son malheur ; & dès ce moment ayant changé de discours , ils firent treve l'un & l'autre au plaisir qu'ils avoient de parler d'Isabelle, pour ne s'entretenir que de choses indifférentes. Salmony le retint chez lui ; il y passa deux jours , & dans ce peu de temps il trouva au Comte tant d'esprit & de mérite, qu'il fut fortement convaincu que mademoiselle de Mayrand ne changeroit jamais.

Uranie étoit en cet endroit de son discours , lorsqu'elle pria la compagnie de lui permettre de prendre un moment de relâche , ayant encore du temps à parler.

Quoique cette interruption ne fût pas longue , elle ne laissa pas de donner beaucoup d'impatience à cette spirituelle assemblée , qui s'entretint avec plaisir dans cet intervalle de ce qu'elle venoit d'entendre.

*Fin du cinquieme Tome.*

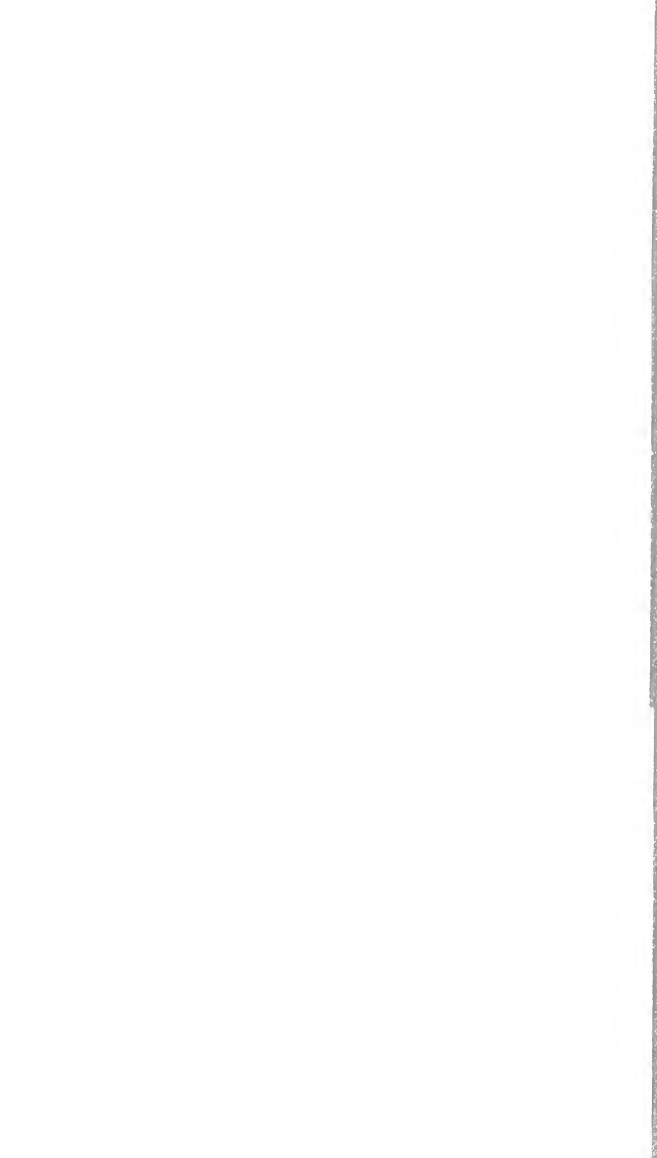


T A B L E  
DES JOURNÉES  
ET HISTOIRES

*Contenues dans ce cinquieme Tome.*

<b>T</b> REIZIEME Journée ,	page ,	1
<i>Histoire de Rakima &amp; du Sultan Amu-</i>		
<i>rat IV ,</i>		35
Quatorzieme Journée ,		110
<i>Histoire du Comte de Salmony &amp; d'Isabelle</i>		
<i>de Mayrand ,</i>		162

Fin de la Table





BINDING SECT. JUL 5 - 1968

PQ Gomez, Madeleine Angélique  
1985 (Poisson) de  
G7J6 Les journées amusantes  
1776 9. ed. revue et corr. avec  
t.5-6 figures

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

NB. 6,5 (order reversed)





1/10/10

